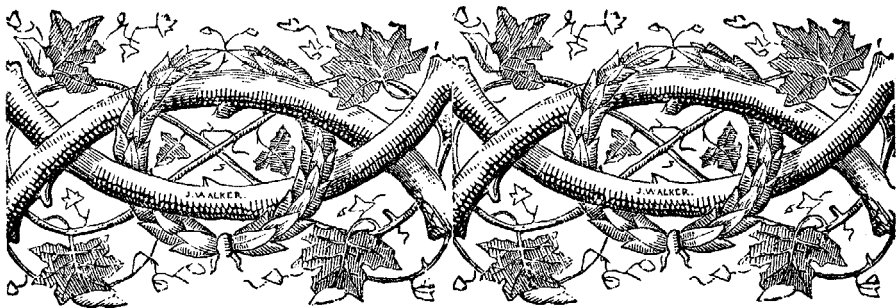




RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ EN LA NOUVELLE FRANCE

ÈS ANNÉES 1644. ET 1645.

ENVOYÉE

AV R. PERE PROVINCIAL de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France.

PAR LE P. BARTHELEMY VIMONT, DE LA MESME COMPAGNIE,
SUPERIEVR DE LA RESIDENCE DE KEBEC. (*)

MON REVEREND PERE,



OILA nostre Relation que i'enuoye encore cette année à vostre Reuerence, le R. P. Hierosme Lallemant nostre Superieur étant arriué si tard, qu'il ne luy a pas esté possible d'y vacquer : ie croy que les nouuelles de cette année donneront de la consolation à vostre Reuerence et à tous ceux qui prennent quelque part dans les affaires de l'établissement du Royaume de Dieu en ces contrées ; il plaira à vostre Reuerence nous ayder à en remercier la diuine Bonté, et

à obtenir les graces necessaires pour nous rendre dignes de ses faueurs.

De V. R.

Tres-humble et tres-obeysant
seruiteur en N. Seigneur,

BARTHELEMY VIMONT.

De Kebec, ce 1. d'Octobre 1645.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Estat general de la Mission.

DIEV soit beny dans le temps et dans l'Eternité, le sang respandu pour IESVS-CHRIST dans les pays des Iroquois, meslé avec les prieres et les vœux de

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1646.

tant d'ames saintes qui s'interessent pour l'amplification de son Royaume en ce nouveau Monde, nous a enfin produit la Paix avec ces Barbares. Le P. Isaac logues et le P. François Bressany à son retour ont embrassé comme amis ceux qui ont déchiré leurs corps, arraché leurs ongles et coupé leurs doigts, en vn mot ceux qui les ont traitez en tygres ; ce coup est venu du Ciel, nous verrons tantost comme la chose s'est passée. Voila vne grande porte ouuerte aux Croix et à l'Euangile, dans plusieurs Nations fort peuplées, pourueu qu'on y puisse entretenir des ouuriers Euangeliques. Pendant que Monsieur le Cheualier de Montmagni nostre Gouverneur traittoit cette Paix avec sa prudence ordinaire, le pays possedoit vn autre bonheur dont il n'a eu connoissance qu'à la venuë des vaisseaux. Messieurs de la Compagnie de la Nouvelle France voulant procurer la conuersion des Sauvages, et amplifier la Colonie Française, luy ont remis entre les mains le trafic de la Pelleterie, que Sa Majesté leur auoit accordé, n'ignorant pas que la force des François sera l'apuy des nouvelles Eglises qu'on tasche d'engendrer à IESVS-CHRIST dans cette extremité du Monde. Or comme cette Colonie est encore en son enfance, Messieurs de Montreal, zelez pour la conuersion de ces peuples, ont aussi fait paroistre l'excès de leur amour et de leur charité enuers la Colonie Française. La Reyne, dont les bontez ne sont point limitées par les bornes de l'Europe, s'est nettement declarée la Mere et la Protectrice de ses sujets François et Sauvages de ces contrées. Toutes ces benedictions sont d'autant plus douces qu'il y a d'amertumes dans vn pays tout rempli d'horreur et de barbarie ; car il faut auoüer que ces peuples sont extremement esloignez de la courtoisie Française, et qu'il faut des Heros, des Hercules, et des Geans pour combattre des Monstres, des Hydres et des Demons. Les Sauvages qui se trouuent ordinairement dans toutes nos habitations, depuis Tadoussac iusques à Montreal, ont esté cultiuez avec vn grand soin et avec beaucoup de peines en diuers endroits.

Les Vrsulines et les Hospitalieres se sont acquittées de leurs fonctions avec des ioyes et des contentemens dignes de leurs courages ; celles-cy ont esté affligées par de longues maladies de leurs Sœurs, et les premieres ont trouué vn nouuel employ pour l'instruction des Sauvages. Les femmes Chrestiennes demanderent à vn Pere de nostre Compagnie s'il n'y auroit pas de moyen que quelqu'vne de ces bonnes Meres vinst demeurer avec elles pour les faire prier Dieu ; cela n'estant pas dans la bien-seance, elles leur enuoyerent l'vne de leurs Seminaristes, qui s'est fort bien acquittée de son petit deuoir.

Les Peres de nostre Compagnie ont trauaillé avec succez. Les Sauvages de plusieurs petites Nations se sont petit à petit approchés, et le bruit de l'Euangile se va respendant iusques dans le fond des plus espais forestes, où la Barbarie fait son repaire. Nous ne parlerons point en particulier des diuerses residences ny des diuerses Missions de nostre Compagnie, de peur d'vser de redites, les choses qui se passent de nouveau ont tant de rapport avec celles qui ont desia esté escrites, que le danger du degoust nous rendra succints de plus en plus : si bien que nous ne touchons en cette Relation que quelques sentimens et quelques actions des plus feruens Chrestiens, sans specifier s'ils sont de Montreal, de Saint Ioseph, ou de Tadoussac ; et en suite nous verrons les Ceremonies qui se sont faites dans le traitté de la Paix avec les Iroquois. Comme nous estions dans cette aymable occupation, qui depuis long-temps auoit plustost esté l'objet de nos souhaits que de nos attentes, Dieu nous voulut donner la ioye toute entiere : car le Reuerend Pere Hierosme Lallemant est venu prendre la charge de toute nostre Mission, avec vne bonne troupe de Hurons, parmy lesquels il y auoit vne trentaine de braues Chrestiens qui ont tenu les premiers rangs dans les harangues et dans les affaires qu'on a concludës avec les Iroquois. Que le Dieu d'Israël soit beny à iamais pource qu'il nous a comblez de ses plus grandes mi-

sericordes : il sçait abaisser et releuer quand il luy plaist, mais au bout du compte ce nouuel esclat est vn rayon de la Montagne de Thabor ; où on ne parle que des excès de IESVS-CHRIST, il ne faut pas sucrer nos trauaux, le salut des hommes s'est operé en la Croix, on ne sçauroit le procurer par autre voye ; c'est par ce chemin seul qu'on ameine les ames à Dieu, et qui n'y veut point entrer, n'a que faire de paroistre parmy les Sauuages.

CHAPITRE II.

De quelques bonnes actions et de quelques bons sentimens des Sauuages Chrestiens.

I'vseray de redites si ie fais mention des prieres que font les Chrestiens tous les soirs et tous les matins. Leur chasse et les Iroquois les ont esloignez de l'Eglise pendant tout l'hyuer ; mais ny les hommes ny les Demons ne les ont pû empêcher de rendre à Dieu leur petit deuoir. Ils emportent avec eux dans les bois vn memoire ou vn petit catalogue des iours de Feste, qu'ils gardent avec beaucoup de respect pour des hommes nés et nourris dans les forests comme des bestes. Ils s'assemblent tous dans vne Cabane, font leurs prieres publiquement, ils chantent quelque Cantique Spirituel, et l'vn d'eux tiendra par fois quelques discours sur quelques points de nostre creance ; ces assemblées n'empeschent pas que chacun ne prie encore en sa cabane à son réueil et à son coucher. S'ils sont proches de l'Eglise, la cloche les appelle tous les iours à la Messe, et les fait venir sur le soir aux prieres et à l'instruction. Cela va son train en sorte neantmoins que les vns marchent bien plus viste que les autres.

Retournant de leur longues chasses, ils se confessent ordinairement deux fois deuant que de se communier ; ils disent pour raison que leur memoire est

courte, qu'ils n'ont point de papier ny d'encre comme nous pour marquer leurs fautes, et que s'ils en obmettent quelques-vnes par oubly à la premiere confession, qu'ils s'en pourront souuenir à la seconde, quelques-vns se seruent des grains de leurs Chapelets pour memoire locale. Vne bonne femme, douée d'une aussi grande simplicité qu'elle a peu de memoire, abordant vn Pere luy dit avec vne ingenuité toute aymable : Voilà tous mes pechez (elle monstroist enuiron vne dizaine de son chapelet), ils sont tous sur ces grains, disoit-elle, et les maniant les vns après les autres comme si elle eust fait sa priere, elle s'accusoit comme coupable de beaucoup de choses innocentes.

Vne autre enuoye son mary pour s'excuser si elle ne venoit point à la sainte Table comme elle auoit promis. Elle a oublié, disoit son mary, vn gros peché. Et ie croy qu'il auoit charge de le dire au Pere ; mais cette bonne femme estant venuë elle mesme, le Pere la fit communier, ayant reconnu la crainte et la simplicité innocente du mary et de la femme.

Vn ieune homme, ayant ordre de se communier, car pour l'ordinaire ils ne s'approchent point de ce diuin Sacrement qu'on ne leur permette, se vint aussi excuser, disant qu'il vouloit preparer son cœur et ieusner plusieurs fois, et s'attrister long-temps de ses pechez deuant que de receuoir son Seigneur. Quelques-vns prient leur Confesseur de leur enioindre de bonnes Penitences, de les faire ieusner, tesmoignans de grands regrets d'auoir fâché Dieu, comme ils parlent.

Vn Capitaine, ayant trouvé le moyen d'auoir du vin, en donna à boire à quelques-vns de ses amys ; l'vn d'eux s'enyura. Cela nous estant rapporté, nous criions contre ce desordre. Ce Capitaine vint trouuer le Pere qui a soin de la residence, et luy dit : C'est moy qui ay commis le peché ; ne criez point, ie vous prie, contre ce pauvre homme, c'est moy qui en dois faire la Penitence. Le Dimanche suiuant, tout le monde estant allé à la Messe, ce Capitaine se mit à

genouïl devant l'Autel, et levant sa voix, s'écria : Toy qui as tout fait, ie t'ay fasché, ayes pitié de moy, ne prends point de meschantes pensées pour mon péché, ie le deteste, ie suis bien marry de l'auoir commis. Là dessus il iette vn collier de deux ou trois mille grains de Porcelaine sur le marche-pied de l'Autel : Voila pour reparer ma faute et secourir les pauvres. Voila pour empêcher que personne ne me suie dans vn si mauuais exemple. Ie suis triste iusques au fond de mon cœur d'auoir fasché Dieu. Le Pere qui estoit desia vestu pour commencer la Messe, se tourna vers le peuple et expliqua aux François qui se trouuerent present, ce que disoit ce bon Neophyte, cela les edifia tous et en toucha quelques vns. On luy rendit vne partie de son present, et on employa l'autre pour le secours de quelques necessiteux.

La faute qui suit me semble plus coupable, mais aussi semble-elle plus fortement réparée. Quelques Sauvages Chrestiens, ayant trouué ce Printemps vn vaisseau Basque au dessus de Tadoussac, achepterent du vin, et quelques vns en burent avec excez. Le Pere qui a soin d'eux, ayant appris ce desordre, leur dit qu'ils n'entreroient point à l'Eglise qu'ils n'eussent expié leur offense. Ils se tindrent tous à la porte vn iour de Feste, que les François et les Sauvages y entroient, le lieu estant fangeux : car il pleuuoit actuellement pour lors. Ils se mirent à deux genoux dans la fange ; le Pere donnant charge qu'on apportast quelques planches, de peur qu'ils ne salissent leurs habits : Non, mon Pere, disent-ils, nous en meritons bien d'auantage, nous auons fasché celuy qui a tout fait. Ils demandent publiquement pardon à Dieu, se reconnoissant indignes d'entrer dans son Eglise ; ils prièrent neantmoins qu'on eust pitié d'eux, et qu'on les receust en la compagnie des autres. Priez pour nous, disoient-ils, à ceux qui estoient dans l'Eglise. On fit en effet vne petite Oraison publique, puis le Pere leur dit que Dieu estant plein de bonté, leur permettoit l'entrée en sa Maison. Quelques vns

entrent aussi-tost ; mais d'autres se fâchant contre eux-mesmes de leur faute, se mirent dans l'eau fangeuse qui estoit hors l'Eglise, et s'écrierent : Nous n'entrerons pas, mon Pere, nous auons trop fasché Dieu, il n'importe que nous soyons dans la fange, et que la pluye tombe sur nous, nous sommes indignes d'estre en la compagnie de ceux qui ayment Dieu. Le Pere fut surpris et attendit voyant cette ferueur, il les laissa faire, si bien qu'ils passerent tout le temps de la Messe dans cette action d'humilité et de Penitence. Ces deuotions sont bonnes dans vne Eglise naissante, afin que les Payens connoissent que les pechez des Chrestiens ne prouiennent pas de leur doctrine, mais de leur foiblesse.

Ce n'est pas tout, le Capitaine de cette escouade, voulant subir la mesme ignominie que ses gens, disant qu'encore qu'il ne se fust pas enyuré, que neantmoins il auoit bû et qu'il estoit coupable, la conclusion fut, que quelques vns entrans dans l'Eglise, ietterent sur le marche-pied de l'Autel quelques aumosnes qui seruirent pour donner à manger aux plus pauvres.

Après cette Penitence, l'vn de ces bons Neophytes, venant visiter le Pere en particulier, luy disoit avec vn oppressement de poitrine : Falloit-il que l'offensasse Dieu si lourdement, ie n'auois pas encore souillé mon Baptisme, ie ne m'estois pas encore beaucoup écarté du chemin ; le Diable m'a trompé, la boisson m'a renuersé l'esprit. Ie n'ay point de bien quand ie pense à mon péché. Il pousoit ces paroles entre coupées de sanglots qu'il taschoit de cacher, mais la tristesse le decouuroit.

Ie ne sçay, disoit vn autre, si ce qui m'anime est bon : quand ie suis en la Chapelle et que ie pense à mes pechez, les larmes me viennent aux yeux, ie sens mon visage tout mouillé, et ie dis en moy-mesme, c'est mon cœur qui doit pleurer et non pas mes yeux : cela est-il bon ? disoit-il, car cela m'arriue assez souuent pour les pechez que i'ay commis deuant mon Baptisme. Ie sens ces mesmes regrets quand ie voy que mes gens n'obeyssent pas bien à Dieu.

Vne femme veufue fort pauvre et de-laissée, se maria à la façon des Sauvages, elle se laissa cajoler par vn Payen qui la trompa ; elle eut vn tel regret de sa faute, qu'après en auoir demandé pardon publiquement en l'Eglise, elle disoit au Pere que sentant les douleurs de sa grossesse elle souhaittoit la mort pour expier son crime : le prie Dieu tous les iours, faisoit-elle, qu'il me chastie ; quand ie voy des femmes qui se moquent de moy, quand ie les entends se gausser de mon peché, ie dis à part moy, i'ay bien merité cela, ie ne répons rien, ie demeure toute confuse, c'est la raison que ie souffre toute ma vie ; i'auois belle peur qu'on me chassast pour tousiours de la maison des Prières. Comme elle alloit quelques-fois aux Versulines, elle esloignoit son enfant de la grille de peur qu'on ne le vist ; mais ce pauvre petit s'estant vn iour produit soy-mesme par ses cris, la Religieuse qui luy parloit luy demanda innocemment si c'estoit son enfant et si elle s'estoit remariée ; la pauvre femme rougit et confessa son peché avec tant de douleur et de pudeur, que cette bonne mere en resta edifiée au dernier point. Elle luy disoit qu'elle auoit esté fortement tentée de tuer son enfant et de se faire mourir soy-mesme, mais qu'elle n'auoit pas voulu offenser Dieu, et qu'il valloit mieux qu'elle beust la honte de son peché que d'en commettre vn autre.

CHAPITRE III.

Continuation du mesme sujet.

Vn bon Neophyte, ayant penetré bien auant dans les terres du costé du Nord, rencontra le Capitaine d'une petite Nation qui n'a aucun commerce avec les François, sinon par l'entre-mise des Sauvages qui nous sont voisins. Cét homme, qui estoit allé en ce pays-là pour trafiquer, se fit de marchand predicateur : il parle de Dieu à ces nouveaux

hostes ; il leur fait entendre que son Fils s'est fait Homme, et qu'il est venu iusques à ce point d'amour pour ses freres que de perdre la vie sur vne Croix ; et comme il vit que ses Auditeurs prenoient goust à cette nouvelle Doctrine, il les prie de mettre la main avec luy pour dresser dans les terres ce grand Memorial de nostre Salut. Aussitost dit aussi-tost fait, ils se mettent en action, ils abattent vn grand arbre et l'ébranchent avec plus d'affection que d'industrie, ils esleuent vne grande Croix sur les riuies d'un beau fleuve où ils s'estoient rencontrez. le me seruy, disoit ce nouveau charpentier, de quelque os de Cerf que i'appointy comme des cloux pour attacher le trauers de cette Croix, que nous plantasmes en vn lieu fort éminent et fort aisé à descouurir de bien loin. le leur dis que ce bois leur porteroit bon-heur, que les Demons le craignoient ; que c'est là qu'ils se doiuent assembler, et que c'est en ce lieu que ie les viendrois trouuer le Printemps prochain. le sentois, disoit ce bon Chrestien, vn plaisir et vne ioye dedans mon cœur trauaillant à ce saint ouurage. le disois à Iesus : Tu es bon, secours ces pauvres peuples, tu es mort pour eux, ouures leurs yeux, fais qu'ils te connoissent et qu'ils croient en toy. Cette ame est bien choisie, elle a des sentimens qui ne sont pas du commun.

Mademoiselle d'Alibout demandoit certain iour à vn bon Neophyte quelles pensées il auoit eues voyant les Iroquois arriuez aux Trois Riuieres pour traitter de la Paix ; à cette demande il prit son Tapabort, ioignit les mains esleuant les yeux au Ciel, il parut grandement touché : Helas, dit-il, ie disois en mon cœur, parlant à celuy qui a tout fait, ces gens ne te connoissent pas, la paix leur apportera de grands biens, car ils seront instruits, et nous serons avec eux dans le Ciel. Je ne me resiouys pas tant de me voir deliuré de la main et de la dent de ces peuples fort cruels, comme de les voir en la disposition d'estre faits enfans de Dieu ; nous ne serons plus qu'une mesme chose avec eux. Voila, faisoit-il,

ce que ie pensois. Monsieur d'Aliboust fut rauy voyant des sentimens si épurez dans l'ame d'un barbare. Il faut auoüer que la grace fait d'estranges metamorphoses.

Ce mesme homme estoit estrange-ment addonné à petuner ; cette passion est si grande qu'il se trouue des François mesmes qui vendent iusques à leurs habits pour y satisfaire. Ce nouueau Chrestien, voyant que cette fumée luy estoit inutile, s'en est tellement abstenu qu'on diroit qu'il n'a iamais aymé cette herbe. Il ne s'est pas fait seulement violence en ce point ; mais souuent il a passé les iours entiers sans rien manger du tout, pour garder le commandement de l'Eglise qui ordonne à ses Enfans l'abstinence de viande en certains iours ; pour l'ordinaire il se contente d'un peu de pain et d'eau, ou de pois, pour rendre cette obeyssance, quoy qu'on luy fasse entendre que la necessité l'en dispense.

Vn Capitaine chrestien parlant à vn Payen qui l'estoit venu visiter et qui entreprenoit vn grand voyage, luy dit : Dy moy, ie te prie, nettement quelle est ta pensée touchant la priere : Il y a longtemps que ie t'ay dit que ie priois du fond du cœur : ie t'ay pressé autre-fois de prendre nostre creance, et tu ne m'as pas répondu ; si tu me donnois quantité de viures et de robbes, ie ne m'en resiouyrois pas, mais si tu me disois, ie croy en Dieu, mon cœur seroit espanouy. Pour moy ie ne suis pas capable de te donner conseil, va-t'en neantmoins avec cette pensée de moy, que ie perdrois plus tost toutes choses et la vie que la Foy.

Vn impie debattant contre vn Pere sur la verité de nostre Doctrine, et apres plusieurs paroles s'escriant que nos prieres faisoient mourir les Sauvages, vn Chrestien qui estoit là present ne se pouuant plus taire esleua sa voix tout en colere : Ne parle plus en ces termes, dit-il à cét homme infidele, c'est vostre impiété qui gaste tout, c'est vostre incredulité qui nous tuë : vous retenez les Demons avec vous. Mon Pere, adioütoit-il, l'ay tousiours eu cette pensée, que la malice et l'infidelité de ces gens-

là nous perdoient, ie leur ay souuent dit, et il s'en trouue encore qui osent nous faire ce reproche.

Ce mesme Chrestien, qui est Attikamegue de nation, se trouuant dans l'assemblée de ses compatriotes, dont la plus part n'estoient pas encore baptisez, et voyant qu'un Pere les vouloit prêcher, il le preuint pour les disposer à recevoir ce qu'on leur diroit. Mes parens, leur dit-il, vous sçavez bien qu'encore que ie sois esloigné de nostre pays ie ne laisse pas d'estre de vostre Nation ; mais prenez garde que la parenté d'icy bas est bien courte : nous serons bientôt separez les vns des autres, rencontrons-nous au Ciel. Escoutez le Pere, ie vous assure que ce qu'il dit est veritable, il vous enseignera le moyen d'estre contents et bien-heureux à tout iamais.

Cét homme, qui ne se produit que dans les occasions, parlant à quelques ieunes cadets, leur disoit : le vous ayme parce que vous croyez en Dieu, mon plus grand contentement est de vous voir constants en la Foy. J'ay fait plusieurs folies deuant que d'estre baptisé, ne me considerez pas en ma ieunesse, mais apres mon baptesme : ie n'ay plus qu'une femme, et ie public hautement que ie n'en veux pas d'autre ; ne tombez pas dans les defauts que j'ay commis deuant que de reconnoistre Dieu ; vous estes mes neuveux, mais ma plus forte parenté est dans la Foy. Vn tel, qu'il nommoit, quoy qu'il soit d'une nation ennemie de la nostre ne me semble plus estranger ; ie le tiens pour mon parent, parce qu'il croit fortement en Dieu.

Vne femme s'accusoit vn iour de ce qu'elle sentoit une alienation contre son pere ; celuy qui l'escoutoit luy en demandant la raison, elle respondit : Il n'ayme point la Foy, il ne veut pas croire en Dieu, il me semble que quelqu'un me dit en mon cœur : Ce n'est point-là ton pere, il n'y a plus que Dieu qui soit ton pere. J'ay tasché de me forcer, mais ie ne sçauois aimer celuy qui n'aime pas Dieu.

Il faut auoüer que Dieu à ses esleus par tout, et que la Foy a de puissans

effects dans les ames les plus sauvages. Vn ieune homme, grand chasseur et grand coureur, s'estant fort long-temps esloigné du lieu où il auoit esté instruit, a passé l'hyuer en tres-mauuaise compagnie ; mais sa constance et sa fermeté en la Foy l'ont fait marcher droit où les autres ont bronché. Il n'a pas manqué vn soir ny vn matin de faire ses prieres à genoûil et en public, tant qu'il a esté en santé, sa femme prioit avec luy. Il estoit parmy des Payens et avec des hommes demy Apostats. Ils se gaussoient de luy, ils l'excitoient à chanter des chansons superstitieuses, dont ils se seruent pour auoir recours au Demon. Ils luy reprochoient qu'il ne trouueroit aucune bonne chasse. Ce bon ieune homme n'a iamais bronché en sa creance, ny du cœur, ny de la parole, ny d'aucun geste ; l'exemple de ceux qui tomboient, les railleries de ceux qui le gaussoient n'ont iamais peu l'esbranler. Je luy demandois si du moins son cœur n'estoit point quelquesfois secoüé ? Point du tout, respondit-il : ie sentoais assez souuent de la tristesse et de la douleur de mes pechez ; mais il me semble que j'auois vne telle force dans mon cœur pour la priere et pour la Foy, que j'estois plus touché de compassion pour ces pauvres gens, à cause de leur incredulité et de leur badineries, que ie n'en auois d'aersion pour les mespris qu'ils faisoient de moy. Aussi est-il vray que ce ieune homme est fils de l'un des plus genereux Chrestiens de la reduction de S. Ioseph.

Sa femme accoucha dans ce grand esloignement. L'enfant, disoit-il, ne paroissoit quasi pas estre viuant, on me dit qu'il estoit mort, que c'en estoit fait ; ie me mis à genoux et le presentay à Dieu, le suppliant qu'il fist en sorte pour le moins qu'il peust estre baptisé : Dieu exauça ma priere, car tout soudainement l'enfant reprit vie, avec l'estonnement de tous ceux qui estoient dans la cabane.

Il se trouua dans cette Compagnie quelques Chrestiens, que l'exemple de la parole de ce bon Neophyte animerent, il les soustint et les fit perseuerer en la

Foy. Et mesme il est croyable que ces demy-Apostats qui par apres firent penitence, y furent attirez par la vertu et par la constance de ce braue soldat de Iesus-Christ. Sur tout il consola vn pauvre malade fort persecuté de ces impies : ils le gaussoient et excitoient à auoir recours au Demon, le bon malade dit qu'il aimoit mieux mourir. Le Pere racontant vn iour l'histoire de Iob en presence de ce bon Neophyte, il se mit à rire, entendant les reproches que luy faisoit sa femme : Voila iustement, fit-il, tout ce qu'on me crioit cét hyuer. Tu mourras, me disoit-on, si tu pries Dieu, tu ne gueriras iamais si tu ne chantes vne chanson, qui estoit pour implorer le Demon. Les Sauvages disent fort peu ce qui se passe en eux. Si on n'eust raconté par occasion l'histoire de Iob, nous n'aurions pas eu la connoissance de la generosité de ce braue Athlete.

Je fermeray ce Chapitre par quelques actions d'un ieune garçon nouuellement baptisé. Au commencement, disoit-il, que j'ay oüy parler de la priere, j'ay voulu mettre en pratique ce qu'on me preschoit. J'estois avec des Algonquins proches voisins des Hurons ; voulant donc le soir faire ma petite priere, tout le monde se prit à rire, plusieurs se gaussoient tout hautement de moy : Tu n'as point d'esprit, me disoit-on, à qui parles-tu ? où est-il ? le vois-tu ? te laisses-tu amuser par ces étrangers nouueaux venus ? Je ne disois mot à tout cela. Le lendemain, voulant manger, ie commençay à prier Dieu, ils se mirent vne autre fois à rire à gorge deployée ; là-dessus l'un de mes parens me dit : Mon neveu, tu n'as pas d'esprit, tu ne t'estonnes de rien, tu n'entends pas ces gens-là qui se moquent de toy. Je ne voulus pas pourtant quitter ma priere ; ils continuerent leurs gausseries : Est-il fou, disoient-ils ? Je ne perdis pas courage pour cela, ie ne me contentay pas de croire tout seul : ie m'efforçay de gagner vne mienne petite sœur, ie la tiray à part et luy dis : Ma sœur, que dirois-tu, si on t'enseignoit à prier Dieu ? Elle me respondit : Je ne veux pas prier, car ie mourrois ; le moyen de parler à

celuy qu'on ne voit pas. Le Pere qui m'instruisoit m'auoit donné vne petite sonnette ; ma sœur la voyant me la demande, ie luy dis que ie la luy donnerois si elle vouloit prier : Non, dit-elle, ie ne prieray point, car ie mourrois. Et si tu prends la sonnette, ne mourras-tu point ? Non ie n'en mourray pas, fittelle. Alors ie luy repliquay : Si tu ne meurs pas pour prendre vne sonnette qui vient de la main des François, pour quoy mourrois-tu receuant d'eux la priere qui est bien meilleure ? Elle ne repartit rien pour lors ; enfin ie luy donnay ma sonnette pour la gagner, mais en ce mesme temps ie la quittay pour venir çà bas.

Ce ieune Neophyte rendant compte de sa conscience à celuy qui le dirigeoit, luy disoit quelquesfois : En verité, mon ame n'a point d'esprit : elle sort quelquesfois de son chemin sans rien dire, ie ne la sens pas partir ; et puis m'auisant tout à coup qu'elle s'esgare, ie la ramene. Quelquesfois il est si fort touché du rapport qu'on luy fait de quelques histoires sacrées, que les larmes luy tombent des yeux. Enfin il ne scauroit souffrir vne chose qu'il pense estre grieue, qu'il ne s'en descharge au plus tost par la confession.

CHAPITRE IV.

Suite du mesme suiet.

Nous auons eu peu de malades cette année et encore moins de morts. La maladie auroit bien-tost tout esgorgé, si elle perseueroit dans la fureur où nous l'auons veüe.

Vne bonne femme vrayement Chrestienne fut prise d'un mal assez violent ; si-tost qu'elle en sentit l'effort, elle dit à l'une de ses compatriotes : Ie vous prie de me faire voir le Pere, ie le voudrois bien me confesser et me disposer à la mort pendant que ie suis encore en mon bon sens. Le Pere l'alla visiter, et

voyant qu'elle n'estoit loin de la Chapelle, il l'y fit conduire pour luy donner le saint Viatique. Vn malade parmy les Sauvages est bien-tost leué et bien-tost couché : cette pauvre creature s'estant confessée, dit au Pere : Ie n'en puis plus, les forces me manquent : Ie ne suis pas triste pour me voir proche de la mort, mon corps est abattu ; mais mon ame est contente, il me semble que ie m'en vais au Ciel, rien ne me trouble, la mort ne me fait point peur. Ie souffre beaucoup, mais cela se passera bien-tost, j'ay tousiours dans l'esprit les dernieres paroles que mon fils me dit en mourant, il m'appella et me dit : Ma mere, ie m'en vay au Ciel, croyez fortement en Dieu, ne quittez iamais la Foy, ne perdez point l'esperance que vous auez en celuy qui a tout fait, pour moy ie meurs dans la creance de mon Baptesme, nous nous verrons au Ciel si vous perseuerez dans la Foy. J'ay tousiours ces paroles grauées dans mon cœur depuis la mort de mon fils, j'espere que ie le verray bien-tost : car en verité il croyoit fortement en Dieu. Elle se confessa et receut le Viatique dans vn grand oppressement de poitrine ; ce qui ne l'empeschoit pas de dire de fois à autre : Iesus, ma regle et mon Capitaine, ie croy en vostre parole ; vous estes dans mon cœur, quoy que vous ne paroissiez pas, ie le croy, oüy en verité ie le croy : determinez de moy comme il vous plaira, ie vous verray, ie vous verray. Estant reconduite en sa cabane, le Pere luy porta quelque temps apres l'Extreme-Onction ; elle ne donna iamais aucun indice ny de tristesse ny de crainte, vous eussiez dit qu'elle estoit assurée du lieu où elle alloit. En effet si nous procedons avec amour et avec simplicité deuant Dieu, nous passerons de la mort à la vie comme on passe de l'Hyuer dans le Printemps.

Vn bon Chrestien la voyant fort oppressée, luy dit : Charité, c'est ainsi qu'elle se nommoit, ne t'afflige point, j'ay tousiours eu cette pensée de toy que tu croyois fortement en Dieu ; si cela est ne t'attriste point, car tu iras bien-tost au Ciel, sois constante en la

Foy iusques au dernier soupir. Mi entian, respondit-elle, Ka nont niteponetauzin. Je suis dans cette disposition, ie ne croiray plus à demy, ie croy tout de bon : c'est pourquoy ie ne suis point triste, ie m'en vay au Ciel, ie le croy. Elle mourut dans cette ferueur.

Quelqu'un des Peres ayant rencontré vne femme qui portoit du bois à vn malade, luy dit apres auoir loué sa charité : Quand vous faites quelque bonne action enuers vostre prochain, il faut que vous disiez en vostre cœur : ie m'en vay porter du bois à mon Sauueur Iesus, ie m'en vay faire du feu, ie vay luy donner à manger, ie le vay soigner et panser : car il a dit que ce qu'on feroit au moindre des siens, qu'il le recompenseroit, comme s'il estoit fait à sa propre personne. Cette pauvre femme respondit : Mon Pere, ie pensois actuellement à ce que vous dites, et comme Dieu m'afflige moy-mesme, et qu'il m'a osté la plus-part de mes enfans, et que les autres sont malades, ie dis en mon cœur : Il n'importe encore qu'il m'esprouue, Aiantch nigatepouet, ie croiray dauantage, c'est à luy à determiner du tout.

Vne femme estant venue de Tadousac à S. Ioseph, en partie pour se confesser et communier, fit paroistre vne grande innocence. Depuis que ie suis baptisée, disoit-elle, i'ay tasché d'aimer Iesus, i'ay souuent la pensée de ne le iamais fasher ; en verité i'ayme la priere. Je dis à part moy dans mon cœur : Ceux qui sont baptisez ne font plus de mal, ie n'en veux point faire. Sur tout, ie ne me mets point en colere quoy qu'on me fasse : ma fille est mariée à vn Payen qui est tres-colere, il l'a voulu precipiter de son canot dans la riuere ; ie voulus entrer en colere contre luy, mais ie dy dans mon cœur : Je fâcheray celuy qui a tout fait. Je me retins, ie ne dis mot, i'estois seulement honteuse et confuse, voyant comme il traittoit ma fille, mais ie ne me mis point en colere.

Vn Capitaine voyant embarquer quelques personnes de ses gens, leur dit tout haut en peu de paroles à leur départ : Prenez vn escrit des Peres comme

vous estes Chrestiens, et ne le dementez point, priez Dieu tous les soirs et tous le matins, ne vous mettez point en colere, vous femmes obeïssez à vos maris ; sur tout, qu'on sçache que vous aymez la priere, et que vous ne pouuez commettre aucun mal.

Vn bon Neophyte de la nation des Attikamegues, racontoit ses petites deuotions avec vne simplicité toute aimable : Quand ie songe que Dieu est par tout, ie ressens vn grand plaisir ; quand ie porte les yeux au Ciel, quand ie regarde les arbres, les oiseaux, les riuieres, les animaux, il me semble que mon cœur est tout plein de ioye, connoissant que toutes ces choses viennent du Tout-puissant. Il m'est aduis que ie suis comme vn homme riche, que ie possède beaucoup, connoissant ce que i'auois ignoré si long-temps, ie dy dans mon cœur : Je l'admire, ie l'ayme. Et puis ie me trouue tout content et tout ioyeux.

Ce bon homme adioustoit qu'estant allé bien auant dans les terres, il rencontra quelques Sauvages qui n'auoient iamais veu de François, et qui n'auoient iamais ouï parler de Dieu. Or comme nous faisons nos prieres tous les soirs et tous les matins, ils nous escoutoient, car nous parlions tout haut, ils s'estonnoient et admiroient ce que nous disions. Ils furent surpris voyant vne petite Image qu'on nous auoit donnée. Je me rencontray, disoit-il, vne autrefois avec des Payens qui se mocquoient de la priere ; ils nous dirent que nous priassions, et qu'eux se seruiraient de leurs tambours et de leurs chants, et qu'on verroit laquelle des deux bandes trouueroit plus tost de la chasse. Nous dismes que nous ne croyons pas en Dieu pour manger et pour viure en terre, nous ne laissames pas de prier Dieu qu'il nous aidast. Ces miserables penserent mourir de faim, et nous ne manquasmes point de viures. Quand i'alloyis à la chasse, ie me mettois à genouïl au milieu de mon chemin sur la neige, et ie disois à Dieu : Tu as fait les animaux, tu en disposes, si tu m'en veux donner ie croiray en toy, si tu ne m'en donnes

point ie ne laisseray pas de croire. Pendant que ie cheminois il me venoit en l'esprit : Où estois-tu il y a cent ans ? d'où es-tu prouenu ? tu n'estois point et te voila, en verité cela est admirable, ayme donc celuy qui a tout fait. le l'ayme, me semble, disoit-il.

Vn de nos Peres demandant à vn petit Sauvage aagé de cinq ans, où estoit son pere, l'enfant le monstra de la main ; mais son pere luy dit : Mon fils, regarde le Ciel, voila où est ton Pere, c'est Dieu qui est ton vray Pere. Et poursuivant il adiousta : le te donne tous les iours à celuy qui a tout fait, et ie le prie de te faire religieux, afin que tu le sçaches prier : car ma plus grande tristesse en ce monde, est que ie ne sçay pas bien comme il le faut prier ; ie pense quasi tousiours à luy, et l'ayme ce me semble, mais ie ne sçay pas beaucoup de choses qu'il luy faut dire.

CHAPITRE V.

De quelques actions plus remarquables.

L'esprit de Iesus-Christ est vn esprit pur, vn esprit qui destruit la nature et qui fait viure la grace, vn esprit qui prend ses delices et son repos non dans la panne et dans le satin, mais dans vne ame enrichie d'une amoureuse crainte. Vn ieune homme Sauvage assez disgracié de la nature, car il est rude en paroles, et ses recreations paroissent des coleres et des rebus, estant plusieurs fois sollicité secretement par vne femme payenne, il ne luy fit qu'une seule réponse : Tu n'as point d'esprit, tu viens trop tard, ie suis baptisé, ie prie Dieu, ie ne sçauois plus commettre ces crimes. Vn ieune garçon prié par vne fille, se mit encore mieux à couuert, car sans raisonner avec le serpent il s'enfuit comme le chaste Ioseph. Vne femme veufue assez ieune, inuitée par vn ieune homme, fut saisie de crainte et d'espouuante, s'estonnant qu'un homme qui

auoit tant oüy parler de l'Enfer, y voulût descendre pour vn plaisir si passager.

Vn bon Chrestien qui receut le nom d'Ignace en son Baptisme, tomba malade d'une fièvre violente cet esté dernier : il prie aussi-tôt qu'on fasse venir le Pere pour se confesser, et voyant qu'il tardoit trop, se fait porter à la Chapelle, par vn desir qu'il auoit de soulager son ame deuant que de penser à son corps. De là on le porte dans vne petite cabane d'escorces separée des autres qui luy seruit d'infirmierie. Le Pere le visite souuent, le console, le veille la nuit, l'assiste selon son petit pouuoir de ce qu'il a dans la mission de Tadoussac, où il n'y a que ce qu'on y porte. Les Sauvages à son exemple luy rendent les mesmes devoirs de charité ; vn entr'autres le consolant luy tenoit ce discours : Vous endurez beaucoup, mon frere, luy dit-il, prenez courage et souffrez paisiblement vostre mal, l'ay esté malade iusques à la mort cét hyuer, ie n'ay iamais demandé la santé à Dieu, ie l'ay tousiours prié de faire sa volonté en moy, et m'en suis tres-bien trouué, me voila encore sain et gaillard et dans la resolution de le seruir le reste de mes iours : faites-en de mesme et vous serez content. Puis se mit à genouil, fit sa petite priere pour le malade et s'en retourna. Vn autre, d'abord qu'il entra dans la cabane, voyant le malade dans de grandes conuulsions, luy demanda où estoit son plus grand mal ? le malade luy faisant signe que c'estoit à l'estomach, il mouilla son ponce de sa salive, marqua quelques signes de Croix sur cette partie, prononçant ces paroles : Seigneur, ie ne fais pas cecy en vain, l'ay appris que vous avez infiniment souffert estant attaché à la Croix : ie vous supplie qu'en consideration de ces souffrances, vous soulagiez celles de ce pauvre malade. Vn autre Chrestien, voyant le malade en danger de mourir, demanda aux assistans s'il s'estoit confessé, et combien de fois depuis sa maladie ? Oüy, luy dit-on, il s'est acquitté souuent de ce deuoir. Il n'y a donc plus rien à craindre, respondit-il ; s'il perd le corps, il sauera l'ame, qui vaut cent

mille fois mieux que le corps. Ignace témoignoit que telles visites luy estoient agreables, il prioit ses gens de l'entretenir de semblables discours. Comme il commençoit desia à se mieux porter, et qu'il eut quitté son infirmerie d'écorce pour se loger avec les autres, il luy arriva vne chose bien estrange. Il fut saisi de ie ne sçay quel enthousiasme dans le plus profond silence de la nuit, il se leue subitement sur son seant, puis se met à genouïl, leue les mains et les yeux vers le Ciel, en s'escriant : Je viens du Ciel, ie suis guery, Iesus m'a donné la vie, ie l'ay veu de mes yeux. A ce bruit, ceux de la cabane et du voisinage s'éueillent, on vient voir ce que c'est, on demande au conualescent ce qu'il veut dire par trois et quatre fois, à toutes ces demandes point d'autre réponse que ces paroles : Je viens du Ciel, ie suis guery, l'ay veu Iesus. Il les dit et redit toute la nuit iusques au matin qu'il prit vn peu de repos ; apres deux ou trois heures de sommeil, il se met à genouïl derechef et prie quelqu'un de sa cabane d'appeller tous les Sauvages pour leur dire vn mot de la part de Dieu. Il ne fallut que cette parole pour leur faire croire que cét homme estoit ressuscité, ils y courent tous pour le voir et l'oïr parler. Ignace, voyant vne si belle assemblée, commence son discours comme il auoit fait à minuit. Je viens du Ciel, mes amis, leur dit-il, Iesus m'a donné la vie, ie l'ay veu de mes yeux, il m'a fait voir des choses estranges avec commandement de vous en faire le rapport. Il m'a monstré vn grand Liure où sont escrits d'un costé les vices qu'il a en horreur, comme l'yrognerie, le peché de la chair, la communication avec le Diable et plusieurs autres qu'il nomma, et de l'autre costé du liure, il m'a fait voir ceux qui d'entre-vous sont les plus sujets à ces pechez, chacun est escrit dans ce liure qui plus, qui moins, vous vn tel (le nommant par son nom) vous y estiez beaucoup escrit, vostre Massinahigan, c'est à dire vostre esriture, est grand, il y a quelque chose qui ne va pas bien dans vostre affaire, vous n'allez pas droit, vous n'avez pas

soin de corriger la ieunesse quand elle fait mal. Vn tel, qui est baptisé, ne croit que du bout des levres, la foy qu'il a s'arreste à la gorge et ne passe pas iusques au cœur, il n'y a point d'apparence qu'il la garde long-temps. Vn tel n'est pas beaucoup escrit dans ce liure ; il est homme de bien, et sa femme aussi, tous deux vont droit au Ciel. Vn tel qui a quitté sa femme, prend le chemin de l'Enfer, et est en danger d'y aller s'il ne s'amende, car son papier est bien long, et il y a bien de l'esécriture pour luy. Iamais vous ne vistes des gens plus attentifs ny vn plus profond silence. Cét homme de l'autre monde poursuit : Iesus m'a fait voir, disoit-il, à sa main droite vne chose qui n'a point son pareil en beauté, c'est vne lumiere en comparaison de qui le Soleil n'est que tenebres, vn lieu de plaisirs et de contentement, enfin le sejour de Dieu mesme et de tous les bien-heureux. C'est là où i'ay veu les enfans de nos gens, qui sont morts incontinent apres leur Baptisme, mais i'y ay veu fort peu d'hommes et de femmes Sauvages baptisez. A sa main gauche, il m'a descouvert vn feu qui m'a fait trembler de peur, dont nous parle souuent le Pere qui nous enseigne, mais qui est tel qu'il n'y a point de paroles qui en puisse exprimer la rigueur. C'est dans ce feu que i'ay veu brusler les Sauvages qui ne croyent point en Dieu, et ceux qui croyans en luy ne luy ont point obey en cette vie : i'y ay aussi veu des François, ô que le nombre est grand des vns et des autres. Iesus estoit au milieu du Paradis et de l'Enfer, il m'a monstré ses mains et ses pieds percez de gros cloux, puis m'a dit deux ou trois mots : Ignace, me disoit-il, ce que vous avez enduré pendant vostre maladie n'est rien, c'est moy qui ay souffert pendant à la Croix pour vous, moy qui suis vostre Createur et vostre Roy. Quand ie vous enuoye quelque affliction, la faim, la soif, la maladie, la paureté, souffrez cela patiemment pour moy et à mon exemple.

En suite de cela, Ignace fit vne petite instruction à son auditoire : Il faut, mes freres, leur dit-il, nous assembler tous

les soirs dans vne grande Cabane pour chanter les louanges de Dieu, et nous exhorter les vns les autres à le seruir fidelement. Il faut tous les matins apres vos prieres en particulier que vous sortiez de vos cabanes et que vous vous promeniez en disant vos Chapelets, et que vous imitiez le Pere qui se retire dans le bois tous les matins pour prier Dieu. N'oubliez point la benediction et l'action de graces en vos repas ; soyez soigneux de corriger vos enfans, et de faire plus d'estat de la foy que Dieu vous a donnée que de vos vices, ainsi finit le Sermon, et chacun se retira chez soy en vn profond silence.

Quoy qu'il en soit de cette vision, soit qu'elle passe pour veritable, soit qu'il n'y ait que de l'imagination, il est tousiours vray de dire qu'elle a produit de bons fruits dans les esprits de tous ceux qui en ont ouï le rapport. Les méchans en ont esté espouuantez et les bons consolez. Je vis pour lors les pauvres Sauvages de Tadoussac bien changez, dit le Pere qui a soin de cette Mission. Je les ay veus fondre à la foule, Chrestiens et Payens, dans la Chapelle, pour y faire des prieres extraordinaires ; ie les ay veus se promener le soir et le matin disant leurs Chapelets avec vne deuotion toute particuliere ; ie les ay ouï parler à Dieu la nuit, se promenant à l'entour de la Chapelle, avec des paroles animées de deuotion, et sortant d'un cœur qui sembloit estre veritablement contrit. Ha mon Pere ! me disoit vn des plus zelez, qu'Ignace m'a donné d'espouuante par son discours ! il me semble que ie m'éveille d'un profond sommeil, j'ay esté aueugle iusques icy et ie commence à ouvrir les yeux, il me semble que l'estois mort, et ie commence à viure aujourd'huy, et quoy que ie sois baptisé il y a desia deux estez, il m'est aduis toutesfois que ie ne l'ay pas encore receu en Chrestien. Vne chose si nouvelle fut incontinent diuulgüée parmy les Sauvages de Sillery et des Trois Riuieres, dont les mieux disposez en furent viuement touchez.

Les Chrestiens de la mesme Mission firent vne faute assez pardonnable dont

ils firent vne penitence publique incontinent apres à la porte de l'Eglise ; mais ayant appris du Pere qui les enseigne quelques exemples de ceux qui font penitence pour leurs pechez, dont quelques-vns ieusnent au pain et à l'eau, d'autres se flagellent quelquesfois, quelques-vns font de grandes aumosnes et de longues prieres, et d'autres meurent de regret et de douleur de leurs fautes, estimerent que la penitence qu'on leur auoit donnée à faire estoit trop petite, et que la satisfaction qu'ils auoient faite publiquement n'estoit point égale à leur delit. Ils se resolerent tous d'un commun consentement d'en faire vne plus grande, et de se flageller à l'imitation de ces saints Penitens dont ils auoient ouï parler. Ils font sur le champ vne grande discipline de cordes assez grosses pleine de gros nœuds, qu'ils lient au bout d'un baston pour seruir de poignée, ils la gardent toute la nuit, et le lendemain matin s'estans assemblez au son de la voix du Pere qui les appelle à la Messe, vn des plus considerables entre les Chrestiens pria tout le monde indifferemment de se trouuer à l'Eglise, aussi bien les infideles que les baptisez, pour ouïr vn mot d'importance qu'il auoit à leur dire. Il y auoit pour lors à Tadoussac 6. ou 7. nations differentes, qui se trouuerent dedans ou proche de la Chapelle : alors cet homme zelé se leua au milieu de l'assemblée et tint ce discours. Je crains fort, dit-il, que le peuple de Tadoussac ne soit point sauué ; ie voy que c'est vn peuple trop méchant, et que iusques icy, apres tant de fautes qu'il a faites, il n'a donné aucun ou fort peu de tesmoignages de son amendement : Tenez, regardez, voila comme la terre est faite, disoit-il monstrant sa main fermée, la terre est ronde comme mon poing ; elle est par tout habitée à ce qu'on nous dit, et n'y a presque point de lieux où il n'y ait des fidelles qui croient fortement en Dieu. Il n'y a que ce bout du monde, où l'on trouue bien peu de Chrestiens, et encore ceux qui font profession de l'estre sont si foibles dans la foy, que le Demon a bon marché d'eux quand il les attaque. Les François

qui croient en Dieu sont comme vne forte muraille, le Diable trouue de la resistance quand il s'en approche ; mais ceux de Tadoussac sont comme ce méchant drap percé (c'estoit vn vieil drap qui seruoit de courtine à l'Eglise, faute de quelque autre chose meilleure), nous sommes, disoit-il, comme ce drap troué, le Demon passe tout au trauers de nos cœurs, comme mon doigt fait au trauers de ce trou ; ce malin esprit fait de nous ce qu'il veut. Pour moy ie crains fort qu'il ne m'arreste en chemin et qu'il ne m'attrappe au milieu de ma course. Que si iamais ie vay au Ciel, le Pere qui nous enseigne y sera si haut qu'à peine le pourray-je voir ; car que faisons-nous pour y aller ? Or sus, ie desire monstrier plus de courage doresnauant, ie veux satisfaire pour mes fautes et marcher droit le reste de mes iours. Là-dessus il tire cette grande discipline qu'il cachoit dessous sa robe, la monstrant à toute l'assemblée, et esleuant le ton de sa voix : Ce n'est pas là le feu d'Enfer que j'ay mérité, disoit-il, ce n'est qu'une petite paille en comparaison de ce qu'on souffre là-bas dans la demeure des Demons. Quand on mettroit mon corps en sang avec ce fouët et qu'on deschireroit ma chair de coups, ie ne croirois pas pourtant auoir payé mes debtes et satisfait à la iustice de Dieu ; mais ie sçay qu'il est infiniment bon et qu'il fait misericorde à ceux qui luy demandent pardon de cœur. Tenez, dit-il au Capitaine, voila la discipline que ie vous mets entre les mains, et mes espaules nuës que ie vous presente, frappez et ne m'esparnez point. Le Capitaine obeyt sur l'heure à sa parole, et luy décharge sur le dos vne gresle de coups ; ce penitent demande humblement pardon à Dieu de ses fautes pendant qu'on le flagelle, et se iette par terre pour la baiser, et se releuant inuite tous les Chrestiens à suiure son exemple, il crie : Venez, tant que vous estes de coupables, venez vous presenter deuant l'Autel, venez satisfaire à la iustice de Dieu. On ne disputa point qui passeroit le premier, les plus proches furent les premiers, chacun s'approcha file à file pour faire sa penitence, chacun determina de ce qu'il vouloit donner et de ce qu'il vouloit receuoir ; les vns demandoient qu'on leur donnast vingt coups, les autres dix, les autres plus, les autres moins. Le Pere, qui estoit sur le point de celebrer la Messe, fut surpris à la veüe de cette nouuelle deuotion, qu'il n'attendoit pas d'un peuple qui ne sçait encore ce que c'est que de souffrir pour Dieu. Il ne la voulut pas interrompre sur l'heure, de peur de s'opposer aux mouuemens du saint Esprit ; mais seulement il prit garde qu'elle ne passast les termes de la prudence et qu'il n'y eust point d'excez. La penitence fut si generale, que les innocens y voulurent auoir part aussi bien que les coupables, les enfans mesmes n'y furent point esparnez, les peres et les meres les faisoient approcher de l'Autel, les despoüilloient de leurs petites robes, et prioient celuy qui tenoit le fouët en main de les chastier à discretion selon leur aage et leurs forces, alleguant que ce chastiment estoit desia deu à leur desobeysance. Ces pauvres victimes s'y en alloient de bon cœur, se mettoient à genoül deuant l'Autel, ioignoient les mains et receuoient sans branler et sans ietter vne petite larme, les coups de fouët qu'on deschargeoit doucement sur leurs chairs innocentes. Il se trouua mesme des meres qui châtierent de leurs Chapelets à guise de discipline leurs petits enfans qui pen- doient encore à la mamelle. Vn bon vieillard Chrestien qui venoit de l'habitation de Saint Ioseph, et ne faisoit que d'arriuer à Tadoussac, se trouua fort à propos à cette sainte ceremonie, il en fut si fort touché qu'il cria tout haut qu'il estoit pecheur et qu'il vouloit faire penitence avec les autres ; il s'avance en disant ces paroles, se prosterne en terre, presente ses espaules nuës, et reçoit à l'instant ce qu'il demandoit avec ferueur. Le lendemain il s'en retourne dans son canot à Sillery d'où il estoit party. Enfin celuy qui attendit le dernier fut le mieux payé : ce fut tout à dessein qu'il laissa passer les autres deuant luy et qu'il choisit le dernier rang,

afin de faire sa penitence plus à son aise et avec plus de confusion. C'est à moy, dit ce braue champion de Iesus-Christ, c'est à moy à payer à mon tour, ie suis le plus meschant, il faut que ie sois plus chastié que les autres, ie suis le plus criminel, ie veux estre le plus moqué. Frappez sur moy hardiment, dit-il à celuy qui tenoit la discipline, tandis que ie me pourmeneray dans l'Eglise pour boire la confusion et pour estre l'opprobre du monde. Aussi-tost dit aussi-tost fait, il se promene le mieux qu'il peut par la Chapelle, et l'autre le suit tousiours frappant et flagellant, à chaque coup qu'on luy donnoit, il disoit des paroles qui faisoient quasi fondre en larmes toute l'assistance. Je vous supplie, Seigneur, que ce que ie sens maintenant sur ma chair par les coups de fouët que ie sens, effacent les pechez que j'ay escry mal à propos sur vostre liure. Seigneur, ayez pitié de ce pauvre homme, disoit-il vne autrefois, qui a merité l'Enfer, et qui vous demande pardon. Je vous abandonne mon corps et mon ame, et vous promets de vous estre plus fidelle à l'aduenir moyennant vostre grace. Cette flagellation eust esté trop longue si le Pere n'y eust mis fin, qui les consola les voyant dans cét estat de penitence, et les assura du pardon de leurs fautes si leurs cœurs respondoient à leurs paroles et à leurs actions ; il les aduertit qu'ils n'eussent plus à faire de penitence publique sans le conseil de leurs Confesseurs. La conclusion fut qu'il falloit mieux viure, et monstrier plus de courage à combattre le vice dorésnaunt, et là-dessus on pendit la discipline à vn clou de la Chapelle, pour aduertir qu'elle estoit là, pour chastier publiquement ceux qui feroient quelque scandale public.

Quatre ou cinq ieunes gens s'en estoient allez à la chasse et ne s'estoient pas trouuez à cette publique satisfaction et generale, ils ne furent pas si-tost de retour qu'on les inuita de faire comme les autres, puis qu'ils estoient coupables. Ils ne se firent pas tirer l'oreille, ils se presenterent tous au commencement de la Messe, et satisfirent au con-

tentement et à l'edification de tous les Chrestiens.

CHAPITRE VI.

De l'hyuernement d'un Pere avec les Sauvages.

Vne bonne escoüade de Sauvages Chrestiens se disposans pour leur grande chasse, et pour faire leur prouision de chairs d'Elan, me prièrent de leur donner vn Pere de nostre Compagnie qui les accompagnast ; ils apportoiert pour raison que les Iroquois les poursuiuans par tout, ils estoient contrainsts de s'éloigner de plusieurs iournées de la maison de prieres, et que dans leur sejour de plusieurs mois, ils souhaittoient ardemment d'auoir quelqu'un avec eux qui leur pût administrer les Sacremens et leur enseigner le chemin du Ciel. Le P. Gabriel Druilletes leur fut accordé, il fut bien-tost équipé, tout son bagage estoit renfermé dans vne petite caisse ou dans vn petit coffret qui ne contenoit que les ornemens necessaires pour dire la sainte Messe ; le voila chargé de tous ses meubles et d'une bonne resolution de bien souffrir, car quiconque s'embarque avec ces peuples ne sera iamais logé dans tout son voyage qu'à l'enseigne de la Croix ; il eut pour compagnon vn ieune François qui ne luy pouuoit donner autre consolation que de le seruir à l'Autel. Comme le gros des Sauvages auoient pris le deuant, deux ieunes hommes l'enleuerent dans vn petit bateau d'escorce, et le porterent en peu de iours où ils s'estoient donné le rendez-vous.

Aussi-tost que ce canot parut, chacun accourt sur les riués du grand fleuve, c'est à qui tesmoignera plus de ioye de la venue du Pere, on le caresse, non à la mode de la Cour, mais à la mode de la sincerité et de la franchise. Noël Negabamat, que ces bons Neophytes ont choisi pour leur Capitaine, harangua pu-

bliquement, declarant d'une voix haute et forte les sujets qui avoient amené le Pere, les besoins qu'ils en avoient, les biens qu'ils pouvoient recueillir de sa presence et de sa conversation, les obligations qu'ils luy avoient de s'estre voulu rendre compagnon de leurs grands travaux pour les instruire : bref il exhortoit tous ses gens avec une grande ferueur de rendre toute sorte d'obeissance et de respect aux volontez de leur Pere.

Tous ceux qui devoient marcher de compagnie estans rassemblés, on leue le camp, on met toutes les maisons en rouleaux, c'est à dire qu'on plie les escorces qui composent les bastimens, on quitte les bords de la grande riviere ou le pays des poissons, pour entrer dans la region des Elans, des Cerfs, des Castors et des autres animaux, ausquels ils alloient declarer la guerre. Je ne parleray point de leur façon de camper, ny de leurs armes, ny de leurs chariots de bagages qui ne sont autres que leurs dos ou des traîneaux de bois fort legers, quand la terre est couverte de neige ; je ne parleray non plus de diverses sortes de bestes qu'ils rencontrent dans leurs grandes forests, ny de leurs coutumes ou de leurs façons de faire : tout cela est décrit dans les Relations precedentes. Je traceray seulement un petit crayon de la pieté et de la deuotion que ces bons Neophytes exercent dans leurs grands bois.

On ne manquoit iamais tous les soirs et tous les matins de faire les prieres en public dans une cabane destinée à cet effet. Les peres et les meres y amenoient leurs enfans, ausquels on donnoit une petite instruction qui les consolait merueilleusement. Quelques-uns plus feruens desroboient de leur sommeil pour le donner à Dieu, se levant plus tost ou se couchant plus tard que les autres pour s'entretenir avec luy dans leurs prieres.

Les hommes demandoient au Pere sa benediction devant que de sortir de la cabane pour aller à leur chasse, les femmes en faisoient autant devant que de s'engager dans leur travail, et les

vns et les autres remercioient nostre Seigneur à leur retour de les avoir assistez, et ceux-là mesmes qui retournoient sans avoir rien pris benissoient Dieu d'aussi bon cœur, comme s'ils eussent fait un tres-heureux rencontre.

Lors qu'il n'y avoit plus de chasse en quelques endroits et qu'ils decabanoient pour porter plus avant dans ces grandes forests leurs pavillons d'escorces, le Pere esleuoit un Crucifix, tout le monde se mettoit à genoux, et iettans les yeux sur cette image de vie, ils chantoient avec une deuotion toute simple et toute rauissante, les Litanies des attributs de Dieu, ils prioient leur Sauveur d'estre leur guide et leur conducteur, et leur force dans les fatigues qu'ils alloient prendre avec amour et satisfaction de leurs pechez ; cela fait, chacun se mettoit en chemin, portans ou traîsans tout l'attirail de leur camp. Sur le midy, le Capitaine faisoit faire halte pour prendre un petit de repos et pour reparer ses forces dans une hostellerie couverte de la voûte du Ciel, abbrîée de deux ou trois millions d'arbres, où les sieges ne sont que de la neige, où la boisson ne couste qu'à prendre dans un ruisseau apres qu'on en a fendu la glace, ou bien à puiser dans une chaudiere en laquelle on fait fondre de la neige, où pour tout partage et pour tout mets vous n'avez qu'un morceau de boucan sans pain, quasi aussi dur que du bois et aussi insipide que de la filasse. Apres tout la ioye et le contentement s'y rencontre, et ces bonnes gens sont mille fois plus satisfaits que ces bouches delicates qui ont plus d'amertumes de l'excez d'un grain de sel, que de plaisir de la delicatesses des mets les plus friands. Enfin on sort de ces hosteleries sans mettre la main à la bourse, tout y est dans la franchise du premier siecle.

Mais pour reprendre nostre route quand le Soleil approche de son declin, on s'arreste au lieu le plus avantageux qu'on rencontre pour camper, la place choisie, chacun met bas son fardeau, on quitte sa traîne, et se mettant à genoux, on remercie Dieu de ses bontez et d'avoir conserué toute la bande, et

puis on dresse le bastiment où on doit loger, qui en deux ou trois heures est mis en sa perfection.

Le Pere a celebré la sainte Messe quasi tous les iours, et si quelqu'un preuvoit qu'il n'y peust assister si matin, il le venoit prier de retarder un petit, l'assurant qu'il se presseroit dans son ouvrage.

Les Festes et les Dimanches estoient gardées tres-sainctement, ces bons Neophytes se confessoient et se communioient avec une ioye incomparable, admirans l'excez des bontez de celui qui ne dedaignoit pas la bassesse de leurs huttes et de leurs cabanes.

Les Sauvages ont une deuotion particuliere à la nuit qui fut éclairée de la naissance du Fils de Dieu, il n'y eut pas un d'eux qui ne voulust ieusner le iour qui la precede. Ils bastirent une petite Chapelle de branches de cedre et de sapin en l'honneur de la creiche du petit Iesus ; ils voulurent faire quelques penitences pour se mieux disposer à le recevoir dans leurs cœurs en ce iour sacré, et ceux-là mesme qui estoient esloignez de plus de deux iournées se trouuerent à point nommé pour chanter des cantiques en l'honneur de l'enfant nouveau né, et pour s'approcher de la table où il a voulu estre le mets adorable ; ny l'incommodité de la neige, ny la rigueur des froids ne pût estouffer l'ardeur de leur deuotion, cette petite Chapelle leur sembloit un petit Paradis.

Ils prièrent le Pere de faire pour leur consolation et pour leur instruction dans leurs Chapelles volantes, tout ce que nous faisons dans nos Eglises fixes et arrestées, leur donnant des cendres benistes le premier iour de Caresme ; ils auoient le cœur et la bouche pleins de tres-bons sentimens de pieté. Ils reçoient les Ceremonies dans une si grande droiture et dans une si grande simplicité, comme des gens qui croient que tout le monde en goust les bons effets. Ils portoient des rameaux comme des palmes de victoire tout remplis de ioye des triumphes de Iesus-Christ en son entrée dans la ville de Ierusalem.

Ayant veu celebrer à Kebec la feste

du grand Saint Ioseph, patron de toute la Nouvelle France, avec des feux de ioye, ils voulurent luy rendre cet honneur, le cedre ny les autres bois ne leur pouuoient manquer dans ces grandes forests.

Scachans que Iesus-Christ s'estoit premierement donné aux hommes sous les especes de pain et de vin le iour qui precedoit sa mort, ils tesmoignerent de grands sentimens de son amour, et apres luy auoir rendu mille actions de graces, ils luy demanderent tres-humblement pardon tous ensemble de ce qu'ils n'auoient pas rendu tous les deuoirs de respect et d'honneur à cette adorable victime et à ce diuin Sacrifice.

Ils firent une action le Vendredy Saint la plus genereuse qu'on pouuoit quasi attendre d'un Sauvage : apres auoir adoré la Croix, qu'ils firent reposer sur une belle robe de castor estenduë en forme de tapis, se souuenans que cet aimable Sauueur auoit prié pour ceux qui le mettoient en Croix, ils luy adresserent cette petite Oraison du profond de leur cœur, parlans pour ceux qui les bruslent, qui les rostissent et qui les mangent : Seigneur, pardonnez à ceux qui nous poursuient avec tant de fureur, qui nous font mourir avec tant de rages, ouurez leurs yeux, ils ne voyent goutte, faites qu'ils vous connoissent et qu'ils vous ayment, et alors estans vos amys ils seront les nostres, et nous serons tous vos enfans. Je ne doute point que tous ces bons sentimens n'ayent beaucoup contribué à la paix dont ils iouissent maintenant. L'huy se passa dans ces courses assez innocentes et dans ces exercices de pieté. Si-tost que la chaleur du Printemps commença d'amollir les neiges, ils retournerent vers les riuies du grand fleuve où ils auoient laissé leurs canots et leurs chaloupes. La premiere action qu'ils firent sortans de ces forests, fut de charpenter comme ils peurent une grande Croix ; les Capitaines y mirent la main les beaux premiers, et la voulurent eux-mesmes porter sur leurs espauls iusques en un lieu fort eminent où ils la planterent : si-tost qu'elle fut arborée,

ils adorerent en ce bois sacré celui qui l'auoit sanctifié par sa mort, et le presenterent à son Pere en action de graces de ce qu'il les auoit tous conseruez pendant l'huyuer. Ils alloient parfois fléchir le genouil deuant ce diuin estendard, faisans leurs petites prieres en ces termes : Seigneur, nous desirons témoigner par ce bois que nous auons erigé en vostre honneur, que vous estes le Maistre de ces grandes forests, que vous regnez sur la mer et sur la terre par le merite de vostre Croix, et que par vos souffrances vous auez payé nos debtes et effacé nos offenses.

Voilà des subiets d'une grande consolation au milieu de la barbarie, mais certes il faut achepter ces plaisirs de l'esprit avec de grandes fatigues du corps, coucher sur la belle terre tapissée de quelques branches de sapin, n'auoir entre la teste et la neige qu'une escorce épaisse d'un teston, viure autant parmi les chiens que parmi les hommes, car tout est pesle mesle dans leurs cabanes, ieusner par fois les Dimanches plus rigoureusement que le Vendredy saint, n'auoir pour boisson que celle qui est commune aux animaux les plus delaissez de la terre, ne manger pour l'ordinaire que des viandes qui ne font pas tant viure qu'elles empeschent de mourir, n'auoir pour cuisinier que la saleté, compagne inseparable de leur extreme pauvreté, souffrir les gausseries et les mépris de ceux qui ne sont pas baptisez, et des enfans qui ne voyant en un François aucune perfection de Sauvages et ne pouuant encore reconnoistre les vertus d'un genereux Chretien, méprise au dernier point ceux qui ne sont pas bons mulets de charge. La Philosophie et la Théologie n'ont point de cours dans ces grands arbres, les jambes des cerfs et les forces des bœufs tiennent les premiers rangs parmi ces peuples.

Tout cela avec quelques Baptesmes que le Pere a faits au milieu des bois, assaisonné de la pieté des bons Neophytes dont ie viens de parler, a donné du contentement à un homme amateur des souffrances, mais la fumée a esté sa plus grande Croix, ce demy element ou

ce mixte imparfait qui retient l'ardeur du feu, la malignité d'un air empesté desseicha si bien les yeux de ce pauvre Pere qu'il en deuint auengle ; au commencement il ne voyoit qu'une confusion d'obiets, sans rien distinguer en particulier, si bien que voulant sortir hors de la cabane, il passoit quelques fois au trauers du feu placé au beau milieu de ces tanières ; d'autrefois il tresbuchoit aux pieds de quelques-uns, apprestant à rire à ceux-là mesme qui luy portoient compassion. Enfin il perdit entierement la veüe, en sorte qu'il ne se pouuoit plus conduire. Les Sauvages surpris de cét accident voyant qu'outre la perte de ses yeux, il souffroit une si estrange douleur qu'il en perdoit les forces, consulterent entre eux s'ils ne l'envelopperoient point comme un paquet, pour l'attacher sur leurs traînes et le tirer comme le reste de leur bagage. Le Pere les entendant se mit à rire et les assura que s'ils luy vouloient donner un guide qu'il auoit encore assez de vigueur pour les suivre, ils luy donnent un enfant auquel le pauvre Pere obeïssoit comme un écolier à son precepteur. C'e n'est pas tout, ils firent une assemblée sur sa maladie, dont le resultat fut que s'il se vouloit assuiettir à leurs remedes qu'il pourroit guerir ; ce bon Pere ne respirant que l'abandon, leur obeît veritablement à l'auengle. Là-dessus une femme, estant choisie pour faire cette cure, se leua de sa place et luy dit : Sors de la Cabane, mon Pere, ouure les yeux, regarde le Ciel. Ce pauvre auengle obeyt sans replique ; estant donc en la posture qu'on le demandoit, cette belle oculiste, armée d'un morceau de canif ou de fer tout rouillé, luy racle les yeux, en sorte qu'elle en fit tomber une petite humeur, iamais ce pauvre Pere ne souffrit tant : la main de cette operatrice n'estoit pas si legere qu'une plume, et elle n'auoit non plus de dexterité que de science.

Enfin le malade, estant desesperé de ces braues Medecins, qui auoient plus de bonne volonté que d'experience et que d'industrie, s'adresse à celui qui luy auoit donné les yeux, et le prie de

les luy rendre vne autre fois si c'est pour sa gloire ; il conuie les Sauvages de faire la mesme demande en cas que sa veuë leur pût estre profitable : ils s'assemblent tous au lieu destiné pour faire leurs prieres, ils prennent la sainte Vierge pour leur Aduocate, le malade sçachant par cœur l'vne des Messes qui se disent en son honneur, la commença, comme s'il eust voulu dire vne Messe seiche, avec vne grande confiance que le Pere des lumieres luy donneroit quelque soulagement dans son mal. Or soit que le moment de sa guerison fust venu, ou que Dieu voulust exaucer les prieres des enfans en faueur de leur Pere par l'intercession de leur Mere, quoy que c'en soit, vn rayon brillant dessilla tout à coup les yeux de ce pauvre auengle, et luy rendit si parfaitement l'vsage de la veuë au milieu de la Messe, qu'il n'a ressenly depuis ce temps-là ny douleur ny incommodité, ny des neiges ny de la fumée, et apres plusieurs mois de souffrances, il est reuenu plein de santé en nostre maison, bien ioyeux d'auoir esté quelque temps Sauuage pour l'amour de Iesus-Christ.

CHAPITRE VII.

De quelques surprises faites par les Iroquois.

J'aymerois quasi autant estre assiegé par des Lutins que par des Iroquois, les vns ne sont gueres plus visibles que les autres ; quand ils sont esloignez on les croit à nos portes, et lors qu'ils se iettent sur leur proye, on s'imagine qu'ils sont en leur pays. Ceux qui ont habité dans les forests de Richelieu et de Montreal ont esté releuez et renfermez plus estroittement qu'aucuns Religieux ny aucunes Religieuses dans les plus petits Monasteres de la France. Il est vray que ces Croates n'ont point paru cette année à Montreal, on n'auoit pas toutesfois d'assurance qu'ils en

fussent beaucoup esloignez. Pour Richelieu, voicy comme ils s'en sont approchez.

Le 14. Septembre de l'an passé, vn soldat trauaillant par diuertissement à la portée d'vn mousquet du Fort, en vn petit champ qu'il dispoit pour y planter du bled d'Inde, quatre ou cinq Iroquois sortant d'vne embuscade se iettent sur luy sans luy faire aucun mal. Ce ieune homme, ayant mieux mourir par le fer que par le feu, se lie si fortement à vne souche et à quelques racines, que iamais ils ne purent l'en tirer ; enragez de voir sa resistance, ils luy deschargent ie ne sçay combien de coups de haches d'armes sur la teste, et voyans qu'ils estoient descouverts du Fort, et qu'on tiroit desia sur eux, ils quittent ce pauvre homme pensant l'auoir massacré : luy prenant courage voulut s'auancer vers le Fort ; mais deux Iroquois l'aperceuant, tournerent visage, luy donnent encor deux grands coups d'épée au trauers du corps, et si la crainte d'estre surpris par les François ne les eust saisis, ils luy auroient couppé et enléué la peau de la teste avec sa cheuelure qui est l'vn des grands trophées des Sauvages. On pensoit que cét homme estoit mort, le Chirurgien accourut et arresta son sang fort à propos, s'exposant aux embuscades des ennemis qui tiroient dedans le bois : la premiere action que fit ce bon ieune homme estant remis parmy les François, ce fut de demander vn Pere pour se confesser ; cela fait, il fit son testament en faueur des pauvres, ausquels il donnoit tout son petit meuble. Or iaoit qu'il eut deux coups à la teste, deux au bras et quatre dans le corps qu'on iugeoit tous mortels, il guerit neantmoins fauorisé de Dieu.

Quelque temps apres cette surprise, on entendit dans vne Isle voisine des cris de ioye et d'allegresse redoublez par dix ou douze fois pour marque du nombre des Hurons que les Iroquois auoient pris ou massacrez vn peu plus haut que Richelieu, ceux qui resterent de cette defaite se vindrent refugier vers les François. Il y eut entre autres

vn Huron nommé Henry Aonkerati, qui nous asseura qu'il s'estoit eschappé des mains et des liens de ses ennemis, et que deux autres fois en cette mesme année Dieu l'auoit conserué dans la déroute de ses gens.

Le septiesme de Novembre, vn ieune homme qui commandoit aux ouuriers du Fort, estant sorty seul pour tirer sur quelque gibier quasi à la porte de nos François, fut enuironné des ennemis cachez dans des brossailles, fut mis à mort tres-malheureusement. Ils le dépouillèrent tout nud et luy enleuerent la cheueclure avec la peau de la teste. Comme l'on vit que ce ieune homme tarδοit, et qu'on eut apperceu deux canots Iroquois sur la grande Riuiere, on creut qu'ils l'auroient surpris et emmené vif avec eux ; on crie, on l'appelle par son nom, point de response ; on tire le canon sur les coureurs, mais en vain, trois iours apres les corbeaux croaçans à l'entour de son corps donnerent aduis du lieu où il estoit ; on y va, on le trouue estendu sur la terre, transpercé de coups d'espée, trempé dans son sang, et desia vn petit endommagé du bec des oiseaux. La guerre des Sauuages n'est non plus la guerre des François, que la guerre des Parthes n'estoit point la guerre des Romains. Les Peres qui estoient en cette habitation enterrent ce pauvre homme, et offrirent à Dieu plusieurs fois le saint Sacrifice de la Messe, suppléans à la charité qu'auroient eu pour luy ses parens s'il estoit mort en son pays.

Le douziesme de Decembre, la terre estant couverte d'un pied de neige, comme on ne pensoit quasi plus à ces chasseurs d'hommes, et que le froid se faisoit sentir, sept soldats sortirent pour aller querir du bois de chauffage, ayant chargé leur traisneau et le tirant sur la neige ; vne bande de ces Lutins se jelta sur eux à l'improuiste, les plus lestes et les moins embarrassés se deprirent du cordage qu'ils auoient enlassé dans leur corps pour traîner leur charge, et se sauuerent à la course dans leur retranchement ; celui qui estoit le plus fortement lié au traisneau fut attrapé. Ces

barbares luy donnerent de grands coups de leurs masses armées d'un fer tranchant, et l'ayant renuersé par terre, luy couperent vne partie de la peau de la teste qu'ils emporterent avec le poil. La sentinelle ayant donné aduis, on décharge des fusils sur eux, ce qui les contraignit de se retirer, croyant que ce pauvre homme estoit mort. En effet il n'auoit plus de mouuement ; mais comme on eut mis le feu au canon pour le descharger sur les ennemys, il s'éueilla et commença à se traîner : on courre vers luy, on le trouue blessé à la teste de 7. ou 8. grands coups de hache d'armes que tout le monde croyoit estre mortels ; vous eussiez dit que les yeux n'estoient plus en leur place, et le sang qui le trempoit de tout costez le rendoit horriblement affreux, ayant vne partie de la teste descouuerte de son poil et de sa peau. On l'appelle, on luy parle, il n'auoit plus de connoissance, tous ses sens estoient perdus, il n'auoit plus qu'un mouuement animal qui le faisoit traîner çà et là sans raison. Le Chirurgien, l'ayant fait porter dans le Fort, en eut vn si bon soin qu'il est maintenant en pleine santé ; il fut trois iours sans aucune connoissance et vn fort long temps en danger, à cause que le crasne estoit enfoncé et que les contusions estoient fort grandes. Depuis ce temps là, les François auoient pour cloistre vne pallissade de pieux d'une bien petite estenduë ; mais enfin les Ambassadeurs Iroquois arriuant au commencement de Iuillet, rompirent la closture de ces pauvres reclus, qui n'ayant pas tous le don d'Oraison ne prenoient pas trop de plaisir en vn si petit monastere.

CHAPITRE VIII.

De quelques prisonniers Iroquois.

La Relation de l'an passé portoit que les Hurons ayans pris prisonniers trois

Iroquois, en auoient donné vn aux Algonquins et mené les deux autres en leur pays. Les Algonquins firent present à Monsieur le Gouverneur de celuy qui leur estoit escheu. Il estoit demy mort et demy bruslé ; mais le soin qu'on en prit le remit en santé.

Ce Printemps, quelques Sauvages en amenerent deux autres, ausquels ils ne firent aucun mal, sçachans bien que les François ne se plaisent point à la cruauté : voicy comme la chose se passa. Sept Algonquins, allant à la chasse des Iroquois, firent traîner leurs canots sur la glace iusques à Richelieu, pour prendre la riuere qui vient du pays des Iroquois, et qui est plus tost degelée que le grand fleuve. Estant entrez dans vn grand lac d'où sort cette riuere, ils abordent vne Isle pour y chercher leur proye ; l'vn d'eux estant aux aguets, entend tirer vn coup d'arquebuse, il en donne la nouuelle à ses camarades. Le maistre de ces chasseurs commande qu'on prenne sa refection : Mangeons, dit-il, Camarades, pour la derniere fois : car quoy qu'il arriue, il faut plus tost mourir que de fuyr. Ayant bien disné, vn nommé Makons, s'estant escarté pour descouurir l'ennemy, vit deux canots qui sembloient tirer droit à eux. Ce sont, rapporta-il, des guerriers : Tant mieux, repliqua vn bon Chrestien, nommé Bernard, homme de bien et courageux, il y a plus d'honneur de vaincre des gens armez que des courreurs de bestes. Diescaret qui conduisoit cette petite escoüade se va mettre iustement où ces deux canots venoient aborder. Le premier qui portoit sept hommes, approchant et ne pensant point à cét embuscade, se vit salüé de six coups d'arquebuses, qui furent si adroitement deschargez qu'ils renuerserent six hommes, et le septiesme se sauua à la nage, tirant vers l'autre canot qui venoit derriere. Ce canot ayant pris ce fuyard, ne perdit point cœur, il se destourne de sa route pour aller aborder l'Isle par vn autre endroit et combattre à terre ; mais nos Algonquins leur vont couper chemin par dedans le bois. Ils estoient huit soldats dans ce second batteau,

bien deliberez de venger la mort de leurs gens ; mais vn coup d'arquebuse renuersant l'vn de ces guerriers, fit aussi renuerser le canot dans l'eau ; comme ils auoient pied, ils reprennent courage, ils se presentent pour aborder la terre, nos Algonquins leur vont à la rencontre, ils se battent vaillamment de part et d'autre. Mais Dieu donnant l'auantage à nos gens, ils renuerserent quatre Iroquois dans l'eau et les massacrerent à mesme temps ; les trois autres redoutans les vainqueurs, tournerent visage ; mais Bernard poursuuiuit le plus grand, et luy donnant vn petit coup d'espée dans les reins, luy crie : Camarade, rends-toy, autrement tu es mort. L'autre qui estoit plus ieune, fut bien-tost attrappé, et le troisieme se sauua : voila comme sept hommes en tuerent vnze et en amenerent deux prisonniers. Le combat cessé, les victorieux vont chercher les corps morts ; ils enleuent la cheuelure de leurs testes, et puis s'embarquent pour leur retour. Le plus ieune de ces deux prisonniers, estant lié trop estroittement, s'en plaignit ; vn Algonquin luy respondit : Camarade, il semble que tu ignores les loix de la guerre. Il les sçait bien, repart son compagnon, il a veu pleurer plusieurs de vos gens, pris et bruslez dans nostre pays, il ne craint point ny vos menaces ny vos tourmens. L'Algonquin croyant qu'il parloit insolemment pour vn prisonnier, luy deschargea deux ou trois coups ; mais le prisonnier ne rabaissant rien de son courage, se mit à chanter, disant que ses parens troueroient bien le moyen de venger sa mort. Il y a peut-estre cinquante ans qu'aucun prisonnier Sauvage n'a esté si doucement traité : on ne les battit point dauantage, on ne leur arracha point les ongles, on ne leur couppa aucun doigt, qui sont les premieres carresses que les Sauvages font à leurs prisonniers. Vn iour deuant que d'arriuer à Saint Ioseph où ils furent amenez, Diescaret enuoya vn ieune homme donner aduis au Pere qui a soin des Sauvages de ce lieu, qu'il arriueroit bien-tost, et qu'il ameneroit des prisonniers

à Monsieur le Gouverneur et aux Chrétiens Sauvages ses amis ; on les entendit plus tost qu'on ne les vit ; car ils s'en venoient chantans dans leurs canots. Chacun accourt sur le bord du grand fleuve ; les prisonniers estoient debout dansans à leur mode au bruit des auirons et au son de la voix des vainqueurs. Les chevelures de ceux qui auoient esté tuez au combat, attachées au bout de certains bastons, voltigeoient en l'air au gré du vent comme des flouettes ; approchant de nos riuës, il se fit vne salue d'arquebusades de part et d'autre avec assez d'adresse. Iean Baptiste Etinechkaouet, les voyant tous prests de mettre pied à terre, fit faire halte, et releuant sa voix, adressa ce peu de paroles au Capitaine qui amenoit ces captifs. Nous prenons plaisir de te voir, tu t'es vaillamment comporté, chacun se resioüit de ta venue, tu ne pouuois rien apporter de plus agreable à nos yeux que ces despoüilles de nos ennemis dont tu t'es enrichy. Tu sçais bien que nous procedons maintenant d'une autre façon que nous ne faisons iadis, nous auons ietté par terre toutes nos vieilles coustumes : c'est pourquoy nous te receurons en paix sans faire tort aux prisonniers, sans les frapper ny endommager en quelque façon que ce soit. Ce Capitaine, se leuant debout en son canot, respondit en peu de mots : Je suis dans vostre pensée, i'ay donné ma parole qu'on n'offenseroit point les prisonniers, resioüissons-nous paisiblement, chantons, faisons festin, dansons, voilà, disoit-il, des suiets d'allegresses, monstrant les chevelures et les prisonniers assis parmy les Algonquins dans leurs canots. Le Pere qui auoit charge des Sauvages fit aussi sa petite harangue, loüant les guerriers de leur courage et les congratulant de leur douceur, leur remonstrant que c'estoit le propre des chiens et des loups de deuorer leur proye, mais que les hommes deuoiënt estre humains, notamment enuers leurs semblables ; qu'au reste il auoit donné auidis à Monsieur le Gouverneur de leur arriuée, et qu'il auoit enuoyé vne escouade de soldats pour

les bienveigner, et là-dessus les soldats firent vne descharge de leurs armes qui plût grandement aux Sauvages. Ces complimens faits, les prisonniers descendirent des canots ; comme ils n'entendoient point la langue Algonquine, ils auoient belle peur qu'on ne les salüast à l'entrée des Cabanes à grands coups de baston, avec des coups de fouets et de cordes, avec des taillades de cousteaux, avec des tisons ardens selon leur coustume. Il n'y a pas longtemps que les Sauvages venans de la guerre et amenans des prisonniers, les filles et les femmes voyant les canots, se iettoient à l'eau toute nuës pour attrapper ce qu'elles pourroient des dépoüilles de l'ennemy. Ces insolences sont bannies de la residence de Saint Joseph. Il n'y eut qu'un ieune homme, encore n'estoit-il pas entierement nud, qui se lançant dans la riuere et faisant le plongeon passa sous le canot du Capitaine, lequel pour recompense luy donna l'une des arquebuses qu'il auoit enleuées sur les Iroquois ; tous les autres ne branslerent point, les prisonniers furent receus paisiblement comme dans leurs maisons. Les ieunes filles vindrent demander congé au Pere de danser et de se resioüyr, ce qui leur fut aisément accordé ; on planta les estendars, c'est à dire les testes volantes sur les cabanes, et tout le monde fit festin et se resioüit à sa mode.

Je diray en passant que ce n'est pas peu auoir gagné sur les Sauvages, d'empescher qu'ils ne deschargeassent leur colere sur ceux qui les traittent avec vne fureur diabolique quand ils les tiennent. Il se rencontra vne vieille à qui la veüe de ces nouueaux hostes faisoit bien mal au cœur ; elle n'osa neantmoins les toucher sans en auoir permission, s'adressant au Pere, elle luy dit : Mon Pere, permettez-moy de caresser vn petit les prisonniers, c'est vn terme ironique dont ils se seruent les voulant tourmenter ; ils ont tué, bruslé, mangé mon pere, mon mary et mes enfans. Permettez, mon Pere, que ie les caresse. Le Pere luy ayant reparty qu'en effet ces Iroquois l'auoient bien offensée,

mais aussi qu'elle auoit fasché Dieu, et qu'à la mesme mesure qu'elle mesurerait ses ennemis Dieu la mesurerait, qu'elle trouuerait le pardon si elle pardonnoit, et la vengeance si elle se vengeoit. Cette pauvre femme ne repartit autre chose, sinon : le ne leur feray donc point de mal.

En ce mesme temps, le Pere demandant par rencontre à vne autre femme si elle ayait Nostre Seigneur, cette femme qui est d'un naturel extrêmement vindicatif, et qui autrefois estoit comme enragée contre les Iroquois, répondit d'un bon accent : l'ayme Dieu plus que ie ne hais les Iroquois : c'est ce seul amour que ie luy porte qui m'empesche de leur faire ressentir les torts qu'ils m'ont faits. Je suis restée seule d'une grosse famille, ie suis pauvre et abandonnée, ils m'ont mise en cet estat, ayant rosty et mangé tous mes parens et tous mes amys : en effet, mon cœur veut hayr ces gens-là, disoit-elle ; mais il a plus d'amour pour Dieu qu'il n'a de hayne et d'aersion pour eux : c'est pourquoy ie ne leur veux aucun mal. Rentrans s'il vous plaist en discours.

Le second iour apres l'arriuée de ces prisonniers, Monsieur le Gouverneur, se transportant à la residence de S. Ioseph bien accompagné, entra dans nostre petite maison, où se trouuerent aussi les vainqueurs, les vaincus et les autres Sauvages. Dieskareth parla en cette sorte : C'est à vous à qui i'adresse ma parole, vous qui n'etes qu'une mesme chose, vous qui n'avez qu'un mesme secret, vous qui vous parlez à l'oreille ; c'est au Capitaine des François, c'est à vous qui depuis trois ans estes deuenus François, c'est à toy Negabamat, c'est à toy Etinechkaouat, à qui i'adresse ma voix, vous n'etes qu'un mesme conseil, escoutez-moy (il nommoit les deux Capitaines qui sont à S. Ioseph), encore que ie n'aye point d'esprit, souffrez que ie vous parle. Apres ce preambule, il expliqua le dessein qu'il auoit eu allant à la guerre, et le bon rencontre que le Ciel luy auoit fait faire, et pour conclusion il dit : l'ay veu, j'ay tué, j'ay pris, j'ay amené, les

voilà presens, i'entre dans vos pensées, elles sont bonnes, ie penetre dans vos cœurs, vous qui n'avez qu'une mesme demeure, qui n'avez qu'un mesme aui, soyez les Dieux de la terre, mettez la paix par tout, donnez le repos à tout le pays. Puis mettant la main sur les testes des prisonniers, qui estoient liez deuant Monsieur le Gouverneur : Les voilà tous entiers sans estre offensés, ie vous les liure, disposez-en selon vos pensées.

Bernard se leuant parla en ces termes : le confirme tout ce qu'a dit celui qui vient de haranguer, et pour prouuer que sa parole est veritable, et que luy et moy vous donnons ces prisonniers, ie vay ietter au feu leurs liens et le cousteau qui les coupera et toute ma colere. Disant cela, il tire un cousteau, coupe les liens, et iettant tout dans le feu : le n'ay plus, dit-il, de passion que pour la paix. Et ayant fait leuer debout les prisonniers, les presenta à Monsieur de Montmagny nostre Gouverneur ; lequel leur fit respondre par son interprete, qu'il honoroit leur vaillance et leur courage, qu'il les auoit tousiours aimez, notamment ceux qui estoient deuenus ses freres et ses parens par le Baptisme, qu'au reste il ne vouloit pas que son action de grace pour le present qu'ils luy faisoient fust vne parole toute nuë, qu'il la vouloit reuestir de robes et armer de poudre et de plomb, parlant conformément à leur façon de s'enoncer, et là dessus, il leur fit de beaux presens. Les Iroquois, qui iusques alors auoient gardé le silence, incertains du succez de ce conseil et des harangues qu'ils n'entendoient pas, commencerent à changer de posture et de visage ; l'un d'eux, homme grand et bien-fait se presente deuant Monsieur le Gouverneur, s'écriant : Voilà qui va bien, mon corps est deliuré de la mort, ie suis retiré du feu ; Onontio, tu m'as donné la vie, ie t'en remercie, ie ne m'oublieray iamais de ce bien-fait, tout mon pays en sera reconnoissant, la terre va estre toute belle, la riuere sera toute calme et toute vnée, et la paix nous fera tous amys. Je n'ay plus d'ombre deuant mes

yeux. Les ames de mes ancestres massacrez par les Algonquins sont disparuës, ie les ay sous mes pieds. Onontio, il faut auoüer que tu es bon, et que nous sommes meschans ; mais nostre colere est partie, ie n'ay plus de vigueur que pour la ioye et pour la paix. Et disant cela, il se mit à danser d'une façon vn peu differente de celle de nos Sauvages. Il chantoit, il se remuoit, il estendoit les bras, il les esleuoit en haut comme apostrophant le Ciel, il se mettoit à genouïl, et dansoit en cette posture, leuant les yeux et les bras vers le Ciel, puis se leuant tout à coup, prend vne hache, il entre comme en furie, et en se destournant ietta sa hache au feu, disant : Voilà ma colere à bas, adieu la guerre, ie pose les armes, ie suis vostre amy pour iamais. S'il y a dans ces peuples des actions barbares, il y a des pensées dignes de l'esprit des Grecs et des Romains.

La Ceremonie faite, chacun se retira en son quartier, les prisonniers demeurèrent en liberté, en sorte neantmoins que quelques soldats François les veilloient, ce que nos Sauvages mesmes ne pouuoient supporter, disant qu'il ne falloit pas craindre qu'ils se sauussent et qu'on les tiendroït pour des poltrons en leur pays, d'auoir eu peur de ceux qui leur auoient donné la vie. L'ay souvent remarqué que les Sauvages, naturellement volages et inconstans, sont tres-fervens dans quelques coustumes de leur pays.

Cecy se passa le dix-huitième de May. Bien-tost apres, Monsieur le Gouverneur, renuoyant ces Iroquois aux Trois Riuieres, ordonna au sieur de Chanflour d'équiper le prisonnier Iroquois qu'on auoit tenu tout l'hyuer, et de l'enuoyer en son pays porter les nouuelles de ce qui se passoit icy, avec ordre de dire aux Capitaines des Iroquois que Onontio se resellant de la courtoisie qu'il auoit receuë d'eux, lors qu'ils luy ramenerent deux prisonniers François, non seulement il l'auoit retiré de la main des Algonquins, mais qu'il luy auoit donné la liberté comme il auoit desia fait à vn Sokokiois leur amy et allié, qu'au reste

il auoit encore deux prisonniers pleins de santé, et qu'il estoit tout prest de les rendre apres les auoir entendu parler sur ce sujet, que l'occasion d'applanir la terre et de faire vne paix vniuerselle entre toutes les Nations, estoit toute belle, qu'ils en feroient comme bon leur sembleroit. Le Chapitre suiuant nous fera voir le succez de ce voyage.

CHAPITRE IX.

Traitté de la paix entre les François, Iroquois et autres Nations.

Le cinquiesme iour de Iuillet, le prisonnier Iroquois mis en liberté et renuoyé en son pays, comme i'ay dit au Chapitre precedent, parut aux Trois Riuieres accompagné de deux hommes de consideration parmy ces peuples, deleguez pour venir traiter de paix avec Onontio (c'est ainsi qu'ils nomment Monsieur le Gouverneur), et tous les François et tous les Sauvages nos alliez.

Vn ieune homme, nommé Guillaume Cousture, qui auoit esté pris avec le Pere Isaac Iogues, et qui depuis ce temps-là estoit resté dans le pays des Iroquois, les accompagnoit ; si-tost qu'il fut reconnu, chacun se ietta à son col, on le regardoit comme vn homme resuscité qui donne de la ioye à tous ceux qui le croyoient mort, ou du moins en danger de passer le reste de ses iours dans vne tres-amere et tres-barbare captiuité. Ayant mis pied à terre, il nous informa du dessein de ces trois Sauvages, avec lesquels il auoit esté renuoyé. Le plus remarquable des trois, nommé Kiotscaeton, voyant les François et les Sauvages accourir sur le bord de la riuiere, se leua debout sur l'auant de la Chaloupe qui l'auoit amené depuis Richelieu iusques aux Trois Riuieres ; il estoit quasi tout couuert de Pourcelaine ; faisant signe de la main qu'on l'escoutast, il s'escria : Mes Freres, i'ay quitté mon pays pour vous venir voir,

me voila enfin arriué sur vos terres ; on m'a dit à mon depart que ie venois chercher la mort, et que ie ne verrois iamais plus ma patrie, mais ie me suis volontairement exposé pour le bien de la paix : ie viens donc entrer dans les desseins des François, des Hurons et des Algonquins, ie viens pour vous communiquer les pensées de tout mon pays. Et cela dit, la Chaloupe tire vn coup de pierrier, et le Fort respond d'un coup de canon pour marque de resioüissance.

Ces Ambassadeurs, ayans mis pied à terre, furent conduits en la chambre du sieur de Chanflour, lequel leur fit fort bon accueil ; on leur presenta quelques petits rafraischissemens, et apres auoir mangé et petuné, Kiotsaeton, qui portoit tousiours la parole, dit à tous les François qui l'environnoient : le trouue bien de la douceur dans vos maisons, depuis que l'ay mis le pied dans vostre pays ie n'ay veu que de la resioüissance, ie voy bien que celuy qui est au Ciel veut conclure vne affaire bien importante, les hommes ont des esprits et des pensées trop differentes pour tomber d'accord, c'est le Ciel qui réunira tout. Ce mesme iour on enuoya vn canot à Monsieur le Gouverneur pour l'informer de la venuë de ces nouveaux hostes.

Cependant et eux et les prisonniers qui n'estoient pas encor rendus auoient toute liberté de s'aller promener où ils vouloient. Les Algonquins et les Montagnais les inuitoient à leurs festins, et petit à petit ils s'accoustumoient à conuerser ensemble. Le sieur de Chanflour, les ayant bien traittez certain iour, leur dit qu'ils estoient parmy nous comme dans leur pays, qu'il n'y auoit rien à craindre pour eux, qu'ils estoient dans leur maison. Kiotsaeton repartit à ce compliment avec vne pointe assez aiguë et assez gentile : le te prie, dit-il à l'Interprete, de dire à ce Capitaine qui nous parle, qu'il vse d'une grande menterie en nostre endroit, du moins est-il assuré que ce qu'il dit n'est pas veritable. Et là-dessus il fit vne petite pause pour laisser former l'estonnement ; puis il adiusta : Ce Capitaine me dit que ie suis icy comme dans mon pays, cela est

bien esloigné de la verité : car ie ne serois ny honoré ny caressé dans mon pays, et ie voy icy que tout le monde m'honore et me caresse. Il dit que ie suis comme dans ma maison ; c'est vne espece de menterie : car ie suis mal-traitté dans ma maison, et ie fais icy tous les iours bonne chere, ie suis continuellement dans les festins : ie ne suis donc pas icy comme dans mon pays, ny comme dans ma maison. Il fit quantité d'autres reparties qui tesmoignoient assez qu'il auoit de l'esprit.

Enfin Monsieur le Gouverneur estant arriué de Quebec aux Trois Riuieres, apres auoir consideré les Ambassadeurs, leur donna audience le deuxième iuliet. Cela se fit dans la cour du Fort où l'on fit estendre de grandes voiles contre l'ardeur du Soleil : voicy comme le lieu estoit disposé. D'un costé estoit Monsieur le Gouverneur, accompagné de ses gens, et du Reuerend Pere Vimont, Superieur de la Mission. Les Iroquois estoient assis à ses pieds sur vne grande escorce de prusse, ils auoient tesmoigné deuant l'assemblée qu'ils se vouloient mettre de son costé pour marque de l'affection qu'ils portoient aux François.

A l'opposite estoient les Algonquins, les Montagnais et les Attikamegues, les deux costez estoient fermez de quelques François et de quelques Hurons. Au milieu il y auoit vne grande place vn peu plus longue que large, où les Iroquois firent planter deux perches, et tirer vne corde de l'un à l'autre pour y pendre et attacher les paroles qu'ils nous deuoient porter, c'est à dire, les presens qu'ils nous vouloient faire, lesquels consistoient en dix-sept colliers de porcelaine, dont vne partie estoit sur leur corps ; l'autre partie estoit renfermée dans vn petit sac placé tout aupres d'eux. Tout le monde estant assemblé, et chacun ayant pris place, Kiotsaeton qui estoit d'une haute stature se leua et regardant le Soleil, et puis tournant ses yeux sur toute la Compagnie, il prit vn collier de porcelaine en sa main, commençant sa harangue d'une voix forte : Onontio, preste l'oreille, ie suis la bouche de tout mon

pays, tu escoutes tous les Iroquois entendant ma parole, mon cœur n'a rien de mauuais, ie n'ay que de bonnes chansons en bouche, nous auons des tas de chansons de guerre en nostre pays, nous les auons toutes iettées par terre, nous n'auons plus que des chants de resioüissance. Et là-dessus il se mit à chanter, ses compatriotes respondirent, il se pourmenoit dans cette grande place comme dessus vn theatre ; il faisoit mille gestes, il regardoit le Ciel, il enuysageoit le Soleil, il frottoit ses bras comme s'il en eust voulu faire sortir la vigueur qui les anime en guerre. Apres auoir bien chanté, il dit que le present qu'il tenoit en main, remercioit Monsieur le Gouverneur de ce qu'il auoit sauué la vie à Tokhraheneharon, le retirant l'Automne passé du feu et de la dent des Algonquins ; mais il se plaignit gentiment de ce qu'on l'auoit renuoyé tout seul dans son pays : Si son canot se fust renuersé, si les vents l'eussent fait submerger, s'il eût esté noyé, vous eussiez long-temps attendu le retour de ce pauvre homme abysmé, et vous nous auriez accusez d'une faute que vous-mesmes auriez faites. Cela dit, il attachacha son collier au lieu destiné.

En tirant vn autre, il l'attacha au bras de Guillaume Cousture, en disant tout haut : C'est ce collier qui vous ramene ce prisonnier. Je ne luy ay pas voulu dire estant encore dans le pays : Va t'en, mon neveu, prends vn canot et t'en retourne à Quebec : mon esprit n'auroit pas esté en repos, i'aurois tousiours pensé et repensé à part moy, ne s'est-il pas perdu ; en verité ie n'aurois pas eu d'esprit si i'eusse procedé en cette sorte. Celuy que vous auez renuoyé a eu toutes les peines du monde en son voyage. Il commença à les exprimer, mais si pathetiquement qu'il n'y a tabarin en France si naïf que ce Barbare. Il prenoit vn baston, le mettoit sur sa teste comme vn paquet, puis le portoit d'un bout de la place à l'autre, representant ce qu'auoit fait ce prisonnier dans les saults et dans le courant d'eau, ausquels estant arriué, il auoit transporté son bagage piece à piece, il

alloit et reuenoit representant les voyages, les tours et retours du prisonnier, il s'échouoit contre vne pierre, il reculoit plus qu'il n'auançoit dans son canot, ne le pouuant soustenir seul contre les courans d'eau, il perdoit courage, et puis reprenoit ses forces ; bref, ie n'ay iamais rien veu de mieux exprimé que cette action. Encore, disoit-il, si vous l'eussiez aidé à passer les saults et les mauuais chemins, et puis en vous arrestant et petunant si vous l'eussiez regardé de loin vous nous auriez consolez : mais ie ne sçay où estoit vostre pensée, de renuoyer ainsi vn homme tout seul dans tant de dangers : ie n'ay pas fait le mesme. Allons, mon neveu, dit-il à celuy que vous voyez deuant vos yeux, suis-moy, ie te veux rendre dans ton pays au peril de ma vie. Voila ce que disoit le second collier qu'il attachacha apres de l'autre.

Le troisiéme témoignoit qu'ils auoient adiousté quelque chose du leur, aux presens que Monsieur le Gouverneur auoit donnez au captif qu'il auoit renuoyé en leur pays, et que ces presens auoient esté distribuez aux Nations qui leur sont alliées pour arrester leurs haches, pour faire tomber des mains de ceux qui s'embarquoient pour venir à la guerre, leurs armes et leurs auirons. Il nomma toutes ces Nations.

Le quatriéme present estoit pour nous asseurer que la pensée de leurs gens tuez en guerre ne les touchoit plus, qu'ils mettoient leurs armes sous leurs pieds. J'ay passé, disoit-il, aupres du lieu où les Algonquins nous ont massacrez ce Printemps. J'ay veu la place du combat où ils ont pris les deux prisonniers qui sont icy : j'ay passé viste, ie n'ay point voulu voir le sang respandu de mes gens, leurs corps sont encore sur la place, i'ay destourné mes yeux de peur d'irriter ma colere. Puis frappant la terre et prestant l'oreille, j'ay oüy la voix de mes Ancestres massacrez par les Algonquins, lesquels voyans que mon cœur estoit capable de se venger, m'ont crié d'une voix amoureuse : Mon petit fils, mon petit fils, soyez bon, n'entrez point en fureur, ne pensez plus

à moy, car il n'y a plus de moyen de nous retirer de la mort, pensez aux vivans, cela est d'importance, retirez ceux qui vivent encore du glaive et du feu qui les poursuit, un homme vivant vaut mieux que plusieurs trespassez. Ayant oüy ces voix, j'ay passé outre et m'en suis venu à vous pour delivrer ceux que vous tenez encore.

Le cinquième fut donné pour nettoyer la rivière, pour chasser les canots ennemis qui pourroient troubler la navigation. Il faisoit mille gestes comme s'il eust amassé les vagues, et donné un calme depuis Quebec iusques au pays des Iroquois.

Le sixième pour applanir les saults et les cheutes d'eau ou les grands courans qui se trouvent sur les rivières sur lesquels il faut naviger pour aller en leur pays. J'ay pensé perir, disoit-il, dans des bouillons d'eau : voila pour les appaiser. Et avec ses mains et ses bras il vnissoit et arrestoit les torrens.

Le septième estoit pour donner une grande bonace au grand Lac de Sainet Louys, qu'il faut traverser : Voilà, disoit-il, pour le rendre vny comme une glace, pour appaiser les vents et temperer la colere des eaux. Et puis ayant par ses gestes rendu le chemin favorable, il attacha un collier de porcelaine au bras d'un François, et le tira tout droit au travers de la place pour marque que nos canots iroient sans peine en leur pays.

Le huitième faisoit tout le chemin qu'il faut faire par terre, vous eussiez dit qu'il abattoit des arbres, qu'il coupoit des branches, qu'il repoussoit des bois, qu'il mettoit de la terre es lieux plus profonds. Voila, disoit-il, le chemin tout net, tout poly, tout droit, il se baissoit vers la terre, regardant s'il n'y avoit plus d'épines ou de bois, s'il n'y avoit point de butte qu'on pût heurter en marchant : C'en est fait, on verra la fumée de nos bourgades depuis Quebec iusques au fonds de nostre pays, tous les obstacles sont ostez.

Le neuvième estoit pour nous enseigner que nous trouverions du feu tout prest dans leurs maisons, que nous

n'aurions pas la peine d'aller querir du bois, que nous en trouverions de tout fait, et que ce feu ne s'esteindroit jamais ny iour ny nuit, que nous en verrions la clarté iusques dans nos foyers.

Le dixième fut donné pour nous lier tous ensemble tres-estroitement, il prit un François, enlça son bras dans le sien, et un Algonquin de l'autre, et s'estant ainsi lié avec eux : Voila le nœud qui nous attache inseparablement, rien ne nous pourra des-vnir. Ce collier estoit extraordinairement beau. Quand la foudre tomberoit sur nous, elle ne pourroit nous separer, car si elle coupe ce bras qui vous attache à nous, nous nous saisirons incontinent par l'autre, et là-dessus il se retournoit et saisissoit le François et l'Algonquin par leurs deux autres bras, les tenant si ferme qu'il paroissoit ne vouloir jamais quitter.

Le vnième invitoit à manger avec eux. Nostre pays est rempli de poisson, de venaison, de chasse, tout y est plein de cerfs, d'eslans, de castors : quittez, disoit-il, quittez ces puans pourceaux qui courent icy parmy vos habitations, qui ne mangent que des saletez, et venez manger de bonnes viandes avec nous, le chemin est frayé, il n'y a plus de danger. Il faisoit les gestes conformément à son discours.

Il esleva le douzième collier pour dissiper tous les nuages de l'air, afin qu'on vist tout à descouvert, que nos cœurs et les leurs ne fussent point cachez, que le Soleil et la verité donnassent iour par tout.

Le treizième fut pour faire ressouvenir les Hurons de leur bonne volonté. Il y a cinq iours, disoit-il, c'est à dire cinq années, que vous aviez un sac rempli de porcelaine et d'autres presens tous preparez pour venir chercher la paix : qui vous a détourné de cette pensée ? Ce sac se renversera, les presens tomberont, ils se casseront, ils se dissiperont, et vous perdrez courage.

Le quatorzième fut pour presser les Hurons qu'ils se hastassent de parler, qu'ils ne fussent point honteux comme des femmes, et que prenans resolution

d'aller aux Iroquois, ils passassent par le pays des Algonquins et des François.

Le quinziesme fut pour tesmoigner qu'ils auoient tousiours eu enuie de ramener le Pere Iogues et le Pere Bressani, que c'estoit leur pensée ; que le Pere Iogues leur fut dérobé, et qu'ils auoient donné le Pere Bressani aux Hollandois, pour ce qu'il l'auoit désiré : S'il eust eu patience, ie l'aurois ramené ; que scay-je maintenant où il est ? peut-estre est-il mort, peut-estre est-il noyé, nostre dessein n'estoit pas de le faire mourir. Si François Marguerie et Thomas Godefroy, adioustoit-il, fussent restez en nostre pays, ils seroient mariez maintenant et nous ne serions plus qu'une Nation, et moy ie serois des vôtres. Le Pere Iogues entendant ce discours, nous dit en sousriant : Le bucher estoit préparé, si Dieu ne m'eust saué, cent fois ils m'eussent osté la vie, ce bon homme dit tout ce qu'il veut. Le Pere Bressani nous dit le mesme à son retour.

Le seiziesme fut pour les recevoir en ce pays icy quand ils y viendroient, et pour les mettre à couuert, pour arrester les haches des Algonquins et les canots des François : Quand nous ramenâmes vos prisonniers il y a quelques années, nous pensions estre de vos amys, et nous entendismes des arquebuses et des canons siffler de tous costez : cela nous fit peur, nous nous retirâmes, et comme nous auons du courage pour la guerre, nous prîmes resolution d'en donner des preuues pour le Printemps suiuant ; nous parusmes sur vos terres et prîmes le P. Iogues avec des Hurons.

Le dix-septiesme present estoit le collier propre que Honatteuatie portoit en son pays ; ce ieune homme estoit l'un des deux prisonniers derniers. Sa mere, qui estoit tante du P. Iogues au pays des Iroquois, enuoya son collier pour celui qui auoit donné la vie à son fils ; cette bonne femme, apperceuant que le bon Pere qu'elle appelloit son neveu estoit en ce pays-cy, en fut fort resioiue et son fils encore plus ; car il parut tousiours triste iusques à tant que le P. Iogues fut descendu de Montreal, alors

il commença à respirer et à se monstrier gaillard.

Après que ce grand Iroquois eut dit tout ce que dessus, il adiosta : le m'en vay passer le reste de l'esté en mon pays, en jeux, en danses, en resioüissances pour le bien de la paix ; mais j'ay peur que pendant que nous danserons, les Hurons ne nous viennent pincer et importuner. Voila ce qui se passa en cette assemblée ; chacun auoüa que cet homme estoit pathetique et eloquent. Je n'ay recueilly que quelques pieces comme decousües tirées de la bouche de l'interprete, qui ne parloit qu'à bâtons rompus, et non dans la suite que gardoit ce Barbare.

Il entonna quelques chansons entre ses presens, il dansa par resioüissance, bref, il se monstra fort bon Acteur, pour vn homme qui n'a d'autre estude que ce que la nature luy a appris sans regle et sans preceptes. La conclusion fut que les Iroquois, les François, les Algonquins, les Hurons, les Montagnets et les Attikamegues danseroient tous, et se resioüyroient avec beaucoup d'allegresse.

Le lendemain, Monsieur le Gouverneur fit festin à tous ceux de ces Nations qui se trouuerent aux Trois Riuieres, pour les exhorter tous ensemble à bannir toutes les defiances qui les pourroient diuiser. Les Iroquois tesmoignerent toute sorte de satisfaction, ils chanterent et danserent selon leurs coutumes, et Kiotsaeton recommanda fort aux Algonquins et aux Hurons d'obeyr à Onontio, et de suiure les intentiones et les pensées des François.

Le quatorzieme du mesme mois, Monsieur le Gouverneur respondit aux presens des Iroquois, par quatorze presens qui auoient tous leurs significations, et qui portoient leurs paroles. Les Iroquois les accepterent tous avec de grands témoignages de satisfaction qu'ils faisoient paroistre par trois grands cris, poussez à mesme temps du fond de leur estomach à chaque parole ou à chaque present qui leur estoit fait. Ainsi fut conclüe la paix avec eux à condition qu'ils ne feroient aucun acte d'hostilité avec les Hurons,

ou enuers les autres Nations nos alliées, iusques à ce que les principaux de ces Nations qui n'estoient pas presens eussent agy avec eux.

Cette affaire estant heureusement concluë, Pieskaret se leuant, fit vn present de quelque pelletterie à ces Ambassadeurs, s'écriant que c'estoit vne pierre ou vne tombe qu'il mettoit dessus la fosse de ceux qui estoient morts au dernier combat, afin qu'on ne remuast plus leurs os, et qu'on perdist la memoire de ce qui leur estoit arriué sans plus iamais penser à la vengeance.

Noël Negabamat se leua en suite, il mit au milieu de la place cinq grandes peaux d'Elans: Voila, dit-il aux Iroquois, dequoy vous armer les pieds et les iambes, de peur que vous ne vous blessiez au retour, s'il restoit encore quelque pierre au chemin que vous avez aplany. Il en presenta encore cinq autres pour enseuelir les corps de ceux que le combat auoit fait mourir, et pour appaiser la douleur de leurs parens et amys qui ne les pourroient souffrir sans sepulture; qu'au reste que luy et ses gens qui sont à Sillery, n'ayant qu'un mesme cœur avec leur frere aîné Monsieur le Gouverneur, ils ne faisoient qu'un present avec le sien. Finalement on tira trois coups de canon pour chasser le mauuais air de la guerre, et se réioüyr du bonheur de la paix.

Quelque temps apres cette assemblée, vn Huron mal basty, abordant le Capitaine Iroquois, qui auoit tousiours agy et parlé, luy voulut ietter quelque defiance des François; mais ce Capitaine luy repartit gentiment en ces termes: L'ay la face peinte et barboüillée d'un costé, et de l'autre costé ie l'ay toute nette: ie ne voy pas bien clair du costé que ie suis barboüillé, de l'autre l'ay la veuë bonne; le costé peint est le costé des Hurons, ie n'y voy quasi goutte; le costé net est le costé des François, i'y voy clair comme en plein midy. Cela dit, il se teut, et cét esprit malfait demeura confus.

Sur le soir, le R. P. Vimont, Supérieur de la Mission, ayant fait venir les Iroquois dans nostre maison, leur fit

quelques petits presens, leur donna du petun ou tabac, et à chacun vn beau calumet ou vne pippe pour le prendre. Kiotsaeton luy fit vn remerciement plein d'esprit: Quand ie suis party de mon pays, i'ay abandonné ma vie, ie me suis exposé à la mort, si bien que ie vous suis redevable de ce que ie suis encore viuant. Je vous remercie de ce que ie voy encore le Soleil, ie vous remercie de ce que vous m'avez bien receu, ie vous remercie de ce que vous m'avez bien traité, ie vous remercie de toutes les bonnes conclusions que vous avez prises, toutes vos paroles nous sont extrêmement agreables, ie vous remercie de vos presens, vous nous avez couuers depuis les pieds iusques à la teste, il ne nous restoit plus que la bouche de libre, et vous l'avez remply d'un beau calumet et resioüye de la faueur d'une herbe qui nous est tres-douce. Je vous dis donc adieu, non pour long-temps; car vous aurez bien-tost de nos nouuelles: quand nous ferions naufrage dans les eaux, quand nous serions bien submergez, ie ne croy pas que les Elements ne rendissent quelque témoignage à nos compatriotes de vos bien-faits; et ie m'assure que quelque bon genie nous a deuancez, et que nos compatriotes ressentent desia vn auant-goust des bonnes nouuelles que nous leur allons porter.

Le Samedy quinziesme, ils partirent des Trois Riuieres. Monsieur le Gouverneur leur donna deux ieunes garçons François, tant pour les aider à reconduire leurs canots, et leurs presens que pour tesmoigner la confiance qu'il auoit en ces peuples.

Le Capitaine Kiotsaeton, voyant tous ses gens embarquez, esleua sa voix et dit aux François et aux Sauvages qui estoient sur les riuies du grand fleuue: Adieu, mes freres, ie suis de vos parens, ie m'en vay rapporter de bonnes nouuelles en nostre pays. Puis se retournant vers Monsieur le Gouverneur: Onontio, ton nom sera grand par toute la terre, ie ne pensois pas reporter ma teste que i'auois hazardée, ie ne pensois pas qu'elle deust ressortir de vos portes,

et ie m'en retourne chargé d'honneur, de presens et de bien-veillance. Mes freres, parlant aux Sauuages, obeysez à Onontio et aux François, ils ont le cœur et les pensées fort bonnes, tenez-vous bien vnys avec eux et vous accommodez à leurs façons de faire, vous aurez bien-tost de nos nouuelles. Les Sauuages respondirent par vne gentile salue d'arquebusades, et le Fort tira vn coup de canon, ainsi se termina leur Ambassade. Dieu fasse reüssir le tout pour sa plus grande gloire.

CHAPITRE X.

Suite du traité de la paix.

Il estoit necessaire pour conclure et pour assurer la paix dans ce nouveau monde que les deputez des Iroquois, les deputez des Hurons, et les principaux Capitaines de trois ou quatre peuples Algonquins se trouuassent tous ensemble, en vn mesme endroit avec Monsieur le Gouverneur, et que toutes ces Nations qui parlent de trois ou quatre langues differentes, qui ont des humeurs si esloignez les vns des autres, et qui depuis tant d'années se mangent, se deuorent et se bruslent comme des enragez, fissent vne action de tres-grande sagesse, et que tant de barbares inhumains trouuassent de la douceur pour s'accorder; bref, il falloit pour mettre tout dans l'assurance que les vns allassent visiter les autres dans leur propre pays: tout cela sembloit impossible à l'industrie humaine; mais quand Dieu se mesle d'une affaire, il ne peut manquer de conduite. Les ames saintes et espurées qui soustiennent ces pauvres peuples par leurs prieres et par leurs vœux ont fait ce grand ourage. Iamais toutes ces Nations qui ont de coustume de nous venir voir tous les ans, n'étoient descendues si tard, et si elles fussent arriüées plus tost, elles n'auroient peu remonter, les Ambassadeurs

Iroquois qui tenoient le nœud de l'affaire entre les mains n'y estans pas. Nous estions tous les iours dans l'attente, philosophans de loin sur les suiets qui pouuoient causer vn retardement si extraordinaire. Il n'estoit descendu pas vn seul canot, ny des Algonquins, ny des Nipissiriniens, ny des Hurons pour nous donner quelque connoissance de ce qui se passoit en ce pays plus haut, chacun en parloit selon son genie et conformement à son inclination. Les vns disoient que tous les François qui estoient montez au pays des Hurons avec nos Peres estoient massacrez, que le Demon auoit parlé à quelques Sauuages, et par consequent qu'il ne falloit plus attendre de nouuelles de ces contrées-là, d'autres plus enclins à prendre de bonnes pensées, coniecturoient que ces peuples deuoient venir en grand nombre, et qu'il falloit beaucoup de temps pour les assembler. Cependant la saison se passoit, et nos doutes se vouloient changer en desespoir, quand tout à coup on vit paroistre sur le fleuve de saint Laurens soixante canots de Hurons chargez de François et de Sauuages et de pelleteries. Le P. Hierosme Lallemand attendu et souhaitté depuis vne année toute entiere et dauantage, estoit dans cette belle Compagnie, qui resioüynt infiniment tous ceux qui souhaittent le bon-heur du pays, et le salut de ces peuples. Les soldats François que la Reyne auoit enuoyez l'année passée retournoient en bonne santé, plus chargez de vertu et de connoissance des veritez Chrestiennes qu'ils n'en auoient embarquez au sortir de la France. Le principaux Capitaines des Hurons ramenoient l'un des deux Iroquois qu'ils auoient pris prisonniers l'année d'aparauant aupres de Richelieu, avec dessein de le presenter à Monsieur le Gouverneur, comme ils ont fait, ainsi que nous allons voir. Ces Capitaines auoient ordre de tout leur pays de traiter pleinement de la paix, et de suivre les pensées d'Onontio. A mesme temps, les Algonquins des Nations plus hautes arriuerent, mais si à propos qu'on eût dit que quelque puissance su-

perieure eust enuoyé des ouuriers pour les faire paroistre à point nommé. Tout cecy se passoit aux Trois Riuieres, où il ne manquoit plus que les Iroquois, qui auoient donné parole de se trouuer dans peu de temps ; s'ils eussent retardé quelques iours, ce grand nombre de Sauvages, Attikamegues, Montagnais, Algonquins de l'Isle, de la Nation d'Iroquet, et autres Hurons se fussent bien-tost defilez et dissipez sans esperance de les pouuoir rallier de long-temps. Mais Dieu prenoit plaisir de les faire venir tous les vns apres les autres au moment le plus à propos qu'on eust pû choisir ; les Montagnais s'y trouuerent sur la fin du mois d'Aoust, quelques Algonquins y arriuerent quelques temps apres, les Hurons y aborderent le dixième Septembre, les Sauvages de l'Isle et d'autres nations y descendirent deux ou trois iours auparauant. Monsieur le Gouverneur y monta le douzième du mesme mois ; on n'attendoit plus que les deputez des Iroquois. Enfin le quinzième il parut vn canot qui portoit cinq hommes de cette Nation, lesquels nous asseurerent que les presens d'Onontio auoient esté portez en leur pays pour la confirmation de la paix, et qu'en peu de iours on verroit quelques Ambassadeurs deleguez pour luy porter cette parole. En effet le dix-septième du mesme mois nous en vismes quatre, l'vn desquels haranguant sur le bord du fleuee selon leur coustume, donna bien de la ioye à tous les François et à plus de quatre cent Sauvages de diuerses nations qui se trouuerent pour lors aux Trois Riuieres. Monsieur le Gouverneur les ayant apperceus de loin, enuoya au deuant vne escoüade de soldats pour empescher le desordre ; les soldats s'étant mis en haye, les Iroquois passerent au trauers sans estre oppressez d'vn grand nombre de personnes qui les regardoient de tous costez ; apres s'estre rafraischis le reste de la iournée, on tint conseil le lendemain en la façon que ie l'ay marqué au Chapitre precedent. Je n'ay que faire de reïterer si souvent que les paroles d'importance en ce pays-cy sont des presens, suffit de

dire que celuy qui harangue ne faisant point de presens, parle en ces termes : Je n'ay point de voix, ne m'escoutez pas, ie ne parle point, ie n'ay en main qu'vn auiron pour vous ramener vn François, qui a dans sa bouche la parole de tout nostre pays. Il parloit du François dont i'ay fait mention cy-dessus, qui auoit esté pris avec le Pere logues, auquel les Iroquois auoient confié leurs presens, c'est à dire leurs paroles. Ce François tira dix-huit presens tous composez de porcelaine auxquels il donna cette explication.

Le premier disoit qu'Onontio auoit vne voix de tonnerre, qu'il se faisoit entendre par tout, et qu'au bruit de sa parole, tout le pays des Iroquois auoit ietté les armes et les haches, mais si loin au delà du Ciel, qu'il n'y auoit plus de bras au monde assez longs pour les retirer de là.

Le second disoit que les armes estant hors de la veuë des hommes qu'il se falloit visiter sans crainte, iouïssans de la douceur de la paix.

Au troisième present : Voilà, dit-il representant les Iroquois, vne natte ou vn lit pour vous coucher mollement quand vous viendrez en nostre pays ; car estans freres, nous serions confus si nous ne vous traittions pas selon vos merites.

Au quatrième, ce n'est pas assez d'auoir vn bon lit, les nuits sont froides : Voila dequoy allumer vn bon feu et vous tenir chaudement. Marqués en passant que les Sauvages couchent ordinairement près du feu.

Au cinquième : Que seruiroit-il d'auoir vn bon lit et d'estre dessus couchez chaudement si vous n'estiez bien nourris ? ce present vous assure qu'on vous fera festin, et que vous trouuerez le pot au feu à vostre arriuée. Il parloit tousiours aux François.

Au sixième : Voila vn peu d'onguent pour guerir les blessures que les François se sont faits aux pieds, allans dans leurs pays heurtans contre des pierres ou contre des racines qu'on y rencontre assez souvent.

Au septième, il dit que depuis le lieu

où on quitte l'eau pour prendre terre, il y auoit bien trente lieues de chemin jusques en leurs bourgades, et qu'il falloit porter tout le bagage à pied ; que les François ayans eu de la peine, ce present adoucissoit vn petit leurs espauls deschirées par la pesanteur des paquets.

Au huitième, voila pour donner assurance aux François, que s'ils se veulent marier en leurs pays qu'ils y trouueront des femmes comme estans leurs amis et alliez.

Au neuvième, comme les Algonquins auoient dit au premier voyage des Iroquois, que les principaux de leur Nation estant absens, ils ne pouuoient donner aucune parole assurée, ce present fut fait afin qu'ils parlassent tous, et qu'ils ne s'excusassent point les vns sur les autres ; mais qu'ils declarassent nettement leurs presens.

Au dixième : Voila, dit celuy qui les expliquoit, pour faire parler les Hurons, et pour tirer leurs sentimens du fond de leurs cœurs.

Le onzième present disoit que les principaux Iroquois ne faisoient rien que petuner en leur pays, qu'ils auoient tousiours le calumet en la bouche. Ils vouloient dire qu'ils attendoient la parole des Algonquins et des Hurons.

Au douzième, ils disoient que les ames de leurs parens tuez en guerre s'estoient si profondement retirez dans le centre de la terre, que iamais plus ils n'y pourroient penser, c'est à dire qu'ils auoient effacé la vengeance de leur cœur.

Au treizième, ils ont obeï à la voix de Monsieur le Gouverneur qui auoit ordonné qu'on suspendist les armes et qu'on cachast les haches, c'est pourquoy ils ont passé tout l'esté en danses et en festins sans penser à la guerre.

Au quatorzième, ils veulent scauoir au plus tost s'ils continueront leurs danses, et par consequent ils desirerent que les Algonquins et les Hurons se hastent de parler, c'est à dire de porter des presens en leur pays s'ils veulent la paix.

Le quinzième estoit pour adoucir les

fatigues des François qui auoient esté en leur pays, lesquels faisans diligence de rapporter à Onontio des nouuelles des Iroquois, auoient pris beaucoup de peine.

Le seizième prioit Onontio de faire retourner dans le pays des Iroquois vne femme de leur pays, qui auoit esté prise en guerre par les Algonquins, et donnée aux François. Cette femme fut menée en France il y a quelques années, et apres auoir esté instruite et baptisée, elle est morte au Couuent des Carmelites de Paris, avec de grandes marques de son salut, comme il a esté remarqué és Relations precedentes.

Le dix-septième prioit Onontio de sonder les Hurons et les Algonquins, et de dire nettement quelle estoit leur pensée touchant la paix ou la guerre.

Le dix-huitième estoit vne excuse de ce qu'ils n'auoient pas ramené vn petit François qu'ils tiennent encore en leur pays. Il n'est point captif, disoit-il, il reuiendra avec ceux qui porteront la parole des Algonquins et des Hurons.

Ces presens faits, le plus remarquable des Iroquois se leua, et tirant de son sac quelques presens de porcelaine, parla en ces termes.

Au premier present qu'il tenoit en la main et qu'il monstroït à toute l'assemblée, se promenant par la place, il dit que son pays estoit plein de Hurons et de femmes Algonquines (car pour les hommes Algonquins ils ne leur donnoient iamais la vie) ; qu'au reste ces hommes et ces femmes estoient assis sur des busches ou des pieds de bois hors de leurs bourgades, c'est à dire qu'ils n'étoient point retenus et qu'ils estoient tous prests de retourner en leur pays, ainsi que le bois sec qui n'a point de racines sur lequel ils sont assis peut estre facilement transporté.

Au second present, il dit que la petite Huronne appelée Therese, qui auoit esté prise sortant du Seminaire des Ursulines comme on la ramenoit en son pays, estoit toute preste d'estre deliurée, et que si les Hurons entroient dans la paix, qu'elle s'en retourneroit avec eux si elle vouloit, sinon qu'ils la retien-

droient comme vne enfant nourrie de la main des François, pour preparer leur manger quand ils iroient en leur pays.

Le troisieme portoit que tous les presens que Monsieur le Gouverneur auoit faits aux premiers Ambassadeurs auoient esté portez selon son ordre à toutes les Nations qui leur sont alliées. Il les nomma toutes.

Au quatrieme, il dit qu'Onontio auoit enfanté Ononjete, c'est vne bourgade qui leur est alliée, mais qu'estant encore enfant il n'auoit pû parler; que si M. le Gouverneur en auoit soin, il deviendroit grand et qu'il parleroit. Il vouloit dire, que le present fait à cette bourgade estoit petit pour traitter vne paix d'importance, et qu'il le falloit aggrandir pour auoir leur parole. Ce discours finy, l'Iroquois se mit à chanter et à danser; il prit vn François d'un costé, vn Algonquin et vn Huron de l'autre, et se tenant tous liez avec les bras, ils dansoient à la cadence, et chantoient d'une voix forte, vne chanson de paix, qu'ils pousoient du fond de leur estomach.

Après cette danse, vn Capitaine Huron nommé Iean Baptiste Atironta, bon Chrestien, se leua et harangua fort et ferme: C'en est fait, dit-il, nous sommes freres, la conclusion est prise, nous voila tous parens, Iroquois, Hurons, Algonquins et François, nous ne sommes plus qu'une mesme chose. Ne trahy personne, dit-il à l'Iroquois, pour nous autres sçachez que nous auons le cœur droit. Je t'entends, respondit l'Iroquois, ta parole est bonne, tu me trouueras veritable. Et puis esleuant le dernier present, il s'escria: Tout le pays qui nous separe est remply d'Ours, de Cerfs, d'Eslans, de Castors et de quantité d'autres bestes: pour moy ie suis aueugle, ie chasse à l'auenture, quand j'ay tué vn Castor, ie pense auoir fait vne grande prise; mais vous, parlant des Algonquins, qui auez des yeux clairvoyans, vous ne faites que lancer l'épée, et voila la beste à bas. Ce present vous inuite à la chasse, nous jouïrons de vostre industrie, nous ferons rostir les animaux dans vne mesme broche, et

nous mangerons d'un costé et vous de l'autre.

Vn Algonquin repartit à cela: Je ne puis plus parler, mon cœur a trop de ioye, j'ay de grandes oreilles, et tant de bons discours y entrans à la foule me noyent de plaisir. Il est vray que ie ne suis qu'un enfant; c'est Onontio qui a les grandes paroles en bouche, c'est luy qui fait la terre, et qui resioût tous les hommes.

Pour conclusion de ce conseil, Monsieur le Gouverneur fit remercier ces trois Nations des bonnes paroles qu'elles auoient données, les exhortans de tenir ferme dans leurs desseins, et les asseurant qu'il leur seroit tousiours amy et parent fidele.

CHAPITRE XI.

De la derniere assemblée tenuë pour la paix.

Le vingtieme du mesme mois de Septembre, fut tenuë la derniere assemblée entre les François, les Algonquins, qui comprennent plusieurs petites Nations, les Hurons et les Hiroquois. Voicy en peu de mots tout ce qui s'y passa de plus remarquable.

Monsieur le Cheualier de Montmagny ayant receu tous les presens dont il est fait mention au Chapitre precedent, les fit diuiser en trois parts, s'accommodant aux coustumes de ces peuples. Et après auoir fait parler ses Truchemens, il en offrit vne partie aux Hurons, vne autre partie aux Algonquins, et la troisieme fut pour les François. Notez en passant qu'il falloit parler en quatre sortes de langues, en François, en Huron, en Algonquin, et en Hiroquois. On trouue icy des Interpretes de toutes ces langues. Ces presens faits, Monsieur le Gouverneur en fit deux autres aux Hiroquois: l'un pour essayer les larmes des parens de la femme Hiroquoise qu'ils auoient demandée et qui estoit morte en France;

l'autre pour reposer ses os en son païs, ou pour la faire reuiure, faisant porter son nom à quelque autre femme. De plus, il en fit encore deux autres aux Hurons et aux Algonquins, pour les inuiter de dire librement leurs pensées sur le dessein de la paix : car c'estoit luy, à proprement parler qui en estoit l'auteur et qui la procuroit à ces peuples.

A cette parole, vn Capitaine Huron se leua et dit, qu'aparauant que de respondre à la voix d'Onontio, il luy vouloit faire present de la part de tout son païs d'un Hiroquois prisonnier qu'il auoit tesmoigné desirer dès l'année precedente : il prend donc ce prisonnier d'une main, et de l'autre il tenoit vne branche de Porcelaine en baston, et passant au trauers de la place, met ce pauvre Hiroquois au pied de Monsieur le Gouverneur, avec cette Porcelaine qui representoit son lien, marque de sa captiuité.

Monsieur le Gouverneur, ayant agree ce prisonnier, le fit conduire aussi-tost avec son lien de Porcelaine au quartier ou estoient assis les Hiroquois, luy donnant la liberté, et le remettant entre les mains de ses Compatriotes. Ce ieune soldat fit assez paroistre à sa mine qu'il prenoit grand plaisir de se voir doucement conduit vers son Capitaine, apres auoir eschappé le feu et la dent de ses ennemis, qui deniennent ses amis.

Cette ceremonie faite, le Capitaine Huron respondit à la sommation de Monsieur le Gouverneur par quatorze presens qu'il fit aux Hiroquois, dont voicy l'explication. Ces presens estoient composez de peaux de Castors, et de Porcelaine.

Au premier : Voila, dit-il, le lien du prisonnier qui s'eschappa de nos mains l'Automne passé. Vous sçaurez en passant que les Hurons auoient pris trois Hiroquois auprès de Richelieu, qu'ils en auoient donné vn aux Algonquins, lequel fut mis par apres entre les mains de M. le Gouverneur. Ils menerent les deux autres dans leurs païs. En chemin, l'un de ces deux prisonniers s'eschappa ; mais le froid, la faim et la misere le

furent mourir dans les bois. Il estoit d'une bourgade nommée Ononjoté, animée au dernier point contre les Hurons, d'autant que ces peuples dans vn combat exterminerent quasi tous les hommes de cette bourgade, laquelle fut contrainte d'enuoyer demander aux Hiroquois, nommez Agnerronons, avec lesquels nous auons fait la paix, des hommes pour se marier aux filles et aux femmes qui estoient restées sans maris, afin que leur nation ne perist point. C'est pourquoy les Hiroquois nomment cette bourgade leur Enfant ; et pource que Monsieur le Gouverneur leur a enuoyé des presens, et fait la paix avec ceux qui les ont repeuplez, ils le nomment aussi le Pere de cette bourgade. Rentrons, s'il vous plaist, en discours. Ce Capitaine Huron offrit donc les liens de ce prisonnier eschappé pour marque qu'on ne l'auoit pas fait mourir, et qu'on auoit dessein de le mettre en liberté.

Au second present : Voila, dit-il, pour reporter les os de vostre enfant dans son païs. C'est la coustume des Hurons de décharner les os de leurs gens, et de les porter avec ceux de leurs parens, en quelque quartier du monde qu'ils meurent.

Au troisième : Voicy le lieu qui rassemblera ces os, et qui vous les fera rapporter plus aisément. En vn mot, il les vouloit consoler et essuyer leurs larmes à la façon des Barbares qui font des presens aux parens de leurs amis trespassez.

Au quatrième : Pour marque que nous sommes amis, ce present fera vn chemin de vos bourgades dans les nostres.

Le cinquième faisoit l'ouverture des portes de leurs villages et de leurs maisons.

Le sixième les inuitoit d'aller visiter quelques prisonniers Hiroquois que les Hurons tenoient en leur pays, c'estoit leur demander qu'ils portassent des presens pour les aller requerir en asseurance.

Le septième, comme les Hiroquois auoient dit dans l'assemblée precedente que Ononjoté estoit leur enfant, et

l'enfant de M. le Gouverneur, et qu'il ne sçauoit pas encore parler : Voila, dit ce Capitaine, pour luy faire vn berceau, denotant que les Hurons desiroient la paix avec cette bourgade.

Le huictième fut donné pour faire tomber toutes les armes et toutes les haches qui se pourroient encore trouuer dans les mains des Iroquois.

Le neuvième, pour arracher leur bouclier de dessus leur dos où ils le portent ordinairement, l'auançant ou l'éloignant comme ils veulent dans le combat.

Le dixième, pour mettre bas leur Etendard de guerre.

Le vnzisième, pour arrester le bruit de leurs arquebuses.

Le douzième, pour effacer la peinture de leur visage. Les Sauvages ont coutumè, quand ils vont en guerre, de se peindre de diuerses couleurs et de se huïler ou de se graisser la teste et le visage. Voila, dit-il, pour emporter les taches de vostre visage et de vos yeux, afin que le iour soit tout beau et tout serein.

Le treizième fut pour briser la chaudiere dans laquelle ils faisoient bouillir les Hurons qu'ils pouuoient attraper en guerre pour les manger.

Le quatorzième demandoit qu'on preparast vne natte, c'est à dire vn liet ou vn logis aux Hurons qui se deuoient bien-tost transporter au pays des Hiroquois.

Tous ces presens, adiousta-il, ne sont rien, nous en auons bien d'autres dans nostre pays qui vous attendent.

Les Hurons ayans respondu à la demande de Monsieur le Gouverneur, et tesmoigné par tous ces presens qu'ils souhaitoient la paix, vn Algonquin se leua et fit quelques presens, dont voicy la signification.

Au premier, iettant vn paquet de Castors : Voila pour me faire connoistre, et de quelle nation ie suis, moy qui demeure dans des maisons volantes, bâties de petites escorces. C'est ainsi qu'ils distinguent les Algonquins errans d'avec les Hurons sedentaires.

Au deuxième : Ce present arretera vos plaintes, il estouffera vos ressenti-

mens et fera disparoistre le sang répandu dans nos riuieres et dans les vostres des Algonquins et des Hiroquois.

Ce troisième present nous donnera libre entrée dans vos maisons, ayans brisé les portes de vos bourgades.

Le quatrième : Voila pour petuner les vns avec les autres, Hiroquois et Algonquins dans vne mesme pipe, comme font les amis qui prennent du tabac par ensemble.

Le cinquième nous fera nauiger dans vn mesme vaisseau ou dans vn mesme canot, en sorte que n'estant plus qu'un, il ne faudra plus qu'une mesme bourgade, vne mesme maison, vn mesme calumet et vn mesme canot. Le reste de nos paroles ou de nos presens sera porté en vostre pays. Voila comme il finit son discours.

Monsieur le Gouverneur fit parler en suite les Interpretes, offrant vn present qui donnoit assurance aux Hiroquois qu'il tiendrait la main que ces deux grandes nations tinsent leur parole.

Il fit encore vn autre present pour estre porté dans la bourgade d'Ononjoté, afin de donner des nouvelles à son enfant (pour s'accommoder à leurs termes), qu'il auoit desir d'embellir toute la terre, et de l'appplanir en sorte qu'on peust aller par tout sans tresbucher et sans trouuer aucun mauuais rencontre.

Le Capitaine Hiroquois ayant receu ces presens, se leua et regardant le Soleil et puis toute l'assemblée : Onontio, dit-il, tu as dissipé tous les nuages, l'air est serein, le Ciel paroist à descouuert, le Soleil est brillant, ie ne vois plus de trouble, la paix a tout mis dans le calme, mon cœur est en repos, ie m'en vais bien content.

Onontio, ayant fait exhorter tous ces peuples à la constance et à la fidelité, rompit l'assemblée, et le lendemain il fit vn festin à plus de quatre cens personnes à la façon des Sauvages.

Voila qui va bien, disoient tous les conuiez, nous mangeons tous ensemble et n'auons plus qu'un mesme plat. Le Reuerend Pere Hierosme Lallemand, qui estoit party des Hurons dans les craintes de rencontrer des Hiroquois, les vid

d'un œil tout plein de joye dans ces assemblées. Il estoit rauy voyant un changement si miraculeux, il en fit benir Dieu et en public et en particulier.

Enfin le 23. de Septembre, ces Ambassadeurs Hiroquois, accompagnez de deux François, de deux Algonquins et de deux Hurons, s'en retournerent en leurs pays, laissant parmy nos Sauvages, maintenant leurs alliez, trois hommes de leur nation, comme pour hostages ou plustost pour marque d'amitié.

Que le Dieu des Dieux soit beny à jamais, que son Nom soit glorieux dans toutes les contrées de la Terre. Si ces Barbares, qui pour ne pas connoistre Dieu n'ont guere de iustice, ny de fermeté, ne troublent cette paix conclüe pour les François et bien auancée pour les Sauvages, il y aura moyen d'aller souffrir pour Iesus-Christ dans un grand nombre de peuples.

CHAPITRE XII.

De ce qui s'est passé à Miskou.

Dieu continuë ses graces sur nos pauvres Sauvages : ils ouurent maintenant les yeux, desirent le Baptisme et demandent les instructions Chrestiennes ; ie ne les ay jamais veus en meilleure disposition, dit le P. Richard, nous en auons baptisé 14. depuis ma dernière, une famille de huit personnes, et six en extrémité de maladie, qui sont quasi tous morts peu apres ; entre lesquels un ieune garçon tout plein d'esprit fit paroistre en ses responses et en sa ferueur, que c'estoit une ame destinée pour le Ciel. Pour cette famille, elle deuoit estre baptisée dès l'an passé, mais le chef nommé Iariet, ayant fait quelques excez de boisson, donna suiet de ce retardement ; sa femme toutefois craignant de mourir dans ses couches, dont le terme estoit passé, disoit-elle, long-temps y auoit, et se trouuoit extraordinairement indisposée, desira le

Baptême auant nostre depart, et l'obtint, non seulement à raison du danger où elle se trouuoit, mais aussi pour ses merites, qui la font passer aupres d'un chacun pour la plus honneste, la plus sage et modeste de toutes les femmes Sauvages ; on différa les ceremonies au temps du Baptisme de son mary. Ce fut le 30. de Iuillet qu'on luy accorda ce bien et à toute sa famille, il fut nommé Denis par Monsieur Preuost, Capitaine pour le Roy en la marine, commandant le Nauire de S. Ioseph, et sa femme Marguerite. Cette bonne femme, non contente de respondre à tout avec la deuotion et les sentimens que le S. Esprit luy inspiroit, aydoit encore à son mary, l'exhortoit et luy suggeroit les responses ; ils receurent en suite la benediction Nuptiale, et furent admis à la table de Nostre Seigneur. Au sortir de là, Denis Iariet me dit : C'est à cette heure que tout de bon ie vais prier et seray homme de bien : j'ay regret de ma vie passée, ie hay le peché, ie veux mener doresnauant une meilleure vie. Et tirant peu apres quantité de Porcelaine : ie suis marry, disoit-il, de me voir si pauvre, ie n'ay ny Orignac, ny Castor à presenter à ces Messieurs qui nous ont tant obligez à nostre Baptisme, ie voudrois auoir dequoy reconnoistre le bien que nous auons receu, mais puis que ie n'ay rien autre chose, ie seray content s'ils daignent recevoir ce petit present de ma part. On le remercia ; et se contenta-on des tesmoignages de sa bonne volonté. Il se retire donc fort satisfait et s'en retourne à Nepegigouit pour continuer la chasse de Castor, et ayder en ce qu'il pourroit à acheuer le bastiment que M^r l'Abbé de sainte Magdelene et Messieurs les Associez pour Miskou, ont fait commencer aupres de nous pour luy et pour Ioseph Nepsuget baptisé l'an passé. Ils sont tous deux de bonne intelligence, se tiennent bonne compagnie, font leur chasse ensemble l'Esté et l'Huyeur ; ils eurent beaucoup à souffrir au commencement de l'Huyeur passé, et Dieu esprouua leur constance et courage. Ils auoient pris le quartier de leur chasse bien auant dans les bois

y pensans trouuer mieux leur compte, ils deuoiuent faire prouision de Saulmon, mais les gelées les preuinrent, et fermerent les riuieres, ce qui les mit desia dans la necessité; ils roulerent comme ils peurent iusques aux Aduents, ce fut lors qu'ils se trouuerent tout à fait dépourueus de viures. Ils cherchent et chassent par tout sans pouuoir rien trouuer que quelques Porcs Espics et ce fort rarement, ils sont contraints de manger leurs chiens, leurs cuirs et souliers, et passer souuent plusieurs iours sans manger. Il arriua pendant ce temps là vne chose estrange à vn ieune François qui hyuernoit avec eux : vn iour qu'on auoit tué vn chien pour conseruer la vie à quantité de personnes qui languissoient, ce garçon n'estant pas content du peu qu'on luy auoit donné comme aux autres, se iette sur le foye de la beste que l'on auoit ietté, le fait cuir et le mange; on l'aduertit de quitter cette viande, qu'elle luy fera tort et tomber la peau, il n'en croit rien, il continué son repas, mais à ses despens, car il luy en cousta la peau, qui luy tomba toute par grands lambeaux sans aucune douleur, si bien qu'en peu de temps il vit sa peau toute changée. Les Sauvages ont l'experience de cét effet en ceux qui ont vsé de cette viande.

Cette affliction cependant ne dégouta point nos gens de la priere, au contraire ils y ont recours dans leur plus grande foiblesse, et en sortent à ce qu'ils m'ont dit, moins incommodé de la faim; ils attribuent ce mal-heur à leurs pechez et reconnoissent que Dieu les punit pour leurs fautes : Il est vray, disoit Joseph Nepsuget, que nous auons donné suiet à Dieu de se facher contre nous, mais moy principalement par mes choleres et impatiences, par mes yrogneries passées, c'est iustement qu'il nous punit; sus recourons à luy, demandons-luy pardon, il aura pitié de nous, il est nostre Pere, il ne m'arriuera iamais plus de l'offenser, iamais plus ie ne me laisseray transporter à la cholere, ny à la boisson, ie veux contenter Dieu desormais, et estre homme de bien. En suite ils se mettent en

prieres, qu'ils continuënt longuement et recommencent souuent. Enfin Dieu eut pitié d'eux, et apres les auoir laissez tremper dans cette grande famine depuis le huictième Decembre iusques au sixième lanuier, il leur enuoya des viures abondamment et au triple des autres Sauvages. Ils tuerent premiere-ment vn Orignac avec bien de la peine, car ils estoient extremement foibles, et à peine se pouuoient-ils soustenir; cette nourriture leur ayant vn peu fait reuenir les forces et le courage, ils se mettent en campagne d'un costé et d'autre, et en peu de temps ils remplirent leur cabane de viande, ils n'en sont pas ingrats, ils remercient Dieu à chaque beste qu'ils mettent bas, et à la fin de l'Hyuer racontent par tout les biens que Dieu leur a faits. Ioseph se rend aupres de nous aussi-tost que les glaces eurent laissé les riuieres libres, et Denis peu apres; ils nous font recit du bien et du mal qu'ils ont eu pendant l'Hyuer, du soin qu'ils auoient de prier Dieu, de garder les Dimanches, et se souuenir de ce qu'on leur auoit enseigné : Pour moy, disoit Denis Iariet, pour lors Catechumene, j'ay veu souuent par experience que ie n'aduançois et ne gaignois rien pour chasser les Dimanches, mais si apres auoir chommé ce iour-là, ie me mettois le lendemain en deuoir de chasser, ie ne manquois d'y trouuer du bonheur, aussi ne feray-je iamais rien qui y contreuienne. Il y a de la consolation à voir le soucy que ces bonnes gens ont d'observer les Festes et les Dimanches, ils n'auoient pas eu le loisir de mettre tout leur petit mesnage en ordre et leurs prouisions en estat et hors de danger de se gaster, si n'osoient-ils pourtant y toucher sans auoir au prealable sceu de nous si cela estoit permis; de mesme pour les Vendredis et iours de iusnes, ie les ay souuent veu beaucoup patir plustost que de rien faire contre l'abstinence de ces iours-là.

Mais quoy, nous sommes hommes, et les plus fermes ne sont point assurez de demeurer debout. Ce Ioseph dont nous parlons, ayant trouué moyen d'auoir quelque baril de vin, se lascia emporter

à la-boisson, et en suite dans vn desordre et vne faute scandaleuse. C'est le malheur que nous déplorons icy il y a longtemps, et la liberté de cette pernicieuse traite ruine tout, comme nous auons souuent escrit à Vostre Reuerence. Ils seroient, disent-ils eux-mesmes, desia tous Chrestiens, n'estoit la boisson qu'on leur traite. Ce pauvre homme estant reuenu à soy, fut si confus qu'il n'osoit paroistre ; mais comme sa faute estoit publique, il falloit aussi faire vne satisfaction publique, qu'il accepta volontiers, vn Dimanche matin en la Chapelle, en presence de tous, tant François que Sauvages avec de grands signes de douleur. Dieu luy veuille continuer ses graces et fortifier le courage.

Pour le reste de nos Sauvages, ils sont pleins de bonne volonté et de disposition. Plusieurs d'entr'eux, quoy qu'Infidelles, sont soigneux de procurer le Baptisme à leurs malades, nous auertissent volontiers si tost qu'ils voyent quelqu'un en danger, et nous prient de les aller baptiser, les plus apparents font gloire d'appeller et faire venir les autres aux prieres, les assemblent, les hastent et les pressent, quoy qu'ils n'ayent pour la pluspart besoin d'esperon. Nostre Chapelle est souuent trop petite pour les tenir tous ; il faut faire les prieres à diuerses fois, et monstrent bien par leur ferueur et modestie qu'ils les goustent. En effet, depuis que nous auons mis leurs prieres en chant, ils prennent vn singulier plaisir d'y assister, et se piquent de bien chanter, aussi y en a-il qui ont de tres-belles voix, et ceux qui ont veu et demeuré à Kebec, ne trouuent point nos Sauvages moins louables que les Montagnets. Deux personnes de consideration parmy eux, vinrent vn iour que toutes les prieres estoient acheuées, demandans qu'on les fist prier Dieu : Et où estiez-vous, leur dit-on, quand on a fait les prieres ? Pour quoy ne vous y estes-vous trouuez ? Nous n'en sçauons rien, dirent-ils, nous estions vn peu esloignez et n'en auons rien ouï : faites-nous prier Dieu, nous sommes tristes d'auoir manqué à ce deuoir. Il les fallut contenter, et

apres auoir satisfait à leur deuotion, ils tesmoignerent d'effect et de paroles qu'ils estoient contents ; mais ce qui est rauissant, c'est de voir aux Catechismes qu'on leur fait, le soin et la peine que les parens prennent de rendre attentifs leurs enfans et leur inculquer ce qu'on leur enseigne, et aux grands, par ce moyen : ils prendront deuant eux leurs enfans, qu'ils cherissent tendrement, leur feront faire le signe de la Croix, leur repeteront ce que le Reuerend Pere leur dit, l'amplifieront vn peu et l'expliqueront en d'autres termes, les exhorteront à bien retenir, et n'oublieront pas de leur ietter l'horreur du peché dans l'ame. Vne troupe de Sauvages et des principaux de l'Acadie, conduite par vn braue Capitaine nommé Herout, passa par icy, s'en allant en guerre au Printemps, ils assisterent aux prieres et exhortations qu'on faisoit en leur langue dans la Chapelle de cette habitation, et tous ravis d'entendre des choses si belles et si nouuelles : Helas, disoient-ils, il y a tant de temps que nous hantons les habitations Françaises qui sont en nos costez, et iamais on ne nous a enseigné de la façon, nous ne sçauons ce que c'est de prier au moins en nostre langue, on n'instruit point nos enfans comme vous faites par deçà. Quoy que c'en soit, ils s'en sont retournez dans de bons sentimens, et peut-estre que cette semence diuine portera son fruct en son temps. Au retour de leur guerre, vne partie passa par nostre Maison de Nepegigouit, où ils se monstrent aussi assidus et zelez pour les prieres qu'ils auoient fait à Miscou ; ils venoient se conjoûir avec nos Sauvages des beaux exploités de guerre qu'ils auoient faits à Chichedek, Pays des Bersiamites, où ils auoient tué sept Sauvages et emmené treize ou quatorze prisonniers, la pluspart enfans. Ceux de cette Baye-cy, qui auoient pris le deuant dans le mesme dessein de leur guerre, se monstrent bien plus reseruez et n'oserent iamais offenser quelques Canots qu'ils rencontrèrent de ces quartiers-là, sur l'opinion qu'ils conceurent à leur parole qu'ils prioient Dieu. Mais ces autres moins affectionnez

à la priere et moins instruits, ne se mirent point en peine sur cela, ils se iettent sur la premiere proye qui leur tombe entre les mains, et s'en reuiennent victorieux, et desirieux d'appaiser par ces massacres l'ennuy et la tristesse de tout le pays affligé de la mort de quantité de personnes decedées depuis quelques années. Ils iettent d'abord les cheuelures des pauvres massacrez à terre et espendent en mesme temps la ioye par toutes les cabanes. Ce fut à qui d'entre les femmes se saisiroit la premiere de ces Trophées, chanteroit et danseroit le mieux, il n'y auoit ny pluye ny vent qui les empeschast depuis le matin iusques au soir. C'est chose estrange comme l'assiduité et continuation de ces danses et chansons pendant plusieurs iours ne les lassoit ou ennuyoit point ; mais vne fausse alarme et le bruit que l'ennemy auoit paru interrompit cette ioye, et les ietta dans les craintes et apprehensions des mains des Hiroquois, et les fit penser à la fuite : ils se retirerent tous à Miskou, où ils continuerent encore long-temps leurs funestes chansons à la cadence de ces cheuelures.

Voila pour ce qui est de nos Sauvages : pour les François, Vostre Reuerence scait bien que nous nous employons pour les hyuernans en cette habitation, et pour plusieurs nauires pescheurs qui viennent tous les ans et demeurent tout l'Esté à ces Costes, et ie puis dire à la gloire de Dieu que cette Mission ne sert pas moins pour le spirituel à ceux-cy, qu'à ceux-là et aux Sauvages du Pays. Les predications et Catechismes, la frequence des confessions et communions, les differens et les querelles uidez et appaisez, mesme entre les principaux qui en estoient venus iusques à vn appel, monstrent assez l'importance de ces excursions, dans lesquelles les Sauvages ont encor part, car comme ils sont volontiers aupres des nauires, nous ne pouons assister les vns que nous n'ayons encore moyen d'ayder les autres. Mais la boisson qui s'y traite et debite impunément est le fleau de ce quartier. Quand est-ce que le Ciel y

mettra remede ? Puis qu'en vain nous l'attendons de la terre, ce sera par les prieres de V. Reuerence, ausquelles ie me recomande instamment.

Lettre du Pere Hierosme Lalemant, escrite des Hurons, au R. Pere Provincial de la Compagnie de Iesus.

MON REVEREND PERE,

Ie fus priué l'an passé d'une singuliere consolation, les lettres que V. R. m'écriuoit estant tombées entre les mains des Hiroquois nos ennemis. L'appris toutefois sur la fin de l'Esté, les ordres qu'elle auoit enuoyez : en suite desquels j'ay laissé le soin de cette Mission des Hurons au Pere Paul Ragueneau, et me suis disposé au depart de ces contrées plus hautes, pour descendre à Kebec.

Dans l'incertitude de ce qui me peut arriuer en chemin, j'ay pensé à propos d'écrire la presente auant mon depart, et la laisser icy pour estre enuoyée apres moy, afin qu'en tout cas V. R. puisse auoir mes dernieres pensées, et les sentimens que j'ay touchant la conuersion de ces Pays, apres y auoir demeuré quasi sept ans, tesmoin des trauaux des Peres de nostre Compagnie ; veu les fruicts que le Ciel en a recueilly, et les esperances que j'y laisse pour l'aduenir, si Dieu continué ses benedictions sur ces Peuples, comme il a commencé.

Lors que j'arriuay icy dans les Hurons, les maladies contagieuses qui auoient precedé, auoient donné de l'exercice au zele de nos Peres, et les auoient obligez de baptiser quelques Sauvages dans l'extremité de leur mal. Mais vn grand nombre ayans pris leur party dans le Ciel, mourans heureusement dans l'innocence du Baptisme, la vie fut mal-heureuse aux autres, qui abandonnerent et la Foy et le nom de Chrestien, quasi en mesme temps qu'ils recouurerent la santé, excepté vne ou deux familles, qui à peine osoient leuer

la teste, au milieu d'une terre infidelle depuis tant de milliers d'années. Mais neanmoins ce fut un grain, qui depuis a multiplié au centuple ; et nonobstant mille persecutions éléuées contre nous, quoy que l'Enfer et ses Demons ayent excité toute leur rage, la Foy a depuis esté tousiours croissant, et en sainteté et en nombre ; elle a paru avec éclat, et fait gloire de se voir esprouuée par tout ce qui est comme plus redoutable en ce monde, au moins à ceux qui n'ayans point ce courage indomptable que donne la vraye Foy, craignent moins Dieu que les miseres. Je veux dire que toutes sortes de mal-heurs sont venus à la foule sur cette pauvre Eglise, pour l'estouffer en son berceau.

Les maladies se sont suivies les vnes apres les autres, et il sembloit qu'elles en voulussent plus aux Chrestiens qu'aux Infidelles, dépeuplant plus cruellement leurs familles, et pardonnant le plus souvent à ceux qui auoient refusé le Baptisme, en mesme temps que dans une mesme cabane et dans un mesme lit, la mort nous rauissoit les autres qui auoient embrassé la Foy. Quoy qu'en effet par cette voye Dieu accretût dans le Ciel le nombre de ses Esleus, pour lesquels seuls il a voulu que son saint Nom soit annoncé à ces Peuples barbares, toutefois ce n'estoient pas ce semble des dispositions souhaitables pour rendre nostre Foy plus aymable et augmenter le nombre de cette Eglise militante ; c'estoit plustost pour en donner de l'aersion et de l'horreur autant qu'on en a de la mort.

Les famines ont eu leur tour ; et on a creû qu'ayant changé de Maistre et que mettant ses confiances plus tost en Dieu qu'aux Demons de l'Enfer, la Foy auoit attiré ces mal-heurs apres soy, et que celui qu'elle adoroit, estoit ou impuissant à nous faire du bien, ou qu'il manquoit d'amour pour ceux qui vouloient en auoir pour luy.

Les guerres ont esté plus impitoyables, et quoy qu'elles ayent esté rauageant dans leur fureur plus cruellement ce Pays, sans pardonner à aucun sexe, à aucun aage ny à aucune condition de

personnes, toutefois nous pouuons dire en verité, qu'il semble que Dieu ait voulu moissonner la fleur de nos Eglises par ce glaiue tranchant. Dans le cœur du Pays et aux portes des bourgs où la Foy estoit le plus dedans son regne, les Hiroquois sont venus de cent lieux y massacrer ceux qui en estoient le soutien, et qui par l'exemple et la sainteté de leur vie, par l'ardeur de leur zele, et l'efficace des paroles enflammées que le S. Esprit animoit en leur bouche, auoient desia les qualitez d'Apostres de leur patrie, y preschans plus puissamment que nous, les grandeurs de celui qui de barbares en fait des Saints.

C'estoient des pertes bien sensibles à une Eglise qui ne faisoit que de naistre ; mais celles qui ont suivy depuis nos dernieres Relations, ont paru plus funestes, non seulement pour l'aduancement de la Foy, mais pour tous ces Pays qui vont s'affoiblissant de iour en iour, et tirent ce semble à la ruine, si quelque bras plus puissant que les nostres ou quelque coup du Ciel n'arreste l'insolence et la prosperité de leurs ennemis.

Nos Chrestiens, il y eut un an l'Esté passé, auoient fait une bande d'environ cent hommes choisis, se ioignant à quelques guerriers Infidelles, pour aller dresser des embusches sur les frontieres du Pays ennemis : ils furent rencontrez par sept ou huit cens Hiroquois, et apres le combat d'une soirée et d'une nuit entiere, demurerent tous sur la place ou pris captifs, sans qu'aucun se pût eschapper.

Un mal-heur en attire un autre : la mesme année deux bandes de Hurons tomberent entre les mains d'autres Hiroquois plus voisins de Kebec, qui les attendent au passage sur la Riuiere qu'ils descendent pour aller trouuer les François, et traiter avec eux leurs Castors et leur pelleterie.

Et l'an passé, trois autres flottes, la plupart des Chrétiens, trouuerent aussi sur le mesme chemin, ou la mort ou la captiuité, les uns dès leur despart des Trois Riuieres, les autres un peu au dessous de Ville-Marie, les derniers en-

uiron soixante lieuës plus haut ; car le peril continuë cent lieuës de chemin, n'y ayant pas vn seul moment où on puisse estre en assurance d'un ennemy caché dedans des jones qui bordent la riuere, ou dans l'espaisseur des forests qui les couurent à vostre veuë, lors qu'ils vous voyent venir de quatre, cinq ou six lieuës, ayans tous le loisir de se disposer au combat, s'ils vous voyent les plus foibles ; ou de songer à leur retraite, ou demeurer cachez dans leurs embusches s'ils vous croient les plus forts.

Vne seule bande, ayant trauersé ces dangers, retourna icy à bon port, et nous rendit le Pere Iean de Brebeuf, dont l'absence de trois ans nous auoit esté bien sensible ; et les Peres Leonard Gareau et Noël Chabanel, venus de nouueau à nostre secours, dont l'arriuée nous consola extremement dans les regrets de la perte que fraîchement nous auions faite du Pere Bressany tombé entre les mains des Hiroquois. Cette bande fut escortée du secours que Monsieur de Montmagny nostre Gouverneur nous enuoya tres-heureusement, non seulement pour la conseruation de ces pauvres Hurons, qui couroient vn grand risque de tomber pareillement dans les embusches des ennemis, mais plus encore pour affermir ce Pays qui estoit menacé de voir en Hyuer vne armée d'Hiroquois venir rauager leurs bourgades, et traissant apres soy vne desolation generale, mettre tout à feu et à sang ; mais la venuë de ce secours leur a fait changer de dessein. Que si cette mesme escorte de Soldats François qui est sur le point de s'en retourner, pour accompagner les Hurons qui descendront la riuere, arriuent avec autant de bon-heur à Kebec qu'ils monterent icy l'an passé, le Ciel aura beny entierement tous les desseins de Monsieur nostre Gouverneur. Quoy qu'il en soit, ie prie Dieu de conseruer tousiours à la Nouvelle France vne personne qui nous doit estre si precieuse, car ie ne croy point, depuis neuf ans qu'il en a le Gouvernement, qu'on eust peu agir avec vn plus grand zele qu'il en a fait paroistre,

vne prudence plus dégagée des propres interests, vne force d'esprit et vn courage plus veritablement Chrestien, dans les difficultez quasi insurmontables qui se sont rencontrées et qui eussent abattu vn cœur moins ferme que le sien.

Mais pour reprendre mon discours, et dire à vostre Reuerence les sentimens que j'ay, touchant la conuersion de ce pays, ie luy confesseray ingenuëment, que s'il falloit iuger de l'establissement de la Foy en ces contrées, selon les veuës de la prudence humaine, à peine croirois-ie qu'il y eust lieu au monde plus difficile à sousmettre aux Loix de Iesus-Christ, non seulement à cause qu'ils n'ont aucun vsage de lettres, aucuns monumens de l'Histoire, et aucune idée d'une Diuinité qui ayt créé le monde et ayt soin de son gouuernement, mais plus encore par ce que ie ne croy pas qu'il y ayt peuples sur la terre plus libres que ceux-cy, et moins capables de voir leurs volontez contraintes à quelque puissance que ce soit : en sorte que les Peres n'ont icy aucun pouuoir sur leurs enfans, les Capitaines sur leurs sujets, et les Loix du pays sur les vns et les autres, qu'autant qu'il plaist à vn chacun de s'y sousmettre, n'y ayant aucun chastiment dont on punisse les coupables, et aucun criminel qui ne soit asseuré que sa vie et ses biens ne seront en aucun danger, fust-il conuaincu de trois et quatre meurtres, d'auoir receu pension des ennemis pour trahir sa patrie, ou de son propre mouuement d'auoir rompu la paix qu'on auroit arrestée par vn consentement general de tout le pays : ce sont crimes que j'ay veu commettre, et dont ie vois les auteurs tirer gloire, se vantans que les guerres qu'ils ont suscitées rendront leur nom immortel. Ce n'est pas qu'il n'y ayt des Loix et des punitions proportionnées aux crimes, mais ce ne sont pas les coupables qui en portent la peine, c'est au public à satisfaire pour les fautes des particuliers : en sorte que si vn Huron auoit tué vn Algonquin, ou quelqu'autre Huron, tout le pays s'assemble, on conuient du nombre de presens qu'il faut faire à la Nation ou

aux parens de celuy qui a esté tué, afin d'arrester la vengeance qu'ils en pourroient prendre. Les Capitaines exhortent leurs sujets à fournir ce qui est nécessaire ; pas vn n'y est contraint, mais ceux qui sont de bonne volonté apportent publiquement ce qu'ils veulent y contribuer, et ce semble à l'enuy l'un de l'autre, selon qu'ils sont plus ou moins riches, et que le desir de la gloire et de paroistre affectionnez au bien public les inuite en semblables occasions. Or quoy que cette forme de iustice contienne tous ces peuples, et empesche ce semble plus efficacement les desordres, que ne fait en France la punition personnelle des criminels, c'est toutefois vn procedé qui n'est remply que de douceur, et qui laisse les particuliers dans cet esprit de liberté, de ne se voir iamais soumis à Loix aucunes, et ne suivre aucuns mouuemens sinon celuy de leur volonté, ce qui sans doute est vne disposition toute contraire à l'esprit de la Foy, qui doit sousmettre non seulement nos volontez, mais nostre esprit, nos iugemens, et tous les sentimens de l'homme à vne puissance inconnue à nos sens, à vne Loy qui n'a rien de la terre, et qui en tout est opposée aux loix et sentimens de la nature corrompue.

Adioustez à cela que les loix du pays qui leur paroissent les plus iustes, combattent en mille choses la pureté du Christianisme, principalement en ce qui est des mariages, dont la dissolution, et en suite la liberté de songer à vn autre party, est icy plus frequente et plus libre qu'il n'est en France à vn maistre de prendre vn autre seruiteur, celuy qu'il a ne luy aggreant pas : en sorte qu'à vray dire, en leurs mariages les plus fermes et qu'ils estiment les plus conformes à la raison, la foy qu'ils se donnent n'a rien de plus qu'une promesse conditionnelle de demeurer ensemble, tandis qu'un chacun continuera à rendre les services qu'ils attendent mutuellement les vns des autres, et n'offensera point l'amitié qu'ils se doivent ; cela manquant, on iuge le divorce estre raisonnable du costé de celuy qui se voit offensé, quoy qu'on

blasme l'autre party qui y a donné occasion.

Mais la plus grande opposition que nous voyons en ces pays à l'esprit de la Foy, est en ce que leurs remedes contre les maladies, leurs plus grandes recreations lors qu'ils sont en santé, leurs pesches, leurs chasses et leur trafic, la prosperité de leurs champs, de leurs guerres et de leurs conseils, tout est quasi remply de ceremonies diaboliques. De sorte que la superstition ayant corrompu quasi toutes les actions de la vie, il semble que pour estre Chrestien, il faut se priver non seulement des passe-temps, qui d'ailleurs sont tout à fait dans l'innocence et des douceurs les plus aymables de la vie, mais des choses les plus necessaires, et en vn mot mourir au monde, en mesme temps qu'on veut prendre la vie de Chrestien.

Non pas qu'ayant examiné leurs superstitions de plus près, nous voyons que le Diable se mesle et leur preste aucun secours qui surpasse l'operation de la nature : mais toutefois ils ont recours à luy, ils croient qu'il leur parle en songe, ils l'innocent à leur ayde, ils luy font des presens et sacrifices, tantost pour l'appaiser, tantost pour se le rendre favorable, ils luy referent leur santé, leurs guerisons et tout le bonheur de leur vie, en cela d'autant plus miserables qu'ils se font esclaves du Diable sans rien gagner à son service, non pas mesme en ce monde, dont il est appellé le Prince, et semble auoir quelque pouuoir.

Si de moindres difficultez ont donné de la peine à conuertir des Peuples policez, et s'il a fallu des siecles entiers pour y planter la Foy, quoy que Dieu assistast pour lors ceux qui annonçoient sa parole d'une infinité de miracles, du don des guerisons, du don des langues, des propheties et de tout ce qui est capable d'estonner la nature, et faire reconnoistre aux plus impies le pouuoir et la majesté de celuy dont on publioit la grandeur, que doit-on attendre de ces peuples barbares, n'ayant pas plu à Dieu nous benir de la frequence des miracles, et leur rendre la Foy plus

aymable par les douceurs qu'elle feroit pleuvoir du Ciel dès cette vie, sur ceux qui se soumettroient à ses Loix, mais mesme n'ayans pas icy ces aydes temporels des secours, des bien-faits et des dons, dont aux autres contrées du monde on s'est seruy aupres des Sauvages pour procurer leur conuersion ; enfin ne pouans pas auoir icy la force en main, et le soutien de ce glaive tranchant qui sert saintement à l'Eglise pour autoriser ses Arrests, soutenir la iustice et reprimer l'insolence de ceux qui foulent aux pieds la sainteté de ses Mysteres ?

La Foy n'estant pas naturelle à ces peuples, comme il semble qu'elle soit en France, où on la succe avec le lait, ce n'est quasi rien fait, d'auoir fait homme un Chrestien. Il faut plus de combats, plus de peines et plus de sueurs pour le conseruer et retenir dedans l'Eglise, que pour l'auoir gagné à Dieu. Les tentations leur font connoistre leur foiblesse ; leur esprit n'est pas tousiours dans la ferueur ; le Ciel n'arreste pas tousiours leur veuë, la terre n'a pas perdu tous ses attraits pour eux, il est aisé dans la suite de plusieurs années qu'ils tombent dans leur foiblesse ; la grace est passagere, la nature demeure tousiours : en un mot, ie veux dire que la perseuerance dans l'exercice de la Foy, n'est pas icy moins difficile, qu'il est en France à la pluspart de conseruer leur innocence du Baptesme, et ne point perdre par le peché la grace qui nous rend agreables à Dieu.

Adioustez à cela les fureurs d'un ennemy Hiroquois, qui va nous fermant le passage, qui nous rait les necessitez de la vie et les secours qu'on nous peut enuoyer en un pays abandonné, qui tuë et qui massacre ceux qui viennent à nostre ayde, qui chaque année va croissant en son insolence, qui va dépeuplant ce pays, et qui fait prendre à nos Ilurons les desseins d'abandonner leur commerce avec les François, voyans qu'il leur coûte si cher, et ayans mieux se passer des marchandises de l'Europe, que de s'exposer chaque année, non pas à une mort qui seule seroit

tolerable, mais à des feux et à des flammes dont on a mille fois plus d'horreur.

Or en suite que pouuons-nous attendre au milieu d'une nation barbare, où nous n'aurons plus les secours de la vie, où on n'osera plus nous enuoyer le renfort d'ouuriers qui seroient icy necessaires pour y auancer les affaires de Dieu ; où tous ceux qui y resteront, seront abandonnez à la rage d'un peuple desesperé et qui ne sera plus retenu de nous massacrer tous, par la crainte de perdre leur commerce avec les François qu'ils verront leur estre impossible, et estre pour eux entierement ruiné ; ou alors les Chrestiens qui composent cette Eglise naissante, se verront sans Pasteurs, sans Sacremens, sans Sacrifice, et hors des moyens de recourir à ceux qui seuls sont leur refuge en leurs desolations, leur appuy dedans leur foiblesse, le nœud sacré qui les lie avec Dieu, et le renfort qu'ils ont contre les puissances de l'Enfer ?

Sans doute ce sont là des craintes raisonnables, des difficultez capables d'arrester les esprits, des obstacles insurmontables à nos foiblesses, et des mal-heurs ce semble inuitables, si la France ne fait des efforts extraordinaires pour renuerser cet ennemy qui va ruinant d'un mesme coup, et ces peuples et la Foy qu'on leur presche. Et à dire vray, tant de mal-heurs suruenus l'un sur l'autre, et des oppositions si puissantes aux desseins qui nous amenant icy, nous auroient fait perdre courage, si nous ne leuions les yeux plus haut et si le Ciel n'estoit l'appuy de nos confiances. Mais quand nous pensons que ce sont les affaires de Dieu plus que les nostres, que la Foy n'a esté fondée en aucun lieu du Monde qu'au milieu des tempestes, que tousiours Dieu s'est plu de faire paroistre son pouuoir où il y auoit moins de l'humain, que sa main n'est pas raccourcie ; quand nous pensons que le Sang de Iesus-Christ n'a pas esté moins respandu pour ces peuples que pour le reste de la terre, et que les fruicts de son amour ne sont pas épuisez sur ceux qui l'ont desia

reconnu pour leur Sauueur, qu'il doit estre adoré de tous les peuples de la terre et loué d'autant de langues qu'il y en a dans l'Vniuers ; quand nous voyons des Peuples qui nous enuironnent de toutes parts, et vn monde quasi entier où son saint Nom n'a esté iamais adoré, et où toutefois il faut que l'Euangile ait penetré auant la fin des siecles, puisque Dieu y a engagé sa parole ; quand nous voyons de nos yeux ce qu'il y a desia commencé, et que luy seul y a trauaillé plus que nous, qu'il y fait tous les iours des miracles plus grands que ne seroit la creation d'un Monde tout nouveau, changeant des cœurs de Barbares en des cœurs de Chrestiens ; enfin quand nous pensons que Dieu ne laisse iamais son ouurage imparfait, qu'il y va de sa gloire et non pas de la nostre : alors nous ne iugeons rien impossible, nous esperons contre toute esperance, nos confiances sont aussi fortes que iamais, et des gages de son amour par le passé dessus ces peuples, et de ce qu'il y fait maintenant, nous prenons assurance qu'il ne leur manquera pas à Paduenir.

Car nonobstant tous ces rauages de pestes, de famines et de guerres, quelque opposition qu'ayent ces peuples en leur naturel, en leurs loix et en leurs coustumes à la sainteté de la Foy, quelque Empire qu'y ayent les Demons, nous n'auons pas laissé chaque année d'en baptiser bon nombre, et encore cette dernière année plus de cent septante ; et quoy que Dieu ait disposé de la plupart, dont plusieurs sont dans le Ciel, comme nous auons tout sujet de croire, nous auons toutefois la consolation de voir au milieu de cette barbarie sept petites Eglises, où la main de Dieu a trauaillé bien plus que nous, où l'Esprit de la Foy regne, et ne trouue rien de barbare dans les cœurs qu'il veut s'assujettir, où l'Innocence se conserve au milieu de l'impureté. Ce qui nous fait dire, sans qu'il nous en reste aucun doute, *Digitus Dei est hic*. Or si Dieu est pour nous, pourrions nous bien craindre au milieu de nos entreprises, sans nous exposer aux reproches que

fit le Sauueur du monde à S. Pierre : *Modicæ fidei, quare dubitasti ?*

Mais ie crains qu'on ne craigne par trop pour nous, et l'ay peur que les desconfiances de ceux qui sont esloignez des combats, n'arrestent le cours des victoires qu'emporte icy la Foy sur l'impieté. Ie veux dire que les doutes qu'on pourroit auoir dans la France de la conuersion de ces peuples, ne soit vn des plus grands empeschemens qu'on y pût apporter, et que Dieu ne retire ses faueurs de dessus ces pays infidelles, à cause qu'au milieu des tempestes, on auroit retiré ses confiances en luy. Car en effet il est aisé de desesperer de la conuersion de ces peuples, mesme dans ce seul preiugé qu'estans barbares, à peine d'aucuns peuent croire qu'ils soient hommes, et qu'on puisse en faire des Chrestiens. Mais on a tort d'en iuger de la sorte, car ie puis dire en verité que pour l'Esprit ils n'ont rien de moins que les Europeens, et demeurant dedans la France, ie n'eusse iamais creu que sans instruction la nature eust pû fournir vne eloquence plus prompte et plus vigoureuse que l'en ay admiré en plusieurs Hurons ; ny de plus clair-voyant dans les affaires, et vne conduite plus sage dans les choses qui sont de leur vsage. Pourquoy donc seroient-ils incapables des connoissances d'un vray Dieu ?

Leurs coustumes en mille choses sont en effet barbares ; mais apres tout, dans les choses qui parmy eux sont censées au nombre des mauuaises, et condamnées par le public, nous y voyons sans comparaison beaucoup moins de desordre qu'il n'y a dedans la France, quoy qu'icy la seule honte d'auoir commis le crime soit la peine du criminel. Quelle seroit donc leur innocence si la Foy regnoit parmy eux ?

Maintenant nous auons plus grande connoissance que iamais de leur langue, de leurs coustumes et des moyens qu'il faut tenir pour entrer dans leur esprit, dedans leur cœur, et les gagnant à nous, les gagner pour le Ciel. Nous trouuons beaucoup de facilité à leur expliquer les veritez de nostre Foy, qui

du commencement nous sembloient les plus ineffables à cause de la pauvreté de leur langue en ces matieres, et de l'ignorance dans laquelle ils ont tousiours vescu des choses qui surpassent la portée de la veüe et des sens. Ils ne peuvent plus nous répondre, qu'en effet la Loy de Iesus-Christ que nous preschons est sainte, mais qu'elle leur est impossible, ayant veu leurs compatriotes nés dans la barbarie aussi bien qu'eux, cleuez dedans leurs coustumes, nourris dedans leurs vices, et abysmez autant qu'ils sont dedans l'impiété qui inonde tous ces pays, se retirer de ce naufrage, despoüiller la nature, se reuestir des vertus les plus saintes du Christianisme, et n'auoir plus que de l'horreur pour les plaisirs du monde, ny de l'amour que pour le Ciel. Ils sont contrains de confesser que Dieu est le maistre des cœurs, et qu'il a plus de bonté que ne sont grandes nos malices, lors qu'ils voyent tous les iours que ceux qui ont eu plus d'auersion de nos Mysteres, sont des premiers à se rendre à la verité, que la Foy leur ouure l'esprit, et que Dieu ayant pris possession de leur ame, ils sont plus fortement touchez du bien qu'ils n'auoient d'attraits pour le mal.

La constance et longanimité de nos Peres en vne vie si penible, dans vn employ dont la nature et tous les sens ne peuvent anoir que de l'horreur, en vne affaire qui n'est pas nostre, ou au moins dont nos Sauvages voyent bien que nous ne retirons aucun profit, vn courage si inuincible dans des oppositions si puissantes aux desseins qui nous amenant icy, leur seruient maintenant d'un tres-puissant motif, qui leur rend plus croyables et plus adorables les veritez de nostre Foy. En vn mot, ils aduoient qu'il faut sans doute que les plaisirs du Ciel surpassent tous ceux de la terre, puisque la seule esperance d'y paruenir fait mépriser à ceux qui vivent en cette Foy, tout ce qu'il y a de plus doux en la vie, et leur adoucit les amertumes et de la vie et de la mort.

N'auons-nous pas raison apres cela de releuer nos confiances plus que iamais,

et de croire que cette main toute-puissante, qui d'un rien a produit ces commencemens, continuera dans son ouurage, que le S. Esprit benira cette heureuse semence, et qu'ayant mis luy-mesme des dispositions si aduantageuses à ce qu'on peut esperer de plus, il la rendra feconde, pour faire d'une terre infertile et d'un monde infidelle, vne terre de sainteté et un monde Chretien ?

Si nous n'auions que les Hurons à conuertir, encore pourroit-on peut-estre penser que dix et vingt mille ames ne sont pas vne conqueste si considerable qu'il faille s'exposer à tant de hazards et essayer tant de perils pour les gagner à Dieu. Mais nous ne sommes qu'à l'entrée d'une terre, qui du costé de l'Occident iusques à la Chine, est remplie de Nations plus nombreuses que les Hurons ; vers le Midy nous voyons d'autres Peuples innombrables où on ne peut auoir accez que par cette porte où nous sommes. Puis donc que Dieu nous a appelez les premiers pour luy cultiuer cette vigne, n'est-ce pas à nous à luy estre fidelles, avec cette patience qu'il recommande à ses Apostres : *Fructum afferet in patientia*, attendant que luy-mesme en recueille les fruiets, aux temps et aux moments qu'il luy plaira ? Si nous n'auons cette consolation en ce siecle, ce nous sera vne assez grande recompense d'y auoir employé nos efforts, et quoy qu'il en arriue, au moins nous mourrons volontiers dans la pensée que ces paroles de Nostre Seigneur s'accompliront en nous : *Alius est qui seminat, et alius qui metit* ; que d'autres entreront dans nos travaux, qu'ils iouyront de la moisson dont nous auons ietté les premieres semences, qu'ils cueilleront les fruiets arroussez de nos sueurs et de nostre sang ; et qu'enfin Dieu tirera sa gloire et le salut de ses Esleus, des volonteiz que nous auons de viure et de mourir dans ce saint employ, où nostre vocation nous engage si heureusement que ie puis dire en verité que Dieu a surmonté mes esperances, et qu'auant mon depart de ces pays des Hurons, dont l'obeyssance me rappelle,

ie voy de mes yeux accomply au bout de sept ans, ce que ie me fusse estimé heureux d'apprendre de bien loin à la fin d'une longue vie, et que peut-estre j'eusse eu de la peine à me persuader si moy-mesme ie n'en auois esté vn témoin oculaire.

Nos precedentes Relations ont pû en donner quelque idée, et peut-estre qu'elles auront assez fait connoistre que Dieu n'a point acception de personnes, que son amour ne desdaigne point les Barbares, que ses douceurs se font sentir autant à nos pauvres Sauvages qu'aux peuples les plus policez de la terre, que les graces du Ciel ne tombent pas sur les pays à proportion qu'ils ont les richesses de la nature, et en vn mot que nos Hurons ne sont pas moins nés pour le Ciel que ceux qui ont iouï des thresors de la Foy, mille et deux mille ans deuant eux. Or depuis ce temps-là Dieu n'a pas retiré ses faueurs de dessus ces petites Eglises, il est tousiours leur Pere, et tousiours riche à l'endroit de ceux qui l'inuoquent.

C'est en deux lignes auoir dit ce qui seroit capable de fournir vne Relation toute entiere si l'auois pris dessein de descendre plus en particulier, et si la briefueté d'une lettre ne m'obligeoit de songer à finir la presente. Mais toutefois, pour éuiter vne autre extremité, et peut-estre le blasme d'auoir esté trop court en des choses qui font paroistre les bontez de Dieu sur ces peuples, et qui nous obligent d'en louer ses misericordes : j'en rapporteray quelques-vnes, mais sans autre ordre que celui que la memoire confuse que j'en ay me les presentera.

Vn Chrestien, fraîchement échappé de la captiuité, se voyant à son arriuée enuironné de ses parens, qui venoient pour le consoler, étonna toute l'assistance dans les paroles qu'il leur tint. Mes amis, disoit-il, Dieu ne m'a pas abandonné dans ma captiuité, s'il faut souuent songer en luy dans les prosperitez, on doit sans cesse le prier au fort de nos miseres. On entend comme vne voix en soy qui nous respond, que les mal-heurs de cette vie ne sont rien,

qu'il y a vn Paradis qui nous attend, et que la mort, qui est d'autant moins éloignée de nous, que nous sommes plus auant dedans les souffrances, nous mettra bien-tost dans la possession d'un bon-heur que nos plus cruels ennemis ne pourront nous raurir.

C'estoient là, disoit-il, les pensées qui me consolient au milieu des plus effroyables tourmens que les Hiroquois me firent endurer, lors qu'ils appliquoient dessus moy les feux et les flammes ardentes. Alors ie sentoie bien que Dieu m'aydoit, qu'il estoit dedans moy et animoit mon cœur ; ie ne sçay comment cela se pouuoit faire, mais il est vray que mon ame ressentoit des plaisirs ineffables, à mesme temps que mon corps estoit dans le plus fort de ses douleurs. Apres ces premieres souffrances, on consulta si ie serois destiné à la mort ou si on me deuoit donner la vie : ie ne sçauois que desirer des deux, et n'osois demander à Dieu, sinon qu'il m'enuoyast ou la vie ou la mort, selon qu'il le iugeroit pour mon salut ; puisque ie n'estois qu'un enfant et qu'il estoit mon Pere, qui seul auoit plus de connoissance de mon bien et plus d'amour pour moy que ie n'en puis auoir moy-mesme.

Quasi en mesme temps, vn autre Chrestien qui alloit à la guerre, estant interrogé comment il se comporteroit s'il estoit pris des ennemis : ie ne puis pas, respondit-il, me promettre rien de moy-mesme, connoissant le peu que ie puis pour le bien ; mais il y a plus de six mois que ie m'interroge moy-mesme et que ie sonde la portée de mon cœur, et il me semble à chaque fois que chose au monde ne seroit capable de me faire oublier du Ciel. Dieu, disoit-il, m'a rauy quasi tous mes parens, il m'a dépouillé de mes biens, j'attends maintenant qu'il m'esprouue en ma propre personne, et peut-estre il permettra que ie sois pris des ennemis, et que ie brusle dedans leurs feux ; j'en ay peur, il est vray, mais toutefois ie me retiens ; lors que ie luy fay mes prieres, ie luy dy seulement, qu'il void bien ce que mon cœur redoute dauantage, mais que ie

n'ose luy demander qu'il m'en deliure, si bien qu'il me conserue dans l'Esprit de la Foy et dans l'esperance du Paradis, me promettant qu'apres cela ny les feux ny les flammes des Hiroquois ne me rauront pas les desirs que j'ay de viure et de mourir Chrestien, en quelque estat que ie me voye.

Vn autre, qui cét Esté fut pris des Hiroquois, et rompit ses liens deux heures auant qu'on le bruslast, se sauuant tout nud à la suite, à trauers les ronces et les espines, par où les ennemis le poursuiuirent vne iournée quasi entiere, trouue qu'ayant éuité vn malheur il estoit tombé en dix autres. Il fut errant dedans les bois, trois iours sans manger, les mousquitoes et nuit et iour luy ostioient le repas, le percant de leurs aiguillons depuis les pieds iusqu'à la teste ; tout son corps n'estoit plus qu'un vlcere, et enfin il se croyoit dans le desespoir de sa vie, se voyant encore esloigné plus de soixante lieues de toute habitation, en vn pays où les Hiroquois sont tousiours à la chasse des hommes, et où à chaque pas qu'il faisoit pour éuiter cét ennemy, il craignoit que ce ne fust celuy qui le menoit dans leurs embusches. Enfin les forces luy manquant et ne pouuant plus auancer, il s'estoit resolu de mourir sur vne roche nue, qu'il choisissoit pour son tombeau, lors que quelques canots Hurons l'apperceurent heureusement, et le recueillirent des portes de la mort. Helas ! disoit ce bon Chrestien, ie ne songeois pas à mes maux, ou au moins ils m'étoient supportables dans la pensée que j'éuitois vn plus grand mal ; que si la crainte d'un feu qui ne m'eust bruslé qu'une nuit, me rendoit quasi insensible à tant de miseres, pourrois-je maintenant, disoit-il, trouuer le ioug de la Foy difficile, et les peines qu'il faut subir au service de Dieu peuuent-elles nous paroistre des peines, si vrayement nous croyons qu'il y ait vn Enfer, et qu'il faut souffrir en ce monde pour ne pas souffrir vn iamaïs.

Lors que ie me trouuay dessous les feux des Hiroquois, disoit vn autre Chrestien, qui en auoit éprouué les rigueurs,

cette pensée me consolait, que Dieu en auoit ainsi ordonné. Mes douleurs estoient excessiues, et toutefois ie ne pouuois aucunement me plaindre de sa bonté, et quelque mal qu'il vetille permettre m'arriuer, ie croy doresnauant que ce ne peut estre que par amour, depuis qu'il me l'a fait paroistre m'appellant à la Foy et m'ayant ouuert son Paradis. Apres cela, qu'on me brusle, qu'on me tourmente, qu'on me fasse endurer mille morts, on ne pourra m'empescher de l'aymer.

Dedans ce mesme sentiment, vn bon vieillard respondit à des Infidelles qui luy reprochoient que sa Foy luy estoit inutile, puisque le Dieu qu'il adoroit ne le guerissoit point d'une maladie douloureuse, qui luy rendoit la vie non plus vn bien dont il le deust remercier, mais vne charge insupportable : Mes amis, leur respondit-il, vous condamneriez vos paroles si vous leuiez les yeux au Ciel, où ie tasche de tenir mon cœur attaché. Vous comptez les maladies du corps au nombre des malheurs, et en effet elles sont vn malheur pour vous, qui ne connoissez point d'autre bonheur qu'en cette vie ; mais les Chrestiens les enuisagent comme vn bien, lors qu'ils pensent à ce que la Foy nous enseigne, que Dieu nous recompensera dans le Ciel selon la mesure de nos douleurs et de nos ioyes, pourueu que nous le benissions également des deux, comme en effet il en ordonne et de l'un et de l'autre pour nostre bien, estant sans doute qu'il nous ayme dès cette vie, puis qu'il nous aymera à iamais.

La response d'un autre vieillard aagé de 70. ans, n'estoit pas moins dans l'Esprit de la Foy, lors qu'on luy reprochoit que Dieu n'auoit aucunement pitié de luy dedans vne paralysie qui luy auoit osté l'usage d'un bras. Hé quoy, respondit-il, voudriez vous qu'il n'y eust point d'arbres secs dans les bois, et point de branches mortes dans vn arbre qui va vieillissant ? pour moy ie prends plaisir à voir mes membres dessecher et les approches de la mort ne m'ont plus estonné depuis que j'ay la Foy, qu'un iour ie resusciteray pour la gloire

et que ce corps mourant doit pourrir dans la terre auant qu'il deuienne immortel.

Le mesme ayant appris qu'un sien fils unique, qui luy restoit pour le support de sa vieillesse, estoit tombé entre les mains des ennemis, voyant tout le monde de sa cabane dans les pleurs à l'abord de cette nouuelle : Pour moy, dit-il, ie n'ay point de larmes pour luy, il m'auoit suiuy en la Foy, et il m'a deuanté dans le bon-heur qui nous attend apres la mort. A ce mesme moment, il vient promptement en l'Eglise à dix heures du soir, offrir à Dieu ce fils unique, mais avec vne resignation digne d'un cœur vrayment Chretien. Mon Dieu, s'escria-il, que la Foy est un don aymable et qu'elle appaise doucement les émotions d'un cœur qui met ses confiances en vos promesses ! Vous me l'auiez donné auant que j'eusse le bon-heur de vous reconnoistre pour mon Dieu et pour mon bien-faicteur ; depuis que j'ay la Foy, ie vous l'ay présenté mille fois, et vous qui penetrez le fonds des cœurs, auez connu que mon offrande n'estoit point par feintise ; vous m'auiez pris au mot, receuant ce qui estoit à vous, auant mesme que ie vous l'eusse offert ; puis ie me plaindray de ce que vous auez aggréé le don que ie vous auois fait ? Soytez beny, mon Dieu, et si apres l'enfant vous daignez receuoir le Pere, ie m'offre à vous de mesme cœur que ie vous ay offert mon fils, ayez pitié et de l'un et de l'autre. A peine auoit-il acheué sa priere, qu'un nouveau Messager qui s'estoit trouué au combat, arriue hors d'haleine, et dit que ce fils qu'on auoit creu pour mort s'estoit eschappé avec luy, les autres estant demeurez sur la place. Ce fut comme cét Ange qui retint l'épée d'Abraham, desia leuée sur l'innocent Isaac. Mon Dieu, s'escria ce bon Pere, continuant sa priere, si j'ay receu de vostre main les mauuaises nouuelles, n'ay-je pas suiet de vous benir de la vie de mon fils que vous me rendez comme un homme ressuscité au moment que ie le pensois mort ? C'est vous qui l'auiez retiré du peril ; mais ie vous prie que ce soit, afin que iamais il

ne tombe en peché, et faites-moy la mesme grace, afin que luy et moy nous vous benissions dans le Ciel de cette faueur, et des autres que nous ne pourrions iamais reconnoistre icy bas en terre.

La Foy ne trouue point de distinction entre les sexes, et tout aage est meur pour le Ciel. Vne femme Chrestienne parlant un iour à quelques infidelles, qu'elle exhortoit à embrasser la Foy. Helas ! leur disoit-elle, quand il n'y auroit point de Paradis apres la mort et que nostre Foy nous trompast, ie voudrois croire nonobstant pour iouir même des cette vie d'une paix et d'un repos d'esprit, qui est inconceuable à ceux qui demeurent dans l'infidelité. J'estois tous les iours remplie d'inquietudes auant mon Baptisme, les maux presens me tourmentoient, les craintes des miseres qui pouuoient m'arriuer, et qui peut-estre n'arriueront iamais, ne laissoient pas de m'affliger auant leur temps ; la nouuelle des maux passez renouuelloit en moy les tristesses et les larmes que j'auois desia essayées, et mesme le souuenir de mes anciens plaisirs me causoit des regrets, parce qu'ils n'estoient plus, et que ie ne pouuois les regarder sinon comme perdus pour moy. Maintenant rien de tout cela ne m'afflige, mais plustost ie tire mon bien de mon mal, parce que chaque fois que les craintes, les tristesses ou les mal-heurs m'accueillent, ie pense au bon-heur que nous promet la Foy, qui n'est detrempé d'aucune amertume.

Il n'y a pas long-temps, adioustoit-elle, que ie pleurois la mort d'un de mes freres et d'un de mes enfans, ie n'eusse iamais creu que les larmes eussent tant de douceur : mais en mesme-temps qu'elles découloient de mes yeux, mon cœur estoit tout consolé dans la pensée, que ceux que ie pleurois étoient dedans le Ciel, et qu'une Eternité nous joindroit ensemble sans que la mort nous peust separer. Mais, luy dit-on, que dirois-tu si ton mary mouroit, luy qui refuse de se faire Chretien ? Je me consolerois, répondit-elle, dans la pensée que c'est Dieu qui doit disposer à sa volonté

de ce qui est à luy : il scait ce qui est pour le mieux, et peut-estre qu'il attend à l'heure de la mort à luy faire vne grace dont il se rend indigne durant le cours de sa vie.

Vne ieune femme Chrestienne dans ses premieres couches n'auoit pas témoigné aucun sentiment de douleur ; comme on luy demande si en effet elle n'auoit point pasty : Helas, respondit-elle, ce sont des douleurs excessiues, mais i'auois ma pensée en Dieu, et ie songeois au bon-heur de la Foy qui m'a deliuré d'un tourment eternal ; ie luy offrois en mesme-temps l'enfant que ie mettois au monde, et le priois que plus tost il mourust apres auoir receu le saint Baptisme, que de permettre qu'il tombast en vn peché mortel.

Ce n'est pas que tous nos Chrestiens soient dans ces sentimens, il y en a qui n'ont pas ce courage, d'autres tombent dans le peché et font des cheutes assez funestes, quelques-vns perdent cœur au milieu de leur course ; tous ne sont pas robustes en l'esprit de sainteté. Mais ie ne scay en quel lieu de la terre nous trouuerons tout le monde parfait ; si la semence que Iesus-Christ estoit venu ietter luy-mesme en terre, est tombée tantost sur les espines, tantost sur des rochers et en des lieux steriles ; et si vne grande partie qui estoit tombée en vn terroir fecund a esté enleuée des oyseaux auant que d'auoir produit les fruiets qu'on en attendoit, il ne faut pas nous estonner que le mesme nous arriue icy ; *Non erit discipulus super Magistrum*. C'est assez qu'une partie vienne à maturité, et c'est beaucoup qu'en quelques-vns cette semence fructifie au centuple. Mais ie ne puis assez le dire, qu'il faut en tout vne patience à l'espereue, qui ne se rebute de rien. Tel est maintenant des plus foibles, qui vn iour sera vn grand Saint.

le me souuiens à ce propos d'une réponse que fit il y a quelque temps vn bon Chretien à vn de nos Peres, qui le voyant dans des sentimens d'une perfection éminente, et s'estonnant des graces que Dieu luy faisoit, luy demanda depuis quand il estoit venu à ce point-

là : Vous me mettez autant en peine, respondit-il, que si vous me demandiez depuis quand i'en suis venu au point de la grandeur que l'ay. Comme mon corps a creu depuis ma naissance, sans que ie m'en sois apperceu ; de mesme en a-il esté de ma Foy depuis mon Baptisme. Je ne scay pas, adionstoit-il, ce qu'il faut faire pour respondre à ces graces, ny mesme comment il faut prier, mais ce que ie ne puis me lasser de dire à Dieu lors que ie prie, est, que ie croy de tout mon cœur, et qu'il m'enuoie plustost la mort que le peché.

Vn Capitaine des plus considerables de tout le Pays, estant interrogé auant son Baptisme, si vrayement il croyoit les veritez de nostre Foy : Ma parole, dit-il, peut tromper, mais ie veux que mes actions et mes deportemens vous respondent au lieu de ma langue. Attendez que l'Hyuer soit venu, que les diables soient déchainés et qu'on me sollicite au peché, c'est alors que vous et moy pourrons voir sans estre trompez, si la Foy regne dans mon cœur. En effet ses actions du depuis n'ont dementy ses paroles, sa vie a esté sans reproche, et tousiours on a reconnu sa Foy dedans ses œuvres. Mille fois il s'est veu attaqué de médisances et calomnies, ses parens se sont souleuez contre luy, ses amis luy ont fait ouuertement la guerre, et en secret les beautés qui autrefois l'auoient vaincu ont entrepris en l'aymant de le perdre ; mais tousiours il a esté luy-mesme, et en tout armé de la Foy, il s'est rendu victorieux.

Peu de temps apres son Baptisme, voyant que selon le deu de sa charge de Capitaine, on vouloit l'obliger d'assister à quelques superstitions defenduës aux Chrestiens, il sortit de la Compagnie, commande en sa cabane qu'on porte ailleurs les marques de son autorité et les presens publics dont il estoit chargé. Ce ne sont pas des Royautez et des richesses immenses des Princes de l'Europe, mais c'est icy ce qu'il y a de plus éclatant en l'honneur et les thresors les plus precieux du pays. Les Infidelles s'estonnent de ce coup, son pere, sa

femme, ses parens luy demandent ce qu'il pretend faire ? le suis Chrestien, respondit-il, et si pour éviter le peché il faut encore quitter la vie, mon ame ne tient rien en mon corps. Le bourg est en émeute, le conseil s'assemble là-dessus ; on luy depute les plus considerables, qui le prient de ne pas les abandonner : le suis Chrestien, leur dit-il pour toute response, la Foy m'est plus chere que l'honneur et les biens. On passe et la nuit et le iour pour flechir son esprit ; mais il n'a point de repartie, sinon qu'il est Chrestien. Il faut donc, disent les Anciens, se resoudre à voir nostre pays perdu, puisque nos premiers Capitaines se rangent du party de la Foy : comment empêcherons-nous ce desordre ? Vous y pensez trop tard, leur respondit-il, il falloit vous opposer aux progres de la Foy avant qu'elle entrast dans nos cœurs ; maintenant elle y regnera malgré vous, et plustost on nous arrachera l'ame du corps, que la crainte du feu d'Enfer et le desir du bon-heur qui nous attend dedans le Ciel sortent de nostre esprit. Enfin pour trouver iour en cette affaire dont les Anciens craignoient la dissolution de leur bourg, le premier ou du moins des plus considerables qui soient dans les Hurons, le Conseil resolut qu'il falloit partager cette charge, dont ce Capitaine Chrestien vouloit opiniastrement se démettre ; que quelqu'autre prendroit dorénavant le soin des choses que la Foy deffend, et qu'on le pourroit appeller le Deputé des Diables ; que le Chrestien continueroit dans le maniere des affaires publiques, et tousiours seroit reconnu pour leur vray Capitaine. On le pria de l'aggréer, puis qu'ainsi le delivrant des choses qui luy faisoient horreur, il n'auoit plus dequoy se plaindre : Oüy bien maintenant, leur dit-il, mais sçachez vne fois pour toutes, qu'un vray Chrestien n'estime rien plus precieux que la Foy, et que la terre luy est peu de chose quand il enuise le Ciel.

Des hommes de la sorte sont sans doute de puissants supports pour la Foy ; mais il semble que Dieu ne veuille pas

que nous mettions nos confiances en autre qu'en luy seul. Nos Chrestiens, estant allez en guerre, auoient attiré avec eux deux Capitaines Infidelles des plus belliqueux du pays, et ayant entrepris de les gagner à nostre Foy, les instruisirent si heureusement l'espace de deux mois qu'ils furent en campagne, qu'ils se virent obligez de les baptiser, ne pouuant resister aux demandes pressantes qu'en faisoient ces bons Catechumenes, qui, disoient-ils, ne pouuoient plus marcher avec courage dans les terres ennemies, quand ils pensoient que chaque iour seroit peut-estre le dernier de leur vie ; que s'ils mouroient avant que leurs pechez eussent esté noyez dans les eaux du Baptisme, ils se voyoient damnez pour vne eternité, et qu'ainsi chacun de leurs pas les conduisoit autant à l'Enfer qu'à la mort.

Il fallut donc leur obeir en vne demande si iuste. Ils se prosternent à genoux au riuage du lac des Hiroquois ; deux Chrestiens qui auoient pris soin de leur instruction les baptisent publiquement, chacun celuy qu'il auoit eu pour disciple. le croy que les Anges du Ciel prenoient plaisir à considerer ce spectacle de sainteté en vn lieu où iamais ils n'auoient veu Dieu adoré ; et sans doute que les Anges tutelaires de ces deux nouueaux baptisez auoient pressé cette action, preuoyans le moment de leur bon-heur et de leur mort : car l'ennemy ne fut pas long-temps à paroistre. Nos Chrestiens firent incontinent leurs prieres publiques pour se disposer au combat. Ces deux bons Neophytes se iettent à la teste de leur armée, et soutinrent long-temps l'effort de l'ennemy ; enfin leur mort fut la perte de nos Hurons, et laissa la victoire entiere aux Hiroquois, qui estoient sept contre vn. Mais quoy, si nostre Eglise a perdu en la mort de ces deux Capitaines et de quantité de Chrestiens qui y demeurent avec eux, pas vn seul n'ayant pris la fuite, ce nous doit estre assez que Dieu en ait tiré sa gloire et que le Ciel soit enrichy de nos despoüilles : *Nouit Dominus qui sunt eius.* Dieu connoist

ses Esleus et choisit le moment qu'il faut pour leur ouvrir son Paradis. En voicy vn exemple qui m'a fait souuent adorer ses diuines conduites.

Vn ieune homme Catechumene, n'ayant pû obtenir de nous le Baptisme à cause que nous ne voyons pas assez clair en sa Foy, se resolut d'aller en guerre avec quelques Chrestiens. Ils font soir et matin les prieres publiques, le plus ancien des Chrestiens y preside, et les Dimanches il les exhorte à passer plus saintement ce sacré iour, et puis qu'il ne peuuent iouir du bon-heur de la confession, au moins qu'ils ayent recours à Dieu, detestent leurs pechez, et se tiennent prests pour la mort. Je ne sçay pas qui pressoit si fortement ce ieune Neophyte, mais il fut plus de septante iours à solliciter son Baptisme aupres du plus ancien de nos Chrestiens, avec tant de ferueur en ses poursuites, qu'enfin on luy promit que le Dimanche il seroit baptisé. Non, disoit-il, mon ame ne respire que les eaux sacrées du Baptisme, ie deteste de tout mon cœur les pechez de ma vie passée, et j'espere que Dieu aura pitié de moy, parce qu'il a veu les desirs veritables que j'ay de viure et de mourir Chrestien. On le baptise donc ; chose estrange ! on n'auoit pas encore acheué les prieres, que les auant-coureurs apportent la nouvelle qu'ils ont apperceu l'ennemy. On court incontinent aux armes, on se iette en campagne, l'ennemy prend la fuite, on le poursuit six heures entieres, ce nouveau baptisé laisse apres soy ses camarades et aduance si puissamment qu'il se trouue engagé luy seul au milieu de trente Hiroquois, qui le percent à coups d'épée, luy enleuent sa cheuelure et continuent dedans leur fuite, sans qu'on en peust atteindre aucun.

Vn des meilleurs esprits de ce pays, et des mieux informez de la Foy, auoit six ans entiers refusé le Baptisme, nous aduoüant qu'il voyoit bien la verité, mais qu'il ne sentoit pas en soy assez de forces pour se resoudre à quitter tout de bon le peché. Vn iour enfin il vint

trouuer vn de nos Peres : Maintenant, luy dit-il, ie te prie de me baptiser, mon cœur me dit que ie porteray dans le Ciel mon innocence du Baptisme, pour quoy donc differer plus longtemps ? On le baptise au commencement de l'Automne ; tout le long de l'Hyuer, les Chrestiens et les Infidelles admirent en luy la force du Baptisme. Il se priue volontairement des festins, crainte de s'y voir engagé dans quelque occasion de peché, il s'absente des compagnies ; les femmes qui auoient plus possédé son cœur n'y trouuent plus d'entrées, il n'a plus d'yeux ny de langue pour elles, le plus doux de ses entretiens est en la compagnie du Pere qui l'instruit ; l'Esté venu, il s'embarque pour descendre à Kebec, et pour dernier Adieu à sa femme et à ses enfans : Je ne sçay, leur dit-il, si ie ne vay point à la mort, mais quoy qu'il me puisse arriuer, sçachez que ie mourray Chrestien, et si vous me cherchez estant party de cette vie, et s'il vous reste quelque amour pour moy, leuez vos yeux au Ciel, car c'est là où respire mon ame et où ie croy sans aucun doute que la Foy me conduit pour vne Eternité. En effet il fit rencontre des ennemis, et se deffendant vaillamment, il auoit desia renuersé vn de leurs Canots dedans l'eau, lors qu'un coup d'arquebuse luy transperce la teste de part en part, et le mit dans la iouissance du bon-heur qu'il auoit esperé, puis qu'une vie si innocente ne pouuoit pas estre suiue que d'une sainte mort.

Nous sommes tesmoins tous les iours de mille rencontres semblables où nous voyons les bontez de Dieu sur ces peuples, son amour sur ces pauvres barbares et les diuines Prouidences de ses Esleus, dont pas vn ne luy sera rauy, quelque opposition que l'enfer et les diables suscitent contre les progresz de la Foy.

Mais c'est estre trop long pour vne simple lettre, et le peu que j'ay dit est assez pour nous faire raisonnablement esperer que le Ciel ne retire pas ses be-

nedictions de dessus cette Eglise nais-sante, puis qu'il en prend vn soin si amoureux.

Des sept Eglises que nous auons icy, il y en a six à demeure. La premiere en nostre Maison de sainte Marie, les cinq autres dans les cinq principales bourgades des Hurons : de la Conception, de saint Ioseph, de saint Michel, de saint Ignace et de saint Iean Baptiste. La septième Eglise, dite du saint Esprit, est composée d'Algonquins, qui ont hyuerné cette année plusieurs Nations ensemble sur le grand Lac de nos Hurons, enuiron à vingt-cinq lieues de nous. Ce qui a obligé le Pere Claude Piiart et le Pere Leonard Gareau, destinez à leur instruction, de passer l'Hyuer avec eux, avec des peines et des travaux inconce-uables, mais non pas sans consolation, lors qu'ils voyent qu'ils vont formant des Epouses à Iesus-Christ dedans ces bois, ces lacs et ces riuieres.

Voila, mon Reuerend Pere, vne partie de ce que ie m'estois obligé de représenter à V. R. en cette lettre, vne grossiere idée de l'estat où ie laisse cette Mission de nostre Compagnie dans les Hurons, et les sentimens qui m'en restent auant mon depart, apres y auoir demeuré sept ans seruiteur inutile. Car si Dieu tire sa gloire en ces Pays, et s'il y a eu quelque bien dans les commen-cemens de la conuersion de ces Peuples, il faut aduoüer qu'apres Dieu tout est deu aux travaux de nos Peres, dont Nostre Seigneur a voulu que l'aye esté tesmoin, voyant la ferueur de leur zele, leur courage indomptable, leur patience à tout souffrir, leur actiuité à tout faire, leur humilité dans vne vie vraiment cachée en vn monde inconnu, per-sonnes qui d'ailleurs ne manquent pas pour la pluspart de qualitez qui les eus-sent rendus recommandables en France. Quand ie les voy embrasser la Croix avec plaisir, les souffrances avec ioye et les mépris avec amour, qu'ils portent chaque iour leur ame entrè leurs mains, estans continuellement exposez à mille dangers de la mort, et que peut-estre

la pluspart sont pour mourir au milieu des feux et des flammes d'un ennemy cruel, qui va de iour en iour rauageant ces Pays ; quand ie voy que ces dangers les animent plustost que d'affoiblir le moins du monde leur courage, il me vient souuent en pensée que Dieu vou-loit qu'une vertu si forte, si constante et si vigoureuse, suppléast au défaut des miracles, dont il semble que sa di-uine Prouidence ne veuille pas se seruir en ces siecles derniers, pour aduancer la conuersion de ces terres infidelles.

Mais quoy, le nombre de ces ouuriers est trop petit pour tant de peuple ; nous auons besoin de secours plus en cela qu'en aucune autre chose ; nous de-mandons de l'ayde, et nous esperons que l'Ancienne France ne le dénierá pas à la Nouvelle. Il est vray que les dangers sont redoutables, et que qui-conque voudra venir à nous, il doit auoir quitté dès la France tout l'amour de la vie, pour s'abandonner sans re-serue à ce dont la nature peut auoir plus d'horreur. Mais c'est, ie croy, ce qui doit animer vn bon cœur au desir de venir en ces terres perduës, pour s'y perdre saintement soy-mesme, et ne trouuer plus en ce monde rien d'ay-mable que Dieu. Si des personnes de merite, dont la vie est precieuse à vn Royaume tout entier, s'exposent volon-tiers à l'assaut d'une brèche, qui sou-uent n'est pas raisonnable ; et si la mort de ceux qui ont aduancé les premiers, n'arreste pas vne Noblesse courageuse, qui la pluspart n'est piequée bien sou-uent que des interests d'un honneur ou d'un bien temporel ; sans doute que la conquête de tant d'ames, dont chacune est vn Royaume à Iesus-Christ, la veüe d'une recompense eternelle, et les de-sirs de viure et de mourir au seruice d'un Dieu, qui le premier est mort pour nous, auront mille fois plus de force pour soustenir le courage de ceux que Nostre Seigneur voudra nous enuoyer au trauers des perils qu'il faut essayer quoy qu'il couste, si on veut aduancer sa gloire en ces Pays, où nous voyons qu'il veut estre adoré.

C'est l'vnique demande que ie fais à V. R. en quittant ces Pays, la priant de nous procurer ce secours et nous enuoyer ceux que Dieu voudra choisir par son moyen, et c'est dans cette esperance que ie finiray la presente, la suppliant de recommander cette Mission aux prieres de tous nos Peres et Freres, et s'en ressouuenir particuliere-

ment en ses saints Sacrifices. C'est mon Reuerend Pere, De V. Reuerence,

Le tres-humble et tres-obligé
seruiteur en N. Seigneur,

HIEROSME LALEMANT.

Des Hurons, ce 15. de May, 1645.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France, és années 1644. et 1645. enuoyée au Reuerend Pere Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France, par le Pere Barthelemy Vimont de la mesme Compagnie, et Superieur de la Residence de Kebec* : et ce pendant le temps et espace de sept années consecutives : avec defenses à tous Libraires et Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourront faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris, le 11. Decembre 1645.

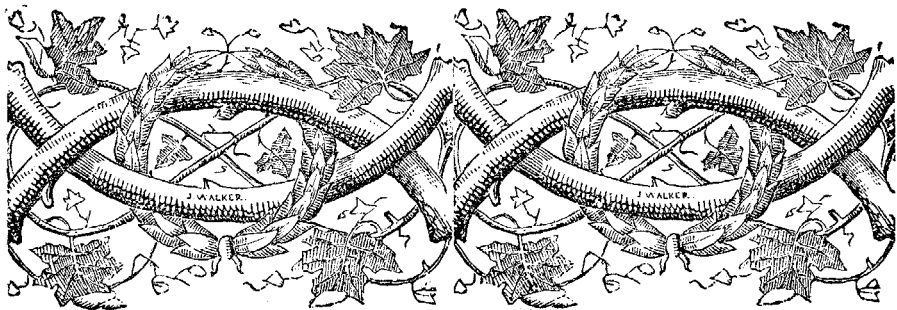
Par le Roy en son conseil,

CRAMOISY,

Permission du R. P. Prouincial.

Nous ESTIENNE BINET, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy, l'impression des Relations de la Nouvelle France. Fait à Paris le 26. Mars 1638.

Signé ESTIENNE BINET.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE ÈS MISSIONS DES PERES DE LA COM-
PAGNIE DE IESVS,

EN LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1643. ET 1646.

Enuoyée au R. P. ESTIENNE CHARLET, Prouvincial de la Compagnie de Iesus en la
Prouince de France.

PAR LE P. HIEROSME LALEMANT, SVPERIEVR DES MISSIONS
DE LA MESME COMPAGNIE. (*)

MON REVEREND PERE,

ME trouuant obligé de rendre doresnauant vn compte plus particulier à V. R. des choses qui se passent ès Missions d'icy bas, ie luy diray qu'apres auoir conféré ce que i'y ay veu depuis vn an, avec ce que i'ay remarqué là haut aux Missions Huronnes dans l'espace de plusieurs années, ie ne puis que ie ne me confirme en la creance que *digitus Dei est hic*, que c'est l'ouurage d'une prouidence toute particuliere et d'une bonté veritablement infinie.

J'aurois bien de la peine d'expliquer les raisons qui causent en moy ce sentiment : il y a des secrets cachez aussi bien dans les ouurages de la prouidence que dans les merueilles de la nature ; on les connoist moins qu'on ne les admire. Peut-estre que la face du pays, qui me parut toute affreuse dans la guerre, quand ie le vis pour la premiere fois, s'estant changée et deuenüe toute belle dans la douceur de la paix, forme en moy cette pensée et me donne ce sentiment ; mais cét ouurage, quoy qu'excellent, surpassant toutes nos esperances, ne seroit pas suffisant de me donner tant de satisfaction, s'il n'estoit accompagné de sa fin principale, l'establisement et l'aduancement du Royaume de Dieu.

En suite donc les Sauuages des autres nations attirez par l'odeur des premiers Chrestiens de la reduction de S. Ioseph.

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1647.

à Sillery, abordent de toutes parts pour se faire instruire, et pendant que les vns cherchent la Foy, les autres croissent et s'augmentent dans la charité : en vn mot, ceux qui fuyoient Iesus-Christ et qui le regardoient comme la cause de leur mort en la terre, le viennent maintenant chercher en leurs maladies, comme la source de leur vie dans le Ciel, et ceux qui l'ont trouué, sont dans des ressentimens et des reconnoissances toutes particulières du bon-heur qu'ils ont rencontré.

Or ayant veu les mesmes benedictions sur les nations plus hautes et plus éloignées, c'est ce qui me fait penser que le temps enfin est venu de la conuersion de ce nouveau monde, que l'esprit de Dieu veut conduire ces pauvres peuples à la fin pour laquelle il les a créés, et qu'après vne nuit de tant de siècles, la lumière a paru sur ces contrées ; la Foy y est dans son Aurore, elle aura son ascendant, et ceux qui viendront après nous la verront en son Midy.

Plusieurs choses, à ce que ie puis reconnoistre de plus près, ont contribué à ce bon-heur : le bon estat dans lequel Messieurs de la Compagnie de la nouvelle France ont mis le pays et la colonie, le secours et l'assistance qu'ont donné Messieurs de Montreal, la piété et le bon exemple des habitans, et particulièrement le courage, le zele et la charité des deux familles Religieuses de l'Hospital et des Ursulines, qui, après auoir surpassé le commun de leur condition en passant la mer, semblent tous les iours se surmonter elles-mêmes dans tous les exercices de charité envers Dieu et le prochain qu'on peut attendre d'elles.

J'ay quelquefois pris plaisir de comparer la charité des vnes à assister iour et nuit de pauvres Barbares tout chancieux et mourans, mettans en cela tout leur plaisir et contentement ; et le zele des autres à apprendre les langues et ramasser de tous costez en leur Seminaire des filles et des femmes Sauvages, pour leur exposer et debiter les marchandises du Ciel ; mais j'aduoue que ie n'en ay pû conclure autre chose,

sinon que ces spectacles estoient dignes d'attirer les yeux du Paradis sur ce pauvre pays, et de le luy rendre fauorable. Dieu benisse à iamais les personnes qui fauorisent et qui soustiennent de si saintes entreprises.

Monsieur le Cheualier de Montmagny nostre Gouverneur, a aussi esté l'un des principaux instrumens dont la Diuine Prouidence s'est seruie pour mettre les affaires dans le point et dans le iour qu'elles paroissent ; le travail de dix ans n'a point ébranlé sa constance, ny diminué ses soins pour tout ce qui regarde l'auancement de la Religion et du bien public.

Ie ne parle point de la premiere et principale roüe qui fait mouuoir ce nouveau monde, aussi bien que l'ancien, ny des autres roües qui luy sont conjointes, et qui luy donnant et receuant d'elle vn saint mouuement, l'impriment sur ce grand ouurage : il n'y a que Dieu qui puisse estre le prix et la recompense de ces belles et grandes ames, qui seront bien aises d'apprendre que nous auons cette année augmenté nos petites Eglises de trois cens Neophytes nouvellement baptisez.

Au reste, mon R. Pere, voicy la Relation des choses principales qui se sont passées depuis vn an : elle y verra la mort de deux des plus anciens ouuriers qu'ait eu nostre Compagnie en ces contrées, c'est le Pere Anne de Nouë et le Pere Enemond Masse. Ie ne voy icy personne de ceux qui les ont connus qui ne dise de bon cœur, *viuat et moriatur anima mea vilâ et morte iustorum istorum*. Or jaoit que leur mort doïue donner plus d'enuie que de compassion, ie ne laisse pas de les recommander aux suffrages et aux saintes prieres de vostre Reuerence et de toute la Prouince, comme aussi toutes nos Missions.

L'arriuée des trois Peres qu'il luy a pleu nous enuoyer de renfort, nous a bien consolez ; mais ce nombre estant desia au dessous de celuy que j'auois demandé pour les Missions Huronnes, elle peut voir le besoin que nous en auons d'autres, et le verra encore da-

uantage dans la Relation, y rencontrant les nouvelles Missions dont Dieu nous a donné les ouvertures : c'est ce que nous esperons de sa charité et du zele de nos Peres pour ces petites Eglises naissantes, que ie ne puis assez recommander aux saints Sacrifices et aux saintes prieres de tous en general et de chacun en particulier.

De Vostre Reuerence,

Tres-humble et tres-obeissant
seruiteur selon Dieu,

HIEROSME LALEMANT.

De Quebec, ce 28. Octobre 1646.

CHAPITRE PREMIER.

De ce qui s'est passé entre les François, les Hurons et les Algonquins, pour la conclusion de la paix avec les Iroquois.

IL est à propos de faire quelques remarques à l'entrée de ce Chapitre, pour auoir vne idée plus nette et vne connoissance plus particuliere des affaires qu'on a traitées avec ces peuples.

Ie dy donc en premier lieu, que sous le nom d'Iroquois, nous auons iusques à maintenant compris plusieurs Nations confederées, toutes ennemies des Sauvages qui nous sont alliez : ces Nations ont leurs noms particuliers, les Annierronnons, les Onioutcheronons, les Onontagueronons, les Sonontsaëronons et autres. Nous n'auons encore proprement la paix qu'avec les Annierronnons, qui sont les plus voisins de nos habitations et ceux qui nous donnoient plus de peine ; doresnauant nous les distinguerons par leurs noms propres et particuliers afin d'éuiter la confusion.

En second lieu, outre ces Iroquois il y a d'autres Nations plus au Nord qui semblent vouloir entrer en guerre avec

nos Sauvages, comme les Sokoquois que nos Sauvages appellent Assoksekik, les Mahingans ou Mabinganak, avec lesquels les Algonquins ont eu autrefois de grandes alliances ; mais les Iroquois Annierronnons les ayans domtez, ils se sont iettez de leur party. Il y en a d'autres, comme les Abnaquois, qui nous sont amis.

Ie remarqueray en troisieme lieu, que l'an passé au depart de la flotte, comme nous goustions la douceur de la paix encommencée, on nous vint apporter la nouuelle que trois Sauvages de la bourgade de S. Ioseph ou de Sillery auoient esté tuez, et quelques autres fort blessez : ce bruit détrempa nostre ioye d'absynthe, sur le doute que les Annierronnons n'eussent agy de mauuaise foy avec nous. Enfin apres toutes les perquisitions possibles, nous trouuâmes que l'vn des plus feruens Chrestiens de Sillery ou de saint Ioseph, auoit esté traitreusement massacré avec deux ieunes garçons baptisez, que le fils de François Xavier Nenask8mat, l'vne des deux premieres colonnes de la reduction des Sauvages, auoit esté blessé à mort : en effet il est venu rendre l'ame tres-sainctement entre nos bras, apres auoir receu en l'Hospital de Kebec tous les charitables traitemens dont vn pauvre malade peut estre assisté. Sa femme dans cette trahison fut laissée pour morte, on luy enleua vne partie de la peau et des cheueux de la teste, mais Nostre Seigneur luy a rendu la santé. Ce nous fut vne consolation que ces deux derniers n'expirerent pas sur la place : car ils nous asseurerent que le langage des meurtriers estoit entierement different du langage des Iroquois ; cela arresta les haches des Algonquins, qui n'auroient point manqué d'assommer quelques Annierronnons qui se trouuoient pour lors parmy eux et parmy nous. Enfin on a découuert que cét assassinat auoit esté commis par les Sokoquois, deux desquels s'estans rencontrez quelques années auparauant dans les confins des Iroquois, auoient esté tuez par quelques soldats montagnards, et vn autre auoit esté fort mal-

traité des Algonquins, mais racheté et renvoyé dans son pays par Monsieur nostre Gouverneur.

Le Diable preuoyant que la paix troubleroit son royaume, s'estoit efforcé de la rompre ; mais l'Ange de l'Eglise de Dieu l'a tenu à la cadene, il a fait conclure avec benediction ce qu'on a souhaité depuis tant d'années, avec vne confidente humilité et vne patience Chrestienne.

Les Iroquois Annierronnons ont chassé avec toute liberté dans les confins des Algonquins, et ceux-cy les ont veus et receus de bon œil, les ont amenez en nos habitations ; il n'y a lieu en tous ces quartiers où on n'ait veu de temps en temps quelques Annierronnons. Ceux qui sçauent l'antipathie de ces peuples et les épouuantables inclinations qu'ils ont à la vengeance, pensent voir autant de miracles qu'ils voyent de bonne intelligence entre vn Algonquin et vn Iroquois.

On escriuit l'an passé comme les Ambassadeurs Annierronnons ayans negocié avec les François sur la paix vniuerselle, s'estoient retirez en leur pays pour reporter la parole et la voix d'Onontio, c'est à dire les pensées de Monsieur nostre Gouverneur. Le François qui auoit esté long-temps captif en leur pays, les accompagnoit, avec ordre de se trouver en toutes leurs assemblées : voicy ce qu'il en a remarqué.

Ayant quitté les François, ils furent dix-huict iours en chemin, et trois iours apres leur arriuée dans le pays, les principaux s'estant assemblez de diuers endroits, se comporterent en cette sorte.

Auant que ces Ambassadeurs parlassent, on leur fit vn present pour adoucir le conduit de leur voix, afin que les paroles d'Onontio qu'ils auoient receuës par leurs oreilles, sortissent sans peine et sans rudesse de leur bouche. Ce present fait, le François, qui a connoissance de leur langue, et ces Ambassadeurs déployerent les presens dont ils estoient chargez, et en suite haranguerent avec la satisfaction de tout le monde ; leurs discours finis, les Capitaines firent aussi d'autres presens pour

estre apportez à Onontio et à ses confederéz.

Le premier scrut comme d'un bain, dans lequel ces Ambassadeurs recrus du chemin se pouuoient delasser ; ou comme d'un onguent qui gueriroit les blesseures que les pierres, les ronces et les halliers qu'on rencontre en vn si long voyage, auroient pû faire à leurs pieds.

Le second publoit que leur hache d'armes suspendue en l'air sans ramener son coup iusques à la response des Hurons et des Algonquins suiuant le desir d'Onontio, auoit perdu son vsage, qu'on l'auoit iettée si loin qu'homme du monde ne la pourroit iamais retrouver, c'est à dire que les Hurons et les Algonquins estans entrez dans la paix, les Annierronnons n'auoient plus d'armes que pour la chasse.

Le troisième tesmoignoit la douleur que receuoient les Annierronnons de leur miserable fille OnnieSte, laquelle méprisoit la voix de sa mere et le conseil de son pere, qu'elle estoit si insolente d'auoir encore enuoyé de ses enfans vers Montreal, pour surprendre ceux qui se trouueroient en cette contrée. OnnieSte est vne bourgade dont la plus grande partie des hommes ayant esté deconfis en guerre par les hauts Algonquins, elle fut contrainte d'appeler des Annierronnons pour se repeupler ; de là vient que les Annierronnons l'appellent leur fille. Monsieur le Gouverneur l'ayant inuitée comme son enfant à entrer dans vne paix generale par l'entremise des Annierronnons, ceux-cy disent qu'elle est rebelle à son pere et à sa mere. Le temps amenera tout, et Dieu donnera des fructs en sa saison.

Le quatrième fut vn tesmoignage public de la reconnoissance de toutes les bourgades des Annierronnons, de ce qu'Onontio auoit aplané la terre et reünny les cœurs.

Le cinquième estoit vne action de graces au mesme Onontio, qu'ils reconnoissoient comme le Pere commun de toutes ces Nations, luy donnant mille louanges de ce qu'il auoit rendu l'esprit

aux Algonquins ; ce que nul autre n'auoit pû faire deuant luy.

Le sixième estoit vne requeste qu'ils luy presentoient à ce qu'il fist allumer des feux dans toutes les habitations de son gouuernement, afin que toutes les Nations s'y venans chauffer en assurance, puissent escouter sa voix et iouir de son amitié ; et, en cas qu'il arriue quelque different, qu'il soit l'arbitre des Iroquois, des Hurons et des Algonquins.

Ces presens faits, on ne parla plus que de festins, que de danses et que de resioüissances publiques : on employa dix iours en ces bals et en ces festes, et puis on enuoya le François avec sept Ambassadeurs pour porter ces presens, et pour se resioüir avec les François et avec leurs allies sur la paix concludë.

Ces Ambassadeurs estans venus par terre iusques au lac où il se faut embarquer, ne trouuerent point leurs canots ou leurs bateaux d'escorces, quelque mécontent on quelque larron les auoit brisez ou enleuez ; si bien qu'ils furent contrains de retourner sur leurs pas pour pouruoir à leur voyage : ce retour fut vn coup du Ciel, qui nous voulut donner des preuues de la sincerité des Iroquois Annieronnons ; car à mesme temps que le François entra dans leur principale bourgade, arriuerent quelques Ambassadeurs Sokoquois deleguez de leur nation pour faire rompre la paix entre les Annieronnons et les Algonquins. L'audience leur estant donnée, celui qui portoit la parole harangua en ces termes : Il y a long-temps que ie vous ay entendu dire que les Algonquins estoient vos ennemis irreconciliables, et que vous les haïssez au de là du tombeau, en sorte que si vous les pouuiez rencontrer en l'autre vie que vostre guerre seroit eternelle ; comme nous sommes vos allies, nous entrons dans vos passions et dans vos interets : voila les testes de quelques-vns que nous auons massacrez, et vn lien que nous vous presentons pour en garoter avec vous autant qu'il nous sera possible. Là dessus, ils presentent les cheuelures des Chrestiens de S. Ioseph tuez l'Automne derniere, comme i'ay dit au

commencement de ce Chapitre, et vn grand collier de porcelaine qui deuroit seruir de fers pour les mettre à la cadene.

Les Iroquois respondirent avec indignation : Nous nous estonnons de vostre hardiesse, ou plustost de vostre temerité ; vous nous iettez la honte sur le visage, vous nous faites passer pour des fourbes. Onontio avec lequel nous auons traité la paix n'est point vn enfant ; si nous vous regardions de bon cœil, il auroit suiet de dire : Les Annieronnons n'ont pas tué mes allies, mais bien leur haches, ie pensois agir avec de vrais hommes, et i'ay traité avec des trompeurs et avec des fourbes.

Ce n'est pas tout, les Algonquins apprenans que les testes de leurs freres sont en nos cabanes, couperont celles de nos compatriotes qui sont en leur país : voila les desordres de vostre temerité. Retirez-vous, cachez ces testes, emportez ces liens : comme nous n'auons qu'vn cœur, nous ne voulons qu'vne langue.

S'il y a de la tromperie dans cette action, elle est plus que tres-raffinée, et il semble que la raison conuie ces peuples à embrasser la paix. Dieu leur a donné vn sentiment que le demon de la guerre qui les auoit tousiours fauorisez, les alloit quitter ; la resolution de quelques Algonquins et Hurons, qui ayans sur la fin genereusement combattu auoient pris quelques-vns d'eux captifs, soustenoit cette pensée. En second lieu, comme il sont chasseurs et que la pluspart des animaux sont sur les marches des Algonquins, ils ont vne passion d'en tirer à leur aise et sans crainte : en effet ils ne s'y sont pas épargnez ; car on dit qu'ils ont tué plus de deux mille cerfs cët hyer.

Troisièmement, le prisonnier Annieronnon que les Hurons auoient pris proche de Richelieu et qu'ils auoient emmené en leur país, estant de retour en sa patrie, a parlé hautement des François ; il a fait entendre à ses compatriotes que si Onontio preste la main aux Hurons, le mal-heur tombera sur leurs testes.

Après tout, le grand Dieu des armées est le seul et vniue que autheur de cette paix, ie le prie qu'il en soit le conseruateur : nos raisonnemens estoient trop courts dans vne si grande barbarie, la fureur estoit trop allumée pour estre assoupie ou esteinte par vne conduite humaine, et nous confessons ingenuement que si celuy qui a fait la paix ne la conserue, nous n'auons pas assez d'industrie pour retenir l'inconstance de ces Barbares dans la fermeté.

Iesus-Christ veut sauuer quelques-uns de ces peuples, et enuoye desia ses precurseurs ou ses auant-couriers, les maladies pestilentielles, les afflictions et la mort mesme : ce sont des fleaux qui humilient les ames, et qui les font recourir à celuy qui a la force en main ; les Iroquois nous croiront bien-tost, et que les Magiciens causent ces mal-heurs, mais ce seroit vne folie de chercher vn autre chemin que celuy de la Croix pour faire connoistre les grandeurs du Crucifié.

CHAPITRE II.

De la venue de sept Ambassadeurs Iroquois vers les François, et de leur negociation.

Le 22. de Feurier de cette année presente 1646. sept Iroquois Annierronnons et deux Hurons, accompagnez du François dont j'ay fait mention cy-dessus, parurent à Montreal ; apres auoir resioüy cette habitation, ils descendent aux Trois Riuieres. De là on enuoye donner aduis à Monsieur nostre Gouverneur de leur venue : or comme ce chemin s'estoit fait sur les neiges, et que le froid faisoit encore rouler les glaces sur nostre grand fleue, les Annierronnons s'en allerent à la chasse qui deçà qui delà, en attendant le mois de May, que Monsieur le Gouverneur monta en cette habitation.

Le septième de ce mois, il leur donna audience : voicy ce qui se passa dans cette assemblée.

Le plus considerable eleuant sa voix, entonna vne chanson d'action de graces : Nous estions morts, disoit-il, et nous voila viuans : nous apportons nos testes pour estre sacrifiées aux ombres des Algonquins ou des Montagnais qui ont esté massacrez l'Automne dernier, nous doutans bien qu'on nous feroit coupables de cet assassinat ; mais Onontio, arrestant la cholere des Algonquins, a donné iour à nostre innocence. Là dessus ils firent vn present, le jetterent aux pieds des parens et des alliez des defuncts, disant que c'estoit pour nettoyer la place toute sanglante d'vn meurtre commis par trahison, protestans qu'ils n'en auoient eu aucune connoissance qu'apres le coup donné, que tous les Capitaines du pays auoient condamné cet attentat.

C'est la coustume des peuples de ces contrées, quand quelque personne de consideration parmy eux est morte, d'essayer les larmes de leurs parens par quelque present. Ce Capitaine, ayant appris à son arriuee la mort autant glorieuse que funeste du Pere Anne de Noüe de nostre Compagnie, voulut garder la loy de son pays : il eleue les yeux au Ciel, comme se plaignant de sa rigueur, puis se tournant vers les robes noires, jetta des brasselets de Porcelaine : Voila, dit-il, pour réchauffer la place où le froid a fait mourir ce bon Pere ; mettez ce petit present en vostre sein pour vous diuertir des pensées qui vous pourroient attrister.

Ils firent en suite les presens qu'on leur auoit confiez dans leur pays, desquels j'ay fait mention au Chapitre precedent, témoignant leur ioye de se voir vns et alliez des François, des Hurons et des Algonquins, qui sont les trois plus considerables Nations avec lesquelles ils ont traité la paix, toutes les autres estant comprises sous ces trois chefs. Ils firent quelques autres presens aux Hurons, pour leur donner aduis de se tenir sur leurs gardes, dans les chemins, iusques à ce que les hauts

Iroquois, les Onontagueronons, les Sonontseronons et quelques autres eussent les oreilles percées, c'est à dire ouuertes à la douceur de la paix.

Bref ils offrirent vne brasse de Porcelaine pour allumer vn feu de conseil aux Trois Riuieres, et vn grand collier de trois mille grains pour seruir de bois ou d'aliment à ce feu. Les Sauvages ne font quasi aucune assemblée que le calumet avec le petun en la bouche, et comme le feu est necessaire pour prendre le tabac, ils en allument quasi tousiours en toutes leurs assemblées, si bien que c'est vne mesme chose chez eux, allumer vn feu de conseil ou tenir vne place propre pour s'assembler, ou vne maison pour s'entreuisiter, comme font les parens et les amis.

Deux iours apres cette assemblée, Monsieur nostre Gouverneur s'accommodant fort prudemment aux façons de faire de ces peuples, fit venir ces deputez ; il agit avec eux selon leurs coutumes. Les Hurons qui estoient là et les Algonquins ne manquerent pas de s'y trouver.

Le François qui entend la langue Iroquoise, offrit vn present de la part d'Onontio, pour gratuler les Iroquois Annierronnons, et pour marque de Pestime qu'il faisoit de leur nation d'auoir tenu sa parole,

Il en fit vn autre pour tesmoigner le contentement qu'il receuoit, voyant la terre aplanie et la hache leuée et éloignée des testes des Hurons et des Algonquins : car pour les François, leur paix fut faite dès la premiere entreuenue.

En troisieme lieu, on offrit vn collier de mille grains de Porcelaine, pour assurer qu'on tiendrait allumé ce feu de conseil qu'ils auoient demandé aux Trois Riuieres, et que le bois n'y manqueroit pas, c'est à dire qu'ils seroient tousiours les bien-venus et qu'on prêteroit l'oreille aux Capitaines qui viendroient pour traiter d'affaires.

On fit vn quatrieme present, pour donner à entendre qu'Onontio desiroit voir le petit François qui seul estoit resté prisonnier en leur pays.

Et vn cinquieme, pour faire reuenir

sa fille nommée Therese, afin qu'elle preparast du bled d'Inde à leur façon, pour les festiner quand ils nous voudroient visiter.

Il a esté souuent parlé, dans les Relations, de cette fille : c'est vne Huronne, laquelle ayant esté instruite au Seminaire des Ursulines, fut prise avec ses parens par les Iroquois, lors qu'ils la ramenoient en son pays. Les Meses Ursulines ne pouuant supporter que cette pauvre petite creature demeurast dans cette captiuité éloignée de tous les secours qui luy pouuoient ouurir les portes du salut, n'ont rien épargné et ont remué Ciel et terre pour luy procurer sa liberté.

Monsieur nostre Gouverneur, approuuant ce grand zele et cette grande charité, n'a perdu aucune occasion de la tirer de cet esclavage, et d'y contribuer de tout son pouuoir.

Tesouëhat, appelé des Hurons et des Iroquois Ondesson, et des François le Borgne de l'Isle, voyant que nostre Interprete ne parloit plus, entonna vne chanson assez lugubre, puis levant ses yeux au Ciel pria le Soleil d'estre le spectateur et de seruir de tesmoin de tout ce qui se passoit dans cette action, et de decouurir avec sa lumiere, la sincerité de son cœur et de ses intentions. Il entonne derechef vne autre chanson, et puis éleuant sa voix, il harangue au nom de tous les Algonquins, dont il portoit la parole. La premiere fut vne protestation que la rupture de la paix ne prouuiendroit point de son costé, et pour tesmoignage de cette verité, il presente deux robes de peaux d'Eslan, adioustant qu'il auoit quelque defiance des Annierronnons, qu'il vouloit bannir par ce present.

Le second present fut aussi de deux robes, sur lesquelles se deuoient reposer ces Ambassadeurs pour se delasser du travail de leur chemin.

Le troisieme portoit vne humble priere à Onontio à ce qu'il ne marchast point tout seul en assurance dans les chemins qu'il auoit aplanis et frayez, mais que ce bon-heur fust aussi commun aux Algonquins et aux Hurons : en vn

mot cet homme deffiant et soupçonneux au possible, auoit peur que les François ne fissent leur paix en particulier, sans se mettre en peine des Sauvages leurs aliez.

Le quatrième present asseuroit que les Algonquins auoient aussi posé les armes et ietté leurs haches en vne terre inconnuë à tous les hommes.

Le cinquième demandoit qu'on ne donnast point de fausses alarmes, que la chasse fust libre par tout, que les bornes et les limites de toutes ces grandes contrées fussent leuées, et qu'un chacun se trouuast par tout dans son pays.

Le sixième asseuroit les Annierronnons qu'ils pouuoient librement se venir chauffer au feu qu'Onontio leur auoit allumé aux Trois Riuieres, que les Algonquins et les Iroquois y petuneroient avec plaisir, et que leurs pipes ou leurs calumets ne brusleroit point, c'est à dire que la peur n'y feroit trembler personne. Tous ces presens estoient composez chacun de deux robes d'Eslan, bien peintes et bien passementées à leur mode.

Le dernier comprenoit douze de ces belles robes, quatre pour chacune des trois bourgades des Annierronnons, suppliant ces peuples de donner la liberté aux enfans des Algonquins, ou mesme aux grandes personnes qui seroient encore en leur pays, avec assurance qu'on n'épargneroit point la graisse aux estomacs de ceux qui les rameneroient, et qu'ils trouueroient des onguents pour oindre leur teste : en vn mot il vouloit dire qu'on leur feroit bonne chere, et que leur peine seroit amplement recompensée.

Ces presens acceptez, KiStsaeton, principal Ambassadeur des Annierronnons, apostrophant les Hurons, leur fit vn present d'action de graces de ce qu'ils n'auoient fait aucun mal aux prisonniers Annierronnons qu'ils auoient pris l'an passé ; il leur dit, comme par parenthese, qu'ils eussent bien fait de distribuer ces prisonniers aux autres nations Iroquoises leurs alliées, qu'ils les auroient obligées par cette deffiance

d'entrer dans vne paix vniuerselle, qu'avec le temps on pourroit obtenir ce bon-heur, mais qu'ils se deuoient encore deffier d'eux sur leurs chemins.

Il leur fit vn second present, pour les inuiter à dresser vn festin aux Annierronnons qui les iroient visiter en leur pays comme leurs vrayz amis, et que s'ils tardoient quelque temps, qu'ils mangeassent ce qu'ils auroient préparé, à condition de remettre incontinent le pot au feu de peur d'estre surpris, puisque l'on se disposoit à ce voyage.

Le treizième du mesme mois de May, Monsieur nostre Gouverneur traita ces Deputez en la cabane d'un Capitaine Algonquin ; on leur porta deux paroles par deux presens : la premiere n'estoit qu'un remerciement de ce qu'ils n'auoient pas voulu accepter les testes ou les cheueleurs de ses aliez par les Sokquois.

La seconde leur signifioit qu'il auoit resolu d'enuoyer deux François en leur pays, et qu'ils pouuoient partir dans trois iours. Ce qui fit resoudre les Algonquins de leur donner deux de leur nation pour estre de la partie.

La conclusion de ces assemblées se faisoit tousiours avec des resioüissances publiques, mais ceux qui penetrent plus auant que l'écorce, admiroient la conduite de Dieu, et luy donnoient mille benedictions de ses bontez : car il faut auoier qu'à luy seul appartient de donner le poids aux vents, de changer le poison en medecine, la maladie en la santé, la mort en la vie, et la fureur de la guerre en la douceur de la paix. Sa bonté veuille accorder cette benediction à nostre France.

CHAPITRE III.

Recit de l'heureuse mort du Pere Anne de Noüe et du Pere Enemond Masse.

Puisque dans le Chapitre precedent nous auons fait mention de la mort du

Pere de Noüe, nous en parlerons icy plus au long, et tout ensemble de celle du Pere Masse, arriüée cette mesme année. L'vne des grandes faueurs que Dieu ait faite aux saincts Apostres et aux saincts Martyrs, a esté de les ietter dans les occasions, et comme dans vne heureuse necessité d'agir et de souffrir fortement pour leur Maistre ; les deux Peres dont ie vay parler semblent auoir participé à cette benediction.

Le 30. de Ianuier de cette presente année 1646. le Pere Anne de Noüe partit de la residence des Trois Riuieres, en la compagnie de deux soldats et d'un Huron, pour s'en aller à Richelieu, éloigné de douze lieuës des Trois Riuieres, pour dire la Messe et pour administrer les Sacremens de Penitence et de l'Eucharistie aux François qui sont là. Toutes les riuieres et tous les lacs n'estoient qu'une glace, et la terre estoit couuverte par tout de trois ou quatre pieds de neige à son ordinaire pendant l'huy. Ce bon Pere et ses compagnons, marchans sur des raquettes pour ne point enfoncer dans les neiges, ne firent que six lieuës la premiere iournée, et encore avec bien de la peine : car jaoit que les raquettes soient vn soulagement, elles ne laissent pas d'estre comme des entraues à ceux qui n'en ont pas vn si grand vsage.

Ils se bastirent vne petite maison dans la neige, abriée des arbres et couuverte du Ciel pour passer la nuit. Le Pere ayant remarqué que les deux soldats qui l'accompagnoient pour estre nouveaux dans le pais, auoient bien de la peine de marcher avec des pieds bridez, et de traisner encore avec cela tout leur bagage apres eux, se leue environ les deux heures apres minuit pour gagner le denant et donner aduis aux soldats de Richelieu de venir secourir leurs camarades. Cette charité luy a osté la vie : heureux martyre de mourir des mains de la charité ! Il quitte sa compagnie, luy donne aduis de suivre ses pistes, l'asseurant qu'on les viendrait bien-tost secourir ; il ne prit ny son fusil pour battre du feu, ny sa couuerture, ny autres viures qu'un peu de

pain et cinq ou six pruneaux, qu'on a encore trouué sur luy apres sa mort. Il faut porter en ce pays-cy, les hostelleries avec soy, c'est à dire son liet et ses viures ; pour la maison, on la trouue par tout où la nuit se rencontre.

Comme cet homme de feu marchoit sur les glaces du Lac saint Pierre, qui se rencontre entre les Trois Riuieres et Richelieu, n'ayant pour guide que son bon Ange et la clarté de la Lune, le Ciel se couurit, et les nuées, luy dérochant son flambeau, se changerent en neige, mais si abondante que les tenebres de la nuit tousiours affreuses, l'estoient au double ; on ne voyoit ny les bords du Lac, ny les Isles dont il est parsemé en quelques endroits. Le pauvre Pere n'ayant point de boussole ny de quadrans pour se guider, s'esgara ; il marcha beaucoup et auança peu. Les soldats qu'il auoit quittez, se leuant pour se mettre en chemin, furent bien estonnez quand ils ne virent point les traces ou les vestiges du Pere, la neige qui estoit tombée de nouveau les auoit dérobées ; ne sçachant quelle route tenir, l'un d'eux qui auoit esté vne seule fois à Richelieu, tire vn quadrans et se guide à peu près sur le rumb ou rayon de vent sur lequel il le croyoit estably : ils cheminent tout le iour sans qu'on leur vienne au secours ; enfin recrus du travail, ils passent la nuit dans l'Isle de S. Ignace, non pas bien loin du lieu où estoit le Pere, mais ils n'en sçauoient rien. Le Huron, plus fait à ces fatigues que les François, se reconnoissant, donne iusques à Richelieu ; il demande si le Pere n'est point arriué, on dit que non ; le voila bien estonné, et le Capitaine de cette place encore plus, apprenant qu'il estoit party si matin pour faire seulement six lieuës. Comme il estoit nuit, on attend au lendemain matin pour enuoyer au deuant de luy, les soldats de la garnison courent, ils le cherchent du costé Sud, et il estoit du costé du Nord ; ils crient, ils appellent, ils tirent des coups d'arquebuses, mais en vain, le pauvre Pere estoit bien loin de là. Pour les deux soldats qu'on attendoit, le Huron ayant dit le lieu où ils

estoient, furent bien-tost trouuez et amenez au fort. Tout ce iour se passa à courir deçà et delà, à crier et à chercher sans rien trouuer.

Enfin le 2. iour de Feurier, vn soldat assez adroit, prend deux Hurons de quatre qui se trouuoient pour lors en cette habitation, il s'en va chercher le giste où le Pere et ses compagnons auoient passé leur premiere nuit, l'ayant trouué, ces Hurons bien versez à demesler les pistes cachées sous la neige, suivent les traces du pauvre Pere, remarquant les tours et les destours qu'il auoit faits, trouuent le lieu où il auoit passé la seconde nuit depuis son depart ; c'estoit vn trou dedans la neige, au fonds duquel il auoit mis quelques branches de sapin sur lesquelles il auoit pris son repos, sans feu, sans maison, sans couuerture, n'ayant qu'une simple sotanne et vne vieille camisole. Comme ce lieu n'est pas bien frequenté des François, le Pere ne s'y peut reconnoistre ; de là il trauesse la riuere deuant l'habitation de Richelieu, qu'il n'apperceut point, soit qu'il neigeast fort, ou que le travail et les neiges luy eussent affoibly la veüe. Ce soldat, suivant tousiours les pistes que les Hurons descouuroient, vid au Cap nommé de Massacre, à vne lieuë plus haut que Richelieu, vn endroit où ce bon Pere s'estoit reposé, et trois lieuës plus haut, vis à vis de l'Isle plate et la terre ferme, entre deux petits ruisseaux, ils trouuerent son corps à genoux tout roide et engelé sur la terre qu'il auoit decouuerte, en ayant voidé la neige en rond ou en cercle ; son chapeau et ses raquettes estoient auprés de luy, il estoit penché sur le bord de la neige releuée : il est croyable qu'ayant expiré à genoux, le poids de son corps l'auoit fait pencher sur cette muraille de neige ; il auoit les yeux ouuerts, regardant vers le Ciel le lieu de sa demeure, et les bras en croix sur la poitrine.

Le soldat, le voyant en cette posture, touché d'un saint respect, se iette à genoux, fait sa priere à Dieu, honore ce sacré depost, entaille vne croix sur l'arbre le plus proche, enuoloppe ce

corps tout roide et tout glacé dans vne couuerture qu'il auoit portée, le met sur vne traisne et le conduit à Richelieu, et de là aux Trois Riuieres : il croit qu'il rendit l'ame le iour de la Purification de la Vierge, à laquelle il auoit vne deuotion tres-particuliere. Il ieusnoit tous les Samedis en son honneur, recitoit tous les iours vn petit office pour honorer son immaculée Conception, il ne parloit d'elle qu'avec vn langage tout de cœur : il est croyable que cette grande et tres-fidelle Maistresse luy a obtenu cette mort si purifiante, si sainte et si éloignée de tous les secours de la terre, pour le recenir plus hautement au Ciel.

Les soldats de Richelieu et les habitants des Trois Riuieres, ne scauoient à qui donner leur cœur, ou à l'admiration d'une si heureuse mort, ou à la tristesse, se voyans priuez d'un homme qui estoit tout aux autres et rien à soy. Il fut enterré avec le concours de tous les François et de tous les Sauvages qui estoient aux Trois Riuieres. Quelques ames vlcérées ne purent cacher plus long-temps leurs playes à la veüe de ces saintes dépouilles ; ils se vinrent confesser au plus tost, disans qu'il leur sembloit que ce bon Pere les en pressoit ; d'autres ne pouuoient prier pour luy, mais bien se recommander à ses prieres.

En vn mot cette belle mort est le terme d'une sainte vie ; ce bon Pere estoit fils d'un honneste Gentil-homme, Seigneur de Villers en Priere, ou pour mieux dire, en Prairie, qui est vn Chasteau et vn village ou vn bourg distant six ou sept lieuës de la ville de Rheims en Champagne. En sa ieunesse il fut fait Page, et se trouuant en la Cour il fut sollicité par des courtisanes pour sa beauté, mais sa bonne Maistresse le conserva vierge trente ans dans le monde, et trente-trois ans en Religion ; il estoit rude et seuer en son endroit, tout de cœur pour les autres ; les choses les plus basses et les plus viles luy estoient grandes et releuées, et tout ce qui est dans l'éclat luy sembloit rempli de tenebres. Il a trauaillé seize ans en

la Mission de la nouvelle France, toujours avec courage, toujours avec fermeté et toujours dans une profonde humilité. Comme il vid que sa memoire ne luy permettroit pas d'apprendre les langues, il se donna et dedia tout entierement au service des pauvres Sauvages et de ceux qui les instruisoient, s'abaissant avec une ardeur nonpareille aux offices les plus rudes et les plus ravaalez. Nos François et nos Peres s'estans rencontrés certain temps dans une grande necessité de viures, il alloit chercher des racines par les bois. Il apprit si bien à pescher qu'il soulageoit toute une maison par son travail, autant innocent que charitable.

Il estoit extremement delicat en l'obeissance, quelque empressement qu'il eût dans les affaires occurrentes, quelque difficulté qui se presentast à ses yeux, il estoit prest de tout quitter et de tout embrasser à la voix de son Superieur, sans examiner son pouuoir ou son industrie, desirant que la seule volonté de Dieu donnast le branle à ses actions, rebutant ie ne sçay quelle prudence, qui à force d'ouurir les yeux aux raisons trop humaines, les ferme à la beauté de l'obeissance; que s'il choquoit tant soit peu cette vertu, on luy voyoit à l'age de soixante ans, des larmes et des tendresses d'un ieune enfant qui auroit desagrée en quelque chose à son pere.

Quelqu'un le voyant entrer dans la caducité, luy proposa de retourner en France pour y passer plus doucement sa vieillesse : ie sçay bien, repartit-il, que la Mission est chargée et que ie tiens la place d'un bon ouvrier, ie suis prest de la soulager et d'obeir en tout ; mais ie serois bien aise de mourir dans le champ de bataille. Ce n'est pas que ie n'approuve la charité de ceux qui se voyans infirmes ou trop âgés pour apprendre à parler sauvage, font place à quelque bon ouvrier Evangelique ; mais pour moy ie sens cette inclination d'employer icy ma vie au service des pauvres Sauvages et de ceux qui les convertissent, et au secours que ie peux rendre aux François. Cette benediction luy a esté accordée, le desir de souffrir a fait

de son corps une victime, l'obeissance l'a égorgé, et la charité en a fait un holocauste qu'elle a bruslé et consommé en l'honneur de son Dieu, qui seul avec ses Anges fut spectateur de ce grand sacrifice. A tant du Pere de Noüe.

Pour le Pere Enemond Masse, il estoit natif de la ville de Lion ; il entra en nostre Compagnie à l'âge de vingt ans, il y a travaillé cinquante-deux, en suite desquels il est mort le douziesme de May de cette presente année, en la residence de S. Ioseph, âgé de 72. ans. Il s'est trouué dans une grande variété de temps et d'occupations bien differentes ; mais rien n'a paru dans le cours de sa vie, que l'ardeur qu'il auoit de souffrir dans les Missions estrangeres : c'est ce desir qui le fit entrer en nostre Compagnie ; ayant receu les Ordres sacrez, on le donna pour compagnon au R. P. Pierre Coton, Confesseur pour lors et Predicateur du Roy Henry le Grand. Le zele de convertir les Sauvages luy faisoit preferer leurs grandes forests à l'air de la Cour ; il pressa avec tant d'amour qu'enfin il fut enuoyé en l'Acadie, avec le P. Pierre Biart. Ils s'embarquerent à Dieppe l'an 1611. et furent les deux premiers de tous les Ordres Religieux qui entrerent dans cette partie de l'Amerique, qui porte le nom de la Nouvelle France. Il n'est pas croyable combien ces deux pauvres Peres souffrirent en ce nouveau monde : le gland fut quelques mois leur nourriture, ceux qui les deuoient proteger, les couuroient d'iniures ; ils furent emprisonnez et calomniez par ceux-là mesmes ausquels ils rendoient tous les devoirs d'amour et de charité ; l'un des principaux d'entre ceux qui les ont maltraitez, mourant par apres sans le secours d'aucun Ecclesiastique, disoit avec regret et avec douleur, qu'il payoit bien rudement les tourmens qu'il auoit fait souffrir à ces pauvres Peres.

S'estans écartez de cette habitation, un pirate Anglois les prit, et les ayant pillés, les amena dans son vaisseau ; ce nauire estant contraint d'entrer dans un port Catholique, fut pris pour un escumeur de mer : les Officiers de la

marine y entrent, le visitent; vne seule parole de ces deux prisonniers eust fait prendre le vaisseau et pendre tous les nautonniers; mais non seulement ils ne parlerent point, mais se cachèrent si bien qu'ils ne furent jamais apperceus; quand les visiteurs estoient d'un costé, les Peres se glissoient de l'autre. Les Heretiques voyant cette action, s'écrierent tout haut qu'ils auroient fait un grand crime de tuer ces deux Innocens, comme ils l'auoient pensé faire, quand la tempeste les ietta dans ce port habité par des Catholiques.

Au sortir de là, ces pirates se retirent en Angleterre, où ils furent accusez de quelques vols; mais eux ayant esprouvé la bonté de leurs prisonniers, ils les produisirent pour tesmoins: les Peres assurent qu'ils n'auoient point veu commettre l'action dont on les blamoit.

Enfin ils repasserent en France en l'équipage de deux pauvres gueux tout delabrez. Le P. Enemond Masse, ayant veu le pays de la Croix et les pauvres Sauvages sans secours, ne pouuoit viure; son corps estoit en l'ancienne France, et son cœur en la nouvelle: voyant que les portes luy estoient fermées du costé de la terre, il prend le chemin du Ciel, comme le plus seur en toutes bonnes entreprises. Il appelle les Croix et les souffrances de ce nouveau monde sa Rachel, et dit que pour la rauoir, il s'en va seruir Dieu aussi fidelement et aussi long-temps que Iacob seruit Laban, et pour mieux affermir ses resolutions, il les escriuit dans un papier qu'on a veu et leu à son deceu. En voicy les principaux articles.

Si Iacob a seruy quatorze ans pour Rachel, à combien plus forte raison dois-je seruir mon cher Maistre deux fois 7. ans pour la nouvelle France, mon cher Canadas, embelly d'une grande variété de Croix tres-aymables et tres-adorables? Un si grand bien, un si grand employ, vne vocation si sublime, en un mot le Canadas et ses delices qui sont la Croix, ne se peuuent obtenir que par des dispositions conformes à la Croix, c'est pourquoy il se faut resoudre à garder inuiolablement ce qui suit.

1. Jamais ne coucher que sur la dure, c'est à dire sans draps, sans mattelas, sans paillasse, il en faut neantmoins auoir en sa chambre pour n'estre veu que des yeux, ausquels on ne se peut cacher.

2. Ne porter point de linge, sinon au col.

3. Ne dire jamais la sainte Messe sans estre reuestu d'une haire: ces armes te feront souuenir de la Passion de ton Maistre, dont ce Sacrifice est le grand memorial.

4. Prendre tous les iours la discipline.

5. Toutes les fois que tu diseras sans auoir fait au préalable ton examen de conscience, quelque empeschement d'affaires que tu ayes, tu ne mangeras qu'un dessert comme on peut faire à la collation és iours de ieunes.

6. Tu ne donneras jamais à ton goust ce qu'il appeteroit par delices.

7. Tu ieusneras trois fois la semaine sans que personne s'en apperceioie, sinon celuy qui en doit auoir connoissance; comme tu ne prends ordinairement ton repas qu'à la seconde table, tu peux facilement cacher ces petites mortifications.

8. Si tu laisses sortir de ta bouche quelque parole qui choque tant soit peu la charité, tu ramasseras secrettement avec ta langue les crachas et les flegmes sortis de la bouche d'autrui.

Voila les brebis que gardoit ce Iacob pour espouser la belle Rachel, voila la monnoye avec laquelle il a achepté les Croix de la nouvelle France; Dieu ne pût resister à tant de desir, ny éconduire vne si fidelle perseuerance: il fut renuoyé en Canadas l'an 1625. il y trouua sa Rachel, c'est à dire les Croix en abondance. Les vaisseaux manquans de venir, la famine accueillit les François qui estoient en ce pays cy; c'est en ce temps-là que le Pere Enemond Masse et le Pere Anne de Noüe son compagnon cherchoient des racines pour conseruer leur vie, et qu'ils se firent l'un Jardinier et Labourneur, et l'autre Pêcheur et Bacheron, pour pouuoir subsister en ce bout du monde, où les ames

ont cousté aussi cher à Jesus-Christ, que les ames des Princes et des Monarques.

La fin de cette Croix fut le commencement d'une autre. Un François Anglois, ayant pris Kebec, fit repasser ce pauvre Pere en France ; que fera-il ? tous ces rebuts seront-ils pas capables de luy oster la pensée et l'amour d'une Rachel qui luy auoit paru si belle et qui estoit si laide, si difforme et si affreuse ? Les yeux et les esprits des hommes sont bien differents : ce que l'un appelle grandeur, l'autre l'appelle bassesse ; ces rigueurs estoient la douceur et la beauté de sa Rachel. Le poltron fuit sentant les coups, et le bon soldat s'anime à la veüe de son sang.

Ce pauvre Pere, se tenant comme un banné dans son pays natal, fait une promesse et un vœu à Dieu tout solennel de faire tous ses efforts pour mourir en la Croix de la nouvelle France. Dieu est le plus grand guerrier du monde, l'amour neantmoins et la perseuerance le desarmant : le Pere emporta ce qu'il demandoit, il rentre dans son pays de benediction l'an 1633. il y meurt l'an 1646. tout chargé d'ans et de merites au milieu des Sauvages, au salut desquels il auoit consacré toute sa vie et tous ses trauaux. Il receut tous les Sacremens de l'Eglise, et donna des preuves à sa mort de la tendresse qu'il auoit pour sa sainte Maistresse : car ne pouuant pour son extreme debilité ny parler, ny ouurer les yeux, ny se mouuoir qu'avec de grandes peines, si tost qu'on luy parloit de la sainte Vierge ou de son cher Epoux S. Ioseph, il donnoit des indices que cela luy agreoit extremement, priant qu'on luy donnast souuent cette douce nourriture et ce restaurant qui le faisoit viure.

Ceux qui l'ont connu plus particulièrement, ont remarqué en luy deux ou trois choses fort notables : il auoit un naturel vif, prompt et ardent ; ce luy fut un exercice de vertu tout le cours de sa vie ; cette ardeur donnoit un feu et une promptitude admirable à son obeissance et à sa charité, et les cheutes qu'il faisoit par fragilité, engendroient dans son ame une profonde humilité et un si

grand mépris de soy-mesme, qu'il se reputoit moins qu'un chien, quand la nature luy faisoit faire quelque saillie. Il naquait avec l'amour de la mortification : car dès sa petite ieunesse il faisoit du mal à son corps, notamment quand quelque petit bouillon de cholere vouloit échauffer son cœur.

Ayant oüy parler des trauaux du grand saint François Xavier dans les Indes, il eut quelque pensée de répandre son sang, ou du moins d'employer sa vie en quelque pays estranger pour le salut des ames. Cette pensée se change en desir, ce desir en resolution ; cette resolution croissant avec l'âge, luy fit demander l'entrée en nostre Compagnie, en laquelle il fut admis ; mais comme il auoit la veüe extremement foible, on parla de le renvoyer de la maison de probation : cela l'épouuante, il a recours à sa sainte Mere, la coniure avec une simplicité d'enfant de luy donner une marque de la volonté qu'elle a de sa perseuerance en la Compagnie, il prie avec ardeur, prend un Liure, l'ouure, lit sans difficulté les plus petits caracteres ; cela le console et le surprend, et efface de l'esprit de ses Superieurs la pensée de le renvoyer. Comme c'est l'une des espereues que nostre Compagnie prend de ceux qui s'y veulent enrooller, de les enuoyer en quelques pelerinages demandans l'aumosne, le bon Enemond Masse y fut enuoyé aussi bien que les autres, avec les desirs du mépris et des peines qui accompagnent cette espereue. Or il luy arriua dans son pelerinage qu'un Ecclesiastique de pieté et de condition le receut et ses compagnons aussi, avec des témoignages d'un respect et d'un amour extraordinaire : luy qui ne cherchoit que le mépris et la Croix fut d'abord saisi de crainte, s'imaginant que les rebuts du monde deuoient estre la marque de l'union qu'il vouloit auoir avec Dieu ; il entre dans sa simplicité ordinaire, a recours à la sainte Vierge, la coniure de changer les caresses de cet honneste homme en des froideurs, et sa charité en des rebuts, et qu'il prendroit ce changement pour un signe de sa perse-

uerance en la compagnie de son Fils. Cette priere, peut-estre moins discrete et moins reglée qu'innocente, fut oüye de la sainte Vierge : les paroles tarissent en la bouche de cet homme, son feu se change en glace, il renuoye ces pelerins par procureur sans leur ietter aucun regard. Depuis ce temps, ce bon Nouice se tint assésuré de sa perseuerance au service de son Seigneur et de sa bonne Maistresse, laquelle luy a fait vn present tres-particulier et tres-rare de la pureté. Les Peres qui l'ont frequenté et communiqué plus intimement, assurent que iamais il n'a resseny aucune rebellion en la chair. Ceux qui combattent et qui domtent cet aiguillon, comme S. Paul, ne sont pas moindres, mais il faut auoïr que c'est vne grande douceur d'estre deliuré de l'importunité de ces mouches d'Enfer.

Si sa pureté fut grande, sa charité ne fut pas moindre : elle le fit scieur d'aix et charpentier de nauire, avec le Pere Biart son compagnon ; ils firent des planches, et bastirent vne chaloupe ou vn batteau pour aller pescher de la moluë, afin de secourir l'habitation où ils estoient pressez d'vne extreme necessité. Ce bon Pere a fait toute sorte de mestiers, mais notamment celuy avec lequel on gagne le Paradis : il a si bien couru qu'il a emporté le prix ou la couronne ; il a nauigé si heureusement, qu'il est enfin arriué, mal-gré toutes les tempestes, au port d'vne glorieuse eternité.

CHAPITRE IV.

De la Mission des Martyrs commencée au pays des Iroquois.

Quand ie parle d'vne Mission Iroquoise, il me semble que ie parle d'vn songe, et neantmoins c'est vne verité ; c'est à bon droit qu'on luy fait porter le nom des Martyrs : car outre les cruautés que ces Barbares ont desia fait souffrir à quelques personnes amoureuses

du salut des ames, outre les peines et les fatigues que ceux qui sont destineez à cette Mission doiuent encourir, nous pouuons dire avec verité qu'elle a desia esté empourprée du sang d'vn Martyr, car le François qui fut tué aux pieds du Pere Isaac Iogues, perdit la vie pour auoir fait exprimer le signe de nostre creance à quelques petits enfans Iroquois ; ce qui choqua tellement leurs parens, que s'imaginant qu'il y pouuoit auoir quelque sort dans cette action, ils en firent vn crime et vn martyre tout ensemble.

Adioustez que s'il est permis de conjecturer en des choses qui donnent de grandes apparences, il est croyable (si cette entreprise reüssit) que les desseins que nous auons contre l'empire de Satan pour le salut de ces peuples, ne porteront point leurs fruits qu'ils ne soient arrousez du sang de quelques autres Martyrs. Le dessein toutesfois principal de cette denomination, est que cette Mission soit assistée du credit et laueur de ces saintes et sacrées victimes qui ont l'honneur d'approcher de plus près l'Agneau et de le suivre par tout. Mais entrons en discours.

Monsieur nostre Gouverneur ayant resolu d'enuoyer deux François au pays des Annierronnons, pour leur porter sa parole et pour leur tesmoigner sa ioye et son contentement sur la paix heureusement concludë, le Pere Isaac Iogues luy fut présenté pour estre de la partie. Comme il auoit desia acheté la connoissance de ces peuples et de leur langue avec vne monnoye plus precieuse que l'or et que l'argent, il fut bien-tost accepté ; les Iroquois l'agrèerent, et luy qui auoit soustenu le poids de la guerre, n'estoit pas pour reculer dans la paix. Il fut bien aise de sonder leur amitié, apres auoir éprouué la rage de leur inimitié ; il n'ignoroit pas neantmoins l'inconstance de ces Barbares, la difficulté des chemins luy estoit presente comme à vn homme qui l'auoit experimentée, il voyoit les dangers où il se iettoit ; mais qui ne risque iamais pour Dieu, ne sera iamais gros marchand des richesses du Ciel. Il fut plustost prest qu'on ne

luy eut fait la proposition. Monsieur le Gouverneur jugea à propos d'enuoyer de plus le sieur Bourdon habitant du pays, qui moustra d'autant plus de courage pour le bien public, qu'il abandonna sa famille pour se jeter dans des hazards qui ne sont jamais petits parmy ces Barbares.

Les Algonquins, voyant qu'un Pere s'embarquoit, luy donnent aduis de ne point parler de la Foy de prime-abord : Car il n'y a rien, disoient-ils, de si rebutant au commencement que nostre doctrine, qui semble exterminer tout ce que les hommes ont de plus cher, et pource que vostre longue robe préche aussi bien que vostre bouche, il seroit à propos de marcher en habit plus court. Cét aduis fut écouté, et l'on crût qu'il falloit traiter les malades en malades, et se comporter parmy les impies comme on fait parmy les heretiques, qu'il falloit se faire tout à tous, pour les gagner tous à Jesus-Christ.

Ils partirent le 16. de May des Trois Rivières, et le 18. veille de la Pentecoste, ils s'embarquerent à Richelieu sur la riviere des Iroquois ; ils estoient conduits par quatre Iroquois Annierronnons, deux ieunes Algonquins les accompagnoient dans leur canot particulier chargé des presens qu'ils alloient faire pour la confirmation de la paix. Le Saint Esprit, auquel est dédié le plus grand bourg des Iroquois, la feste duquel s'alloit commencer en l'Eglise au moment de leur depart, leur donnoit desia un avant-goust du bon-heur de leur voyage.

Ils arriuerent la veille du S. Sacrement au bout du lac qui est joint au grand lac de Champlain. Les Iroquois le nomment Andiatarocté, comme qui diroit, là où le lac se ferme. Le Pere le nomma le lac du S. Sacrement.

Ils le quitterent le iour de cette grande Feste, poursuiuans leur chemin par terre avec de grandes fatigues : car il falloit porter sur leur dos leurs paquets et leur bagage, les Algonquins furent contrains d'en laisser sur le bord de ce lac une grande partie.

A six lieuës de ce lac, ils passerent

une petite riviere que les Iroquois appellent Oïogué ; les Hollandois qui sont placez dessus, mais plus bas, la nomment Riviere van Maurice.

Le premier iour de Iuin, leurs guides, accablés sous leur faix et sous le travail, quitterent le chemin qui conduit à leurs bourgs, pour passer par un certain endroit appelé en leur langue Ossaragué ; ce lieu (au rapport du Pere) est fort remarquable pour la pesche d'un petit poisson gros comme le hareng. Ils esperoient trouver là quelque secours : en effet on leur presta des canots pour porter leur bagage iusques à la premiere habitation des Hollandois, éloignée de cette pesche d'environ dix-huit ou vingt lieuës.

Dieu a une conduite toute pleine d'amour : sa bonté fit faire ce destour pour donner quelque secours à la pauvre Therese, jadis Seminariste des Ursulines : ils la rencontrèrent en cet endroit. Le Pere luy rafraichist la memoire de son deuoir, et la confessa avec une grande satisfaction de son ame.

Le 4. de Iuin, ils mirent pied à terre à la premiere habitation des Hollandois, où ils furent fort bien receus par le Capitaine du fort d'Orange ; ils en sortirent le seizième du mesme mois, accompagnez et soulagez des Iroquois qui se trouuerent en ce quartier là. Le lendemain au soir ils arriuerent en leur premiere bourgade appelée Oneugisré, jadis Osserrion. Là il fallut demeurer deux iours pour estre considerez et bienveignez de ces peuples, qui venoient de toutes parts pour les voir ; ceux qui auoient autresfois mal-traité le Pere, n'en faisoient plus aucun semblant, et ceux que la compassion naturelle auoit touchez à la veüe de ses tourmens, receuoient une ioye sensible de le voir dans une autre posture et dans un employ considerable.

Le 10. de Iuin, honoré par la feste de la sainte Trinité, il donna ce nom Sacro-saint à cette bourgade. Il se fit à mesme temps une assemblée generale de tous les principaux Capitaines et des anciens du pays : là furent exhibez les presens que le sieur de Bourdon portoit

avec le Pere ; là se trouuerent aussi les deux Algonquins qui les accompagnoient.

Le silence fait, le Pere expose la parole d'Onotio et de tous les François, marquée par les presens dont i'ay donné l'explication au Chapitre precedent ; il tesmoigne la ioye qu'on a receuë à la veuë des Ambassadeurs, et le contentement de tout le monde pour la conclusion de la paix entre les François, les Iroquois, les Hurons et les Algonquins ; il assure que le feu de conseil est allumé aux Trois Riuieres, il presente vn collier de 5000. grains de Porcelaine pour briser les liens du petit François captif en leur pays, et autant pour la deliurance de Therese ; il les remercie de ce qu'ils auoient refusé les testes des Montagnais ou des Algonquins massacrez par les Sokoquois. Il fit en particulier vn present de 3000. grains de Porcelaine à l'vne des grosses familles des Annierronnons répandue dans leurs trois bourgades, pour tenir vn feu tousiours allumé, quand les François les viendroient visiter.

Sa harangue fut bien écoutée et ses presens tres-bien receus ; il parla en suite pour les Algonquins, qui n'auoient pas connoissance de la langue Iroquoise et qui estoient vn peu honteux pour le defect d'vne grande partie de leurs presens : car de 24. robes de peau d'Eslan, ils en auoient laissé 14. en chemin, comme nous auons remarqué. Le Pere les excusa sur la blesseure de l'vn de ces deux ieunes hommes, sur la pesanteur du fardeau et sur la difficulté des chemins ; il ne laissa pas de donner le sens de toutes ces paroles, de specifier tous ces presens, en sorte que l'assemblée en fut satisfaite ; si bien que par apres les Iroquois respondirent par deux presens qu'ils firent aux Algonquins, et en enuoyerent deux autres aux Hurons.

Pour ce qui concernoit Onotio et les François, en faueur desquels ils auoient fait la paix avec leurs alliez, ils respondirent avec plus de pompe et avec vn grand tesmoignage d'affection.

A la demande du petit François, ils tirerent vn collier de 2000. grains :

Voilà, dirent-ils, le lien qui le tenoit captif, prenez le prisonnier et sa cadene et en faites selon la volonté d'Onotio.

Pour Therese, qu'ils auoient mariée depuis sa captiuité, ils respondirent qu'elle seroit renduë, si tost qu'elle seroit de retour dans leur pays, et pour tesmoignage de la verité de leur parole, ils offrirent vn collier de 1500. grains de Porcelaine. La famille dont nous auons parlé, qui se nomme la famille des Loups, asscura les François, par vn beau present de 36. palmes de Porcelaine, qu'ils auroient tousiours vne demeure assurée parmy eux, et que le Pere en particulier trouueroit tousiours sa petite natte toute preste pour le recevoir, et vn feu allumé pour le chauffer. Tout cela se fit avec de grands témoignages de bienueillance.

Mais quelques esprits deffians ne regardoient pas de bon œil vn petit coffre que le Pere auoit laissé pour assurance de son retour ; ils s'imaginoient que quelque mal-heur funeste à tout le pays estoit renfermé dans cette cassette : le Pere, pour les des-abuser, l'ouurit et leur fit voir qu'il ne contenoit autre mystere que quelques petits besoins dont il pourroit auoir affaire.

Le m'oublis quasi de dire que le Pere ayant remarqué dans l'assemblée quelques Iroquois du pays des Onondæronnons, il leur fit publiquement vn present de 2000. grains de Porcelaine, pour leur faire entendre le dessein qu'auoient les François de les aller voir en leur pays, et que par auance il leur faisoit ce present, afin qu'ils ne fussent point surpris à la veuë de leurs visages ; qu'au reste les François auoient trois chemins pour les aller visiter, l'vn par les Annierronnons, l'autre par le grand Lac qu'ils nomment Ontario ou Lac de S. Louys, le troisieme par le pays des Hurons. Quelques-vns des anciens firent paroistre de la surprise à cette proposition : Il faut, dirent-ils, prendre le chemin qu'a frayé Onotio, les autres sont trop dangereux : on n'y rencontre que des gens de guerre, des hommes peints et figurez par le visage, des

masses et des haches d'armes qui ne demandent qu'à tuer, que la voye qui conduit en leur pays estoit maintenant toute belle et toute applanie, et bien assurée ; mais le Pere poursuivit sa pointe, ne croyant pas qu'il fut à propos de dépendre des Annierronnons, pour monter dans les Nations plus hautes, il mit son present entre les mains des Iroquois, qui promirent en presence des Onondaëronnons de l'aller presenter aux Capitaines et aux anciens de leur pays. Voila comme les affaires publiques se terminerent, dans lesquelles le Pere ne s'oubloit pas des plus secretes et des plus importantes : il ramassa quelque peu de Chrestiens qui sont encore là, les instruisit et leur administra le Sacrement de Penitence ; il fit souvent la ronde par les cabanes, visita les malades, et ennoya au Ciel par les eaux du Baptesme quelques pauvres creatures mourantes, mais des riches predestinez.

Après toutes ces assemblées, les Annierronnons presserent le depart des François, disans qu'une troupe d'Iroquois d'en-haut estoit partie pour attendre au passage les Hurons qui devoient descendre aux François, et que ces guerriers tireroient de là à Montreal pour venir passer devant Richelieu, et remonter en leur pays par la riuere des Iroquois : Nous ne croyons pas, disoient-ils, qu'ils vous fassent aucun mal quand ils vous rencontreront, mais nous craignons pour les deux Algonquins qui sont avec vous.

Le Pere leur dit là dessus fort à propos, qu'il s'estonnoit comme ils permettoient à ces hauts Iroquois de descendre dans leur district et de venir faire la guerre dans leurs limites, descendans les sauts et les cheutes d'eau qui estoient du ressort et dans les marches des Annierronnons. Nous leur en auons donné auidis, répondent-ils. Quoy donc, fit le Pere, méprisent-ils vostre parole ! ne voyez-vous pas qu'on vous imputera tous les desordres qu'ils pourroient commettre ? Ils ouurirent les yeux à cette raison et promirent d'y apporter vn remede efficace.

Pour conclusion, le Pere, nos François

et leurs guides partirent du bourg de la sainte Trinité, le 16. de Iuin, ils cheminerent quelques iours par terre, non sans peine : car il faut faire comme les cheuaux d'Arabie, porter ses viures et son bagage ; les ruisseaux sont les hostelleries qu'on rencontre. Estans arriuez sur le bord du Lac du S. Sacrement, ils firent des canots ou de petits bateaux d'écorces dans lesquels s'estans embarquez, ils ramerent et voguerent iusques au 27. du mesme mois de Iuin, qu'ils mirent pied à terre à la premiere habitation des François située sur la décharge de la riuere des Iroquois dans le grand fleuve de S. Laurens.

Voila le commencement d'une Mission qui doit donner de l'ouverture à quantité d'autres parmy des Nations bien peuplées. Si ces chemins sont parsemez de Croix, aussi sont-ils tous remplis de miracles : car il n'y a point d'industrie ny de puissance humaine qui ait pû changer la face des affaires si soudainement, et nous tirer du dernier desespoir où nous estions reduits ; il n'y a ny presens ny eloquence qui ait pû conuertir en si peu de temps des cœurs enragez depuis tant d'années : ie ne sçay ce qu'on ne doit point esperer après ces coups de la main du Tout-puissant, qu'il soit beny au delà des siècles et au delà de l'éternité.

Le Pere Isaac logues, entierement appliqué et affecté à cette Mission, après auoir rendu compte de sa commission, ne songeoit qu'à renoüer vn second voyage pour s'y en retourner, et sur tout auarauant l'hyuer, ne pouuant souffrir d'estre si long-temps absent de son épouse de sang. Enfin il fit si bien qu'il en trouua l'occasion sur la fin de Septembre, et partit des Trois Riuieres le 24. de ce mois, en compagnie d'un ieune homme François et de quelques Iroquois et autres Sauvages ; nous auons appris qu'il auoit esté abandonné en chemin de la pluspart de ses compagnons et qu'il continuoit son voyage : il va à dessein d'y passer l'hyuer, et dans toutes les occasions qui se presenteront, ménager l'esprit et l'affection des Sauvages, mais sur tout les affaires de Dieu

et les richesses du Paradis ; il a bien besoin de bonnes prieres pour le succez d'une entreprise si difficile.

CHAPITRE V.

De la residence de S. Ioseph à Sillery.

La Residence de S. Ioseph a recueilly les premiers fruits de la graine de l'Evangile semée en ce nouveau monde, elle a imité les choses bonnes, qui se communiquent d'autant plus qu'elles ont de bonté. Son flambeau a répandu sa lumiere bien loin au deçà et au delà des rives du grand fleuve, son ardeur et son feu ont fait ressentir leur chaleur dans des regions quasi inconnues à l'Esté, où l'Hiver tient tousiours vn magazin de neige et de glace.

Les superstitions et les Sorciers sont bannis de cette Residence, il ne reste quasi plus personne à baptiser de ceux qui s'y retirent ordinairement, le peu de Chrestiens qui la composent fait vn escadron merueilleusement puissant devant Dieu. Leur course a porté la Foy en diuers endroits, et leur bon exemple a gagné quantité de Sauvages. Ceux de Tadoussac se mocquans d'eux au commencement, furent enfin touchez de leur patience et de leur constance ; si bien qu'ils vinrent demander à Kebec qu'on leur enuoyast des Peres pour les instruire. Cela leur fut accordé l'an 1644. depuis ce temps-là, on a tousiours continué de les visiter et de leur enseigner la vraye doctrine de Iesus-Christ. Ils l'ont embrassée avec tant de ferueur et l'ont publiée avec tant de zele dans les Nations du Nord, que ces grandes forests qui n'entendoient que les hurlemens des loups, retentissent maintenant des voix et des Cantiques de Iesus-Christ.

Les Attikamegues, qui habitent au Nord des Trois Riuieres, ont receu la Foy des Chrestiens de S. Ioseph : l'un des Capitaines de cette residence a tiré

son origine de cette nation, les visites qu'ils ont fait de part et d'autre leur ont donné vne nouvelle alliance qui regarde l'Eternité. Vne bonne veufue desia bien âgée a fait des merueilles en ce pays-là, allant visiter ses neveux et ses nieces, elle se mit à prescher avec tant de succez, et à instruire ses compatriotes avec tant de bon-heur, que plusieurs venans par apres en nos habitations pour demander le Baptesme, scauoient non seulement les principaux articles de nostre creance ; mais encore les prieres et les petits exercices d'un bon Chrestien. Cette pauvre femme a fait trois voyages parmy ces peuples, non pas tant pour voir ses parens et ses Alliez, que pour les engendrer en Iesus-Christ. L'ayme bien mes parens et mes enfans, disoit-elle, mais ie les quitterois tous tres-volontiers, et toutes les richesses des François pour la conuersion d'une seule ame. Ces fructs sont sortis du parterre du glorieux S. Ioseph.

Ce n'est pas tout, les Abnaquois que nous auons entre l'Orient et le Midy, ont fait vne telle alliance avec nos Neophytes, que quelques-vns d'entre eux s'estans fait baptiser demeurent maintenant à S. Ioseph ; et pour autant que le feu est tousiours feu, c'est à dire tousiours agissant, ces nouveaux Chrestiens prirent resolution ce Printemps dernier de faire vne course en leur país, d'y publier la Foy, et de scauoir des principaux de leur nation, s'ils n'auroient point pour agreable de prester l'oreille aux Predicateurs de l'Evangile : ils ont tenu leur parole, et enfin sont retournez le 14. du mois d'Aoust, et le quinzième, apres auoir assisté à vne solennelle procession qu'on fait à Kebec ce iour là en l'honneur de la sainte Vierge, pour luy presenter la personne du Roy et tous ses Estats, le plus considerable d'entr'eux nous parla en ces termes. Je vous auois promis ce Printemps que ie me transporterois en mon país, que i'y porterois les bonnes nouvelles de l'Evangile, et que ie scaurois des anciens quel amour ils pourroient auoir pour nostre creance. Comme ils ont beaucoup d'inclination pour mon

frere Noël Negabamat que voila, l'ay jetté dans leurs oreilles les paroles qu'il m'auoit mises en bouche, ie leur ay dit que mon frere faisoit grand estat de leur amitié, mais que cette amitié estoit bien courte qui se terminoit avec la vie, qu'il se falloit encore aymer apres la mort, et que s'ils ne croyoient en Dieu, leur separation seroit eternelle : ie leur ay parlé de la beauté du Ciel et des horreurs de l'Enfer. Apres m'auoir entendu, trente hommes me dirent qu'ils embrasseroient nostre creance. Dix femmes me donnerent la mesme assurance. Tous les autres m'exhorterent de venir querir vn Pere, et qu'ils seroient bien aises de l'écouter deuant que d'engager leur parole.

Vn Capitaine qui a veu la pieté des Chrestiens de S. Ioseph, se trouuant en cette assemblée, dit des merueilles de nostre creance, protestant qu'il se feroit baptiser au plus tost, et qu'il ne souffriroit auprès de soy aucune personne qui n'eust volonté de se faire instruire. Voila, disoit cet Ambassadeur Chrestien, les pensées et les resolutions de mon païs ; voyez si vous me voulez donner vn Pere, mes gens se doiuent assembler tous en mesme endroit pendant l'hyuer prochain, pour entendre en paix et en repos la voix de celuy que vous enuoyerez.

Cette demande a paru si sainte et si raisonnable, qu'on n'a pû l'éconduire. Le Pere Gabriel Dreuillettes, qui a desia vescu parmy les Algonquins dans leurs grandes courses, est allé passer le plus fascheux temps de l'année avec ces Abnakiens, bien resolu de viure et de mourir en la Croix de Iesus-Christ. Il pourra pleinement satisfaire aux desirs qu'il a de souffrir, c'est ce qu'il peut attendre de plus constant et de plus assuré parmy ces peuples. Les fruicts qu'on pourra recueillir de cette Mission avec le temps, prouueront originairement des enfans du grand S. Ioseph : cette Mission a esté surnommé de l'Assomption.

Les Algonquins de l'Isle ont eu beaucoup d'occasion de profiter de la vertu et du bon exemple de ces premiers

Chrestiens, aussi est-il vray que quelques-vns ont marché sur leurs pistes ; mais on diroit qu'une partie de ces miserables sont dans vn sens reprouné. Les Hurons plus éloignez, descendants vers les François, ont admiré la Foy de ces bonnes ames, et quelques-vns ont esté touchés iusqu'à les vouloir imiter.

Vn Capitaine de leur nation qui a passé l'Hyuer à Kebec, disoit ce Printemps à Montreal, que les Chrestiens de S. Ioseph estoient les vrais creans. En effet, c'est le nom que leur donnent tous les autres Sauvages, et si quelqu'un d'entr'eux veut témoigner de la ferueur : le m'en iray, dit-il, demeurer parmy les creans, c'est à dire parmy les Chrestiens de S. Ioseph.

Il faut confesser que si plusieurs Sauvages auoient la politesse des François, et s'ils se produisoient avec autant de graces, qu'ils rauiroient les yeux et les cœurs de ceux qui verroient le fond de leurs ames. Ils ne peuuent souffrir qu'aucun infidele demeure dans leurs cabanes, qu'il ne donne des indices de sa conuersion ; ils visitent ceux qui ont quelque differend, leur donnent de bons aduis, leur font des presens pour les faire rentrer en leur deuoir ; les parens commencent de prendre vn soin tout particulier d'apprendre les prieres à leurs enfans, de les amener à confesse, de les faire souuenir de leurs pechez. Vne bonne femme disoit à sa petite fille : Mon enfant, voila les offenses que tu as commises, ne t'en oublie pas, demandes en pardon à Dieu, et me dis au retour de confesse si tu n'as rien oublié.

Leur deuotion à la sainte Messe est toute aymable et toute particuliere, ils l'entendent tous les iours avec vne grande modestie. Il n'y a Casuiste si rigoureux qui obligast aucun homme de se transporter à l'Eglise dans les rigueurs d'un froid étrangement piquant, lors que la distance est notable : ny les montagnes, ny les vallées, ny la longueur du chemin, ny les glaces, ny les neiges, ny le vent, ny le froid n'empeschent ny les hommes, ny les femmes, ny les enfans de venir tous les iours à

la Chapelle pour y entendre la sainte Messe. Les Peres nouvellement arriüés nous disent qu'on ne conçoit nullement en France ce qu'ils voyent de leurs yeux. Ces bonnes gens viennent de fois à autre pendant le iour, visiter le saint Sacrement ; ils apportent leurs enfans, les presentent à Dieu avec des tendresses veritablement amoureuses. Voicy la priere de quelques parens : Toy qui as tout fait, tu sçais tout, tu vois au delà bien loing tout ce qui arriuera ; voicy mon enfant, si tu connois qu'il ne veuille point avoir d'esprit quand il sera grand, s'il ne veut point croire en toy, prends-le deuant qu'il l'offense ; tu me l'as presté, ie te le rends, mais comme tu es tout puissant, si tu luy veux donner de l'esprit et me le conseruer, tu me feras plaisir.

La pauvreté des Sauvages est si grande, et leurs viures si miserables, excepté quelques iours, qu'ils tuent des animaux en abondance, et encore en mangent-ils la viande sans pain, sans sel et sans autre saulce que l'appetit, qu'on n'a point creu iusques à present qu'il fallust leur parler de ieusne, ny d'abstinence de chair, sinon par deuotion. Cependant ils se rendent par fois si religieux en ce point, qu'ils passeront des iours entiers sans manger quoy que ce soit, plustost que de manger de la chair qui en verité est pire que le plus pauvre pain du monde, tant elle est seiche et dure, ayant esté boucanée à la fumée.

Si quelqu'un tombe dans quelque faute publique, ou il en tire luy mesme le chastiment, ou les autres ne manqueront pas de luy en faire porter la peine et la penitence. Il n'y a pas long-temps qu'un Capitaine venant à l'Eglise, appella le Pere qui s'en alloit à l'Autel, il luy dit : Mon Pere, j'entendray la Messe hors l'Eglise, ie ne merite pas d'y entrer. Pourquoi, luy fit le Pere ? J'ay beu avec des gens qui ont excédé. As-tu excédé toy-mesme, dit le Pere ? Non, mais j'ay beu avec ceux qui l'auoient fait. Cela ne doit point empescher que tu n'entres en l'Eglise. Ie te prie, mon Pere, repart ce bon Neophyte, que ie

sois puny afin que les autres hayssent la boisson qui nous perd. Au reste, qu'il pleuue, qu'il gresle, que le lieu soit sale ou fangeux, ils se tiennent découuerts à la veüe de tout le monde.

Il y auoit quelque different dans vn mesnage : la dispute se rendit publique en sorte qu'ils se vouloient quitter l'un l'autre, selon leur ancienne coustume. Vn des principaux Chrestiens sçachant que le diuorce prouenoit plustost du costé du mari que de la femme, se leua à la fin de la Messe. Arrestez-vous, dit-il à l'assemblée, nous auons icy vn homme qui deshonne la priere, il parle de quitter sa femme, qu'il sçache que nous ne souffrirons iamais qu'il en prenne vne autre. Nous sommes Chrestiens, nous croyrons. Mais où est-il ? qu'il paroisse, ie le puniray moy mesme s'il ne rentre en son deuoir. Toute l'assistance approuua ce discours ; le Pere se tournant fut bien estonné d'entendre ce Predicateur, le coupable encore plus : il ne dit iamais mot, il s'en retourna doucement vers sa femme. Cet excès, qu'on scait bien reduire à son point, donne plus de ioye que de tristesse. La conclusion fut que le mari et la femme se vinrent confesser et communier au premier iour.

On a beau deffendre le commerce de vin et d'eau de vie avec les Sauvages, il se trouue tousiours quelque ame lasche qui pour tirer vn peu de poil de Castor, fait passer au clair de la Lune quelques bouteilles dans leurs cabanes. Les Capitaines crient et tempestent, mais il est tres-difficile de bannir entierement ce desordre. Quelques-vns ayans donc excédé, se voulurent punir et chastier eux-mesmes. L'un d'eux, à l'yssuë du sacrifice de la Messe, s'écria : Mes freres, puis que vous auez eu connoissance de nostre peché, il faut que vous en voyez la penitence ; ça, ça, dit-il à ses complices, payons à Dieu ce que nous luy auons dérobé par nostre offense : ie sçay bien que ceux qui ne croyent pas se mocqueront de nous, mais il ne faut pas que leurs gausseries nous empeschent de satisfaire pour nos offenses. Cela dit, il tire vn grand fouët,

il se fait rudement fustiger par vn autre, et puis il n'épargne non plus les épaules des coupables qu'on n'auoit pas épargné les siennes. Les femmes faisoient voir ce spectacle à leurs enfans : Hé bien, leur disoient-elles, serez-vous méchans ? mentirez-vous iamaïs ? voyez comme on traite les desobeysans.

Vn payen enuélé dans la mesme faute, se presenta pour l'expié par la peine ; mais on luy dit que l'Eglise ne luy estoit point encore ouuerte. Ce qui consola les Chrestiens, croyans que Dieu les preferoit aux Infideles acceptant leur penitence.

Vn ieune garçon, ayant beu avec les autres, et voyant qu'on ne luy disoit mot, s'en alla par apres se plaindre au Pere de ce qu'on ne l'auoit pas puny comme les coupables, demandant du moins la permission de se battre soy-mesme en particulier. La nature apprend aux plus barbares que tout peché merite chastiment ; mais il faut aduoier que ceux qui connoissent bien les Sauvages, qui sont éloignez depuis tant de siècles de toute soumission et de tout acte de iustice, ne sont pas peu estonnez de voir ce changement si peu attendu. Dieu veuille que cette ferueur leur dure vn long-temps.

Vn Sauvage étranger qui se trouua enuélé dans cette penitence, demanda pourquoy les François qui commettoient les mesmes fautes, ne subissoient pas les mesmes peines. Les autres Sauvages luy respondirent, que la Iustice ou le Capitaine des François prenoit connoissance de leurs crimes, et qu'ils en auoient veu chastier de leurs yeux, mais qu'ils aymoient mieux estre punis dans l'Eglise par l'ordre des Peres.

Il est vray que ces penitences publiques sont necessaires en ces premiers commencemens, et notamment parmy des Sauvages. Premièrement, pource que les Payens se scandalisent fort aisément des fautes des nouveaux Chrestiens, et si on n'en tiroit quelque châ-timent public, ils attribueroyent le peché, non pas tant à la personne qui le commet comme à la doctrine que les Neo-

phytes embrassent et qu'ils professent. En second lieu, les Capitaines Sauvages n'ayans aucune Iustice réglée, ny aucune autorité de punir les defauts de leurs gens, nous sommes contrains de leur seruir de peres et de iuges, empeschans les desordres par quelques chastimens qu'ils acceptent fort volontiers ; mais les dereglemens que les vaisseaux à l'ordinaire apportent par leurs boissons, nous font abandonner cette charité et remettre à la Iustice du pays la punition des yuogneries trop frequentes, pendant qu'ils sont ancrez en nos ports.

Les Relations precedentes ont fait mention de la mort toute sainte d'un Neophyte nommé François Xavier Naskamat : c'est celuy qui avec Noël Negabamat a ietté les premiers fondemens du Christianisme en la residence de S. Ioseph. Il laissa deux enfans, vn garçon et vne fille : celle-cy est mariée et mene vne vie fort Chrestienne. Son fils qui se nommoit Vincent Xavier NipikiSigan, fut miserablement blessé à mort cet Automne dernier par les Sokoquois, dont nous auons parlé cy-dessus : ce pauvre homme fut rapporté à Kebec et conduit à l'Hospital où il a esté recen et traité avec vne grande charité ; voyant que ses playes estoient incurables, il voulut mourir avec les Chrestiens de S. Ioseph, il a raui et en sa maladie et en sa mort tous ceux qui connoissoient les touches de son cœur. L'une des plus estranges passions des Sauvages, c'est la vengeance contre leurs ennemis : on ne pouuoit au commencement leur persuader que ce fust bien fait de prier pour eux, ils en estoient scandalisez : Tu ne nous aymes pas, disoient-ils au Pere qui leur donnoit ce conseil ; cette priere ne vaut rien, quel bien nous peut-il arriuer que Dieu benisse ou secoure nos ennemis. Ceux qui croyent ont bien changé de langage ; celuy-cy traitreusement mas-sacré, sans iamaïs auoir commis aucun acte d'hostilité contre cette nation qu'ils ne vouloyent point auoir pour ennemie, non seulement pardonna à ses meur-triers, mais il pria souuent Dieu qu'il

les benist, qu'il leur fit la grace de se convertir, et lors qu'on luy porta le Viatique, apres auoir reitéré les prieres qu'il faisoit pour eux, il promit d'un accent qui touchoit tous les assistans qu'il se souuiendrait d'eux au Ciel et qu'il demanderoit à Dieu leur salut, et la connoissance de Jesus-Christ à toute leur nation ; cette mort a esté precieuse devant Dieu et devant les hommes.

Sa femme a monsté vne charité et vne constance admirable à seruir son pauvre mari : elle auoit receu vn coup de hache de ces traistres, ils luy auoient enléué vne partie de la peau de la teste avec ses cheveux, bref ils l'auoient laissée pour morte, mais ses blessures n'estant pas mortelles, si tost qu'elle se peust traîner, elle donna de l'estonnement à tous ceux qui connoissent le genie des Sauvages. Si tost qu'un mari est en estat de ne plus recourir sa santé, sa femme le quitte et l'abandonne, le laissant entre les mains de ses parens, s'il en a ; s'il n'en a point, elle luy auance ses iours pour le delivrer, et elle aussi de la peine que cause vne grande maladie ; le mari en fait autant à sa femme en cas pareil. Cette barbarie n'est plus parmy ceux qui reçoivent et qui conseruent la Foy : ce flambeau leur fait voir la beauté de la charité coniugale, mais il n'oste pas pourtant les inclinations d'une nature nourrie dedans ces habitudes depuis la naissance des siècles. Cette femme vrayement forte et fidele, pansoit tous les iours son mari, souffrant la puanteur de ses playes dont elle essuyoit continuellement le pus. Elle disoit par fois en elle-mesme : le sens bien que ie suis Chrestienne ; car sans cela il ne me seroit pas possible de demeurer vn iour auprès d'un homme qui me choque les sens si rudement, et cependant ie ne scaurois m'éloigner de luy. C'estoit sans doute vne grace bien particuliere, et vn effet du Sacrement de Mariage.

Ce pauvre patient auoit vne petite fille qu'il auoit consacrée à Dieu dès le iour de sa naissance, luy promettant qu'il la porteroit à estre vierge toute sa vie. Il la donna dès sa petite enfance aux

Meres Vrsulines : il n'est pas croyable combien ces bonnes Meres faisoient estat de ce petit enfant, elles admiroient ses bonnes inclinations et la douceur de son naturel ; on eust dit que sa plus grande recreation estoit de prier Dieu, iamais en quelque humeur qu'elle fust, elle ne refusoit de le faire ; quand elle pleuroit, comme font les enfans, si on luy disoit : Prions Dieu, aussi-tost joignant ses petites mains, elle arrestoit ses larmes et prononçoit ses prieres qu'elle scauoit parfaitement dès l'age de trois ou quatre ans. Son pere se voyant proche de la mort, la voulut voir : on la tire du Seminaire, on la conduit vers ce pauvre mourant, on la luy presente. Elle estoit si gentiment vestuë, et elle le salua avec tant de graces qu'il en fut rayé. Il ne se peut contenir de l'embrasser, il la baise, il la prend sur son lit, la tient dans son sein, luy donne mille benedictions, luy congratulate d'estre tombée en si bonne main, il luy parle comme si elle eust eu cinquante ans : Adieu, ma fille, ie m'en vay au Ciel, ne t'attriste point de ma mort, sois bien obeissante aux filles vierges, elle sont tes plus proches parentes, ne les quitte iamais : quand tu seras grande, elles te diront ce qu'il te faudra faire. Cet amour trop ardent fit mourir cette pauvre enfant, elle prit la fiebvre dans l'haleine et dans la bouche mourante de son pere, comme elle estoit fort tendre, n'ayant pas plus de cinq ans, l'air corrompu s'empara bien aisément de son petit corps, et luy causa vne maladie qui l'enuoya six mois apres au tombeau.

Son pere estant mort, on en sceut bien-tost la nouvelle au Seminaire où on l'auoit reportée. Sa maistresse la mena devant le saint Sacrement pour la faire prier Dieu pour son ame. Ayant fait sa priere, elle se tourna elle-mesme vers sa maistresse et luy dit : Iesus sera-il pas mon pere, puisque ie n'en ay plus ? La Vierge sera aussi ma mere, et vous serez mes parentes, mon pere me l'a dit. Elle raconta aux Meres tout ce que son pere luy auoit recommandé.

Sa fievre se faisant de plus en plus

connoistre, l'allita en sorte qu'elle n'en releua plus. Elle se voulut confesser, le Pere qui l'écouta en fut rauy, ne croyant pas qu'un enfant qu'il vouloit consoler, eust eu iamais tant de iugement. On luy demanda si elle ne seroit pas bien aise de voir Nostre Seigneur, *napik nisadkiha missi kakichitdtz*, répondit-elle, entierement l'ayme celuy qui a tout fait ; et là dessus elle expira, avec la ioye et les regrets de toutes ces bonnes Meres.

L'embaras que la vennë des vaisseaux apporte, nous fit reietter le Iubilé de l'an passé en vn temps plus commode pour le gagner avec plus de repos, on le publia quelques iours deuant la naissance du Sauueur. Les Chrestiens de S. Ioseph qui n'auoient point encore oüy parler de cette deuotion, s'y preparerent avec vne affection toute extraordinaire. On leur dit que les dispositions pour obtenir ce pardon, estoient le ieusne, l'aumosne, et la priere ou l'oraison : pour le ieusne, ils le garderent bien aisément ; car ils n'auoient pas beaucoup de choses à manger en ce temps-là, vn bon-heur neantmoins le rendit plus meritoire et plus remarquable. Vn chasseur ayant fait rencontre d'un Caribou, qui n'est pas tout à fait si gros qu'un de nos bœufs de France, le poursuuiuit et le rua par terre : la famine estoit en leurs cabanes, le desir de manger de la viande fraische les tentoit fortement, iamais neantmoins aucun Chrestien n'en voulut gouter, les iours qu'on leur auoit ordonné de ieusner, non pas le Chasseur mesme ; bien dauantage, quelques Payens de sa cabane voyans cet exemple, ne touchèrent non plus à cette chair, que si elle eust esté empoisonnée.

Pour l'aumosne, ils auoient plus de peine : car ils ne scauoient que donner, l'or et l'argent n'ont point de cours parmy ces peuples, et leur pauvreté les dispensa aysément d'estre prodigues. Si fallut-il pour contenter leur deuotion qu'ils accomplissent cét article. Les vns apportoiert quelques grains de Pource-laine, les autres vn petit morceau de chair ; il y en eut vn qui presenta vn

petit plat d'écorce plein de raisins qu'il auoit achepté des François. En vn mot, on donna toutes leurs aumosnes à l'un des Capitaines plus zelez pour les distribuer aux plus necessiteux.

Quant à l'oraison, ils ne manquerent pas de faire leurs Stations, et avec cela d'assister tous à vne Procession assez fascheuse et difficile qu'ils firent depuis S. Ioseph iusques à Kebec ; il y a environ vne lieuë et demie de chemin. Elle se fit le iour de saint Estienne, le lendemain de Noël, par vn temps extrêmement froid, ils marchoiert tous deux à deux en bel ordre, les enfans voulurent estre de la partie. La croix et la banniere marchoiert deuant, les Peres qui ont soin de cette petite Eglise conduisoient leur troupeau ; ils entonnent des Hymnes en sortant de l'Eglise, ils continuent leur Procession, recitans leur Chapelet et faisans d'autres prieres. Arriuaus à Kebec, ils rauirent les François ; leur premiere Station fut en l'Eglise des Meres Vrsulines, où ayans prié Dieu et chanté quelques Cantiques spirituels, ils tirerent droit à la Paroisse, où le saint Sacrement estoit exposé. Ils furent recens avec des motets pleins de pieté qu'on chanta en l'honneur de celuy qu'ils venoient adorer ; lequel leur ayant donné sa benediction par les mains du Prestre, ils passerent à la troisieme Station qui estoit à l'Hospital, où semblablement ils prièrent pour les sujets contenus en la Bulle, tousiours conduits et dirigez par leurs Pasteurs. Au sortir de là, ils s'en retournent à ieun deux à deux, comme ils estoient venus, concluaus la derniere action du Iubilé dans leur Eglise. Ceux qui auoient veu le pays dans sa barbarie, iettans les yeux sur vne telle deuotion, sur vne modestie si grande, voyans des Barbares faire trois lieuës à pied, dans vn froid tres-piquant et à ieun, pour gagner la remission de leurs offenses, rendoient mille loüanges au Dieu du Ciel, qui verse ses benedictions où il luy plaist.

CHAPITRE VI.

*De la Residence de la Conception aux
Trois Riuieres.*

Les Trois Riuieres sont l'abord de tous les peuples de ces contrées bons et mauuais : on y voit de temps en temps des Sauuages de toutes les nations qui voguent sur le grand fleuue de saint Laurens, depuis son emboucheure iusques aux Hurons et au delà ; ceste étendue fait peut-estre quatre cens lieuës et dauantage.

Ce ramas de tant de peuples si differents fait vne grande confusion, et encore que les seuls Chrestiens soient les plus chers des François, on est contraint de tolerer les autres et d'attendre le moment de leur conuersion.

Toutes les assemblées qu'on a faites avec les Iroquois, ont esté tenuës aux Trois Riuieres ; deux ou trois insignes Apostats s'y sont retirez ; tous les fripons des autres endroits y sont venus passer vne partie de leurs temps ; tous les curieux de scauoir des nouuelles y abordent : ce n'est qu'un flux et reflux qui empesche beaucoup que la Foy ne prenne racine. Les Chrestiens cependant n'ont pas laissé de donner des preuues de leur foy et de leur constance, nonobstant les mauuais exemples qu'ils ont deuant les yeux, et qui font quelquesfois trébucher les foibles.

Vn Infidelle cajola si bien vne femme Chrestienne, qu'il la prit pour sa seconde femme ; les François indignez de cette action, luy deffendent l'entrée du fort et de leurs maisons : cét homme forcené s'en va dans le quartier des Sauuages, faire vn cry public contre la priere, c'est à dire contre la Foy, vsant de menaces contre tous ceux qui sortiroient de leurs Cabanes pour aller à la Messe ou à l'instruction. Vn Chrestien, entendant ce discours de sa Cabane, en sort armé d'une sainte cholere ; il anime sa voix, il crie, il tempeste contre cét insolent, parle hautement de la foy, donne courage aux Chrestiens, proteste

que les menaces des impudens ne l'ébranleront iamais ; en vn mot le Payen, voyant ce torrent, se retire, de peur que des paroles on ne vinst à la violence, n'esperant pas trouuer tant de courage parmy les siens pour le mensonge, qu'il en voyoit dans les Chrestiens pour la verité.

Vne autre fois, vn Chrestien voyant les desordres qui se commettoient dans ce mélange de toute sorte de nations, et n'ayant pas d'autres armes que sa parole pour y resister, il sortit en public, et se pourmenant selon leur coutume parmy les Cabanes de ses compatriotes, il harangua en ces termes.

Escoutez, mes freres, c'est à vous tous que j'adresse ma parole, vous scauez que ie suis baptisé ; si quelqu'un l'ignore, qu'il l'apprenne auioird'huy de ma bouche : ie n'ayme ny les biens, ny l'honneur, j'ayme la priere, j'honore la Foy, ie voudrois que tout le monde l'honorast ; tout n'est rien, la creance est de prix et de valeur. Si vos oreilles estoient percées, la doctrine qu'on nous enseigne y entreroit, et si vous n'auiez les yeux fermez, vous en verriez la beauté ; on ne voit qu'insolences dans nos cabanes, les ieunes gens courent toutes les nuits, j'arresterois bien ces desordres si j'auois du pouuoir sur vous. Tenez pour constant que ces malices attireront dessus nos testes la cholere et la vengeance de celui qui a tout fait. Pour vous autres qui auez receu le Baptisme et qui ne tenez pas vostre parole, vous estes des trompeurs ; ou renoncez à vostre foy, ou vivez conformément aux promesses que vous auez faites en vostre Baptisme. Si l'on vous retranche de l'Eglise, si on vous chasse comme des chiens, ie me banderay le premier contre vous, si vous ne quittez vos desordres. Ses paroles poussées d'un bon accent, et par vn homme d'autorité estonna les inconstans, et consola bien fort les plus feruens et les plus courageux.

La nuit suiuiante, vn Chrestien qui auoit esté banny de l'Eglise pour vn scandale public, et qui s'estoit reconcilié apres vne bonne penitence, émeu de la

force de ce discours, en fit vn autre deuant des apostasts avec vn accent tout plein de cœur. Les Sauvages sont fort retenus en leurs paroles deuant leurs compatriotes. C'est vne chose rare qu'un Capitaine mesme se donne la liberté de reprendre les fautes de ses gens, si ce n'est peut-estre de quelque ieunesse. Cét homme parla deuant les plus huppez et deuant les plus superbes de sa nation en cette sorte : Celuy qui a promené sa parole dans la harangue qu'il nous a faite aujourd'huy, a parlé comme vne personne qui croit veritablement ; son aage et sa grande autorité meritent que les fideles et les infideles obeissent à sa voix, et sa perseuerance en la Foy oblige tous les Chrestiens de garder les promesses qu'ils ont faites à Dieu. Pour moy qui ay donné mauuais exemples, ie ne puis donner aucun poids à mes paroles ; si neantmoins vous les regardez de bien près, vous trouuerez qu'elles ne s'écartent ny d'un costé ny d'autre, mais que leur route est toute droite : j'ay peché, tout le monde le scait bien, j'en ay demandé pardon à Dieu, ie m'en suis confessé, ie croy qu'il m'a fait misericorde, et que le peu de temps qui me reste iusques à la mort, m'est donné pour faire penitence de mes crimes, ie ne puis assez admirer sa bonté. Mais ne dites pas que si vous suiuez mon exemple dans le vice, vous le suiurez par apres dans la penitence : ces paroles sont dangereuses, il les entend, il vous écoute, s'il ne m'a liuré au mauuais demon, c'est vne bonté qui m'estonne, de laquelle il n'a pas vsé enuers vne infinité d'autres qui se sont perdus. Ne dites pas aussi que vous aurez de l'esprit, quand vous aurez la teste blanche, le demon vous preiendra, il ne sera plus temps de vouloir estre sage quand vous serez dans les feux. Les guerres, les maladies et la mort mesme, sont les punitions de nos offenses, et non pas de mauuais effects de la Foy et des prieres, comme disent quelques-vns ; c'est la priere qui dit à Dieu : Arreste ta colere, ne decoche point tes flèches dessus nous, donne nous le loisir d'auoir de l'esprit, chasse les maladies,

deliure nous de la guerre. Voila ce que demandent iour et nuit les Peres pour nous autres, c'est ce qu'ils nous conseillent de faire et de pratiquer ; sans la priere de ceux qui ayment Dieu, le demon qui a enuie de nous perdre, nous auroit bien-tost precipités dans la fosse pleine de feu. Ceux-là sont bien abusez qui croyent que la priere cause les maladies et auance la mort : celuy que nous prions, c'est celuy-là mesme qui donne la santé et la vie, l'honneur qu'on luy rend ne le prouoque pas à nous faire du mal. Sus donc, que ceux qui ont peché fassent penitence avec moy, et ceux qui n'ont point saly leur Baptesme gardent constamment leur parole iusques à la mort.

Le crois qu'il sera bien à propos de dire icy deux mots de la conuersion de cet homme. Estant sollicité par vne femme, il la prit publiquement avec sa legitime : Dieu l'ayant chastié par vne bonne maladie, il ouurit les yeux ; mais pource que l'on craignoit son inconstance, dont il auoit desia donné des indices, on le laissa fort long-temps comme vn excommunié. Il enuoya querir plusieurs fois quelques-vns de nos Peres ; à toutes ces demandes point de response : enfin comme on creut qu'il estoit veritablement touché, vn Pere le va voir dans ses grandes douleurs : Ah, mon Pere, luy dit-il, ayez pitié de moy. ie ne puis, luy repliqua le Pere, te faire entrer en l'Eglise, tu as donné vn trop grand scandale. Helas ! mon Pere, ie ne demande pas cela, ie ne suis pas digne d'y rentrer, ie demande que mes pechez soient effacez par la confession ; ie suis extremement malade, la mort me fait peur, estant encore chargé de tous mes crimes. Le Pere voyant bien qu'il n'estoit pas encore dans vn si grand danger, luy donna iour, le va trouuer au temps prefix, luy preste l'oreille : ce pauvre homme tire vn petit faisceau de bois comme vne botte d'alumette, et le monstrant au Pere, luy dit : Voilà tous mes pechez, ie les ay escrits dessus ces bois à nostre mode, de peur de m'en oublier. Il se confesse avec de grands regrets les yeux pleins

de larmes, la bouche pleine de sanglots, et le cœur tout rempli de regrets et de douleur. Apres sa confession, il raconta au Pere comme il estoit tombé dans l'abysme de ses pechez. L'ay, disoit-il, conserué long-temps la blancheur de mon Baptesme, l'ay porté long-temps le flambeau qu'on me fit tenir tout allumé sans l'esteindre ; cette femme qui m'a perdu me recherchant, ie la fuyois au commencement, mais petit à petit ie pris plaisir en son amitié ; ie ne pensois en aucun mal, iusques-là que sentant que mon cœur vouloit estre meschant, ie la chassois d'auprès de moy, mais elle n'alloit pas loin, aussi-tost elle paroissoit deuant mes yeux : enfin ie commençay à l'aymer, mon cœur trembloit, me reprochant que ie quitterois la priere ; ie m'allois confesser aussi-tost, mais ce demon me poursuivant me perdit. Je vins à l'aymer tout de bon, et voyant bien que ie ne serois pas en repos auprès de vous autres, ie vous quittay et m'en allay à l'Isle, et de là aux Hurons. L'amour m'aveugloit, ie pechois quelquefois sans remords, le plus souuent la crainte saisissoit mon ame, ie m'en voulois quelquefois prendre à vous autres, tantost ie vous méprisois, puis ie vous exaltois, admirant vostre patience et vostre bonté : car vos freres qui sont dans les Hurons, font là haut ce que vous faites icy bas ; ils pacifient toutes les dissensions, ils font des presens pour appaiser les meschans, ils enseignent le chemin du Ciel. Tout cela m'estonnoit et ie disois à mon ame, tu t'en vas dans le feu, tu desobeis à celui qui a tout fait. Estant dans ces angoisses, ie tombe malade, me voila dans des craintes épouuantes, tous mes pechez se presentent à mes yeux comme si on me les eust dits les vns apres les autres : ie les marquay tous sur ces petits bois, ie demanday qu'on me rapportast icy bas, ie ne pensois qu'à vous autres que i'auois tant méprisez ; ie disois à Dieu, tu fais bien de me faire malade, ie t'ay quitté le premier, ie n'ay point d'esprit. Je sentois des douleurs horribles ; ie criois dans mon mal, i'ay meritè tout cela, tu fais bien, mais

ne me tuè pas que ie ne me sois confessé. Je croyois à tous coups que i'allois descendre aux pais des demons. Enfin quand ie me suis veu proche de vous autres, mes angoisses ont esté vn peu soulagées : car encore que vous m'e rebutassiez, ie disois tousiours, ils ont raison, ils craignent que ie ne les trompe. Nikanis, disoit-il au Pere, prie pour moy, dis luy qu'il augmente mon mal, si iamais il me prend enuie de le quitter. On le tint encore fort long-temps dans cet estat de penitent, deuant que de le faire entrer dans l'Eglise : il y est maintenant bien resolu de n'en sortir iamais. Il disoit il n'y a pas long-temps à quelques ames froides : Ah ! si vous sçauiez quel grand mal-heur c'est d'estre chassé de l'Eglise, et combien cela couste d'angoisses, vous vous donneriez bien de garde de commettre chose aucune qui vous fist iamais tomber dans ce precipice. Dieu luy veuille donner la perseuerance.

Pour rentrer dans nostre discours, les Chrestiens se voyans enuironnez de tant de difficultez, priront resolution pour se mieux conserner, de faire bande à part dans leur grande chasse pendant l'huyet, et dans les autres voyages qu'ils feroient pour leur commerce. Vn François, les ayant accompagnez, nous témoigna au retour qu'il auoit esté rauy les voyant viure en vray Chrestiens, ne manquans iamais de prier Dieu tous ensemble, gardans aussi estroitement le saint Dimanche, comme s'ils eussent esté proches de nos petites Eglises.

Au retour de leur chasse, ils se camperent le plus près qu'ils peurent de nostre Chappelle : les Payens s'en formaliserent, leur donnans mille brocards de ce qu'ils ne s'estoient pas voulu ioindre à eux. C'est la coustume parmy ces peuples que les filles, estant malades de leur maladie ordinaire, se separent des autres, comme faisoient les Iuifues : les Infidelles, voyant nos Neophytes vn ensemble, leur disoient en gausant qu'ils faisoient bien à la façon des femmes de cabaner à part. Ils souffroient patiemment ces risées, portans compassion à leur aueuglement : Que

pouuons nous apprendre de vous autres, respondit vn Chrestien, sinon des mediances et des gausseries ? ne vous étonnez donc pas si nous nous mettons à l'écart.

Il n'y a terre au monde si seiche et si aride où il ne paroisse quelque petit brin de verdure. La petite Eglise des Trois Riuieres voit, dans ce flux et reflux des Sauvages qui l'abordent, vne nation toute simple, toute candide et bien éloignée de la superbe : ce peuple vient du fonds de terre, il passe sa vie dans l'innocence de la chasse et de la pesche, ne voyant les François qu'une ou deux fois l'année pour achepter quelques necessitez en contr'eschange de leurs pelleteries. Ils tirent leur nom du mot Attikameg, qui signifie vne espece de poisson que nous appellons le poisson blanc, pource qu'en effet il est tout luisant et tout blanc. Ces pauvres poissons blancs se viennent ietter dans les filets de l'Euangile, autant de fois qu'ils approchent des riuies du grand fleuve de S. Laurens. Ils composent maintenant vne petite Eglise volante, qui n'a rien de plus ferme ny de plus constant que la Foy et que l'exercice des vertus qu'ils conseruent d'autant plus aysément qu'ils sont éloignez des ennemis, qui les leur pourroient dérober.

Ils portent avec eux vn catalogue ou vn calendrier des Festes et des Dimanches, et de tous les iours de la semaine : pas vn d'eux ne s'est trompé cette année en son calcul. Outre les prieres du soir et du matin, ils s'assemblent tous les Dimanches dans vne cabane pour chanter quelques Hymnes spirituels et pour reciter tous ensemble leur chapelet ; que si quelqu'un d'entre eux a la parole en main, il anime les autres à obeir à celuy qui a tout fait, et à quitter leurs anciennes superstitions.

Tout l'hyuer, ils se consolent dans l'esperance qu'ils ont de se venir confesser et communier au Printemps, ils en font de mesme pendant l'Esté, se disposans de nous venir voir à l'Automne : ils découurent leur faute avec vne candeur admirable. On diroit veritablement que le péché d'Adam n'est point

parueniu iusques à ces peuples, tant ils sont éloignez des malices qui se retrouuent parmy les plus ieunes enfans.

Leur premier Capitaine, nommé Paul de Tam8rat, estant arriué aux Trois Riuieres, s'en alla visiter le Pere qui a soin de cette residence et luy dit deuant tous ses gens : Mon Pere, sera-ce donc à ce coup que ie communieray ? tu m'as tousiours refusé ce bon-heur, tu m'as remis du Printemps à l'Automne ; l'ay eu peur pendant tout l'Esté de mourir deuant que l'on m'ait porté à la bouche cette nourriture de nos ames. Dieu m'a conserué la vie, me voicy de retour, que diras-tu maintenant ? ne m'afflige pas plus long-temps. Voyla le compliment que fit cét homme à son abord, plus aymable cent fois que ces mines et ces grands abaissemens de la Cour qui n'ont bien souuent que de l'apparence.

La femme de ce Capitaine, ne perdit non plus de paroles que son mary : elle amene au Pere ses deux filles, le presse tant qu'elle peut d'accorder à la mere et aux enfans ce pain de vie, elle demande qu'on l'instruise si elle ne l'est pas suffisamment. Vn Samedy au soir, le Pere l'ayant fort examinée avec quelques autres, elles creurent que c'estoit pour communier le lendemain, elles viennent donc à la Messe en nostre Chapelle, se presentent à vn Pere pour les confesser ; mais comme il n'entendoit point leur langue, il les renuoya. Elles se tirent à quartier, entendent deux Messes, demeurent en la Chapelle iusques à Vespres, le Pere qu'elles attendoient et qui auoit célébré la Messe en la Paroisse, suruenant, les trouue les mains iointes deuant l'Autel. Il leur demande ce qu'elles font-là : Nous t'attendons, mon Pere, pour nous confesser et communier. Quoy donc, fit le Pere, ne sçavez vous pas bien qu'on ne communie pas apres auoir mangé ? (il croyoit qu'elles vinnent de leur cabanes). Nous le sçauons bien, respondent-elles, nous n'auons point mangé depuis hier à midy ; nous sommes icy depuis le matin, esperans tousiours que tu nous ferois communier. Mais pour

quoy demeuriez vous si long-temps, voyans que ie venois pas ? Helas ! dit cette bonne veufue, nous y resterions volontiers tout le iour pour remercier le bon Iesus des graces qu'il nous a faites : nous y viendrons souuent, nous ne sçaurions nous ennuyer en la maison des prieres. Le Pere touché iusques aux larmes leur accorda le lendemain matin ce qu'elles souhaittoient avec tant d'ardeur.

Ayant donné iour à quelques-vns de se venir confesser, vne bonne femme se vint excuser demandant vn plus long terme pour se preparer. Comment, dit le Pere, ne sçauois tu pas bien dès hyer que tu deuois te confesser auiourd'huy ? ne t'ay-ie pas veue quasi toute l'aprèsdisnée à la Chapelle ! qu'as-tu fait pendant tout ce temps-là ? i'ay pensé, répond-elle, à mes pechez, i'y pensay hier quasi tout le iour, i'y veux penser iusques à demain, et apres tout peut-estre que ie ne fairay pas comme il faut. Je voudrois bien que mon cœur ne fust plus méchant du tout, ie suis bien marrye d'auoir fasché Dieu. Au reste comme ces bonnes ames ne font point de difficulté de s'ouurir, ses plus gros pechez estoient d'auoir esté trop triste voyant quelques-vns moins portez à prier Dieu, de s'estre voulu fascher contre eux. Elle se confessa avec vne candeur rauissante ; et comme le Pere luy donnoit vne penitence trop legere à son gré, elle s'en plaignit et luy dit : Je ne laisseray pas d'adiouster d'autres prieres. En effet elle demeura plus d'vne heure à l'Eglise apres sa confession.

Elle a gagné son mari à Iesus-Christ ; cét homme, qui estoit fort rude auant son Baptisme, est deuenu docile et pliable comme vn enfant : la benediction du Ciel est veritablement sur cette famille. Cette bonne femme amena sa fille au Pere qui l'auoit baptisée pour recevoir sa benediction ; cét enfant qui n'a que trois ans portoit vn petit paquet sur sa teste. La mere prit la parole : Voicy, mon Pere, ta petite fille qui te fait ce present, pour te faire souuenir de prier Dieu pour elle, afin qu'il luy

donne de l'esprit pour bien retenir les prieres. C'estoit vne peau de Cerf gentiment accommodée, que le Pere rendit à l'enfant pour luy faire vne petite robe. La veritable innocence est parmy ces peuples ; ie dirois volontiers que dans la France on deuiet ignorant pour trop sçauoir, et que pour trop vouloir on ne vent rien : car en verité ce qu'on poursuit avec tant de feu n'est rien qu'vn neant.

La belle-mere de cette bonne femme, passe encore sa bru en deuotion, en candeur et en pieté. Le Saint Esprit luy a donné vne telle affection pour conseruer la pureté de son cœur, qu'elle ne manque pas de se confesser tous les huit iours, non pas aux prestres, car elle n'en a point dans ces grands bois, mais au Souuerain Pontife. La nuit qui precede le Dimanche, lors que tout le monde est dans vn profond sommeil, elle se leue, se met à genoux, examine sa conscience, et puis elle fait sa confession à Dieu en la mesme façon qu'elle fait deuant vn Pere : elle demande pardon, elle fait vne penitence, elle prie Dieu qu'il luy fasse la grace de se souuenir de toutes ses offenses pour les dire puis apres à son confesseur. On ne croiroit pas avec quels sentimens elle les explique : Je suis, dit-elle, par fois vne vraye chienne, ie fais plusieurs actions sans diriger mon intention. Je vay querir du bois sans penser que c'est pour Dieu. Je suis comme ces pourceaux qui grongnent incessamment : car ie me plains par fois d'vn mal de teste qui me trauaille et qui me fait souffrir assez souuent.

Elle a vne si grande tendresse de conscience que la seule ombre du peché luy fait peur. L'estime qu'elle fait des personnes qui luy parlent de Dieu et qui l'instruisent est si grande, que vous diriez qu'elle écoute vn Ange quand elle preste l'oreille à vn Pere : c'est ce qui la rend zelée pour le salut de ses compatriotes, notamment de sa famille, qui est assez nombreuse.

Son mari n'a pas moins de serueur, il fait plus pour la gloire de nostre Seigneur dans son pays que le plus zelé

Missionnaire de la Nouvelle France. Il n'y a pas long-temps que de ieunes frippous Algonquins, estans entrez sur le soir dans sa cabane pour badiner et cajoler, il les aduertit doucement de leur deuoir ; mais voyant qu'ils ne s'arrestoient point pour sa douceur, il leur dit d'vn ton sec : Sortez d'icy, et apprenez qu'il n'y a personne en ma cabane qui ne croye et qui ne craigne Dieu. Les paroles rudes font parmy les Sauvages ce que les bastonnades seroient en France parmy les fusolens.

La bonne vie et le zele de ces nouveaux Chrestiens répand la Foy de Iesus-Christ bien auant dans les nations plus éloignées. Des personnes qui n'ont iamais oüy parler aucun Pere de nostre Compagnie nous demandent le saint Baptisme. Quand nous les voulons instruire, nous trouuons qu'ils ont la connoissance de nos mysteres, et qu'ils sçauent les prieres et l'exercice d'vn bon Chrestien : cela, sans mentir, est de grande consolation.

Vn Capitaine d'vn pays plus haut que les Attikamegues, s'est venu presenter au Pere avec toute sa famille, pour apprendre de sa bouche ce dont il auoit oüy parler dans les grands bois de son pays. Il est demeuré tout exprez trois sepmaines aupres de luy pour se faire instruire. On n'a baptisé que sa fille aînée, à laquelle on a donné commission d'apprendre les prieres à son pere, à son mari et à tous ceux de sa cabane. Deux canots sont arriuez d'vne autre nation dont nous n'auons point encore oüy parler : ce sont des visages nouveaux qui paroissent pour la premiere fois parmy les François. Si tost qu'ils ont mis pied à terre, ils sont venus chercher celuy qui prie et qui instruit : c'est le nom que les Estrangers donnent aux Peres, afin, disoient-ils, d'apprendre le chemin du Ciel. Cette enuie leur a pris pour auoir veu et entendu quelques Sauvages qui ont communication avec nos Neophytes. Dieu est la bonté mesme, qu'il soit beny à iamais : comme il connoist qu'il n'y a force humaine qui puisse courir ces grandes forests et ramasser ces pauvres brebis

égarées et cachées dans des montagnes, dans des bois et dans des froids épouuantables, il les touche luy mesme et les conduit comme par la main aux sources de la vie, qui sont les Sacrements de son Eglise.

De trente cinq Canots qui sont venus de ces contrées, on n'a baptisé que 37. ou 38. personnes. On ne sçauoit croire combien il est important de ietter de solides fondemens de la Foy.

Entre ces Canots il en est venu quelques-vns d'vne nation appelée Kapiminnaksetiik, lesquels nous ont asseurez que leurs voisins auoient esté visitez par des Sauvages, qui iamais n'ont paru en ces contrées, et qui iamais n'auoient veu aucune des marchandises qu'on apporte en ce nouueau monde. Ils disent plusieurs choses de la multitude des hommes de leur nation et de leurs façons de faire : nous en apprendrons des nouuelles avec le temps. Ils sont sujets du grand Dieu, ils le viendront reconnoistre aussi bien que les autres, il n'y a point de clairon si retentissant que celuy de l'Euangile, il faut qu'il se fasse entendre aux quatre coins du monde.

CHAPITRE VII.

De la Mission de sainte Croix à Tadoussac.

Ce que nous appellons Tadoussac, est nommé des Sauvages Sadilege, c'est vn lieu plein de rochers et si hauts, qu'on diroit que les Geans qui voulurent autrefois combattre les Cieux, auroient ietté en cet endroit les fondemens de leur escalade. Le grand fleuve S. Laurens fait quasi dans ces rochers vne baye ou vne anse qui sert de port et d'assurance aux nauires qui voguent en ces contrées : nous appellons cette baye Tadoussac. La nature l'a rendue fort commode pour l'ancrage des vaisseaux ; elle l'a bastie en rond et mise à l'abry de tous les vents. On comptoit

autrefois sur les riuës de ce port, trois cens guerriers ou chasseurs effectifs, qui faisoient enuiron avec leurs familles douze ou quinze cens ames. Ce petit peuple estoit fort superbe ; mais Dieu le voulant disposer à receuoir son Fils, l'a humilié par des maladies qui l'ont quasi tout exterminé. Ces coups neantmoins sont fauorables : pendant que sa iustice massacroit les corps au grand deluge du monde, sa misericorde alloit ramassant les ames penitentes ; nous pourrions dire le mesme avec proportion, que sa colere mettant à mort vne partie des Sauuages par les guerres et par les epidémies, sa bonté donnoit aux autres vne vie qu'il faudroit chercher au trauers de mille morts.

C'est ce que nous auons veu de nos yeux : car ces pauures gens battus de quantité de maladies et rccrus des fatigues de la guerre, se sont enfin iettez au port de la vie et de la paix ; ils se sont rendus à Iesus-Christ, qui semble les vouloir repeupler par vn bon nombre de Sauuages qui abordent là de diuers endroits, pour voir de leurs yeux ce qu'ils apprennent par leurs oreilles, qu'il y a des hommes bastis comme eux qui prêchent et qui publient les grandeurs de Dieu, et qui enseignent le chemin du Ciel. Il faut confesser que depuis cinq ans ces bons Neophytes ont excellé en ferueur et en deuotion, mais voulant cette année courir trop viste, ils ont bronché, excédans du costé qu'on n'auoit pas attendu.

Le pense auoir leu autrefois que le sieur de Ioinuille qui a escrit la vie de S. Louys, se trouuant dans vne grande tempeste sur la mer, ses soldats et ses mattelots criers que le vaisseau alloit perir, se ietterent à ses pieds et luy demanderent l'absolution de leurs pechez : Mais pensez-vous, leur dit-il, que l'aye ce pouuoir ? Qui l'aura donc, Monsieur, répondent-ils, puis qu'il n'y a point de Prestre dans le nauire ? A cette repartie, il eleua sa voix : Or sus ie vous absous de tout le pouuoir que l'en ay, ie ne sçay pas si l'en ay, mais si l'en ay vous estes absous. Cette bonne simplicité Gauloise, quoy que iointe avec vn

peu trop d'ignorance, pouuoit estre agreable à Dieu, pour l'humilité qui l'accompagnoit. Les Sauuages de Tadoussac sont tombez cet hyuer dans le mesme erreur : se voyans dans leurs grands bois éloignez de leur Pere, et souhaitans d'ailleurs avec passion d'entendre la sainte Messe, l'vn d'eux se presenta pour en exprimer les saintes ceremonies, avec tout l'appareil et toute la deuotion que peut auoir vn esprit trop feruent ; ce n'est pas tout, le desir de se confesser les pressant, vne femme aagée voyant que les hommes ne leur prétôient point l'oreille, se presente pour exercer cet office. Ce zele indiscret fut approuué de quelques-vns, avec plus de simplicité et d'ignorance que de Theologie, mais seulement pour les personnes de son sexe.

De cette indiscretion ils passent à vne autre : si quelqu'un faisoit quelque faute, ils le faisoient venir publiquement en leur assemblée, et apres luy auoir reproché son peché deuant tout le monde, ils le fustigeoient avec vne cruauté qui ressenoit encore sa barbarie.

Leur ieusne passoit les deux ou trois iours sans manger : en vn mot le zele sans la science est vn mauuais guide. Leur ferueur indiscrete passa de la pieté dans la police exterieure : ils se vont imaginer que pour estre bons Chrestiens, ils doivent viure tout à fait à la Françoisë, et sur cette pensée ils font les polis, ils rendent les honneurs à leur Capitaine qu'ils voyent rendre à M. le Gouverneur par les François, ils font vne cabane à part pour prendre leurs repas, ils dressent des tables, ils font manger les hommes ensemble, et les femmes à part ; et comme ils auoient remarqué que les François ne mangeoient pas tout ce qui leur estoit présenté, ceux qui seruoient à table, ne donnoient pas le loisir notamment aux femmes de prendre suffisamment leur refection. Personne cependant ne disoit mot, toutes ces singeries passoient pour des mysteres. Les Sauuages et les François en matiere de complimens tiennent les deux extremitez : ceux-là sont fades et roustaux dans le peu de

respect qu'ils se portent les vns aux autres, et les François sont importuns dans l'excez de leurs ceremonies, et bien souvent dissimulez dans les trop grands tesmoignages de leur amitié. La candeur rustique est preferable à vne feinte courtoisie, l'excez ne fut iamais bon en quoy que ce soit : si ces bons Neophytes le prennent, ils en seront bien-tost las.

Le Pere qui a soin de cette Mission, retournant au Printemps pour la cultiver, trouua vn nouveau peuple : il est accueilly avec quantité de reuerences et de complimens ; il ne trouue plus de visages peints, ny de cheueux oints ou graissez, selon leur ancienne coustume : on le vient receuoir à la François, avec vne grace et vne gentillesse qui n'estoit pas des plus accomplies, aussi ne faisoit-elle que de naistre : en vn mot il trouue que ces disciples auoient appris trois fois plus de choses qu'il ne leur en auoit enseigné. Quelques bonnes femmes disent qu'elles se sont confessées, d'autres qu'ils ont assisté à la Messe ; tout le monde assure qu'on a prié en public et en particulier tout le temps de l'hyuer ; chacun rend compte de ses petites deuotions, et le pauvre Pere bien estonné commence à les accuser de superbe, il reprend leur indiscretion, il leur fait entendre la griefueté de leur crime, non qu'il ne vist bien que l'ignorance et la simplicité couuroit la moitié de leurs fautes, mais pour leur donner vn preseruatif pour le futur : ces bonnes gens bien estonnez baissent la teste, ils s'en vont tous à la Chapelle pour demander pardon à Dieu ; ccluy qui auoit commencé cette nouueauté, prenant la parole deuant tous les autres, s'écrie : Le diable m'a seduit et ie vous ay trompez, c'estoit fait de nous si Dieu ne nous eût rappellé au bon chemin par la voix de nostre Pere, la Foy s'en alloit perduë dans Tadoussac, et nous eussions bien-tost communiqué nostre venin aux nations du Nord qui nous viennent voir et que nous allons visiter : comme le vent se joüe d'une paille, ainsi le demon nous ballotte et nous fait aller où il veut, quand nous sommes éloignez de

nos Pasteurs. C'est moy qui luy ay presté l'oreille le beau premier, c'est moy qui vous ay empestez, mes freres, mon crime est si grand que ie n'ose quasi en esperer le pardon, chassez moy de l'Eglise, ie ne suis pas digne d'y rentrer ; le Ciel est fermé pour moy, j'ay trop offensé celuy qui est mort pour nous, que faut-il que ie fasse ? que feray-ie, mon Pere, pour de si grands pechez ? Il parloit avec tant de ferueur qu'il n'y auoit personne en cette assemblée qui ne fust touché ; les larmes couloient de leurs yeux, les regrets de leur cœur parloient vn langage bien agreable à Dieu, tous demandoient de faire penitence de leurs pechez. Le Pere leur ayant fait comprendre la griefueté de leur offense, place vne Croix en vn lieu de l'Eglise, comme on fait le Vendredy saint, et leur ordonne d'aller faire amende honorable à Iesus-Christ, en son Image, de luy demander pardon et de protester solennellement qu'ils ne se laisseront plus iamais aller à de semblables nouueantez ; il leur commande aussi de ieusner à la façon de l'Eglise, et de transporter vne grande Croix qu'ils auoient dressée proche de leurs cabanes, en vn lieu plus eminent et plus decent, afin d'aller là tous les Vendredis protester qu'ils reconnoissent Iesus-Christ pour leur Sauueur et pour leur Redempteur. Tout cela fut bien-tost executé, mais deuant toute autre chose ils se confesserent avec vne candeur admirable : quelques-vns portoient de petits bastons pour se souuenir de leurs pechez ; d'autres les marquoient sur les grains de leur Chapelet ; d'autres les escriuoient à leur mode sur de petits morceaux d'écorce d'arbre ; ils donnoient tous des indices de leurs regrets et de leur penitence. La Croix que le Pere leur auoit ordonné de transporter, auoit bien enuiron trente ou trente-cinq pieds de long : le Capitaine la voulut porter luy-mesme sur ses espauls, il assemble ses gens, fait prendre les armes à quelques-vns, conduit les autres en la Chapelle, où il leur tint ce discours : Mes freres, vous sçavez que nous auons erré dedans nos

deuotions, et que nostre peché nous rend indignes de pardon ; mais celui qui a esté pour nous cloué en vne Croix, est tout plein de misericorde, ie ne perdray iamais l'esperance que i'ay en luy ; si nous auons quitté le vray chemin, nous y sommes rentrez, ne perdons point courage, obeissons plus fidelement que iamais. Puis se tournant vers quelques Sauvages du Nord non encore baptisez : Mes freres, leur dit-il, tous ceux qui sont égarez ne sont pas perdus ; si nostre peché vous a scandalisez, que nostre penitence vous édifie et vous fasse dire en vostre pays que la Foy ny la Priere ne sont pas bannis de Tadoussac ; nous serons aussi fermes en la Foy que iamais, et pour moy quand vn Ange viendrait du Ciel m'enseigner vne doctrine contraire à ce que le Pere nous enseigne, ie ne le croirois pas. Pour vous qui portez encore vos pechez dans vostre ame, faites vous bien-tost baptiser, afin que nous soyons veritablement tous freres, et que nous n'ayons qu'un Pere et vne mesme maison dans le Ciel.

Cela dit, il charge cette grande Croix sur ses espauls : la procession se commence, ils marchent tous deux à deux avec vne modestie vraiment Chrestienne. Arriuez au lieu où cet Arbre qui a porté le fruit de vie, deuoit estre planté, ils l'éleuent et le placent au bruit des coups d'arquebusades, qu'ils font retentir avec vne grande allegresse. La Croix estant plantée, ils se iettent à genoux, adorent le Crucifié en son Image, et pour conclusion le Pere leur fait entendre que pour les actions de civilité ou de police, qu'ils estoient libres de suivre leurs idées, pourueu qu'elles ne contrariassent point à la loy de Dieu, mais que les ordres de Dieu et de son Eglise leur deuoient estre à iamais inuolables.

L'ay desia dit que c'est la coustume des Sauvages, quand quelqu'un a quelque sujet de tristesse ou de douleur, ou mesme encore de colere, qu'ils luy font un present pour soulager son cœur. Le Capitaine de Tadoussac, voyant bien que le Pere estoit triste et affligé de leur offense, voulut appaiser sa douleur avec

cette petite harangue : Mon Pere, ce petit present vous est fait pour tirer du fond de vostre ame toute la tristesse que vous pourriez auoir conceüe de nos pechez et de nostre tromperie, il essuyera toute vostre douleur, et pour moy ie vous assure que ie tiendray la main qu'un chacun marche doresnauant par le chemin que vous nous avez montré. Si quelqu'un refusoit de tenir le present, il donneroit à entendre qu'il n'accorde pas ce de quoy il est requis, le meilleur est de le prendre et de l'employer au soulagement des plus pauvres. Ceux qui en suite de cette procession eurent le bon-heur de s'approcher de la sainte Table, s'y preparerent avec la priere et le ieusne, et non contens de se confesser vne fois, ils retournent ordinairement pour la seconde fois quelques iours apres leur premiere confession, de peur, disent-ils, qu'il ne reste quelque chose par oubly dans nostre ame. Cette candeur est fort ordinaire quasi à tous les Sauvages.

Vn bon Neophyte, ne se pouuant contenir apres la Communion, disoit au Pere : Mon cœur est tout autre qu'il n'estoit, ie sens ie ne sçay quelle douceur, ie ne sçay quelle ioye que ie ne puis exprimer de parole ; deuant la communion l'estois comme un petit animal renfermé dans son trou qui n'en ose sortir : il se presente, il sort à demy, mais la peur le fait relancer dans sa taniere : voila comme l'estois deuant que d'auoir receu ce mets sacré, la confession auoit calmé mon cœur, mais il n'osoit sortir, la crainte et l'assurance le partageoient, si tost que mon Sauueur l'a visité, il a brisé tous les obstacles, il m'a mis en liberté, vous diriez qu'il n'est plus dedans moy, qu'il vole dedans l'air tout prest de faire la volonté de Dieu, en quoy que ce soit.

Vne femme desia aagée a monstré ie ne sçay quoy de plus haut que le commun dedans ses deuotions : sa ferueur luy fit apprendre en vne demie heure vne Oraison assez longue qu'on leur fait faire apres la Communion ; à peine l'eut-on proferée deux fois qu'elle la recita mot à mot, et la fit apprendre

aux autres. Elle a vn extreme desir de sçauoir tout ce qu'il faut faire pour contenter Dieu ; elle sort de sa cabane, et se retire quelquesfois à l'écart pour faire sa priere ; son cœur parle vn langage que personne ne luy a appris : Vous sçaucez, dit-elle, ô mon Dieu, que ie n'ayme que vous, que tout ce qui est sur la terre ne m'est rien, vous seul connoissez l'estonnement et la ioye que i'ay de ce que vous m'avez donné la Foy et la grace de vous connoistre, il me semble que rien du monde ne me sçauroit separer de vous, ie ne crains ny la pauvreté, ny la douleur, ny la mort ; ie sens neantmoins que i'ayme ma petite fille, mais ie vous ayme bien dauantage ; car si vous la voulez, prenez-la mon Seigneur, ie ne vous quitteray pas pour cela, ny pour chose aucune qui soit au monde.

Il n'est pas croyable comme les Sauvages qui viennent des autres contrées à Tadoussac, sont estonnez : les peuples renfermez dans les froids du Nord, entendans parler de cette nouvelle creance, s'en viennent par petites troupes les vnes apres les autres. On en a compté cette année deux cens d'une seule nation, qui voyans que des Sauvages prêchent la Foy, écoutent, se presentent eux-mesmes et leurs enfans au Baptisme. Le Pere en a fait Chrestiens vne soixantaine cette année ; ils se font instruire, ils offrent leurs prieres à Dieu dans la Chapelle, qu'ils admirent, quoy qu'il n'y ait rien de si pauvre : en vn mot ils viendront tous petit à petit se chauffer et se brusler au feu que Iesus-Christ est venu allumer dessus la terre. Leur vie est estrange, ils ne paroissent que quelques mois de l'année sur les riués du grand fleuve, et quelques-vns ne s'y arrestent que fort peu de iours. Tout le reste du temps ils rentrent dans ces grandes forests, pour faire la guerre aux poissons et aux bestes. Apres tout, l'experience nous apprend qu'ils menent vne vie fort innocente et qu'ils conseruent tres-bien les graces qu'ils viennent puiser dans les Sacremens de l'Eglise ; aussi faut-il aduoüer qu'ils sont éloignez de tout

ce qui sert d'aliment au vice et au peché.

Le Pere, se voulant separer de ces bons Neophytes, leur laissa cinq Liures ou cinq Chapitres d'un Liure composé à leur mode ; ces Liures n'estoient autres que cinq bastons diuersement façonnez, dans lesquels ils doiuent lire ce que le Pere leur a fortement inculqué.

Le premier est vn baston noir, qui leur doit faire souuenir de l'horreur qu'ils doiuent auoir de leurs nouveautez et de leurs anciennes superstitions.

Le second est vn baston blanc, qui leur marque les deuotions et les prieres qu'ils feront tous les iours, et la façon d'offrir et de presenter à Dieu leurs petites actions.

Le troisiéme est vn baston rouge, sur lequel est escrit ce qu'ils doiuent faire les Dimanches et les Festes, comme ils se doiuent assembler tous dans vne grande cabane, faire les prieres publiques, chanter des Cantiques spirituels, et sur tout écouter celui qui tiendra ces Liures ou ces Bastons, et qui en donnera l'explication à toute l'assemblée.

Le quatriéme est le Liure ou le baston du chastiment, aussi est-il entouré de petites cordelettes ; ce Liure prescrit la façon de corriger les delinquans avec amour et charité : il faut accorder à leur ferueur ce qui est raisonnable, et retrancher les excez où ils se portent aysément.

Le cinquiéme Liure est vn baston entaillé de diuerses marques, qui signifie comme ils se doiuent comporter dans la disette et dans l'abondance, le recours qu'ils doiuent auoir à Dieu, les actions de graces qu'ils luy doiuent rendre, et l'esperance qu'ils doiuent tousiours auoir en sa bonté, notamment pour l'éternité.

Ces pauvres gens se retirans dans les bois, se diuisent ordinairement en trois bandes : le Pere a donné au chef de chaque escolade ces cinq Liures ou ces cinq Chapitres qui contiennent tout ce qu'ils doiuent faire. C'est vn plaisir bien innocent de voir ces nouveaux Predicateurs tenir ces Liures ou ces

bastons d'une main, en tirer un de l'autre, le présenter à leur auditoire avec ces paroles : Voilà le baston ou le Massinahigan, c'est à dire le liure des superstitions, c'est nostre Pere qui l'a escrit luy-mesme, il vous dit qu'il n'y a que les seuls Prestres qui puissent dire la Messe et entendre les Confessions, que nos tambours, nos sueries et nos fremissemens de mammelles, sont des inuentions du manitou ou du mauuais demon qui nous veut tromper ; et ainsi de tous ces autres Liures de bois, qui leur seruent autant que les volumes les plus dorez d'une Bibliotheque Royale : Dieu parle aussi bien aux petits qu'aux grands, leur docilité les met à l'abry des foudres qui renuersent les esprits pleins d'eux-mesmes.

CHAPITRE VIII.

De l'habitation de Ville-Marie, en l'Isle de Montreal.

La paix, l'union et la concorde ont fleury cette année dans l'Isle de Montreal, l'assurance a esté parmy les François, et la crainte a troublé de temps en temps les Sauvages. Auant que d'en rendre la raison, il sera bon de remarquer que tout ainsi que sous le nom d'Iroquois, nous comprenons diuers peuples, les Annierronnons, les Oneischeronons, les Onontageronnons, les S8nt8aronons et quelques autres, de mesme aussi sous le nom et sous la langue des Algonquins nous logeons quantité de nations, dont quelques-vnes sont fort petites et d'autres fort peuplées, les Sa8iechkarini8ek, les Kichesipirini8ek ou les Sauvages de l'Isle, (*) pource qu'ils habitent une Isle qui se rencontre sur le chemin des Hurons, les Onontchataronons ou la nation d'Iroquois, les Nipisiriniens, les Mata8chkairini8ek, les Sagachiganirini8ek, les Kin8nib8irini8ek, et plusieurs autres. Depuis

la paix faite entre les Annierronnons, les François et leurs Alliez, il s'est trouué pour l'ordinaire quelques-vns de toutes ces nations à Montreal.

Tes8chat, autrement le Borgne de l'Isle, Ta8ichkaron Capitaine des Onontchataronons, et Makate8anakisitch Capitaine des Mata8chkairini8ek, s'estoient resolu de demeurer là, d'y passer l'hiver et d'y planter du bled d'Inde au Printemps, les faux bruits qui coururent que les Annierronnons n'auoient fait qu'une paix feinte, donnerent l'alarme au camp et firent desloger Tes8chat et sa troupe pour se retirer aux Trois Riuieres. Les Onontchataronons, dont les ancestres ont autresfois habité l'Isle de Montreal, et qui semblent auoir quelque desir de la reprendre pour leur païs, tinrent ferme, et à leur exemple, les Mata8chkairini8ek.

A ces faux bruits il en suruint un autre mieux fondé, qui pensa bannir de Montreal tous ces pauvres Sauvages. Les Iroquois Annierronnons leur dirent que les Oneiotchronons et les Onontageronnons n'estoient point entrez dans le traité de paix qu'ils auoient fait avec les Algonquins et avec les Hurons, et partant qu'ils se tinssent sur leurs gardes, pource que ces peuples estoient partis pour surprendre les Hurons, et de là venir fondre à Montreal. La terreur en saisit quelques-vns qui s'enfuirent comme les autres. Tes8chat, qui s'estoit retiré des premiers, enuoye des messagers coup sur coup pour presser ceux qui restoient de descendre au plus tost, qu'autrement ils sont tous morts ; mais la chasse, comme il est croyable, les retient : en effet elle est excellente en ces quartiers, à cause que les animaux pendant la guerre, estoient comme en un pays neutre, où les ennemis ne battoient ny la campagne ny les bois. Ces deux escoüades, ayans pris resolution de rester, nonobstant tous les dangers dont on les menaçoit, ont passé l'hiver sans aucun mal, massacré des animaux en abondance, et cultivé quelques terres au Printemps. Cela ne s'est pas fait sans crainte et sans terreur :

le-sépt-inintrak, les hommes de la grande riuiera.

(*) K.

car de temps en temps ils prenoient des ombres pour des hommes et des phantomes pour des veritez. Il est vray neantmoins que ces peuples dont on les auoit menacez estoient en arme. Nous auons appris ce Printemps qu'ils ont quasi destruit vne bourgade d'Hurons, et que Tes8éhat remontant en son pays, a perdu l'vn de ceux qui l'accompagnoient dans vne embuscade qu'ils luy ont dressée. C'est vn ieune homme qui estant frappé d'vn coup d'arquebuse, fut rapporté à Montreal ; iamais il n'auoit receu aucune instruction, et neantmoins il ouurit tellement les oreilles aux paroles de Iesus-Christ, qu'il fit quasi croire à celuy qui le baptisa qu'il n'auoit receu ce coup de la mort que pour passer aussi-tost dans la vie par le moyen de ce diuin Sacrement, qui le porta en vn instant de la terre au Ciel. Si ces peuples ne font la paix, comme on espere qu'ils la feront, ou si les Annierronnons ne les empeschent de passer dans leurs terres, comme on les a priez, ils ne donneront aucun repos aux Sauvages qui se retireront à Montreal. Ces barbares ont tesmoigné qu'ils estoient amis des François ; mais s'ils venoient chercher des Algonquins ou des Hurons, et qu'ils n'en trouuassent point, ie ne voudrois pas qu'ils rencontrassent des Europeans à leur aduantage : car lors qu'ils viennent en guerre ils ne prennent point plaisir de retourner les mains vuides en leur pays ; ils se font bien souuent des ennemis quand ils n'en ont pas. Descendons maintenant vn petit plus en particulier : comme cette Isle est en quelque façon frontiere des Iroquois Annierronnons, elle a quasi tout l'huyet quelques ieunes gens de ces peuples qui viennent voir par curiosité les François et les Algonquins. Ce fut vn bon-heur que le Pere Isaac Iogues se trouuast en cette habitation, car il les entretenoit dans l'affection et dans le desir de continuer la paix, les disposant petit à petit à luy prester l'oreille quand il les iroit voir en leur pays.

Ces Barbares regardoient les lieux où ils estoient venus en guerre, où ils auoient massacré des François et des

Algonquins, où ils auoient pris des prisonniers, et quand on leur demandoit comme ils auoient traité ceux qu'ils auoient emmenez en leur pays : Nous n'estions point presens, disoient-ils, quand on les emmena dans nos bourgades, on ne les a point tourmentez. Nous scauions bien le contraire : car vn ieune Algonquin qui s'est sauué d'entre leurs mains, nous a asseurez qu'il les auoit veu brûler tout vifs, que les Iroquois n'ont iamais traité aucun prisonnier avec plus de rage, qu'ils firent tous leurs efforts pour les faire pleurer, que ces pauvres François ioignoient les mains au milieu des flammes et qu'ils regardoient vers le Ciel ; que les Algonquines captiues en ce pays-là les voyant dans ces horribles souffrances, ne pouuoient contenir leurs larmes, se baissant et se cachant pour pleurer. Ce temps de fureur est passé, ces monstres se changeront en hommes, et d'hommes ils deuiendront des enfans de Dieu. Ce peuple enflé de ses victoires, est superbe iusques dans le pays de ses ennemis : l'vn d'eux disoit en chantant ces paroles en face des Algonquins : Je voulois tuer des Algonquins, mais Onontio a arrêté ma colere, il a aplany la terre, il a sauué la vie à quantité d'hommes, voulant signifier que sans la paix il auroit terrassé grand nombre de ses ennemis.

Quelques autres ayans rencontré vne petite cabane d'Algonquins qui chassoient, les femmes les ayans apperceus, s'enfuirent dans le fonds des bois, excepté vne bonne vieille, qui n'ayant plus de jambes, fit de la resoluë : ces Iroquois luy crient qu'ils sont amis : A la bonne heure, répond-elle, entrez dans nostre cabane pour vous delasser. Les hommes arriuant sur le soir, trouuerent ces hostes qui se gaussoient de la crainte des Algonquins ; mais ceux-cy leur repartirent gentiment : Nous ne craignons que les méchans, vous estes bons, ce n'est pas vous qui nous donnez de la peur, mais les Onontagueronnons qui manquent d'esprit, vous ayant refusé d'entrer dans le traité de paix que vous auez fait avec nous.

L'un de ces Iroquois qui sembloit auoir quelque bonne inclination pour les Algonquins, voyant que quelques-uns d'entr'eux prioient Dieu, se glissoit ordinairement parmy eux quand ils venoient à la sainte Messe : le Pere qui la disoit s'en estant apperceu, le voulut faire sortir, il répond qu'il croit en Dieu et qu'il a vn chapelet aussi bien que les autres. Les Algonquins voyans cela, disent qu'il est Chrestien : Demandez luy, fit le Pere, s'il est baptisé, et comme il s'appelle. Qu'est-ce, repartit-il, que d'estre baptisé ? C'est, luy dit le Sauvage qui l'interrogeoit, recevoir vne eau de grande importance qui efface toutes les taches et toutes les sotilleures de nostre ame. Luy qui s'imaginoit que cette eau d'importance dont il vouloit parler, estoit de l'eau de vie, et qu'il n'y en auoit point de meilleure au monde : Ah ! s'écria-il, les Hollandois m'ont souuent donné de cette eau d'importance, l'en ay tant beu que l'en estois si yure qu'il me falloit lier les pieds et les mains de peur que ie ne fisse mal à personne. Tout le monde se mit à rire de ce beau baptisme. Il adiousta que les Hollandois luy auoient aussi donné vn nom ; l'ayant prononcé, on trouua que c'estoit vn sobriquet, comme nos François en donnent quelquesfois aux Sauvages.

Pour ce qui touche les Algonquins, le Pere qui a eu soin de cette Mission les a pressez si fortement de se rendre à Dieu et de tirer de la terre vne partie de leur nourriture, que si la crainte des Iroquois superieurs et quelque mauuais genie ne les fait remonter en leur pays, il est à croire qu'ils composeront avec le temps, s'ils sont secourus, vne petite Eglise pleine de pieté. Il ne s'est pas hasté d'en baptiser grand nombre, les Payens mesmes l'en louent publiquement, disans que rien ne les éloignoit tant du Christianisme que la langueur de ceux dont la Foy n'a point d'ame. Les fleurs et les fruits qui se precipitent, sont souuent accueillis du froid et de la gelée.

Entre ceux qu'il a baptisez, il y en a vn qui merite vne louange tres-particu-

liere : il a poursuiuy son Baptisme avec vne constance tout aymable, il a donné des preuues de sa Foy toutes particulieres, l'en rapporteray quelques-vnes confusément.

Sa femme luy voulant procurer le Baptisme, car elle est fort bien disposée, le louoit de sa fidelité. Il ne se met point en cholere, il ne va point courir la nuit dans les autres cabanes. Helas ! dit-il, deuant que d'entendre parler de celuy qui a tout fait, ie comettois ces fautes ; mais depuis que j'ay appris que cela luy desplaisoit, ie n'y suis point tombé, il y a trois ans que ie demande le Baptisme, ie ne me fasche pas contre ceux qui me le refusent, mais bien contre moy : car j'ay beaucoup offensé Dieu. Voulant certain iour tesmoigner le desir qu'il auoit d'estre Chrestien : le n'ayme rien tant au monde que le petun ou le tabac, disoit-il, ie ne l'ayme plus quand on me parle du Baptisme : c'est à dire, que si pour estre baptisé il le falloit quitter, ie n'aurois plus d'enuie de petuner. Oüy, mais, luy replique Mademoiselle d'Allibout, si ta femme te vouloit empescher d'estre Chrestien, que ferois-tu ? le ne l'ayme pas, répond-il, j'ayme le Baptisme. C'est leur façon de s'enoncer pour témoigner leur ardeur, ie n'ayme personne, j'ayme le Baptisme. Le Pere peut bien me le refuser ; mais il ne scauroit m'empescher de prier, et quand il me chasseroit d'aupres de luy, ie ne laisserois pas de croire en Dieu, en quelque endroit que ie me trouuasse. Ses gens l'ont souuent tenté et sollicité de se trouuer dans leurs superstitions, dans leurs festins à tout manger, dans leurs sueries, ou dans leurs estuues ; ils luy disoient qu'il n'estoit pas encore baptisé, que cela luy estoit permis : Non, dit-il, ie ne feray iamais rien qui deplaise à Dieu, quand ie ne serois point baptisé. Comme il n'estoit pas beaucoup plongé dans le vice, ce flambeau qui éclaire tous les hommes qui viennent au monde, luy faisoit voir quelques rayons de sa lumiere deuant qu'il eut iamais oüy parler de Dieu. Allant à la chasse, disoit-il, ie formois cette pensée

dans mon cœur, et quelquesfois ie la proferois de ma bouche : Quiconque tu sois qui determines de la vie et de la mort des animaux, faits que i'en tuë pour ma nourriture, tu me feras plaisir. De puis qu'on m'eut instruit, ie luy parlois avec bien plus d'amour et de confiance. Poursuiuant cét Automne dernier vn ours, et ne le pouuant attraper, ie m'arreste tout court, ie me mets à genoux et fais ma priere. Mon Pere, cét animal t'appartient, si tu me le veux donner, donne-le moy, ie me leue, ie le poursuis, ie l'attrappe, ie luy lance mon espée et ie le fais demeurer sur la place.

Cét hyuer se trouuant mal au milieu des bois, il fut contraint de se coucher sur la neige ; comme il estoit échauffé, la neige se fendoit sous luy, mais le froid la tournoit incontinent en glace : se voyant dans cette extremité, il se met à genoux, pousse de son cœur ce peu de paroles : Secours moy, mon Pere, si tu veux, tu le peux faire ; mais sçache que tu ne me fâcheras point si tu ne le fais pas : si i'estois baptisé, ie ne serois pas marry d'estre malade, ie ne craindrois point la mort, fais moy receuoir le Baptisme deuant que ie meure. Ces paroles dites, il se sent fortifié, il se leue, poursuit vn cerf ; mais comme les forces luy manquoient, il se met derechef à genoux : Toy qui as tout fait, donne-moy cét animal ; si tu me le veux donner tu l'as crée, il est à toy ; si tu ne veux pas me le donner, ie ne laisseray pas de croire en toy. Il n'auoit pas acheué sa priere que la beste se tourne du costé où il estoit, il se cache pour ne la point épouuanter, s'approche de son embuscade, il la tuë sans beaucoup de difficulté, puis se mettant à genoux dessus, il en remercia celuy qui luy auoit donnée.

Le Pere qui l'instruisoit se trouuant mal, il le vint visiter et luy dit : Mon Pere, conserue ta vie : si tu meurs, qui nous instruira ? qui me baptisera ? Si nous estions tous baptisez, ie ne me soucierois pas que tu mourusses et nous aussi : car la mort n'est point mauuaise pour ceux qui croient en Dieu, puis qu'ils

vont au Ciel ; mais ne te haste pas tant, mon Pere, attends que nous ayons tous de l'esprit, il y en a beaucoup qui en veulent auoir : car ils commencent de prier Dieu. Le Pere luy repartit : Tu presses tant qu'on te baptise, peut-estre que tu ne feras rien qui vaille, quand tu le seras ? Peut-estre que non, respondit-il, car ie n'ay quasi point d'esprit ; mais neantmoins si ie n'auois peur de parler en superbe, ie dirois que ie tiendray bon, et que ie seray constant, du moins i'en ay bonne enuie.

Ces espreuues ont augmenté sa ferueur et restably l'estime de nostre creance dans l'esprit des Payens. La doctrine de Iesus-Christ est adorable en soy ; mais si on ne la voit reluire dans les actions des Chrestiens, son lustre ne paroist que tenebres aux yeux des infidelles.

Ce bon Neophyte fut baptisé le iour de saint Iean Baptiste. Monsieur d'Alibout, qui commandoit à Ville-Marie, luy fit porter le nom de ce grand precurseur de Iesus-Christ ; les François et les principaux Sauvages se trouuerent à son Baptisme. Sa modestie vrayment Chrestienne ne l'empescha pas de répondre d'une voix forte et constante à toutes les interrogations qu'on luy fit, passant mesme les limites qu'on luy auoit prescrites, de peur de trop de longueur dans les ceremonies ; il donnoit à tous coups des marques de sa foy, protestant qu'il la conserueroit et defendroit au peril de sa vie. Quand on luy demanda s'il renonçoit à ses superstitions, au lieu de respondre par vn seul mot, il les nomma toutes en particulier deuant ses compatriotes. L'ay, dit-il, ietté par terre toutes ces sottises, i'ay quitté la pyromantie ou la diuination par le feu ; i'ay quitté les festins à tout manger ; i'ay quitté les estuues ou les sueries superstitieuses, les veuës des choses éloignées, les chansons agreables au demon ; i'ay quitté la diuination par le fremissement de la mammelle, et s'il faut abandonner quelqu'autre chose, ie suis prest de le faire : ie n'ayme rien, ie ne m'ayme pas moy-mesme, i'ayme la creance et la priere. Ce sont ses

termes. Vn Capitaine Huron, nommé Jean Baptiste Atironta, se trouuant à son Baptesme, demanda de parler. Apres la ceremonie, la permission luy en estant faite, il apostropha nostre Neophyte en cette sorte : Mon frere, escoute moy, ie te nomme ainsi, car en verité tu es mon frere, tant pour ce que nous n'auons plus qu'un mesme Pere, que pour autant que nous portons tous deux le nom de celuy que les croyans honorent presentement : tenons ferme en la Foy, ne t'estonne point pour les crieries de tes gens et ne te mets pas dans l'esprit qu'ils doivent tous croire, car tu serois trompé, ils ne sont pas tous bien disposez : si tu te regles sur eux, tu seras bien-tost ébranlé. Pour moy ie t'assure que quand ie serois persecuté de tout le monde et que ie me verrois à deux doigts de la mort, iamais ie ne reculerois en arriere. Le Neophyte luy respondit en peu de paroles fort modestes : J'espere que ie respecteray toute ma vie mon Baptesme, et que la mort n'ébranlera point ma creance. Cecy se passa deuant la Messe, que ce nouveau Chrestien entendit pour la premiere fois, avec vne tres-grande consolation. Comme il estoit fort feruent, on l'instruisit en sorte qu'il fut trouué capable de communier le mesme iour de son Baptesme. Dieu n'a aucun égard aux grands ny aux petits en la distribution de ses graces : ces deux Sacrements firent vn changement si notable en cet homme qu'encore qu'il ne fût pas ordinairement bien respandu, on remarqua neantmoins vne modestie en luy extraordinaire qui luy a continué iusques à maintenant.

Sur le soir estant venu voir le Pere qui l'auoit baptisé : C'est maintenant, disoit-il, que ie ne crains plus la mort, j'ay depuis ce matin que mes pechez m'ont esté pardonnez, vne si grande enuie de voir mon Pere, qu'il me vient des desirs de mourir ; mais que ie viuie ou que ie meure, ie tascheray de ne point souiller mon Baptesme.

Vn Chrestien vn peu plus aagé luy dit : Mon cadet, prenons courage, le chemin du Ciel semble vn petit fascheux, mais il ne l'est pas, quand on croit

fortement ; c'est vne chose bien importante de le suiure et bien mauuaise de le quitter : ce n'est pas pour viure longtemps en terre qu'on nous baptise, ce qu'on nous promet est au Ciel, n'ayme donc plus ce qui est ça bas, puisque tu es baptisé pour aller là haut.

J'ay donné ma parole, j'ay, fit-il, répondu à celuy qui a tout fait, ie luy ay dit que ie croirois en luy toute ma vie, ie n'ay pas enuie de mentir. Je l'aymois deuant que d'estre baptisé : s'il me venoit quelque songe, ie le priois d'empescher le diable qu'il ne me trompast ; s'il me venoit vne pensée de prendre vne seconde femme, il m'en venoit vne autre que ie le fascherois, et aussi-tost ie quittois ma pensée ; si j'estois malade, ie ne luy demandois la guerison que pour estre baptisé : maintenant que ie le suis, mon cœur n'a autre pensée que d'estre avec luy.

Quelques iours apres son Baptesme, vn certain Sauvage qui est en quelque consideration parmy ces gens, et qui a pris nostre Neophyte pour son fils adoptif, depuis vn assez long-temps, commit quelque insolence que le Pere iugea digne d'une bonne reprehension. Ce barbare extremement superbe, se voulut fascher contre nostre Neophyte, l'aborda et luy dit : Si vous ne reconnoissez Dieu pour vostre Pere, ie ne vous seray plus enfant ; si vous luy obeissez, ie vous obeiray ; si vous le quittez, ie vous quitteray : vous fuyez le Pere qui nous instruit, quand il me frapperait, ie l'irois voir : qu'est-ce qu'il vous a iamais demandé, sinon que vous aymassiez la paix et que vous obeissiez à celuy qui a tout fait ? Son Pere luy répondit : Pour toy, mon enfant, tu peux croire, tu peux aymer la priere, car tu n'es point méchant ; c'est en vain pour moy que ie prierois, j'ay trop de colere et trop de malice, il me faudroit aller tous les iours à confesse, et encore ne pourrois-je m'amender.

Vn sien oncle desia bien aagé, estant arriué à Montreal, aussi-tost nostre Neophyte l'aborde, le préche, l'incite à écouter les discours du Pere, il l'amene doucement, et pour l'engager, il luy

dit : Mon oncle, iamaïs, si vous croyez en Dieu, ie ne me separeray d'auec vous ny en terre ny au Ciel ; vous ne serez pas si tost baptisé que ie vous obeiray en tout ce que vous voudrez ; que si vous perseueriez au seruice des demons, il nous faudra separer de bonne heure : escoutez le Pere, et vous apprendrez qu'il y a vne autre vie que celle que nous menons en terre, bien differente des contes qui nous disent que les ames s'en vont où le Soleil se couche. Cét oncle luy promit qu'il se feroit instruire, mais en ce temps-là on fit descendre à Kebec pour quelques affaires le Pere qui entendoit la langue Algonquine : celui qui deuoit aller en sa place, tardant trop au gré de ce bon Chrestien, il monte dans son canot, fait enuiron soixante lieues de chemin avec vn bon vieillard, vient trouuer le Pere et luy dit : Tu t'en es allé sans nous dire adieu, pendant que nous estions à la chasse, nous te venons requerer : retourne, mon Pere, tout le monde est triste là haut, chacun baisse la teste, personne ne dit mot ; ceux qui parlent, disent que tu n'as point d'esprit de quitter tes enfans. Le Pere fut touché et leur promit qu'il remonteroit, quand les vaisseaux pour lesquels il estoit descendu, seroient sur leur depart. Ce bon Neophyte, remontant à Montreal, fut saisi en chemin d'une fièvre chaude, si violente qu'il le fallut décharger du canot, comme vn corps mort. Sa femme accourt et se lamente, tous ceux qui le regardoient croioient que c'en estoit fait ; deux Sorciers et longleurs le viennent voir, et luy font offre de leurs chants et de leurs tambours pour le guerir : Ie suis Chrestien, respondit-il, ie ne crains point la mort : quand vostre art me pourroit guerir, ie ne m'en voudrois pas seruir. Vn Payen qui se trouua present et qui a quelque bonne inclination pour la Foy, luy dit : Ie te sçay bon gré, c'est ainsi qu'il faut garder la parole qu'on a donnée à celui qui a tout fait. Ce pauvre malade fut rapporté la veille de S. Ignace, et le lendemain matin vn Pere de nostre Compagnie l'allant visiter, luy dit, qu'à tel iour estoit mort

vn grand Sainct qui auoit grandement aymé la conuersion de tout le monde, qu'il estoit puissant auprès de Dieu, qu'il luy conseilloit d'implorer son secours ; qu'au reste il s'en alloit celebrer la sainte Messe, et qu'il se souuiendrait de prier Dieu pour luy. Le malade se confesse, il a recours à Dieu par l'intercession de S. Ignace, et la fièvre en vn moment le quitte : il estoit ardent comme le feu, il se trouue frais comme vn poisson, il repose fort doucement, en vn mot il est guery. Cela le toucha si fort qu'il voulut en donner la louange à Dieu deuant ceux qui l'auoient condamné à mort, il prepare vn festin du premier bled d'Inde cultivé par les Sauvages : les conuiez croyoient que c'estoit vn festin d'adieu, et qu'il estoit aux abois ; ils entrent en sa cabane, le voyent sain et gaillard, l'écoutent avec estonnement. Ce ne sont pas, dit-il, les tambours qui m'ont rendu la vie, ie n'ay plus de commerce avec les demons ; c'est le Dieu du Ciel qui m'a retiré de la mort. Ils confesseront tous que cette guerison estoit extraordinaire, et qu'vn trespassé, comme ils le faisoient, ne pouuoit pas resusciter de soy-mesme et en si peu de temps.

Ie coucheray en passant vne gentille response que fit sa femme ; elle se nomme en sa langue Kamakate8in-g8etch, c'est à dire qui a la face noire. Le Pere, voyant qu'elle se cabanoit avec ses gens sur vn petit ruisseau, luy dit en riant : Ie voy bien que tu te loges exprés sur le bord de ces eaux pour te lauer, en sorte qu'on ne te nomme plus la face noire : tu veux changer de nom, tu veux estre appelée Ka8bing8etch, c'est à dire la face blanche. Helas ! mon Pere, respondit-elle, il n'y a que les eaux du Baptisme que tu me refuses, qui me puissent faire changer de nom : cette riuere ne sçauroit blanchir mon ame. Ce qu'elle desiroit si ardemment, luy a esté accordé depuis peu.

Pendant que le Pere estoit absent, vn ieune Chrestien se voulant marier, s'adressa à Mademoiselle d'Allibout, qui entend assez gentiment la langue Algonquine : Puisque tu nous entends

bien, luy dit-il, ne pourrois-tu pas bien suppléer au deffaut du Pere ? nous nous sommes donnez parole vne ieune fille Chrestienne et moy, ie te supplie, marie nous publiquement en l'Eglise : car le Pere nous deffend de nous marier en secret. Cette simplicité fit rire cette bonne Damoiselle, qui luy repartit, non sans quelque rougeur, qu'il falloit attendre le Pere ou descendre iusques à Kebec.

Vn vieillard aagé peut-estre de 80. ans, s'est retiré à Montreal : Voicy, dit-il, mon pays, ma mere m'a raconté qu'estant ieunes les Hurons nous faisant la guerre, nous chasserent de cette Isle, pour moy i'y veux estre enterré auprès de mes ancestres. Cét homme a esté guerrier, sa pensée estoit bien éloignée de nostre creance ; estant tombé malade, le Pere le visite, luy parle d'une autre vie pleine de plaisirs, ou de douleurs ; mais comme il ne pensoit qu'à la terre, il n'auoit point d'oreilles ny pour le Paradis, ny pour l'Enfer. Le Pere voyant que la douceur n'entroit point dans cette ame, le prêchant certain iour fort extraordinairement avec des menaces d'un supplice eternel, cela ne l'ébranla point. Les Sauvages Chrestiens de sa cabane, épouuantez de cette opiniastreté, s'écrient : Prions pour luy, mon Pere, afin que Dieu luy donne de l'esprit, il ne sçait pas ce que c'est d'estre brûlé pour iamaïs au pays des demons. Le Pere se met à genoux, et ensuite tous les Chrestiens, et mesme encore tous les Payens, il prie d'une voix forte, il coniure celui qui a tant souffert pour les hommes d'auoir pitié de ce pauvre miserable, qu'on ne croyoit pas deuoir passer la nuit, tout le monde repete mot à mot la mesme priere. Ce pauvre vieillard, estonné de cette façon de faire, fut touché ; les larmes luy tombent des yeux, il s'écrie en sanglotant : Ie suis meschant, ie n'ay point d'esprit, ie quitteray bien aisément les festins à tout manger, les chants superstitieux ; mais ma colere m'a rendu meschant par toute la terre, iusques aux riuages de l'autre mer : Priez pour moy, disoit-il, pleurant à chaudes larmes, afin que

toutes mes malices soient effacées. Le Pere le voyant bien disposé, le caresse, le panse luy-mesme : en vn mot ce pauvre homme retourne encore en santé, il dit maintenant par tout que le Pere l'a guery et qu'il luy a enseigné des choses qui le font reuiure.

Quand on luy disoit qu'il seroit vn iour dans la fleur de son aage, et que cette fleur ne flattreroit iamaïs, et que le Fils de Dieu s'estant fait homme, nous auoit acquis ce bon-heur, il ne pouuoit contenir sa ioye : O Nicanis, ce que tu dis est admirable, parle bien haut et m'enseigne souuent, c'est tout de bon que ie veux croire.

On ne pouuoit deuant cette touche, luy faire reconnoistre ses offenses, il estoit le plus innocent homme du monde : l'estois bon, disoit-il, deuant que tous les Sauvages qui sont sur la terre fussent nez. Il se croyoit le plus aagé des hommes ; si tost qu'il fut touché, il parla bien vn autre langage, il se disoit le plus meschant qui fut sous le Ciel, il inuitoit tous ses gens à écouter la doctrine de Iesus-Christ ; on l'entendoit la nuit prier Dieu, reiterant par vn long-temps vne mesme priere toute pleine d'affection. Il se faisoit instruire comme vn enfant, se glorifiant quand il retenoit quelque point de nostre creance ; il repetoit sa leçon pendant la nuit, souhaitant de sçauoir bien-tost ce qui estoit necessaire pour receuoir le Baptisme.

Il auoit esté pris plusieurs fois des Iroquois : le priois, disoit-il, celui qui nourrit et conserue les hommes, et ie croyois tousiours qu'il m'ayderoit à me sauuer, lors mesme que mes ennemis me brûloient desia.

Les abysmes de la prouidence de Dieu, sont extremement profonds. Cét homme qui a passé toute sa vie dans vne liberté de Sauvage et dans la fureur de la guerre, deuint vn petit agneau deuant sa mort, tout prest de lauer les taches de son ame dans le sang de celui qui a voulu estre la victime et le sacrifice pour nos pechez.

L'une des choses que nous inculquons plus fortement aux Sauvages, est d'auoir

recours à Dieu du fonds le leur cœur, de le prier dans les besoins, et de se confier en sa bonté et en sa toute-puissance : voicy ce que quelques-vns d'entr'eux nous ont rapporté.

Deux Sauvages Payens estans affamez poursuivoient vn Cerf ; l'vn le suivoit à la piste dans le bois, l'autre trauersoit vne riuere glacée pour luy couper chemin. Se voyant tous deux hors d'haleine, ils se mettent à genoux, l'vn sur la neige et l'autre sur la glace, sans que l'vn sceût le dessein de l'autre ; leur priere estant faite, ils se sentent fortifiez, ils reprennent courage, poursuivent leur proye avec plus d'ardeur, l'ayant lassée, la tuent, et se mettent à genoux sur son corps, remerciant Dieu de leur auoir donné à manger.

Deux ieunes Chrestiens, ayant poursuivy trop opiniastrement vn Elan, sans rien porter avec eux qu'une épée, furent quatre iours dans la neige et dans la rigueur d'un froid estrange, sans feu et sans autre abry qu'un meschant bout de couuerture tout usé qui leur seruoit de robe, de lit, de feu et de maison. Se trouuans dans cette extremité, le plus faible des deux dit à son compagnon : Je n'en puis plus, ie suis mort, se tournant vers Dieu au fond de son ame. Il nous dit apres qu'il sentit tout à coup vne chaleur qui se répandit par tout son corps, et qui luy continua toute la nuict, et par ce moyen luy sauua la vie et à son compagnon : car il le rechauffoit par cette ardeur, qui le faisoit, disoit-il, quasi suer.

Vn Sauvage Payen, et d'un tres-mauuais naturel, voyant son enfant aux abois, vint trouuer le Pere et luy dit : Tu nous dis que ceux qui sont baptisez vont au Ciel, et qu'ils sont remplis de delices : viens donc, ie te prie, baptiser deuant sa mort mon enfant, car ie luy veux procurer ce bonheur. L'amour naturel avec vn petit grain de Foy, sont capables de faire sauuer vne ame. Le Pere luy dit : Pourquoi ne te procures tu pas ce mesme bonheur à toy-mesme ? Attends, dit-il, encore quelque temps, ie suis maintenant trop meschant. Le premier iour de l'an, on tira quelques

pieces de canon dès le point du iour pour honorer la Feste : les Sauvages allarmez accourent, demandent ce que c'est, on leur dit qu'à mesme iour le Fils de Dieu auoit esté nommé Iesus, c'est à dire Sauueur, et que le bruit des canons donnoit à entendre qu'il le falloit honorer : Allons, se dirent-ils les vns aux autres, et luy rendons ce mesme honneur. Ils chargent leurs arquebuses et font vne salue fort gentille.

Le iour du saint Sacrement, ils voulurent assister à la Procession : on fit marcher vne escoüade d'arquebusiers François, les Payens estoient de la partie aussi bien que les Chrestiens. Ils marcherent tous deux à deux, avec vn bel ordre et vne belle modestie, depuis la Chapelle iusques à l'Hospital, où on auoit dressé vn beau Reposoir. Il est bien difficile de voir Iesus-Christ honoré par des Barbares, sans en ressentir de la ioye iusques au profond du cœur.

Pour conclusion de ce Chapitre, ie diray deux mots de grande consolation. Le Capitaine Huron, dont j'ay fait mention cy-dessus, ayant veu la beauté des bleds d'Inde de Montreal, a pris resolution d'aller querir sa famille, et d'en amener encore vne autre pour y venir faire leur demeure ; s'il continuë dans sa pensée, il ébranlera beaucoup d'Hurons, et ie ne puis douter que si les Iroquois plus hauts ne descendent point iusques à Montreal, cette Isle ne se peuple de Sauvages avec le temps, et que Dieu n'y soit honoré.

Le Pere Isaac Iogues qui est retourné aux Iroquois pour y passer l'hyuer, a dans ses ordres de faire tout son possible d'inciter à la paix tous les Iroquois superieurs, qu'il verra dans les bourgades des Annierronnons ; et en cas de refus, il a commission de presser fortement les Annierronnons de les empêcher de venir sur la Riuere des Prairies, par où passent les Hurons, bornans leurs guerres sur le grand fleuve de saint Laurent bien loing au delà de Montreal, ou du moins de leur deffendre de ne point approcher de cette Isle, ny des pays qui sont vis à vis de leurs bourgades, comme estant en quelque

façon de leur district. Si Dieu nous accorde cette benediction, cette Isle sera le centre de la paix, comme elle a esté l'objet de toutes les guerres. La patience et la confiance emportent tout.

CHAPITRE IX.

De quelques bonnes actions et de quelques bons sentimens des Sauvages Chrestiens.

Vn François, ne pouuant tirer vengeance d'un tort qu'il croyoit luy auoir esté fait, prit resolution de faire tomber en peché le plus de Sauvages qu'il pourroit, afin de perdre le pays, n'ignorant pas, non plus que ce mal-heureux Conseiller dont il est parlé dans l'Ecriture, que le moyen de perdre un peuple, c'est de le faire bander contre son Dieu : il caïole quelques filles, les inuite à boire à dessein de les enyurer pour passer d'un crime à un autre. Les femmes Sauvages ne sont non plus blasmées de leurs compatriotes, pour scauoir tenir vne tasse en main que les Angloises ou les Flamandes : celles-cy ayant beu, cét impie s'approche pour les caresser ; mais vne Chrestienne qui estoit de la bande, prit la parole : Je voy bien ton dessein, mal-heureux que tu es, c'est le peché, et non la charité qui t'anime : va, meschant, n'as-tu point de honte, toy qui es baptisé dès ta naissance, de nous porter au mal ? ne pense pas nous perdre par tes bien-faits, nous craignons celui qui a tout fait, nous ne voulons pas l'offenser. Cét homme bien estonné perdit la parole ; Dieu le toucha par la voix d'une femme. Il va trouver le Pere qui a soin des Sauvages, il s'accuse ingenuement de sa faute, protestant qu'il alloit changer de vie et de brisée, et qu'au lieu de scandaliser les Sauvages, il feroit son possible pour cooperer à leur conuersion.

Vn Infidele, aymant passionnément vne fille Catechumene, la visite souuent,

luy donne des indices de son amour, mais en vain : car il est tousiours constamment rebuté. Ce miserable croyant que la Foy seule conseruoit la pureté dans cette ame, ne parle plus de sa passion ; mais il s'efforce de saper doucement ce qui luy fait resistance. Il iette des brocards contre la Foy, il se gausse de ceux qui croyent à des estrangers, en un mot il renoueque nostre creance en doute. Cette bonne fille, decourant sa malice, luy dit : Tu te trompes bien fort, n'ayant pû m'ébranler d'un costé, tu m'attaques de l'autre. Sçache que la priere est la chose la plus precieuse que l'aye au monde, tu m'osterois plus tost la vie que la Foy. Ce frippon estoit nepueu d'une femme veritablement Chrestienne, qui luy seruoit de mere ; elle desseichoit tous les iours voyant ses débauches. Le Pere qui la conduisoit s'estant apperceu de son ennuy, luy en demanda la raison : Helas ! dit-elle, si quand quelqu'un de nos amis est pris des Iroquois pour estre brûlé, nous en ressentons de la douleur quasi iusques à la mort, comment pourrais-je viure voyant l'un de mes plus proches, lié par les demons, qui s'efforcent de le jeter dans un feu eternel ?

Vn autre Infidele, secourant vne pauvre veufue Chrestienne, luy demanda pour recompense, ce que la pudeur et la loy de Dieu deffendent de donner : Helas ! fit-elle, ce que tu desires, est hors de ma puissance, ie ne puis plus fascher celui qui a tout fait, car ie suis Chrestienne. Oüy mais, repart-il, qui te prestera secours dans ta nécessité ? où trouueras-tu des robes et des viures ? la Foy ne t'en donnera pas. Ta parole ne vaut rien, les robes et les viures ne sont pas d'importance, la Foy est de prix et de valeur. Cela dit, elle s'éloigne de cet impudent, et Dieu ne l'abandonna pas.

Comme elle est d'une assez belle humeur, quelque temps apres un autre l'attaqua : Tu ne sçais peut-estre pas, luy dit-elle, que ie prie et que ie suis baptisée. A ces paroles il tire un collier de 7. ou 800. grains de Porcelaine pour l'ebloûir, elle luy repart en se moquant

de luy : Ny toy ny tes presens ne valent rien, la parole de Dieu est considerable, si tu te veux damner, damne toy tout seul, n'en traisne point d'autres apres toy.

Vn ieune homme Chrestien auoit parlé dans les bois à vne autre femme que la sienne. Il ne fut pas si tost arriué en la demeure des François, que ceux qui l'auoient veu l'accuserent publiquement au Pere. Ce pauvre homme assez coupable demande pardon de son offense, se vient confesser avec de grosses larmes, protestant que iamais plus il ne causeroit vn tel scandale. Son seul regret fut que le Pere luy auoit donné vne trop legere penitence, il demandoit permission de se battre soy-mesme.

Vne fille assez pauvre, ayant esté contrainte par la necessité d'épouser vn infidele, se voyant mal-traitée pour ce qu'elle prioit Dieu, se contenta de faire ses prieres en secret, sans se mettre à genoux deuant les Payens : les Chrestiens s'en estant apperceus en sont scandalisez ; l'un d'eux se leue publiquement dans la Chapelle, et apostrophant le Pere, luy dit : Mon Pere, écoute ma parole : cette femme que tu vois deuant tes yeux s'est laissée tromper par le diable, elle s'est mariée à vn meschant homme, qui l'a renduë folle, regarde maintenant ce que tu luy dois dire. Puis se tournant vers elle : Viens ça, luy dit-il, leue toy, seras-tu sage doresnavant ? confesse toy et ouure les oreilles aux paroles que te dira le Pere. La pauvre creature, qui auoit desia quitté ce Payen, souffrit cette confusion avec vn grand regret de son offense, elle se confessa si candidement, et donna tant de preuues de sa douleur et de sa constance en la Foy, que le Pere en fut tout edifié.

Ce zele fait que les Chrestiens se tiennent en leur deuoir, et que les Payens respectent la doctrine de Iesus-Christ, et qu'ils ne l'embrassent point qu'avec vn desir de la garder.

On ordonna à vn Chrestien qui auoit fait quelque faute en public, de baiser trois fois la terre en la Chapelle ; comme il s'en acquittoit, vne femme desia aagée,

luy dit : Ne fais point cela pour satisfaire à nos yeux, il faut que tu sois marry au fond de ton cœur d'auoir fesché celuy qui a tout fait. Et iettant les yeux sur son camarade, qu'elle scauoit estre coupable de la mesme faute, elle luy dit : Et toy, vn tel, tu penses peut-estre que ton peché n'est plus dans ton ame, pource qu'il n'est pas connu du Pere : là, là, baise la terre aussi bien que ton compagnon, tu n'es pas plus sage que luy, appaisons Dieu quand nous l'auons offensé. Ce pauvre garçon n'usa d'aucune replique, il ne se fit point tirer l'oreille, et fut plus tost à terre que la parole ne cessa en la bouche de cette femme, dont on modera doucement la ferueur.

A mesme temps vn homme se leuant, s'écria : Puisque nos fautes sont publiques, c'est bien fait d'en crier mercy à Dieu publiquement ; mon dessein n'est pas de blesser, mais de guerir : leuez-vous, vne telle, chacun scait que vous estes vne acariastre. Vous, mon Pere, qui determinez des prieres et des fautes, ordonnez du remede necessaire pour faire reuenir l'esprit à cette fille ; elle a des compagnes qui ne sont pas plus sages que les garçons, si elles ne s'amendent, il les faudra punir aussi bien que les autres.

Vne pauvre veufue, compatissant à son fils fort malade qu'elle aymoît comme l'vnique soustien de sa vieillesse, ne sachant à quel Medecin auoir recours, vne Sorciere se presenta pour le guerir. C'estoit puissamment tenter vne pauvre femme qui n'a autre appuy que son enfant ; mais la grace fut plus forte que la nature, et Dieu plus puissant que les demons. Cette bonne mere respondit doucement : Nous autres qui croyons en Dieu, ne nous seruons point de demons, l'ayme mieux perdre la veuë de mon fils que de perdre mon ame et la sienne : si ie suis pauvre et delaissée, ce ne sera pas pour longtemps, il faut souffrir en ce monde pour ne point souffrir en l'autre. La Sorciere se mit en cholere entendant la response de cette pauvre affligée, l'appellant vne cruelle de ne vouloir pas sauuer la vie à

son enfant ; à cela point de repartie, la patience est muette, quand ces paroles donneroient de l'aigreur.

Dieu a confondu nos pensées et renversé les fondemens ou les principes sur lesquels nous bastissions. Nous n'arrousons au commencement que les ieunes plantes, méprisant quasi ces vieilles souches qui paroïssoient incapables de porter aucun fruit, mais Dieu les a fait reuerdir tres-avantageusement. Nous auons veu des hommes et des femmes tres-aagez aussi feruens dans le Christianisme qu'un nonice de vingt ans dans une maison Religieuse. Une vieille, aagée d'environ 80. ans, auoit un fils tres-bon Chrestien, c'estoit le baston de sa vieillesse et l'appuy de toute sa famille ; ayant esté miserablement tué, sa pauvre mere apporta six peaux de Castor pour faire prier Dieu pour son ame ; mais on luy fit l'aumosne de son propre bien : car à peine eut-on pu trouver une personne plus pauvre. Il n'est pas croyable combien cette femme a la conscience tendre, et combien grand est le soulagement qu'elle trouue dans les Sacremens de la Penitence et de l'Eucharistie. C'est là qu'elle noye toutes ses angoisses et tous ses ennuy, c'est là où elle puise des forces pour souffrir l'absence de quantité d'enfans que la mort luy a rauy, l'ayant laissée seule dans l'extremité de son aage : en un mot qui la veut réjouir, il luy faut parler du Ciel ; elle a une confiance si simple et si droite, qu'on diroit qu'elle est tout assurée d'y entrer. Cela ne luy est pas particulier : plusieurs Sauvages marchans dans les voyes qu'on leur prescrit, se seruans des remedes que Dieu a laissez en son Eglise, s'en vont à la mort comme à l'entrée de la vie, sans peur, sans crainte, sans aucun trouble, se tenans assurez qu'ayans gardé de bonne foy les conditions que Dieu demande dans le contract qu'il a passé avec nous de nous donner son Paradis, cette bonté supreme ne nous manquera pas de son costé. La droiture et la simplicité donnent de grandes assurances aux ames dociles.

Une pauvre femme, souffrant de grandes douleurs dans un corps languissant, disoit à celuy qui luy demandoit si elle n'auoit point apprehension de la mort : Pourquoy la craindrois-je, puis qu'en mourant ie verray celuy qui a tout fait ? hélas ! c'est mon bon-heur ; mais neantmoins ie ne demande rien, voicy toute ma priere : Tu es mon maistre, dispose de moy selon ta volonté, ie ne veux rien autre chose.

Ce Chapitre ressemble à ces ouvrages faits à la Mosaïque, il est composé de pieces rapportées.

Un Iroquois, faisant du Thrason, se mocquoit de la mort devant les Algonquins : il vouloit paroistre un Guillaume sans peur, ou comme un Samson qui seul brauoit les Philistins dans leur propre pais. Un Algonquin, à qui la Foy auoit desillé les yeux et donné de la modestie, luy dit : On void bien, mon cher amy, que vous ne connoissez pas bien celuy qui abaisse et qui élève quand il luy plaist : il n'y a pas longtemps que l'ombre des Algonquins vous faisoit peur, vous les méprisez maintenant, pource que leurs pechez les ont exterminés ; mais ne faites pas le superbe, la main qui les a frappez est capable de les guerir et de vous massacher. Ce langage nouveau en la bouche d'un Sauvage Chrestien, n'eut point de repartie en celle d'un superbe Iroquois.

Une femme, ne pouuant se deliurer de ses couches, souffrit quatre iours des douleurs extremes : celles qui la gardoient accourent aux Peres, car ils sont en toutes choses le refuge et le conseil de ce pauvre peuple. On leur donna quelques reliques de defunct Monsieur Bernard bien connu dans la France : à peine la gisante les eut-elle pendues à son col, qu'elle accoucha d'un bel enfant. Cela donna bien de l'estonnement à tous les Sauvages ; si bien qu'un autre, estant trauaillé d'une violente fièvre, et sollicité par quelques Payens d'auoir recours à leurs superstitions diaboliques, leur ferma l'oreille pour l'ouir aux conseils des Peres qui luy firent porter cette mesme Relique. Le pauvre homme, desia condamné à mort

de tous les siens, parut sain et gaillard en fort peu de temps.

C'est la coustume des Sauvages, d'assister sur le soir aux prieres dans la Chapelle, et de les faire encore dans leurs cabanes deuant que de prendre leur sommeil. Vn ieune garçon, estant à genoux en ce temps-là, tomba soudainement en syncope ; ses parens crient, l'appellent, le tirent tantost d'un costé et tantost de l'autre, ils luy iettent de l'eau froide pour le faire reuenir à soy : ce pauvre homme ne branle point, il demeure iusques à minuit sans donner aucun signe de vie. On va donner nouvelle aux Peres qu'il est mort, s'ils ne trouuent quelque nouveau remede : on luy met ces saintes Reliques sur la poitrine ; à peine les a-il touchées, qu'il ouure les yeux, reuiet à soy, et donne de l'épouuante à tous les assistans, qui ne pouuoient assez remercier Nostre Seigneur d'une guerison si soudaine.

On donna la mesme medecine à deux petits enfans malades : elle n'eut pas un mesme effet, mais peut-estre un meilleur. Les parens, ayans appelé la nuit precedente un Sorcier pour chanter et pour souffler ces pauvres petits, se rendirent indignes des faueurs de ce grand seruiteur de Dieu pour la santé de ces petits innocens ; mais leurs ames receuës au Ciel iognant leurs prieres avec les siennes, obtinrent la conuersion de leurs peres et meres qui apporterent de douze lieues loin ces petits corps pour estre enterrez avec les Chrestiens, et promirent de suivre Iesus-Christ, et de iamais plus ne se seruir d'aucunes superstitions. Le Sorcier mesme ietta son tambour au feu, se fit instruire et baptiser, et de l'heure que l'escry ces remarques, ils viuent tous dans la crainte de Dieu et dans l'obeissance de son Eglise.

Sainct Xavier se seruoit, aux Indes Orientales, des petits enfans, pour donner la chasse aux Idoles qu'il faisoit mettre en pieces par ces mains innocentes. Le Pere qui a eu la charge de la Mission de Tadoussac, en a fait de mesme pour trouuer les tambours et les petits manitous, ou les demons cachez

dans les sacs des Sauvages. Ces enfans ont rendu tous ces instrumens de superstition si ridicules qu'il n'y a plus personne qui s'en ose seruir, si ce n'est peut-estre la nuit et dans la profondeur des bois. Ces petites creatures decouurent tous les mysteres de ces charlatans, ils reprennent hardiment ceux qui font quelque action messeante. Entr'autres, vne petite fille, instruite au Seminaire des Meres Vrsulines, ne manquoit point d'aertir le Pere des defauts qu'elle apperceuoit parmy ses compagnes, avec un zele et vne douceur enfantine toute aymable.

Vn Abnaquiois, estant tombé malade à saint Ioseph, fut saisi d'une fièvre chaude qui le ietta bien-tost dans un delire. Ses discours et ses responses n'auoient aucune suite ; mais ce qui estonna ses compagnons et les autres Sauvages, fut que iamais il ne perdit la connoissance des choses qui concernoient son salut : si tost qu'on luy parloit du Baptisme, sa raison estoit toute pleine ; si vous entamiez un autre discours, il fermoit les yeux et ne rendoit aucune response à propos. Il demanda le Baptisme par signes et par paroles, et par de grands tesmoignages qu'il en connoissoit la valeur. On l'interroge, il respond nettement et sans broncher. On l'examine, il satisfait, en un mot on le baptise, il meurt, en nous laissant une croyance que Iesus-Christ luy auoit conserué la raison quasi miraculeusement pour le faire entrer dans la terre de promission, apres auoir esté lavé dans la mer rouge de son sang. Il plaide maintenant dans les Cieux la cause de son peuple, qui semble se vouloir faire instruire tout de bon.

Vne escoliade de Hurons estans descendus à saint Ioseph, les Chrestiens estans dans une grande necessité de viures, se demandoient l'un l'autre : Pourrons-nous bien donner à manger à tous ces gens-là ? Comme ils disoient cela, en voila une partie qui sortans de leurs petits batteaux s'en vont droit à la Chapelle, se mettent à genoux et font leurs prieres. Vn Algonquin qui estoit allé saluer le saint Sacrement, les

ayant apperceus, vient donner aduis à son Capitaine que ces Hurons prioient Dieu. Est-il vray, fit-il ? sus, sus, il ne faut plus consulter si on leur donnera dequoy disner, ils sont nos parens, puis qu'ils croyent aussi bien que nous, et qu'ils honorent la priere. Là dessus ils se caresserent à la mode de la charité, par des actions plus tost que par des paroles.

Dieu nous épouuante quelquesfois par des ombres, pour faire exercer de veritables actions. Vne famille Chrestienne chassoit au Castor, le bon-heur qu'elle auoit dans la chasse, fut trauersé par vne terreur qui fit du mal et du bien. Voicy comme l'histoire nous fut racontée par vne femme fort honneste et fort vertueuse. Ayant pris nostre refection sur le soir, et remercié Dieu selon nostre coustume, mon mari, disoit-elle, sortant de nostre petite maison d'écorce, oüy vn bruit, comme d'une personne qui nous ayant reconnu, trauersoit la riuere sur laquelle nous estions. Il demande si tous les chiens estoient dans la cabane, se doutant qu'ils pourroient bien auoir causé ce bruit : les ayant veus proche de moy, ie luy respondis que pas vn n'estoit dehors. Il preste l'oreille, il écoute ; comme ce bruit continuoit : Nous sommes découuerts, il s'écrie : Sauuez vous et vos enfans, l'ennemy nous enuironne, fuyez à la faueur de la nuict, nous soustiendrons le choc et nous mourrons icy, pour vous donner le loisir d'euader. L'embrasse aussi-tost l'un de mes enfans, dit cette femme, ie donne l'autre à porter à vne mienne parente qui m'accompagnoit, mon mary court aux armes, le ieune homme qui chassoit avec luy se saisit en mesme temps de son épée et de son arquebuse, et pendant qu'ils se mettent en posture de combattre pour arrester l'ennemy, s'il approchoit, nous fuyons toutes éplorées nous dechirans les pieds et les jambes nuës dans les halliers, heurtans les pierres et les bois abbattus que nous rencontrions ; les tenebres augmentoient nostre frayeur. Nous auons cheminé et couru toute la nuict et tout le iour ; enfin n'en pouuans plus,

nous nous sommes reposées sur le bord du grand fleuue, et par bonne auenture, voyans voguer vn canot de nos gens nous l'auons appelé. Il nous a prises et apportées icy, où il est vray que nous sommes en asseurance, mais non pas sans douleur : mon pauvre mary et son parent sont pris, et peut-estre à demy brûlez et à demy rostis. Et là dessus cette pauvre creature, et tous ses enfans, et ses plus proches parentes iettoient des cris et des larmes qui auroient amolly vn cœur de bronze. Le Pere qui estoit à saint Ioseph, entendant ces cris, y court aussi-tost. Ce triste spectacle l'emeut : Quoy donc, fit-il, ces douleurs et ces cris ressusciteront-ils des hommes morts ? il faut prier pour eux, et non pas s'affliger sans mesure : Helas ! mon Pere, respondit-elle, ce qui me trouble et ce qui m'afflige iusques au fond du cœur, c'est qu'ils sont morts sans se confesser, le moyen de ne pas pleurer vne telle mort ? Ne crains point ma fille, luy dit le Pere, ie connois la vertu de ton mary, non seulement il est d'une humeur paisible et douce, comme tu sçay ; mais ie t'assure qu'il a vne foy tres-viue, vne tres-grande crainte du peché et vn tres-ardent amour de son Dieu : l'as-tu iamais veu en cholere ? l'as-tu veu manquer vne seule fois de faire ses prieres depuis qu'il est Chrestien ? Helas ! nenny, répondit-elle, nenny : tous les matins et tous les soirs, et à chaque fois que nous prenions nos repas, nous faisons ensemble nos prieres, nous viuions comme des enfans. Il faut confesser que cét homme a vn don de prieres qu'il n'entend pas luy-mesme, et que cette famille est l'une des plus fauorisées du Ciel, de toutes celles qui se sont données à Iesus-Christ.

Cessons de pleurer, adiousta le Pere, prions Dieu qu'il les fortifie, s'ils sont encore viuans, et qu'il les loge en son Paradis, s'ils sont morts. Mes larmes ny mes trauaux n'ont point empesché mes prieres, repart-elle, ie t'assure mon Pere, que dans nostre fuite, mon cœur estoit tousiours avec Dieu ; ie ne pensois pas tant à mes peines que ie

pensois à Dieu. Je luy disois du fond de mon ame : Loge-les avec toy, fortifie-les, aye pitié d'eux, écoute leurs prières, élève les au Ciel. Et maintenant dans tous les cris que tu as entendus, et dans mes plus fortes angoisses, Dieu a tousiours esté dedans mon cœur, ie luy dis en pleurant : Tu es le maistre, fais ce que tu voudras, sauue-les, voila tout ce que ie te demande, il n'importe que ie souffre, ie t'ay fâché ; mais tu es bon : aye pitié de moy, ie ne puis empescher mes larmes, mon mal est trop recent ; mais ie ne voudrois pour rien du monde fâcher Dieu. Prie pour eux, mon Pere, afin qu'ils soient bien-tost au Ciel.

Ces sentimens donnerent de l'estonnement au Pere : comme ces ames sont toutes ieunes en la Foy, il craignoit quelque murmure contre le Ciel, ou quelque rage contre leurs ennemis, veu mesme que le diable s'efforce de persuader à ces peuples que nostre creance n'apporte que des mal-heurs à ceux qui quittent leurs anciennes façons de faire pour la recevoir. Adioustez à cela qu'une femme qui est chargée de quatre petits enfans, et qui n'a pour toute richesse que les bras et les jambes de son mary, se trouue bien desolée dans vn tel rencontre ; mais la Foy est vn grand thresor, elle a de puissants effets dans l'ame de ces bons Neophytes.

Au reste, si tost qu'elle eut raconté son aventure, l'un des Capitaines de saint Joseph arma bien viste vne escouade de ses gens qu'il conduisit en la Chapelle, où ils firent cette petite priere : Jesus, prends de bonnes pensées pour nous, tu sçais bien que nous ne voulons point de mal à nos ennemis, donne leur de l'esprit afin qu'ils vivent en repos. Nous l'avons prié pour eux, mais ils ne te veulent pas écouter. Fortifie-nous, et nous ayde à leur couper les jambes, afin qu'ils ne viennent plus nous chercher à mort. Nous croyons en toy, regarde nous, commande à tes Anges de nous accompagner afin que nous ne te fâchions point. Ces paroles dites et quelques autres pleines de ferueur, ils courent à leurs canots pour s'embarquer et pour donner la chasse à

leurs ennemis. A peine approchoient-ils des riués du grand fleuve, qu'ils aperceurent deux canots, l'un desquels entendant le bruit qu'on faisoit, s'écria : Arrêtez-vous, nous sommes viuans. Tout le monde accourut au lieu de s'arrêter : ces deux trespassez sans mourir, ou ces prisonniers sans ennemis, disent qu'un loup ceruier par son hurlement et par ses allées et venues à l'entour de leurs cabanes, les a trompez. A ces paroles la guerre fut terminée, chacun se mit à rire, on reporta les armes et le bagage dans les cabanes. La desolation de ces bonnes gens se changea en ioye et en action de graces qu'ils rendirent à Nostre Seigneur. Ils croyoient que ces ennemis fussent non des Annierronnons ou des Iroquois avec lesquels la paix continuë, mais des Sokoquois qui tuerent l'an passé quasi à mesme temps deux ou trois des meilleurs Chrestiens de saint Joseph, comme il a esté remarqué és Chapitres precedens ; mais on nous dit que ces peuples ne sont pas pour soutenir la guerre contre nos Sauvages, et qu'ils se tiendront en repos.

CHAPITRE X.

De quelques particularitez du pays, et autres choses qui n'ont pu estre rapportées sous les Chapitres precedens.

Vn Sauvage d'une nation fort éloignée de Kebec, nous a dit que quand quelque personne de consideration est morte en son pays, ceux qui ont le cousteau et la hache mieux en main, taillent son portrait comme ils peuuent et le plantent sur la fosse du trespasé, oignant et graissant cet homme de bois comme s'il estoit viuant. Ils appellent cette figure *Tipiatik*, comme qui diroit le bois ou le portrait d'un trespasé.

Ils ont encore vne autre coustume remarquable en ce pays là. Vn homme estant mort, si son pere ou son frere, ou quelqu'un de ses proches parens ou

de ses amis, est allé en quelque voyage bien éloigné, ils luy font sçavoir la mort de son parent ou de son amy en cette sorte : ils vont prendre la chose signifiée par le nom du defunct sur le chemin par où il doit passer : par exemple, s'il se nomme Piré, c'est à dire la perdrix, ils pendent la peau d'une perdrix ; s'il se nomme Sik8as, c'est à dire de l'écorce de bouleau, ils en attachent un morceau à quelque branche d'arbre, pour signifier que celui qui portoit ce nom, n'est plus au nombre des vivans. Voicy qui semble bien estrange : si le parent a reconnu le signal, il entrera dans sa cabane sans iamais parler du defunct ny demander comme il est mort, ses parens n'en feront aucune mention : car on ne parle plus des morts, de peur d'attrister les vivans ; si toutesfois on croit qu'il n'ait pas vu le signal, on luy dira un tel est mort, et voila tout.

Si un Sauvage est tombé en quelque desastre, s'il a perdu quelqu'un de ses proches, il laisse croistre ses cheveux sur son front, pour marque de son deuil et de son ennuy. Que si vous le voulez delivrer de cette peine, faites luy un present avec ces paroles ou d'autres semblables : Voila des ciseaux pour couper les cheveux qui pendent sur ton front. S'il touche vostre present, il coupe ses cheveux et quitte son ennuy.

On a desia dit dans les Relations precedentes, que si quelque homme de consideration ou fort aymé de ses parens est mort, on le fait resusciter en cette sorte : on offre à quelque autre le nom du defunct avec un beau present ; s'il l'accepte, il quitte son ancien nom et en prend un nouveau, et s'il n'est pas marié il espouse la veufue, prenant un soin de ses enfans, comme s'ils estoient les siens propres ; que si la veufue ne l'aggrée pas, il ne laisse pas de se porter pour pere de ses enfans. Il n'y a pas long-temps que cette coutume nous donna une fausse alarme et un faux scandale. Le mary d'une femme assez ieune estant mort, on fit porter son nom à un ieune homme qui depuis peu avoit perdu sa femme : celuy-cy

prend son bagage et se va loger en la cabane de la veufue, et se place auprès d'elle et de ses enfans ; comme ils estoient tous deux Chrestiens, cela nous estonna : car on disoit qu'ils estoient mariez ensemble. On appelle cette ieune femme, on luy demande si elle n'est pas Chrestienne, et si elle n'a point quitté la Foy : Je suis Chrestienne, respond-elle, et pour rien du monde ie ne voudrois quitter la Foy. Estes-vous remariée ? Non. Un tel ieune homme, n'est-il pas avec vous dans vostre cabane ? Oüy. Le voulez-vous espouser ? Non. D'où vient donc que vous le logez avec vous ? Je ne l'ay point appelé, demandez à ceux qui luy ont donné le nom de mon mary, pourquoy ils me l'ont enuoyé. Le Pere qui faisoit ces interrogations ne dit que deux mots à sa predication de cette coutume, en l'improuvant comme trop dangereuse : aussi-tost deux Capitaines le vinrent trouver, l'assurant qu'ils faisoient cela pour secourir la veufue et ses enfans ; que s'il y avoit quelque mal, qu'ils banniroient cette façon de faire comme ils ont fait toutes les autres qu'on a jugé blasmables. On leur dit que s'ils se vouloient marier on les espouseroit, autrement qu'ils se devoient separer ; ce qui n'empescheroit pas que ce ieune homme ne fist du bien à ces pauvres orphelins : cela fut aussi-tost executé.

On donne en France une somme d'argent ou quelque autre chose pour marier une fille. Icy tout au contraire, un homme voulant espouser une fille fait des presens à ses parens. Que si la fille se marie devant que les presens soient faits, et que le mary tarde à les faire, les parens retirent leur fille, et le mary demeure tout seul, comme s'il n'avoit point esté marié. De plus si un Sauvage espouse une fille d'une autre nation ou d'une autre bourgade que la sienne, s'il ne la renuoye quand elle est malade pour mourir auprès de ses parens, il doit enuoyer des presens pour les consoler sur sa mort.

On a bien parlé les années precedentes de quelques mouches qui brillent la nuit pendant l'Esté, comme des étoiles

ou de petits flambeaux : si vous en prenez vne par sa petite aile, et si vous la passez doucement sur vn liure, vous lirez dans le fond de la nuit comme au milieu du iour. Il est vray que ce flambeau se cache et paroist selon le mouuement de ce petit animal. Outre cette espece de mouches, il y en a d'autres qui au Printemps paroissent en quelques endroits en si grande quantité, qu'on diroit en verité qu'il neige des mouches, tant l'air en est remply ; il est vray qu'elles sont innocentes. Que si elles picquoient, comme les cousins qu'on nomme icy des maringoins, ce seroit vn des fleaux d'Egypte. Homme du monde n'oseroit porter le visage ny les mains à découuert pendant quelque peu de temps que cette pluye et ces tenebres durent : l'air en ce temps-là n'a non plus de iour que lors qu'il tombe vne neige fort druë et fort espaisse. Je n'ay point veu à Kebec de ces armées, mais vn petit plus haut dans quelques Isles, où on trouue de quatre sortes de crapaux. Il y en a de noirs et de iaunes fort vilains, il y en a de blancs assez gros, et d'autres assez petits qui branchent comme les oyseaux ; ils grimpent sur les arbres, sautans de branche en branche, leurs pattes sont propres à s'aggraffer. Ils ont vn cry resonnant qui approche bien plus du chant d'un oyseau que du croassement des grenouilles. En effet le premier qu'on entendit, fut pris pour vn oyseau ; mais l'œil nous apprit que c'estoit vn crapaux. Je ne sçay si on a remarqué qu'il y a icy des grenouilles que quelques personnes ont prises pour des taureaux, les entendant croasser : ce bruit est prodigieux pour la petitesse de leur corps. Elles sont mediocres dans leur genre, on en voit d'autres incomparablement plus grosses qui ne font pas tant de bruit.

Il se trouue icy vne espece de cerfs differens des communs de France. Nos François les appellent des vaches sauvages ; ce sont veritablement des cerfs : leurs branches n'ont point de rapport aux cornes de nos bœufs, et leurs corps sont bien dissemblables et bien plus haut montez. Ces animaux vont en

troupes ; mais pour se soulager pendant l'huyuer, ils se suiuent les vns apres les autres, les premiers frayans le chemin à ceux qui viennent apres. Et quand celuy qui rompt et qui ouure la neige est las, il se met le dernier dans la route battuë. Les cerfs en France font le mesme en passant quelque riuere quand ils se trouuent en troupe, à ce qu'on dit, ceux-cy ne s'arrestent guiere en vn endroit marchans tousiours dans ces grandes forests. Les Eslans font le contraire, quoy qu'ils marchent ensemble, ils ne gardent point d'ordre, broutans çà et là, sans s'éloigner beaucoup d'un mesme giste. C'est ce qui faisoit dire il y a quelques iours à vn Sauvage qui se vouloit retirer, que les Eslans estoient des François, et cette autre sorte de cerfs errans des Algonquins ; pource que ceux-cy vont chercher leur vie deçà delà dedans ces grands bois, et les François tiennent ferme cultians la terre au lieu où ils font leur demeure. Outre ces cerfs il y en a de deux autres especes : l'une qui est semblable ou qui a beaucoup de rapport à nos cerfs de France ; l'autre, qu'on croit estre cét Onager ou cét Asne sauvage de l'Ecriture. Ce seroit vser de redites que d'en vouloir parler en cét endroit. Ces bonnes gens voyent maintenant en leur pays vne autre espece d'animaux, dont ils n'auoient iamais eu connoissance. Ce sont de petits taureaux et de petites genisses qu'on y a fait porter avec de grands traux : leur estonnement sera bien plus grand quand ils verront ces animaux labourer la terre, et traisner de gros fardeaux sur des neiges hautes de trois et de quatre pieds, sans enfoncer.

Dans ce Chapitre ie donneray place à la peur et à la force de deux femmes. Le troisième de Iuillet, deux femmes toutes mouillées depuis les pieds iusques à la teste, entrerent dans l'habitation de Montreal ; elles estoient abbattuës et toutes éplorées. On leur demande le sujet de leur tristesse : Comme nous descendions çà bas moy et ma fille, dit la plus aagée, nous auons apperceu des hommes que nous croyons estre de nos

ennemis : la peur nous saisissant, nous auons abandonné nostre petit bateau d'écorce et tout nostre bagage, marchans et courans huict iours entiers dans ces grands bois, de peur de tomber entre leurs mains. Qu'avez-vous mangé depuis ce temps-là, leur dit-on ? Rien du tout que des fructs sauvages que nous rencontrions par fois, et encore ne les cueillions nous qu'en courant. Mais comment avez-vous pû aborder cette Isle sans canot ? Nous auons ramassé des bois, que nous auons liez par ensemble avec des écorces de bois blanc, nous nous sommes mises sur ces bois, ramans avec des bastons et nous confians à la mercy des eaux, ayans mieux estre noyées que de tomber entre les mains de personnes si cruelles, comme sont nos ennemis. Ces bois venant à se rompre, nous sommes tombées dans le courant, et apres nous estre bien debatûës, nous auons rattrapé nos bois qui nous ont conduit iusqu'au bord de vostre Isle. Remarquez, s'il vous plaist, qu'elles firent plus de deux lieues sur ces bastons flottans, n'attendant que l'heure d'estre englouties dans la profondeur d'un fleuve qui paroist comme vne mer au dessus de cette Isle. Apres tout, il ne fallut point de saignée pour les guerir de la peur : on leur donna à manger, elles firent seicher leurs robes, et les voila hors de leurs ennuy. La perte de leur canot, de leurs marchandises, de leurs viures, de tout leur bagage, ne les affligea pas beaucoup. Ce qui ne tient guere s'arrache aisément : comme les biens ne sont pas profondément logez dans le cœur des Sauvages, la perte en est moins amere, ils se rient dans les naufrages et se moquent du feu qui consume leurs biens.

J'ay desia pretendu vne excuse sur la bigarure de ce Chapitre, voicy vne simplicité innocente. Vn Atticamegue qui n'auoit point frequenté les François, voyant qu'un Pere regardant un papier prononçoit des prieres, ce Sauvage fut rauy, il s'imagina qu'il entendroit bien ce papier, il le demande : Tu n'y connoistras rien, luy dit le Pere. Comment,

fit-il, il parle ma langue ? Le Pere luy donne, il le regarde, il le tourne et retourne de tous costez, puis se mettant à rire, il s'escrie en son Montagnais : *Tap de Nama Nitirinisin, Nama NinisitaSabaten*, en verité ie n'ay point d'esprit, ie n'entends point par les yeux. C'est un beau mot qu'ils ont donné pour signifier qu'on sçait lire, *NinisitaSabaten* ; c'est proprement à dire, i'entends par les yeux. Ce mot est composé de *NinisiSten*, i'entends, et de *NiSabaten*, ie voy, de ces deux mots ils en composent un qui signifie i'entends en voyant : c'est à dire ie lis bien, ie connoy ce que ie voy. Leurs compositions sont admirables, et ie puis dire que quand il n'y auroit point d'autre argument pour monstrier qu'il y a un Dieu, que l'œconomie des langues Sauvages, cela suffiroit pour nous conuaincre. Car il n'y a prudence ny industrie humaine qui puisse rassembler tant d'hommes pour leur faire tenir l'ordre qu'ils gardent dans leurs langues toutes differentes de celle d'Europe : c'est Dieu seul qui en maintient la conduite. Au reste il ne faut pas s'estonner qu'un Sauvage admire l'inuention de peindre la parole des hommes ; c'est veritablement un secret digne d'estonnement. Quoy que les Sauvages soient sujets à la crainte comme les autres hommes, et qu'ils soient moins resolués et moins courageux dans leurs attaques que nos Europeans, si est-ce qu'ils font gloire de ne point branler et de ne point reculer quand on les veut frapper, ou tout de bon ou par feinte. Un François tenant vne pertuisane et faisant semblant d'en donner un coup à un Sauvage, le blessa en effet, pour ce qu'il se tint roide, sans esquiver le coup ; il ne se facha pas neantmoins, voyant que le François auoit fait cela en riant. Ce qui nous estonna, fut qu'il cacha sa blessure, d'où il fut par apres fort incommodé ; iamais neantmoins il ne voulut aucun mal à celui qui l'auoit offensé, disant qu'il auoit fait cela par ieu.

On auroit peu remarquer ailleurs ce qui suit. Les voyages qu'on a faits aux pays des Annierronnons, et la commu-

nication qu'on a eüe avec eux, nous ont appris vn exemple assez remarquable de la iustice de Dieu. Les deux Iroquois qui tuerent de sang froid vn pauvre François, aux pieds du Pere Isaac Jogues sont morts d'une mort inconnüe, l'un des deux estoit le plus grand et peut-estre le plus fort homme de son pays.

Cette femme qui couppa le poulce au mesme Pere, ne l'a pas fait longue apres cette rage, et ceux qui luy rongerent les doigts, et à ses compagnons, et qui les traiterent avec plus de rage, ont esté tuez des Algonquins en leurs derniers combats. On nous dit que la mesme iustice a pris connoissance de ceux qui ont si miserablement déchiré le Pere Bressany ; le pays qui a consenty à ces cruantez est affligé de maladies qui peut-estre donneront la vraye santé à ce pauvre peuple.

Voicy vn rencontre nouuellement arriué. Dix-sept soldats d'Ononnioté, s'estans mis en embuscade, blesserent à mort vn ieune garçon de la bande de Tes8chat, Capitaine de l'Isle, comme nous auons dit cy-dessus, et en outre prirent deux femmes, dont l'une estoit desia fort aagée. Comme ils s'en retournoient en leurs pays, traïnsans avec eux ces deux pauvres creatures, ils aperceurent de loin vn canot d'Hurons ; et furent à mesme temps découuerts par ceux qui conduisoient ce canot, aussi-tost les Hurons qui faisoient trente soldats, se desembarquent pour aduiser à ce qu'ils feroient. Ceux d'Ononnioté font le mesme. Les vns ne scauoient pas le nombre des autres, les Capitaines de ces deux petites troupes donnent courage à leurs gens, ils les exhortent à ne point reculer et à mourir plus tost que de lascher le pied. C'est la coutume de ces Capitaines, quand ils se trouvent proches des occasions, de tirer des bastons qu'ils portent exprés avec eux, et de les presenter à leurs soldats pour es ficher en terre, afin de protester par cette action que ces bastons sortiront plus tost de leur place, qu'ils ne tourneront visage. Il arriue neantmoins tres-souuent que les bastons demeurans fermes, les soldats ne laissent pas de

s'enfuir. Ceux-cy ayans fiché bien auant leurs bastons et iuré à leur mode qu'ils mourroient plus tost que de bransler dans le combat, ceux d'Ononnioté viennent les premiers pour attaquer les Hurons, qui estoient derriere vne pointe. A leur abord il se fit vn grand cry de part et d'autre, selon la coustume des Sauuages, à qui ce bruit sert de trompettes et de tambours. Les Hurons, s'imaginans que leurs ennemis les preuenans estoient en grand nombre, s'enfuirent aussi-tost dans les bois, à la reserue de ceux qui tinrent ferme aussi bien que leurs bastons, resolu de mourir sur la place ; ceux d'Ononnioté, ayans reconnu que le cry des Hurons à l'abord estoit plus grand que le leur, s'enfuirent tous, sans qu'il en restast pas vn seul, les cinq Hurons qui n'auoient pas lasché le pied, se trouuerent sans amys ny ennemys, ils se regardent les vns les autres bien estonnez ; les deux femmes prisonnières, voyans que tout le monde couroit qui deçà qui delà, se délient l'une l'autre, et se sauuent dans les bois aussi bien que les autres. Comme ils fuyoient sans ordre, l'une de ces femmes va rencontrer vn Huron, ils se reconnoissent ; cette pauvre prisonniere raconte sa fortune, dit que ceux d'Ononnioté n'estoient que dix-sept. Le Huron tout surpris court aussi-tost aduertir ses camarades, il crie tant qu'il peut, ils se rallient, et commencent à courir et à couper chemin à leurs ennemis ; ils font si bien qu'ils en attraperent vn qu'ils amenerent à Montreal, donnant la liberté à cette Algonquine prisonniere. Sa compagne plus aagée s'en estoit fuyee si loin que iamais ils ne la purent trouuer ; elle reuiet quelques iours apres toute seule avec l'estonnement des François et des Sauuages, qui admiroient comme vne vieille auoit pû trauerser tant de terre et tant d'eau, sans viures et sans batteau, n'ayant ny cousteau, ny hache, ny forces pour faire vn pont permanent ou flottant sur vne estenduë d'eau de plus de trois lieus. L'amour de la vie ou la crainte de la mort a plus de force et plus d'industrie que le feu et le fer. Monsieur d'Allibout

s'efforça tant qu'il pût de tirer ce prisonnier des mains des Hurons, pour faire la paix avec sa nation, il offrit de grands presens pour sa deliurance ; mais voyant que ces ieunes soldats le vouloient mener en leur pays, il les pria par vn present de luy sauuer la vie, et de le ramener l'an prochain à Onontio, à dessein de faire alliance avec ces peuples par l'entremise de ce prisonnier. Quelque temps apres, trois cens Hurons estans descendus aux Trois Riuieres, Monsieur nostre Gouverneur leur recommanda de ne point maltraitter ce prisonnier qu'on auoit mené en leur pays, et de le représenter en son temps, suiuant la parole qu'en auoient donné ceux qui l'auoient entre leurs mains. Soixante braues Chrestiens Hurons parurent en cette assemblée, où de la part des Iroquois furent faits des presens pour marque qu'ils goûtoient la douceur de la paix, et pour asseurer les Hurons et les Algonquins, que s'ils tuoient quelqu'un de leur nation dans leurs combats avec les *Saronons*, que le pays ne prendroit point leur deffense. Dans ce conseil les Hurons destinerent quelques presens pour les Iroquois, supplians Ondesson, c'est le nom qu'ils donnent au Pere Isaac Iogues, de porter leur parole à ces peuples ; ce qui leur ayant esté accordé, ce bon Pere partit bien-tost apres pour aller passer l'hyuer au pays de ces Barbares, où l'adorable Crucifié luy a fait et fera encore iouïr des fructs de sa Croix.

Les vaisseaux arriuez extraordinairement tard, me contraignent de mettre en ce Chapitre vne action qui meriteroit vn volume tout entier. Nous auons receu cette année vn magnifique Tableau du Roy, de la Reyne, et de Monsieur : c'est vn present Royal de cette auguste Princesse, qui ne se pouuant faire voir en personne à ses sujets nouvellement conuertis à Iesus-Christ, leur enuoye vne Image des premieres grandeurs du monde. Cette bonté est ravisante : tous les François en ont ressenty des ioyes toutes pleines de respect, et les Sauvages en ont tesmoigné de l'ad-

miracion au delà de nos pensées. Le Pere, à qui ce Tableau estoit enuoyé pour le produire à la veüe de ce peuple, ayant assemblé les principaux de ceux qui sont en la residence de S. Ioseph, leur fit vne petite harangue, témoignant que ces grandes majestez demandoient le secours de leurs prieres, pour eux et pour leurs Estats. Que ne pouuant paroistre en personne en ce nouveau monde, ils se faisoient voir dans leurs Portraits, pour asseurer par la bouche de leur Interprete, que leur plus grand desir estoit que tous les peuples de la terre reconneussent et adorassent Iesus-Christ. Or comme c'est la coustume de ne point parler en public que les presens en la main, Monsieur nostre Gouverneur auoit donné trois robes et trois arquebuses, que le Pere offrit aux trois Capitaines qui se trouuerent en cette assemblée : le ne suis que l'organe, leur dit-il, de ceux que vous voyez dépeints avec tant de grace et de majesté dans ce riche Tableau : ils vous presentent des robes pour conseruer la chaleur de vostre pieté et de vostre deuotion, et des armes pour proteger la Foy et deffendre tous ceux qui l'ont embrassée et qui l'embrasseront. L'un des Capitaines se leuant, repartit en ces termes : Mon Pere, ce que tu dis est admirable ; mais pleût à Dieu que nous puissions voir en personnes ceux qui nous rauissent en leurs portraits. Il est vray que nous les croyons quasi viuans, leurs yeux nous regardent, et vous diriez que leur bouche nous veut parler. Mon Pere, tu nous empeschés d'estre reconnoissans, car tu dis des choses trop grandes : qui sommes nous pour obtenir de Dieu des benedictions pour nostre grand Capitaine, et pour son frere, et pour cette grande Capitainesse leur mere ? C'est à vous qui connoissez la priere, de parler à Dieu. Il n'y a que 3. iours que nous sommes baptisez, nous ne scauons pas bien ce qu'il luy faut dire pour de si grands personnages ; nous l'aymons neantmoins, et nous luy dirons tout ce que nous scauons, mais nous scauons peu. Pour la Foy, nous la garderons et deffendrons toute nostre

vie : encore qu'il n'y ait pas long-temps que ie l'aye receuë, il me semble que ie l'ay aussi forte que si i'auois esté baptisé dès ma naissance ; mais, mon Pere, instruy-nous, et nous apprend ce qu'il faut dire à Dieu pour ceux qui nous donnent tant de secours : nostre cœur ayme, mais nostre bouche ne sçait pas ce qu'il faut dire. Là dessus ils se mirent à genoux et firent tout haut leurs prieres par plusieurs reprises, entremêlant des Cantiques qu'ils chantoient avec vn accord qui n'a rien de sauuage. Cela fait, ils se leuent tous bien estonnez de ce que ces portraits les regardoient de quelque costé qu'ils se tournassent. Ils passoient et repassoient en diuers endroits, prenans garde s'ils ne verroient point mouuoir leurs yeux, puis se mettans à rire ils s'écrioient : En verité, ils nous suivent des yeux en quelques endroits que nous allions.

Le Pere, les voyant dans l'admiration, demanda à l'vn de nos Capitaines combien de Castors il estimeroit bien vn Tableau si magnifique ? Si ie répondois, repliqua-il, ie dirois vne mauuaise parole ; il n'y a point de prix, mais bien du respect pour des choses si grandes. Les Castors ne sont rien, cela est quelque chose. Leurs yeux ne se pouuoient souler dans les regards d'vn objet si Royal. Ils expliquoient à leur mode toutes les particularitez de ce bel ourage, témoignans des satisfactions que le papier ne peut représenter. Ces actions leur donnent dans la veuë, et leur font croire que le Dieu que les Grands adorent, est grand, et que la priere passe leur estime, puisque les Roys de la terre en demandent le secours de si loin, et de leurs sujets.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQVABLE EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS,

A V X H V R O N S ,

Pays de la Nouvelle France,

DEPVIS LE MOIS DE MAY DE L'ANNÉE 1645. IVSQVES AV MOIS DE MAY DE L'ANNÉE 1646.

Enuoyée au Reuerend Pere Estienne Charlet, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France.

MON REVEREND PERE,

L'OBLIGATION que i'ay d'informer V. R. de l'estat du Christianisme en ces pays et de l'employ qu'y trouuent les Peres de nostre Compagnie, demanderoit de moy vne Relation plus longue que n'en ont fourny les années precedentes, si mon dessein estoit de vous

faire vn recit de toutes les graces que Dieu va continuant sur nos trauaux au milieu de cette barbarie ; mais sçachant bien qu'on attend des choses nouuelles, et qu'on prendroit pour des redites les actions de ferueur et les sentimens de pieté de nos Neophytes Chrestiens, qui peuuent auoir quelque ressemblance aux faueurs que cette Eglise auroit receuës de Dieu ces premieres années,

ie me suis resolu d'obeir en cela au sentiment le plus commun, et me retrancher dans vne briueté plus étroite, n'escriuant qu'une partie des choses qui pourront paroistre nouvelles, quoy que ie n'ignore pas que le Ciel a bien d'autres veuës que la terre, que le couronnement des graces de Dieu est la continuation des mesmes graces, et que nostre amour, nos ferueurs, et nos fidelitez luy sont d'autant plus agreables qu'elles sont moins nouvelles. Ainsi pour les années suivantes nous nous condamnerions volontiers au silence, s'il ne se presentoit rien de nouveau ; pourueu que nous vissions tousiours cette petite Eglise fortifiée de ce mesme esprit qui l'anime dans sa naissance, que les mesmes graces du Ciel découlassent sur elle, et que les cœurs des nouveaux Chrestiens conceussent les mesmes sentimens que nous aurons pû remarquer en ceux qui les ont precedez. Dieu sans doute en tireroit sa gloire et nous aurions suiet d'estre contens en vn ouurage où il y auroit plus du sien que du nostre ; et alors ie m'assure que les vœux de l'une et de l'autre France, du Ciel et de la terre se veroient richement accomplis. Nous auons besoin pour cet effet des prieres de toute la France, V. R. nous les procurera s'il luy plaist, et y ioindra les siennes et ses SS. SS.

De V. R.

Tres-humble et obeyssant ser-
uiteur en N. Seigneur,

PAVL RAGVENEAY.

Des Hurons, ce 1. May 1646.

CHAPITRE I.

De l'Estat du pays.

Quoy qu'à vray dire cette derniere année ne puisse pas estre appelée heureuse pour nos Hurons, toutefois leurs

malheurs ayans esté moins frequents que par le passé, ie les puis comparer à ceux qui ayans esté abysmez pour vn temps dans l'orage de quelque tempeste, commencent à respirer de leur naufrage. La terre leur a esté plus liberale que l'an passé, le bled d'Inde qui est le principal de leurs richesses, estant venu quasi par tout à vne heureuse maturité. Les lacs et les riuieres leur ontourny du poisson avec abondance. Le trafic qu'ils ont eu avec les nations éloignées, ne leur a pas mal reüssy. Tous ceux qui descendirent l'Esté dernier au magasin de Quebec et des Trois Riuieres, ayans trouué tout le chemin paisible par les soins de Monsieur de Montmagny nostre Gouverneur, ont remply le pays de ioye, autant que de nos marchandises Françoises, dont ils s'estoient veus dépouiller depuis cinq ou six ans, par les Iroquois ennemis, qui rendoient ce commerce impossible, ou du moins si terrible, qu'il a cousté la vie et des martyres de feu à la pluspart de ceux qui sont tombez entre leurs mains. Les maladies contagieuses qui alloient dépeuplants nos bourgades, les laissent maintenant en repos.

Il n'y a que la guerre qui tient les affaires en balance : car elle continue tousiours avec les quatre nations Iroquoises plus voisines de nos Hurons, n'y ayant que la cinquiesme et la plus éloignée d'icy, qui ait entré dans le traité de paix qui se commença l'an passé. Je veux dire que dans les diuers rencontres que nos Hurons ont eus depuis vn an avec leurs ennemys, les succez de leurs armes ont esté partagez.

Dès le commencement du Printemps vne bande d'Iroquois, estant abordée proche d'une de nos bourgades frontieres, à la faueur d'une nuit tres-obscure, et s'estant cachée dans les bois, enueloppa vne troupe de femmes qui ne faisoient que sortir pour le travail des champs, et les eurent enleuées si promptement dans leurs canots, que deux cens hommes en armes qui accoururent aux premiers cris, ne peurent arriuer assez tost pour en sauuer aucune, si bien pour estre les témoins des

tristes larmes de leurs femmes, de leurs meres et de leurs enfans qu'on emmenoit captifs.

Sur la fin de l'Esté, les Iroquois et nos Hurons ayans pris la campagne de part et d'autre, et s'estant trouuez au rencontre dans le milieu des bois, nos Hurons s'estoient iettez d'une contenance si resoluë sur l'ennemy retranché dans vn fort, où il auoit passé la nuict, que la victoire estoit dé-jà demy gagnée, si leur conduite eût respondu à leur courage. Les Iroquois demandent à parlementer, protestent qu'ils n'ont que des desseins de paix, ils iettent bas leurs arquebuses, et les lient en paquet, pour témoigner que mesme ils n'ont pas dessein de combattre, quand bien on voudroit tous les massacrer; ils font paroistre de grands colliers de porcelaine qui éblouissent les yeux de nos Capitaines Hurons, ils presentent à la ieunesse plus affamée quantité d'Orignac, des Cerfs et des Ours entiers qu'ils auoient pris faisants chemin; ils inuitent les plus anciens à vne conference amiable, et distribuent quantité de petun, pour cependant entretenir le reste de l'armée.

Durant ce pour-parler vn Iroquois qui autrefois auoit demeuré fort long-temps icy captif dans les Hurons, et s'estoit naturalisé avec eux, mais depuis ces dernières années auoit esté recourué par les ennemis, leur donna luy seul la victoire. Cét homme se détache des siens, se iette dans l'armée Huronne, où ayant apperceu quelques-vns de remarque mescontens de n'auoir point esté appelez à ce conseil de paix, il iette la defiance en leur esprit, fait entendre aux vns qu'il y a de la trahison, corrompt les autres par presens, enfin il iouë si bien son personnage que, ceux cy s'estans retirez de l'armée, et les autres ayans pris l'espouuante, tout se trouuant dans le desordre, l'ennemy reprit ses esprits et se ietta sur ceux qui ayans perdu les pensées de combattre, se virent vaincus dans leur victoire, les vns estans massacrez sur le lieu, les autres entraînez en captiuité, la plus

grande part n'ayant trouué son asseurance que dans la fuitte.

Nos Hurons aussi à leur tour ont eu du succez en leurs armes, ont mis en fuitte l'ennemy, en ont remporté des despoüilles et quelque nombre de captifs, qui ont serui de victimes à leurs flammes et aux feux de ioye qu'ils en ont fait, avec les cruautéz ordinaires à ces peuples.

Le ne parle point de diuers massacres qui se sont faits de part et d'autre, comme à la derobée; quoy que ie ne puisse taire deux actions de courage qui meritent de trouver icy quelque lieu.

Nos Hurons ayans eu aduis d'une armée qui auoit dessein sur le Bourg de Saint Joseph, y attendoient cet ennemy bien resolu de le combattre. La ieunesse fait la garde de nuict montant au haut de leurs guerittes, et poussant diuers chants de guerre d'une voix si terrible, que les campagnes et les forests voisines la portants encore plus loin, on ne peut pas douter qu'on ne soit préparé au combat. Quelques auenturiers Iroquois qui nonobstant ces cris, auoient secretement fait leurs approches, firent vn coup assez resolu. Voyans que le sommeil faisoit taire ces sentinelles, l'aube du iour qui commençoit à poindre leur ayant entierement osté les defiances de l'ennemy, vn d'eux grimpe seul comme vn escurieux au haut de la gueritte, y trouue deux hommes endormis, il fend la teste à l'un, precipite le second en bas, et le iette à ses compagnons qui luy écorchent et luy enleuent la peau de la teste, tandis que le meurtrier descendoit, et se sauuerent tous d'une course si prompte que les Hurons accourus à la voix de ceux qu'on égorgeoit, ne peurent iamais les atteindre.

Pour venger cet affront, trois Hurons quelque temps apres, firent vn coup non moins resolu. Apres vingt iournées de chemin, ils arriuent à Sonnontouan, le plus peuplé des villages ennemis; y trouuans les cabanes fermées, ils en percent vne par le costé, y entrent dans le silence et l'obscurité de la nuict, y rallument les feux qui s'y estoient esteints: à la faueur de cette nouvelle

lumiere, chacun choisit son homme pour luy fendre la teste, leur enleuent la chevelure à l'ordinaire des vainqueurs, mettent le feu dans la cabane et l'espouvante dans le Bourg, d'où ils se retirent avec tant de bon-heur et d'adresse que iamais plus de neuf cents guerriers ne peuvent arrester leur fuite.

Ce sont les guerres de ces peuples, dont le fleau n'a pas tombé sur les seuls infideles, plusieurs de nos Chrestiens ayans esté tuez ou pris dans ces rencontres, et nous ayans laissé cette seule consolation, que le Ciel se trouue chaque année enrichy de nos pertes.

CHAPITRE II.

De l'Estat du Christianisme.

L'idée que ie puis donner de cette petite Eglise naissante au milieu de la barbarie, est de la comparer à vne armée qui est dans le combat, et qui estant partagée en diuers escadrons, se void affoiblie d'un costé, enfonce l'ennemy de l'autre ; et quoy qu'elle souffre des pertes, et sustient invincible en son corps et demeure victorieuse dans le champ de bataille, non pas exterminant son ennemy, qui tousiours va renouellant ses combats, mais se fortifiant elle mesme avec gloire, plus elle est attaquée.

Nous auons changé en residences, les Missions que nous faisons aux Bourgs de la Conception, de S. Ioseph, de S. Ignace, de S. Michel et de S. Iean Baptiste, qui ont occupé cette année dix des nostres. La Mission du S. Esprit ne peut auoir de demeure assurée, n'estant pas vne chose possible de fixer cinq ou six nations Algonquines et errantes, qui sont respanuës sur les costes de nostre grand lac, à plus de cent cinquante lieues d'icy, et à la conquête desquels nous n'auons pû toutefois enuoyer que deux de nos Peres. Deux autres sont demeurez en nostre maison de Sainte

Marie, qui est le centre du pays et le cœur de toutes nos missions ; d'où nous taschons de fournir aux necessitez de toutes nos Eglises, et où trois fois depuis vn an nous auons eu la consolation de nous voir réunis, pour y conférer des moyens necessaires à la conuersion de ces peuples, et nous y animer mutuellement à tout souffrir et à faire ce que nous pourrons, afin que Dieu y soit adoré.

Pour moy qui reste le dernier de quinze de nos Peres qui sont icy, ie n'ay point eu de partage arresté, afin de pouuoir me détacher plus librement, parcourir toutes les missions, et demeurer en chaque lieu autant que les necessitez presentes m'obligeoient d'y faire sejour. D'où en suite i'ay eu la consolation d'estre tesmoin des ferueurs de ce nouveau Christianisme respandu au milieu de l'infidelité, d'y admirer le courage de ces bons Neophytes, et d'y voir des sentimens de pieté si detachez de la nature, qu'il faut de nécessité aduoüer que vraiment Dieu est le maistre des cœurs, que la Foy ne daigne point les barbares, et que le saint Esprit ne met point la difference entre nos ames, que l'œil pourroit trouuer entre nos corps.

En chacune de ces Eglises, nous y auons basti des Chapelles assez raisonnables, nous y auons pendu des Cloches qui se font entendre assez loin, et par tout la pluspart des Chrestiens sont si soigneux d'assister à la Messe qui se sonne au leuer du Soleil, et le soir de venir aux prieres, auant mesme que le son de la Cloche les en ait aduertis, qu'il est aisé de voir que cette diligence est ensemble vne des causes et vn fruit de leur ferueur.

Les Dimanches ils redoublent leurs deuotions, s'y disposans deux et trois iours auparauant, nommement ceux qui ont dessein et permission d'approcher de la Sainte Table ; et tous les Chrestiens ayans pris cette sainte coustume de iamais ne passer la Semaine sans s'estre confessez.

Sur le Midy ils s'assemblent au son de la Cloche pour le Sermon ou Cate-

chisme, et en suite ils disent leur cha-pelet, quelquefois tous de compagnie, quelquefois partagez en deux chœurs, et plus souuent se succedans les vns aux autres, afin de remplir plus saintement tous les momens de ce saint iour.

Cette année nous auons baptisé cent soixante et quatre personnes.

CHAPITRE III.

Actions remarquables du zele de quelques Chrestiens.

Jusqu'à maintenant le zele de nos Chrestiens s'estoit, ce semble, retenu dans les cabanes au milieu de quelques assemblées, du moins n'auoit-il pas paru si publiquement et avec tant d'éclat qu'il s'est fait du depuis reconnoistre. Lors que le feu embraze puissamment vn cœur, il faut enfin qu'il se fasse ouuerture et qu'il pousse ses flammes au dehors, pour embrazer les autres des mesmes ardeurs qui le consomment.

Estienne Totiri de la Mission de S. Joseph fut le premier qui commença. Tout le pays estoit assemblé dans le Bourg de S. Ignace pour y brusler vn pauvre miserable captif, qui ayant quasi autant de bourreaux que de spectateurs, eslançoit des cris effroyables, qui alloient animants la rage et la cruauté des Hurons, bien loin de tirer de leur cœur aucun mouuement de pitié. Au milieu de ces cris et de ces feux barbares, ce bon Chrestien animé d'un feu plus diuin, s'écrie publiquement à tout ce monde : Escoutez, infideles, et voyez en cét homme l'image du mal-heur qui vous accueillera pour vne éternité. Qui pourra de vous autres soustenir la cholere d'un Dieu, la rage des demons, et s'apriouiser à des flammes tousiours impitoyables, pour ceux qui auront refusé en ce monde d'éprouuer les bontez de Dieu, d'obeir à ses loix et reconnoistre son pouuoir ?

Jamais on n'auoit entendu au milieu

de ces cruantez de semblables harangues ; on est arresté des menaces si estonnantes de ce nouveau predicateur. Non, non, mes freres, adiousté-il, ne croyez pas que ie veuille arracher ce captif de vos mains, ny procurer sa liberté ; le temps de tout son bon-heur est passé, et maintenant qu'il brusle dans les flammes, la seule mort peut mettre fin à ses miseres : mes compassions sont pour vous mesmes ; car ie crains pour vous, infideles, des malheurs mille fois plus terribles, et des flammes plus deorantes, à qui vostre mort donnera le commencement, et qui jamais n'auront de fin.

Après auoir long-temps parlé des horreurs de l'Enfer, et sur tout de l'éternité de ses peines : Mes freres, leur dit-il, ce n'est pas encore pour vous vn malheur sans remede ; adorez ce grand Dieu qui a créé et les cieux et la terre, et tremblez à la veüe de ses iugemens effroyables ; alors l'Enfer n'aura plus de flammes pour vous ; mais si la mort vous surprend dans l'infidelité, ces fournaises ardentes et ces feux sousterrains seront vostre partage, le desespoir vous saisira pour vn iamais, et alors trop tard vous croirez, estans tombez dans ce malheur, que nostre foy est veritable, que les Chrestiens ont choisi le meilleur party, et qu'ils ont raison de trembler et craindre pour vous, autant que pour eux mesmes, vn peril dont tous les hommes ne peuuent auoir assez de crainte.

Plusieurs des assistans furent touchez d'un si saint zele, d'autres l'appellerent folie ; mais ie ne doute point que les Anges du Ciel ne l'allumassent puissamment, du moins parut-il efficace pour le salut de ce pauvre captif, qui au plus fort de ses miseres, trouua le commencement de son bon-heur.

Estienne s'approche de luy : Mon camarade, luy dit-il, ie n'ay point de flammes et de tisons en main, ny de tourmens pour toy ; ne crains point mes approches, ie ne songe qu'à te faire du bien. Ton corps est en vn estat déplorable, ton ame est pour bien-tost s'en separer, elle seule viura pour lors, et sera capable ou de bon-heur ou de

mal-heur, selon l'estat auquel tu te trouueras à la mort. Si tu veux inuouer avec moy vn esprit tout-puissant, qui luy seul a creé nos ames, qui veut le bien de tous les hommes et qui les ayme, il t'aymera pour vn iamaïs, attirera ton ame à soy, et dans le Ciel tu seras à iamaïs bien-heureux avec luy. Ceux qui manquent de l'honorer, n'ont point de part dans ce lieu de bon-heur, les demons qui habitent sous terre, entraînent leurs ames captiues, et comme elles sont immortelles ils leur font souffrir des cruantez et des tourmens, qui iamaïs ne trouueront de fin.

Ce pauvre homme demy rosty, commence à respirer à ces nouuelles : Helas, dit-il, est-il donc vray qu'il y ait vn lieu de bon-heur dans le Ciel, pour ceux mesmes qui sont miserables en ce monde ? Quelques Hurons de ceux que nous auons brûlez, nous racontotent ces choses et se consoloient dans les flammes, attendans, disoient-ils, ce grand bon-heur du Ciel : nous pensions que c'estoient des fables ; est-il donc vray que ce soient veritez ?

Estienne continuë à l'instruire, et trouue vn cœur tout disposé à nos mysteres, qui ne soupire que le Ciel, et qui quatre ou cinq fois demande le Baptisme. A ces mots les Hurons infideles commencent à apporter des resistances, et à s'opposer puissamment au salut de leur ennemy, crians qu'il falloit que son ame fût brûlée à iamaïs des Demons de l'Enfer, et que si eux mesmes pouuoient perpetuer ses peines, iamaïs elles n'auroient de fin. Estienne voulant haster son coup, cherchant de l'eau pour ce Baptisme, ne trouue près de soy que des feux et des flammes. Il fend la presse et court en haste dans les cabanes querir de l'eau ; enfin ayant essuyé mille iniures et bon nombre de coups, vn chacun le poussant pour luy faire répandre son eau, sa charité fut plus forte que leur malice, et son zele se rendit victorieux de tout, et embraza si puissamment le cœur de ce pauvre homme de douleurs, qu'il sembloit s'oublier de son mal, ayant receu le saint Baptisme, et n'auoir plus de

voix, sinon pour s'écrier qu'il seroit heureux dans le Ciel.

Au retour, comme les Chrestiens vouloient se conioûir avec Estienne de son zele : Helas, mes freres, leur dit-il, ie suis vn ver de terre, ce n'est pas Estienne qui a fait ce Baptisme, mais nostre Seigneur, qui fortifioit ma foiblesse et me mettoit dans le cœur les paroles qui sortoient de ma bouche : j'auois communiqué ce matin, et dés lors j'ay senti vn feu qui me brusloit et que ie n'eusse pas pû contenir en moy-mesme ; si Dieu ne me pousoit au peu de bien que ie puis faire, ie ne serois puissant que pour le mal et le peché.

A propos de cét Iroquois baptisé, ie me souiens du zele d'une pauvre vefue Chrestienne, nommée Anne Outennen, qui quoy que moins public, n'ayant quasi eu que Dieu seul pour tesmoin, ne me paroist pas moins aimable. On parloit de brusler vn captif ; nos Peres auoient de la peine à trouuer accez près de luy, les Hurons infideles apportans de plus en plus tous leurs efforts pour empescher les Baptesmes de leurs ennemis. Cette bonne Chrestienne touchée du salut de cette ame, s'estant mise à prier pour elle, se sent poussée d'aller prendre vne hache, qui luy restoit, et qui estoient ses plus grandes richesses, la va secretement offrir à ceux qui auoient soin de ce captif, tâchant de leur gagner le cœur, afin qu'ils ne s'opposassent plus au Baptisme de cét homme destiné à la mort. Mais sans doute que cette charité gagna encore plus puissamment le cœur de Dieu, car en suite nos Peres trouuerent non seulement vn accez fauorable aupres de ce captif, mais luy trouuerent vne ame si disposée à receuoir la Foy, qu'ils virent bien que le saint Esprit y trauailloit plus qu'eux, et qu'il falloit qu'un si saint zele luy eust merité cette grace.

Quelques Chrestiens du Bourg de S. Ignace, craignans cét Automne dernier, que les Capitaines infideles ne sollicitassent les plus foibles de cette Eglise aux superstitions du pays, et ne destournassent de la foy ceux qui n'y auroient pas encore assez de fermeté, se

resolurent d'eux mesmes de preuenir la tentation. Ils vont trouuer ces Capitaines, leur portent des presens pour le fisc public, et les prient de laisser leur Eglise en repos. Nos Peres, en ayans appris la nouuelle, au lieu de s'en conioûir avec eux, tesmoignent n'en estre pas contens, et craindre au moins qu'on n'eust fait ouuerture à vne chose qui peût tirer en consequence, les infideles pouuans prendre de là sujet de vexer les Chrestiens, sous l'esperance de tirer d'eux de semblables presens.

Et quoy, Dieu ne voit-il pas nostre cœur, repartirent ces bons Chrestiens, n'est-il pas pour tenir compte de ces pertes, et nous les rendre avec vsure, et les presens que nous auons fait sont-ils plus precieux que l'ame de nos freres? Ceux qui sont foibles cét hyuer, et pour qui nous craignons la cheute, seront plus forts avec le temps et rendront à leur tour vne semblable charité à ceux qui en auront besoin. Tu nous as dit, et nous le croyons, que les biens de la terre ne sont que pour le Ciel, et que si nous n'en faisons vn bon vsage, ils seront nostre plus grand mal-heur : les pouuons-nous mieue employer que pour le salut de quelqu'un? Si pour nous, tu as quitté la France, tes parens, tes plaisirs, tes amis, et tout le bien que tu auois, pourquoy trouues tu mauuais que nous ayons quitté vne si petite partie du nostre?

Dans vn des Bourgs des plus attachés de ces pays aux danses deffendues et aux abominations infames que ceux qui passent icy pour Magiciens ordonnent de la part des Demons, afin de détourner les mal-heurs qu'ils predisent, les Capitaines n'y voyans plus la chaleur des années precedentes, entreprirent d'y mettre remede. Ils parcoururent les ruës, crians à haute voix qu'on ait pitié d'un pays qui se va perdant, à cause qu'on neglige les anciennes coustumes ; que la foy est trop rigoureuse de iamais ne donner de dispense à ses loix, et qu'au moins on cesse pour vne nuict et pour vn iour de faire office de Chrestien. Ils penetrent dans les cabanes, ils sollicitent tout le monde, et sur tout

ceux qu'ils iugent les plus foibles en la Foy.

Vn bon Chrestien ne pouuant plus long-temps supporter cét opprobre : Eh quoy, dit-il, le diable aura des langues gagées pour son seruice, et Dieu qui est le maistre, ne sera pas seruy. Il sort de sa cabane tout transporté de zele, il va suivre ces Capitaines, entre dans les maisons des infideles et des Chrestiens, et par tout y va annonçant les menaces de Dieu contre les pecheurs et leurs crimes, avec vne eloquence et vne force de raisons si pressantes, que tous les Chrestiens demeurerent dans leur deuoir, et mesme plusieurs infideles, qui admiroient vne si sainte liberté en vn homme particulier, qui n'auoit de soy aucune autorité, sinon celle que l'amour de sa foy et de son zele luy faisoient prendre.

Nos Peres de la mission de S. Ioseph, voyans, croistre le nombre de leurs morts, pour rendre leur cimetiere plus auguste, y porterent en procession vne grande croix, sortans de la Chapelle et trauersans le Bourg à la veuë de tous les infideles. Les Chrestiens qui y assistoient essayèrent beaucoup de moqueries, des langues blasphemantes qui se rioient de leur simplicité, de porter avec tant de respect vn tronc de bois, qui en effet n'auoit point de plus rare beauté que celle qu'une viue foy y retrouue, et qu'un œil infidele ne peut enuisager.

Dans quelque temps de là, les enfans de ces infideles, imitans l'impieté de leurs peres, ietterent à cette croix des pierres et des ordures qui y gatterent quelque chose. Estienne Totiri, qui en l'absence de nos Peres, sert de dogique à cette Eglise, s'estima obligé de soutenir en cette iniure l'honneur de Dieu. Le soir venu il monte en haut sur le toit de sa cabane, et pour assembler tout le Bourg fait vn cry d'une voix estonnante, semblable à ceux qui seruent de signal, lors que quelqu'un vient d'appercevoir l'ennemy, ou quelque armée qui haste ses approches. Tout le monde accourt à la foule et en armes, pour entendre de quel costé vient l'en-

nemy. Tremblez, mes freres, leur dit-il, le mal est à nos portes, et l'ennemy dans nostre Bourg. On profane le cimetiere des Chrestiens, Dieu en vengera l'insolence : cessez d'irriter sa colere, arrestez vos enfans, autrement vous participez à leur crime, et la punition en tombera également sur tous. Les corps morts sont des choses sacrées, et mesme parmy vous infideles, on leur porte respect, et on fait crime de toucher à vn auiron pendu à vn sepulchre. Qu'on rompe ma maison, qu'on me frappe et qu'on me tuë moy-mesme, ie le verray sans resistance et le supporteray avec amour ; mais lors qu'on s'attaquera aux choses consacrées à Dieu, tandis que j'auray quelque reste de voix, ie vous feray sçauoir l'enormité de vostre crime, et vous diray que c'est vne chose terrible de prendre Dieu pour ennemy. En vn mot il leur parla si puissamment, que du depuis les parens ont reprimé l'insolence de leurs enfans, et se sont retenus eux-mesmes en leur deuoir.

Mais le zele des Chrestiens qui nous paroist plus efficace et plus actif, est celuy qui les porte à procurer la conuersion de ceux de leur famille. Vn pere gagnera ses enfans à Dieu, vne mere ses filles ; le mari conuertira sa femme, et la femme Chrestienne rendra son mari Chrestien ; et souuent mesmes les enfans qui les premiers ont embrassé la foy, sanctifient leurs parens infideles, avec des attraits et des charmes, que la nature fortifiée de la grace, et le Saint Esprit leur enseigne sans autre maistre. Et le bon est, que l'experience nous apprend, que la plupart de ceux qui sont gaignez à Dieu par cette voye, ont en leur foy ie ne sçay quoy de plus inébranlable, et qui mesme se fortifie plus tost que d'estre affoibly par la mort tant des vns que des autres.

Vn bon vieillard du Bourg de la Conception, ayant enfin gaigné à Dieu par ses discours, par ses exemples et plus encore par la force de ses prieres et de ses larmes, vne famille tres-nombreuse, sa femme, ses enfans et les enfans de ses enfans, voyant vn iour en sa maison

quelque faute assez pardonnable, et plus tost vn simple manquement de ferueur qu'un peché : Eh quoy, dit-il, sont-ce là les promesses que vous auez données à Dieu, receuant le Baptesme ? Songez-vous que nous sommes Chrestiens, et qu'il faut que nostre foy paroisse dans nos œuures ? Voulez-vous en offensant Dieu me chasser d'icy ? Je suis vieil et sans forces, mais j'auray moins de peine de traîner vne vie miserable, errant quelque part dans les bois, que de me voir aupres de vous, si vous pensez à quitter Dieu ; la mort me sera plus douce, estant abandonné des hommes, que de viure en vne maison d'impiété. Ce peu de mots entrecoupez des soupirs et des larmes d'un pere, vaut mieux que dix mille de nos sermons.

Le mesme, descendant l'an passé à Quebec, pour tout Adieu à sa famille, ne leur parla que de l'estime qu'ils deuoient auoir de leur foy ; et en finissant son discours : Si ie suis pris des Iroquois, dit-il, n'ayez pas la pensée que Dieu m'ait delaissé ; ie l'aymeray dedans ces feux, et vous, croyez aussi qu'il m'aura aymé dans ces flammes. Ne pleurez pas ma mort : ie verrois vos larmes du Ciel, et ne pourrois les approuuer ; puis qu'alors mes douleurs seroient toutes essuyées, et que vous manqueriez ou de foy ou d'amour pour moy, de me pleurer lors que ie serois bien-heureux : laissons les larmes aux infideles, ou du moins employons les à pleurer leur malheur ; pourueu que nous mourrions Chrestiens et que nostre ame soit pour le Ciel, qu'importe où nostre corps soit consommé, icy ou dans le feu des Iroquois ? A ces mots sa femme et ses enfans ne peurent plus tenir leurs larmes ; ce bon vieillard est luy mesme touché, la nature ne pouuant se trahir plus long-temps soy-mesme, ils se parlent et se respondent par leurs yeux. Enfin la plus aagée des filles, prenant la parole pour tous les autres, luy respondit : Mon Pere, si vous mourez, attirez nous au Ciel, et obtenez de Dieu que nostre foy soit aussi viue que la vostre : pour moy ie quitteray plus tost la vie, que de m'oublier et de vous et de Dieu.

Les Sauvages ne sont pas si sauvages qu'on les croit en France, et ie puis dire avec verité que l'esprit de plusieurs ne cede en rien aux nostres. L'aduoué que leurs coustumes et leur naturel a ie ne sçay quoy de choquant, au moins ceux qui n'y sont pas appriuoisez et qui les rebutent trop tost, sans assez les connoistre. Mais si d'un cheual fougueux et qui n'a rien que la nature, en le domtant on en fait vn cheual de prix, qui ne cede en rien à ceux, qui d'un long-temps sont éleuez dans le manege, peut-on s'estonner que la foy entrant dans l'esprit d'un barbare, corrige en luy ce qu'il y a de vicieux, et luy donne les sentimens de la raison et de la grace qu'éprouuent ceux qui sont nez dans le Christianisme. Il est vray que leur façon de s'enoncer est differente de la nostre ; mais comme la parole du cœur est la mesme dans tous les hommes, on ne peut pas douter que leur langue n'ait aussi ses beautez et ses graces autant que la nostre. Quoy qu'ils habitent dans les bois, ils n'en sont pas moins hommes. Mais revenons à nostre suiet.

J'ay admiré souuent la constance du zele d'une ieune femme Chrestienne, nommée Noël Aouendous de la Mission de S. Jean Baptiste, et sa pieté infatigable à convertir sa mere. Dieu l'éprouuoit de tous costez, et tous les malheurs l'accueilloient ; mais au plus fort de ses miseres, il sembloit, à la voir, qu'elle n'eust point de sentiment pour soy ; du moins estoient-ils étouffez dans les desirs violens que sans cesse elle ressentoit de haster cette conuersion ; et nuit et iour c'estoient ses entretiens, ses esperances, et le bon-heur qu'elle attendoit pour se consoler de ses peines, son plus grand mal, et à l'entendre, son vnique affection, estant de voir les retardemens de sa mere dans les affaires de son salut. Mais quoy, luy disoit-on, n'es-tu point affligée de te voir dans vne si grande pauvreté ? Nenny, respondoit-elle, ie ne puis desirer les richesses ; ie porte mes miseres avec ioye, et ne puis demander à Dieu qu'il me mette plus à mon aise : quand il m'auroit renduë la plus riche de ce pays, pourrois-ie luy

offrir quelque chose plus agreable que ma pauvreté et l'estat dans lequel il me veut ? mais c'est ma mere qui m'afflige, n'ayant pas pitié de soy-mesme, et refusant la foy, qui luy vaudroit, aussi-bien qu'à moy, toutes les richesses du monde.

Enfin la constance de cette bonne fille l'espace de quatre ans, ses exhortations, ses prieres auoient conuertie cette mere infidele. C'estoit vne femme attachée au possible aux superstitions du pays, et qui tousiours auoit eu des auersions du Christianisme autant que d'amour pour sa vie, qu'elle croyoit ne pouuoir estre longue, si iamais elle embrassoit la foy.

Les iugemens de Dieu sont par tout adorables : car en effet aussi-tost qu'elle se fut renduë à la foy, vne mort si subite nous l'emporta, que les infideles nous l'ont reprochée mille fois, comme si la seule foy en eust esté la cause. Quoy qu'il en soit, celuy seul qui tient en ses mains les ames de ses éleus, et qui dispose pour leur bien des heures et des minutes de leur vie, auoit changé si à propos le cœur de cette femme, que le soir mesme auant que de mourir, comme si elle eust eu vn pressentiment de ce qui deuoit arriuer, quoy qu'elle parût en tres-bonne santé, elle adiousta d'elle-mesme aux prieres qu'elle faisoit, qu'il plust à Dieu luy donner vne heureuse mort, qu'elle n'auoit plus aucune attache pour la vie.

Dans les larmes de toute la famille, la seule fille songeant que sa mere estoit dans le Ciel, benissoit Dieu de l'auoir si tost prise à soy, et quelques iours apres estant interrogée de nos Peres, quel sentiment il luy restoit de cette mort : le croy, respondit-elle, que Dieu me l'a ostée, parce que ie cherchois plus à la contenter que Dieu mesme ; car quoy que ie taschasse de luy offrir tout mon trauail, toutefois le contentement de ma mere me donnoit ce semble plus de ioye, que la pensée que l'eusse deu auoir que Dieu estoit content.

Durant son deuil, qui pour les femmes consiste en ces pays à ne visiter personne, à marcher la teste et les yeux

baissés, à estre mal vestuës, mal peignées, et auoir vn visage crasseux et mesme quelquefois tout noirey de charbon, cette bonne Chrestienne ne pouuoit alors exprimer les ioyes de son cœur, c'est maintenant, disoit-elle, que ie reconnois qu'il est vray que Dieu carresse ceux que le monde méprise ; car ne me restant que luy seul, auquel ie puisse et veuille plaire depuis la mort de mon mari et de ma mere (mes freres et mes parens m'ayants abandonnée à cause que ie suis Chrestienne), ie voy bien que luy seul me suffit et qu'il me tient abondamment lieu de pere et de mere, de parens et de tout.

Finissons ce Chapitre par les larmes, mais des larmes de zele, d'un bon Chrestien du Bourg de la Conception, nommé René Tsondihouonne. Ce bon homme n'est rien que charité et amour pour la foy ; il va parcourant les cabanes, visitant les malades, instruisant les Chrestiens, preschant aux infideles, confondant les impies ; en vn mot ie le puis appeller l'appuy de cette Eglise et l'Apôstre de son pays. Cét hyuer s'estant mis à faire oraison, en suite d'un recit qu'il auoit entendu des fatigues et des souffrances de S. Paul, trouuillant à la conuersion des gentils, il ne pût contenir ses larmes ; et tout transporté hors de soy, s'adressant à Nostre Seigneur, luy fit ses plaintes de soy mesme, avec autant de foy et de ferueur que s'il l'eût veu de ses yeux. Oüy, mon Sauueur, luy disoit-il, il est vray que ie suis sans zele et sans amour pour vous, et que ie porte sans effet le nom de Chrestien. Je n'ay rien souffert en ce monde et n'ay rien fait pour vous faire connoistre. Le Paradis est bien donné à ces grands Saints, qui ont versé leur sang et qui sont morts pour la defense de la foy : Saint Paul l'a merité. Mais comment y puis-je pretendre ne souffrant rien pour vous ? Non, mon Seigneur, ie ne le merite pas. Deliberez de ma demeure apres la mort ; ie ne lairray pas de vous benir dans les enfers, si vous m'y voulez enuoyer : i'y loueray vos misericordes, et l'amour que vous aurez eu pour moy, et ie diray que ie m'en suis

rendu indigne ; ie vous y aimeray, et alors ie vous y offriray mes peines. Faites sur moy vos volonte ; mais puisque les grands Sainets ont tant souffert pour vous dès cette vie, faites au plus tost que ie sois digne de souffrir ce qu'ils ont souffert, que ie patisse et que ie meure pour la foy.

Ce bon homme ne pensoit pas alors estre entendu, estant luy seul dans la Chapelle ; mais vn de nos Peres qui suruint à la fin de son oraison, eut assez bonne oreille pour en recueillir quelques restes, et entr'autres ce peu que ie viens de dire. Et quelque temps apres le Pere luy ayant demandé, qui luy auoit enseigné cette priere ? Personne, respondit-il, mais ie sentoie dans le fond de mon cœur que Nostre Seigneur me reprochoit le peu que i'ay fait pour luy ; et me faisant connoistre en mesme temps l'amour qu'il m'a porté, et l'amour que luy ont porté S. Paul et tant de Saints Martyrs, i'auois honte de l'aymer si peu, et ne scauois où me cacher dans cette confusion, sinon dedans l'Enfer ; ie n'en auois aucune horreur, ne songeant alors à aucune autre chose, sinon que l'eusse tout voulu souffrir pour Dieu.

Ce bon homme sera des heures et quelquefois les nuicts quasi entieres en oraison, et d'ordinaire deux, trois et quatre fois le iour, au milieu de la Chapelle, nonobstant les plus grandes rigueurs du froid ; la teste, les pieds et les iambes toutes nuës, couuert seulement d'une peau de quelque beste sauvage ; mais quasi tousiours avec des sentimens de deuotion si tendres et si puissans, qu'il dit n'auoir point de paroles pour nous les donner à entendre. Souuent, dit-il, ie parle et ie ne sçay ce que ie dis : on me parle dans le fond de mon ame, j'entends ce qu'on me dit, et ne puis toutefois le redire ; alors ie sens comme vn feu dans mon cœur, que ie prends plaisir d'y sentir et que ie n'ose esteindre : il me semble que ie suis tout proche de Dieu, et qu'il est plus proche de moy, et alors ie croy qu'il y a vn Dieu à cause que ie le sens. Plus ie l'ayme, plus ie le veux aymer, et

il m'est aduis que ie ne l'ayme pas. Je crains de quitter la priere, comme vn homme affamé qui craindroit qu'on ne luy ostant ce qu'il mange ; mais plus ie continuë, plus il me semble que ie ne fais que commencer.

A tout cela nous n'auons rien à dire, sinon : *Beatus quem tu erudieris Domine, et de lege tuâ docueris eum* : car ce bon homme, depuis huict ans qu'il embrassa la foy, nous fait reconnoistre en sa vie exemplaire et plus pleine de sainteté que ne sont ses paroles, que Dieu seul est son maistre.

CHAPITRE IV.

Espreuue de la constance et du courage de cette Eglise, parmi les oppositions des infideles.

Vn des premiers Chrestiens de ce pays, parlant il y a quelque temps à vn nouueau Catechumene, qui luy demandoit quelque aduis auant que de receuoir le Baptisme, luy respondit : Mon frere, ie n'ay que deux choses à te dire. La premiere que iamais tu ne seras bon Chrestien, si tu ne souffres beaucoup d'iniures et de calomnies pour la foy : quand tu te verras haï des infideles, mesme de ceux qui maintenant ont plus d'amour pour toy, alors resiois toy et pense que vraiment tu commences à estre Chrestien. La seconde que tu prennes garde à ne te pas indigner contre ceux qui te feront souffrir : prie Dieu pour eux, et dis luy dans ton cœur qu'il leur fasse misericorde et leur donne à connoistre le mal-heur dans lequel ils vivent.

En effet ce bon Chrestien auoit raison ; car il est vray que la marque la plus asseurée que nous ayons en ces pays de la foy d'un Chrestien, est de le voir incontinent accueilly de la calomnie ; et si la foy de quelques-vns nous est douteuse, si d'aucuns apostasient, ayans receu le saint Baptisme, ce sont

ceux iustement qui viuoient le plus en repos, et comme à couuert de l'orage.

Ignace Oijakonchiaronk, vn des plus riches et des plus aimez du Bourg de S. Ignace, auant qu'il eut receu la foy, ne l'a pas plus tost embrassée, qu'il a veu les affections de tout son Bourg changées pour luy ; on a cherché les occasions de l'assommer, et le coup n'ayant pas reüssi, afin de pouuoir plus impunément s'en defaire, on l'a puisamment accusé d'estre du nombre de ces Sorciers cachez, qu'il est permis à vn chacun de massacrer, comme vne victime publique, et la cause des maladies qui tirent en longueur, et dont on ne peut obtenir guerison.

Ce bon Chrestien ne s'est pas estonné, se voyant attaqué de si prez, en vne chose si sensible ; il s'est roidy contre cette tempeste, et la tentation n'a seruy qu'à faire éclater dauantage sa foy et son courage. Il commence à connoistre, a-il dit tout publiquement, que mon cœur ne me trompe pas, et que ma foy est veritable, puis qu'elle est vn obiet de haine. Si on a pris dessein de me faire perdre ou la vie ou la foy, qu'on se haste de me massacrer au plus tost. Mon ame ne tient point à mon corps, et ie ne seray pas pour parer à ma mort ; ie baisseray la teste deuant celuy qui me voudra tuer comme Chrestien. Qu'on ne cherche point de pretextes, et qu'on ait aussi peu de crainte de faire en ma personne vn coup d'essay, que l'en ay de le receuoir : on verra que les Chrestiens ne pallissent pas à la mort, et que leur foy est à l'espreuue de ce qu'on estime de plus effroyable en ce monde.

Le bon est que son zele n'en demeure pas là. Il a conuerty sa famille, sa femme, ses enfans, ses neueux ; et depuis ce temps-là, il ne cesse de publier aux infideles les grandeurs de la foy, que tous admirent en luy, mais que ceux qui n'ont pas son courage, ne peuuent se resoudre d'achepter aux prix des calomnies dont ils le voyent persecuté.

La foy ne trouue point de distinction entre les sexes. Vne femme de ce mesme Bourg, nommée Luce Ando-

traaon, s'estant renduë Chrestienne, auoit abandonné vne certaine danse, la plus celebre du pays, à cause qu'on la croit la plus puissante sur les Demons, pour procurer par leur moyen la guerison de quelques maladies. Quoy qu'il en soit, cette danse n'est que de gens choisis, qui y sont admis avec ceremonie, avec de grands presens, et apres vne protestation qu'ils font aux grands maistres de cette Confrerie de tenir secrets les mysteres qu'on leur confie, comme choses saintes et sacrées.

Vn Capitaine fort considerable, des premiers officiers de ces ceremonies mysterieuses, estant venu trouuer cette Chrestienne, qui auoit renoncé à leur danse, l'ayant tirée à part, luy dit secretement qu'il venoit luy donner aduis du dessein qu'on auoit sur elle ; qu'en vn conseil secret qu'auoient tenu les principaux de cette danse, on auoit resolu de la surprendre cét Esté prochain en son champ, et luy fendre la teste, luy enleuer la cheuelure, et courir par ce moyen le meurtre qu'on feroit, le soupçon en deuant tomber sur les ennemis Iroquois : que l'ynique moyen de parer à ce coup, estoit d'abandonner la foy et rentrer dans la danse dont elle estoit sortie.

Cette femme fit paroistre en cette occasion, que sa foy estoit plus forte que la mort. Ils m'obligeront, luy dit-elle, de me faire mourir pour vn si bon suiet ; et toy tu m'obliges de m'en aduertir en ami ; car maintenant ie penseray avec plus de verité que iamais, que ie suis morte au monde et que ie dois viure à Dieu seul.

Nous verrons cét Esté quels seront les effets de cette menace. Quoy qu'il en soit, les grands maistres de cette danse n'ont pas différé si long-temps à faire paroistre les desseins qu'ils ont de s'opposer aux progrez de la foy. Ils ont sollicité plusieurs Chrestiens à renoncer au Christianisme et se ranger de leur party : leurs poursuites importunes, leurs promesses, leurs menaces, et les presens qu'ils n'ont pas épargnez, en ont emporté quelques-vns des plus foibles ; mais apres tout, le petit nombre qui

s'est laissé tomber, nonobstant tous ces grands efforts, nous a fait reconnoistre la viue foy de la meilleure part, et a seruy pour animer les bons Chrestiens dans l'attente d'une guerre plus rude et d'un combat qui aille iusqu'au sang et qui nous fasse des Martyrs, qu'ils voyent assez ne pouuoir leur manquer, s'ils continuent à estre fideles à leur foy.

Mais il semble que les infideles se défont eux-mesmes de leurs forces ; ou plus tost ils iugent bien que la foy élue tellement vne ame au dessus de tous les mal-heurs de la terre, qu'elle ne peut auoir de crainte d'un mal qui n'est pas eternal. Pour donc sapper les fondemens de nostre foy, ils ont tasché de les ébranler par des faussetez qu'ils controuuent et dont ils remplissent tout le pays.

Tantost ils font courrir le bruit, que quelques Algonquins sont retournez fraîchement d'un voyage fort éloigné, dans lequel s'estans égarés en des pays iusques alors inconnus, ils ont trouué des villes fort peuplées, habitées seulement des ames qui autrefois auoient vescu d'une vie semblable à la nostre ; que là ils ont entendu des merueilles ; qu'on leur a assuré que ce sont fables, ce qu'on dit du Paradis et de l'Enfer ; qu'il est vray que les ames sont immortelles, mais qu'au sortir du premier corps qu'ils ont eu, elles se voyent en liberté, recourent vn corps tout nouveau, plus vigoureux que le premier, vn pays plus heureux, et qu'ainsi nos ames à la mort quittent leurs corps, à la façon de ceux qui abandonnent vne cabane et vne terre vsee, pour en chercher vne plus neufue et de meilleur rapport.

D'autres fois il est venu, dit-on, des nouvelles assurées, qu'il est apparu dans les bois, vn phantome d'une prodigieuse grandeur, qui porte d'une main des espics de bled d'Inde, et de l'autre grande abondance de poisson ; qui dit que c'est luy seul qui a crée les hommes, qui leur a enseigné à cultiuer la terre, et qui a peuplé tous les lacs et les mers de poisson, afin que rien ne peust manquer pour le viure des hommes, qu'il

reconnoissoit pour enfans, quoy qu'eux ne le reconnussent pas encore pour leur pere ; ainsi qu'un enfant au berceau, qui n'a pas le iugement assez ferme pour reconnoistre ceux auxquels il doit tout ce qu'il est, et tout l'entretien de sa vie. Mais ce phantome adioustoit, disoit-on, que nos ames estant separées de nos corps, auroient alors vne plus grande connoissance, qu'elles verroient que c'est de luy qu'elles tiennent la vie, et qu'alors luy rendant les honneurs qu'il merite, il augmenteroit et son amour et ses soins pour elles ; qu'il leur feroit du bien à toutes, et que c'estoient des faulsetez de croire qu'il y en eust aucune destinée pour vn lieu de supplices, et pour des feux qui ne sont point dessous la terre, dont toutefois on tasche faulsement de les épouvanter.

Enfin comme il est vray que le mensonge se déguise en mille façons, et que souvent plus qu'il y a d'impudence, plus il trouue d'entrée dans les esprits : sans chercher si au loin des nouvelles forgées, on en a fait venir de nostre maison mesme ; et ce sont celles qui ont trouué plus de creance, qui ont le plus épouuanté les simples, et qui ont fait la plus puissante rhétorique des ennemis de nostre foy. On a dit qu'une Chrestienne Huronne, de celles qui sont enterrées en nostre cimetiere, estoit ressuscitée ; qu'elle auoit dit que les François estoient des imposteurs ; que son ame en effet estant sortie du corps, auoit esté menée au Ciel ; que les François l'y auoient accueillie, mais à la façon qu'on reçoit vn captif Iroquois à l'entrée de leurs Bourgs, avec des tisons et des torches ardentes, avec des cruautéz et des supplices inconceuable. Que tout le Ciel n'est rien que feu, et que là le contentement des François est de bruler tantost les vns tantost les autres ; et qu'afin d'auoir quantité de ces ames captiues, qui sont l'obiet de leurs plaisirs, ils trauersent les mers, ils viennent en ces contrées, comme en vn pays de conqeste, de mesme qu'un Huron s'expose avec ioye aux fatigues et à tous les dangers de la guerre, dans l'esperance de ramener quelque captif.

Que ce sont les Chrestiens Hurons, Algonquins, Montagnais, qui sont ainsi brulez au Ciel, comme captifs de guerre, et que ceux qui n'ont point voulu en ce monde se rendre esclaves des François, ny recevoir leurs loix, vont apres cette vie en vn lieu de delices, où tout le bien abonde et dont tout le mal est banny.

Cette femme ressuscitée adioustoit, disoit-on, qu'apres auoir esté ainsi tourmentée dans le Ciel, vn iour entier, qui luy sembloit plus long que nos années, la nuict estant venuë, elle s'estoit sentie réueillée dès le commencement de son sommeil ; qu'un certain, emeu de compassion pour elle, luy auoit rompu ses liens et ses chaines et luy auoit monsté à l'écart vne vallée profonde qui descendoit en terre, et qui conduisoit en ce lieu de delices, où vont les ames des Hurons infideles ; que de loin elle auoit veu leurs bourgades et leurs champs, et auoit entendu leurs voix, comme de gens qui dansent et qui sont en festin ; mais qu'elle auoit voulu retourner en son corps, autant de temps qu'il en falloit pour aduertir ceux qui estoient là presens, d'une nouuelle si effroyable, et de ce grand malheur qui les attendoit à la mort, s'ils continuoient à croire aux impostures des François.

Cette nouuelle fut bien-tost répandue par tout ; on la croyoit dans le pays sans contredit : à S. Ioseph, on la faisoit venir des Chrestiens de la Conception ; dans le Bourg de la Conception on disoit qu'elle venoit de S. Iean Baptiste, et là il se disoit que les Chrestiens de S. Michel en auoient decouvert le secret ; mais que nous auions corrompu, à force de presens, ceux qui l'auoient veu de leurs yeux, et qu'ils ne l'auoient osé dire qu'à quelques-vns de leurs intimes. En vn mot, c'estoit vn article de foy pour tous les infideles, et mesme quelques-vns des Chrestiens le croyoient quasi à demy.

Là dessus on disoit merueilles ; et pour confirmer plus solidement cette verité, ils disoient qu'en effet le lieu du feu n'est pas le centre de la terre, mais bien le Ciel, où nous voyons monter et

les feux et les flammes ; on adionstoit que le Soleil estoit vn feu, et que s'il se fait sentir de si loin, s'il échauffe et s'il brule selon qu'il s'approche de nous, on ne peut pas douter qu'il ne fasse vn puissant incendie dans le Ciel, et qu'il ne fournisse des flammes plus qu'il n'en faut pour bruler tous les Hurons que les François taschent d'y enuoyer.

Ces faulsetez et semblables discours sont autant de nuages, dont le mensonge tasche sans cesse d'obscurcir les lumieres de nostre foy, qui apres tout s'en rend tousiours victorieuse, mais toutefois ne demeure iamais sans ennemy ; vn brouillart n'estant pas si tost dissipé qu'un autre s'éleue de terre, quelquefois plus épais et plus difficile à resoudre que celui qui l'a precedé.

Les infideles, ayans veu tous ces ressorts et tant de batteries leur reüssir avec peu de succez, ont eu recours à ce qu'ils ont iugé de plus puissant dans la nature, et à des armes dont ils ne pensoient pas que la foy peust parer les coups. Ils ont incité, mesme publiquement et au milieu de leurs festins, des filles débauchées à gagner le cœur des Chrestiens, esperant qu'ayans perdu la chasteté, leur foy n'en seroit plus si vigoureuse et periroit dans les débauches ; mais si quelqu'un a fait paroistre de ce costé-là, que sa foy ne l'eust pas tout à fait detaché du corps, et l'eust laissé dans le nombre des hommes, le courage de la pluspart a fait connoistre à ces tisons d'enfer, que leurs feux et leurs flammes n'ont point de prise sur vn cœur qui est possédé d'une chaleur plus sainte. Et ce qui nous a paru de plus aimable en la pluspart de ces victoires, est que plusieurs en ces rencontres, apres auoir imité la pureté du tres chaste Ioseph, se iugeoient mesme criminels d'auoir esté l'obiet d'une poursuite infame.

Il faut, disoit vn d'eux la larme à l'œil, que depuis peu le diable ayt aperceu que ma foy se soit affoiblie, puis qu'il cache si peu les desseins qu'il a dessus moy : nos ennemis n'attaquent pas ouuertement vn Bourg qu'ils scauent estre de bonne deffense. Et ayant ra-

conté à celui de nos Peres auquel il auoit son recours, les violences qu'il venoit de faire pour se retirer des mains de quelques impudentes : Il y a cinq ans que ie fus pris captif des Iroquois, adiousta-il, mais alors l'eus moins de frayeur, quand les ennemis se ietterent sur moy, que ie n'en ay senty à l'abord de ces malheureuses.

Voicy à ce propos vne conuersion qui me semble assez remarquable. Vne de ces filles débauchées ayant veu que toutes ses poursuites n'auoient rien pû sur l'esprit d'un ieune Chrestien, entra dedans soy mesme et iugea qu'il falloit que nostre foy fust quelque chose d'excellent, puisque mesme en un aage qui n'estime que les plaisirs, elle en donnoit de l'aersion et de l'horreur à ceux qui l'auoient embrassée. Elle s'enquesta d'une ieune Chrestienne et luy demanda si en effet elle croyoit qu'il y eust vn Enfer, et comment elle pouuoit estre asseurée que les François qui les venoient instruire, ne leur disent point des mensonges. Le le croy fermement, respondit la Chrestienne ; mais quand bien ce seroit vne chose douteuse, la seule pensée que peut-estre il y a vn Enfer pour ceux qui demeurent infideles, vous deueroit faire redouter vn malheur si terrible ; autrement nous auons tort allant dedans nos champs tout le long de l'Esté, de craindre les embusches cachées des Iroquois, puis que peut-estre au plus fort de nos craintes, les ennemis ne songent pas à nous.

L'infidele fut tellement touchée de la response, que du depuis cette pensée ne pût sortir de son esprit, qu'au moins il pouuoit bien se faire qu'il y eust dans les Enfers, vn feu preparé pour les infideles, et qu'en ce cas elle seroit eternellement malheureuse. Enfin au bout de deux mois, elle vient trouuer vn de nos Peres pour luy demander le Baptisme : Tu es vne débauchée, luy dit-il. J'ay enuie de ne le plus estre, répondit-elle, le feu d'Enfer m'a estonné : auant que de venir à toy, j'ay voulu m'éprouuer moy-mesme, et me suis mise dans la pratique de ce que ie veux

faire estant Chrestienne. Je ne sçay d'où peut venir ce changement, mais ie me suis trouuée toute autre, en ce qui me donnoit le plus d'apprehension de ma foiblesse : ce que i'ay pratiqué deux mois, pourquoy ne pourroy-ie pas le continuer toute ma vie ? Quand maintenant vn ieune homme m'aborde, ie luy dis que i'ay desir d'estre Chrestienne, et qu'il ne doit rien esperer de moy ; si cela me sert de deffense, le Baptisme accroistra mes forces. Pour le faire court, cette nouuelle penitente ayant continué cinq ou six mois dans ses poursuites, avec vne ferueur extraordinaire, on n'a pû la differer plus long-temps en vne si iuste demande : elle a receu avec le Baptisme le nom de Magdeleine.

Vn ieune Huron fort craignant Dieu, qui depuis plusieurs années s'est maintenu dans le Christianisme, avec vne innocence tout à fait aimable, estant sollicité de ses parens à se marier, luy ayant esté demandé s'il connoissoit vne certaine fille qu'on parloit de luy donner pour femme : Je n'en regarde aucune, respondit-il à vn sien oncle, car ie sçay que Dieu l'a deffendu ; ie destourne ma veuë quand quelqu'une me paroist au rencontre : qu'on me donne, puisqu'ainsi est, qui on voudra, pourueu qu'on m'assure qu'elle a desir de mourir en la foy et qu'elle a horreur du peché, nos amitez seront bien-tost liées, et i'espere que ce ne sera pas pour les rompre legerement et à la façon des infideles, puisque viuans et l'un et l'autre, dans les desirs de plaire à Dieu, nous tascherons de les rendre immortelles.

Pour finir ce Chapitre, ie diray que nos neges Huronnes ont esté blanches cét Hyuer, de la chasteté d'un ieune Chrestien, qui sentant en son corps vn feu dont il auoit plus d'horreur que de celui d'Enfer, et des tentations si puissantes, qu'il luy sembloit que tous les Demons d'impureté le possedassent. Ne sçachant plus quel remede apporter à vn mal qu'il ne pouuoit fuyr, ne pouvant se quitter soy-mesme, enfin transporté d'un saint desespoir, il courrut dans vn bois prochain, se dépouilla tout nud, se ietta dans les neges, s'y roulla

vn long-temps, les baignant de ses larmes, et poussant ses prieres au Ciel avec tant de ferueur, qu'ayant perdu quasi tout sentiment, ces flammes infernales se trouuerent entierement esteintes et laisserent son ame aussi vigoureuse apres cette victoire, qu'il trouua son corps abattu, à peine luy restant-il assez de forces pour retourner au lieu dont il estoit party ; encore apres cela ce bon ieune Chrestien n'estimoit pas auoir eu assez d'horreur de cette tentation, et s'accusoit de lascheté de n'auoir pas assez tost eu recours à ce remede.

En sçay plus d'un qui se sont appliquez sur le corps des charbons et des tisons ardens, pour estouffer ce mesme feu d'Enfer, se disans à eux-mesmes, pour surmonter la tentation ; et quoy pourrois-tu malheureux supporter vn feu eternal, si tu ne peux t'appriouiser à celui-cy qui n'en est qu'une foible peinture ?

CHAPITRE V.

Bons sentimens de quelques Chrestiens.

Il y a quelques temps que les principaux Chrestiens de nos Eglises Huronnes, s'estans trouuez de compagnie, se demanderent les vns aux autres, d'où ils se sentoient plus puissamment fortifiés dans leur foy ; et quel, à leur auis, estoit le moyen le plus efficace que Dieu leur eust donné pour resister aux tentations, euit le peché et viure vraiment en Chrestien. Les vns disoient que sortans de la communion, ils se voyoient tout autres, et sentoient bien que Iesus-Christ estoit le maistre de leur cœur, possedoit leur esprit et les rendoit robustes. Les autres disoient qu'apres la confession, ils estoient tout renouuellés et semblables à vn voyageur qui s'estant déchargé d'un tres-pesant fardeau, sentoît ses forces reuenir et courroit mesme en vn chemin, duquel

auparavant il n'eust pas pû se retirer. Mais la plupart se trouuerent d'accord que la priere estoit leur plus puissant support ; que de là ils tiroient leur vigueur et leur force, qu'ils s'y sentoient animez tout d'un autre esprit, et qu'il leur sembloit que s'ils venoient à en perdre l'usage, ils perdroient bien-tost la crainte du peché et ensuite la foy.

Quoy qu'il en soit, nous voyons que la plupart estiment la priere, comme la vie de leur esprit et l'ame de leur foy. L'usage leur en est si frequent et si saint, qu'ils s'accusent d'auoir entrepris quelque chose sans s'estre recommandez à Dieu, de s'estre mis dans le travail sans luy en auoir offert les premisses, et n'auoir pas ietté assez tost leurs pensées en luy, souffrans quelque douleur, receuans quelque iniure, estans saisis d'une tristesse, accueillis d'une maladie, ou attaquez de quelque mal.

Non, disoit à ce propos vn Huron tres-pauvre, mais tres-riche en sa foy, les Chrestiens seroient les plus malheureux de la terre, s'ils ne sçauoient que Dieu les void, qu'il est témoin de leurs miseres, et qu'il écoute leurs prieres ; mais quand nous pensons que toutes nos tristesses se changeront en ioye, que Dieu nous ayme dans nos plus grandes afflictions et que nous tirerons vn bon-heur eternel de toutes nos souffrances, pourueu que nous les endurions patiemment, le recours que nous auons alors à la priere, nous console dès cette vie, et nous fait aimer comme vn grand bien ce qu'on croit vn grand mal ; ou du moins à la veüe que nous auons du Paradis et de l'Enfer, nous supportons avec douceur les afflictions de cette vie, dans cette pensée veritable que ne deuant pas estre eternelles, elles ne peuvent estre qu'un petit mal.

Vne pauvre Chrestienne estant interrogée si elle offroit à Dieu ses peines : Helas ! respondit-elle, c'est ma seule consolation : pourroit-il bien se faire qu'un Chrestien qui croit fermement que le peu qu'il endure peut luy valoir vne eternité de bon-heur, s'il le souffre pour l'amour de Dieu, voulust perdre vne si riche recompense, ne souffrant

qu'à la façon des infideles et des bestes farouches qui n'ont point la connoissance d'un vray Dieu ?

Il y en a d'aucuns qui se seruient de leur Chapelet, pour marquer combien de fois ils auront élevé leur cœur à Dieu ; s'efforçans d'aller se perfectionnant de iour en iour en vn exercice si saint, et qui leur paroist si aimable ; et tel se trouuera, qui dans l'espace d'une nuit aura fait deux cents fois quelque oraison iaculatoire. Quelques-uns estans dans leurs champs de bled d'Inde, afin de renouueller plus frequemment l'offrande qu'ils font à Dieu de leur travail, prendront pour signal qui leur en doit rafraischir la memoire, quelques arbres deuant lesquels ils passent tres-souuent, et y marqueront sur l'écorce ou bien dessus la terre, vne croix qu'ils adorent chaque fois qu'ils y passent. D'autres se contenteront d'estre fideles à Dieu, autant de fois qu'il les attirera à soy dans le fond de leur ame ; et il se trouuera quelquefois que tel d'entr'eux aura esté quasi tousiours en oraison, sans penser y estre.

Le n'ay point d'esprit, disoit il y a quelque temps vn excellent Chrestien du Bourg de la Conception, nommé Ioseph Taondechoren : si tousiours ie voulois prier Dieu, ie serois sans cesse avec luy, car ie sens bien que tousiours il attire mon cœur à soy ; ie le luy donne au mesme moment et me contente de cela, mais luy ne s'en contente pas ; ie sens qu'il me dit derechef dans le fond de mon ame, qu'il veut que ie sois tout à luy ; ie luy répond qu'il sçait bien que ie ne veux estre qu'à luy seul, qu'il lasse sur moy ses volontez et qu'il dispose de ma vie : plus ie me donne à luy, plus il me presse de ne pas luy refuser ce qu'il demande. Tout homme qui me traiteroit de la sorte, me seroit importun, et ses empressements me le rendroient insupportable ; et toutefois ie ne puis et n'oserois me plaindre de la rigueur dont Dieu me traite : ie voy bien que ce n'est qu'amour et bonté, et qu'il n'y a point en ce monde de plaisir semblable à celuy que ie sens, lors qu'il me laisse le

moins en repos, et me contrainst mille fois de luy dire que ie suis tout à luy.

Vn autre, nommé André Ochiendarenouan, nous disoit que la chose vniue en ce monde qui luy donnoit vne plus viue idée du grand bon-heur du Paradis, estoit de penser que si dès cette vie, en disant ces deux mots, *Jesus tauteur*, *Jesus* ayez pitié de moy, il ressentoit tant de contentemens en son cœur, qu'ils surpassoient tous les plaisirs ensemble que iamais il eust ressensty depuis soixante et dix ans qu'il estoit au monde, il falloit bien que dans le Ciel il y eust des contentemens ineffables, puisque Dieu se reserve alors à nous faire iouyr de ses misericordes, et que les plaisirs que nous goustons, disants à Nostre Seigneur qu'il ait pitié de nous, ne sont que dans l'attente de ce grand bien que nous possederons dans le Ciel, dont la seule esperance remplit si doucement tout nostre cœur dès cette vie.

Vne bonne Chrestienne, dans vn semblable sentiment, estonna puissamment vne de ses parentes infidele qui l'exhortoit à renoncer au Christianisme, et l'assenroit qu'il estoit hors de doute que tout ce que nous leur preschions du Paradis n'estoit rien que des fables. Laisse-moy, ie te prie, mourir paisiblement dans mon erreur, respondit cette bonne Chrestienne : quand bien ie serois trompée, ce qui n'est pas, ce seroit vne tromperie bien aimable. Pourquoi veux-tu me raur vn veritable bien, qui n'est pas seulement dans l'attente, et dont ie suis en possession dès maintenant : car il est vray que l'esperance du Paradis me console dès cette vie et m'adoucit tout ce qui sans cela nous y seroit insupportable.

Vn de nos Peres voyant vn bon homme fort simple, mais excellent Chrestien, qui d'ordinaire passoit vn tres-long-temps en ses prieres, luy en demanda la raison. Ce bon homme luy respondit fort simplement, que la cause de cette longueur prouenoit de ce qu'il ne scauoit pas encore bien prier Dieu, qu'il estoit souvent remply de distractions, et qu'afin que le diable ne gagnast rien sur luy et se lassast de l'in-

terrompre, il recommençoit ses prieres, autant de fois qu'il se voyoit auoir esté distrait. Bien rarement, adioustoit ce bon homme, mon esprit arriue iusqu'à Dieu ; et alors ie ne m'appergois pas du temps que ie mets en ma priere, car mon cœur est si transporté hors de soy, que ie ne sens ny chaud, ny froid, ny douleur, ny ennuy, et n'ay pas mesme vne pensée des choses de la terre ; mais seulement que Dieu est bon, et qu'il est bon d'estre avec luy.

Le Pere continua à luy demander à quoy estoit semblable ce grand plaisir qu'il ressentoit alors. Je n'ay rien de semblable, respondit-il, tout ce que i'ay conceu de contentemens en ce monde, n'est rien au prix d'un seul moment de ces delices que Dieu me fait gouster, ny les festins, ny les richesses, ny les plaisirs, dont i'ay maintenant de l'horreur, et lesquels autrefois i'estimois les plus grands du monde. Si toutefois, adioustoit-il, on me contraignoit de dire quelque chose, ie ne voy rien qui me semble si approchant de ces plaisirs du Ciel, qu'estoit celuy que ie ressentois autrefois estant le plus aspre à la chasse, lors que ie trouuois quelque cerf arresté dans mes pieges, ou ayant terrassé quelque ours que i'auois poursuiuy longtemps avec bien des fatigues.

Le mesme faisant voyage avec son fils, et ayant veu que ce ieune homme passoit l'ennuy de son chemin, chantant quelques airs indifferens : Mon fils, luy dit-il, ie voy bien que Dieu n'est pas le plus grand maistre de ton cœur ; tes pensées seroient toutes à luy, et d'un temps auquel pas vn ne te peut interrompre, tu en profiterois pour le Ciel : les vents ont emporté ton chant et ont en mesme temps dissipé tes plaisirs ; si tes entretiens eussent esté avec Dieu, la grace que tu eusses acquise par tes prieres, te fust demeurée pour vne eternité.

Dans ce mesme esprit d'oraison, d'aucuns se mettans en chemin, euitent les compagnies et prendront des routes écartées, afin de s'entretenir avec Dieu et n'estre point interrompus : Car, disent-ils, ce n'est pas icy comme en

France, où ceux qu'on auroit au rencontre, ne nous parleroient que de Dieu. Ces bonnes gens s'imaginent qu'en France tout le monde n'y respire que la sainteté, que l'entretien des compagnies n'est que de Dieu, que le vice s'y tient caché et n'oseroit paroistre, et qu'il est autant difficile d'y trouver vne personne débauchée, tout le monde y estant Chrestien, qu'il est icy dans vn monde infidele, d'y rencontrer des compagnies qui n'ayent leurs affections que pour le bien. Quoyqu'il en soit, leur vertu ne manque pas d'épreuve de ce costé là, et ceux qui veulent paroistre tousiours ce qu'ils sont, ont besoin de courage.

Vn Chrestien, s'estant trouué faisant voyage, dans vne cabane d'infideles, où par rencontre on tenoit des discours de raillerie sur nostre foy, fut tenté fortement de ne prier Dieu qu'en secret, le temps du repas estant venu ; mais s'estant apperceu de la tentation, voulant la surmonter, il se mit à crier si haut son *Benedicite*, que toute la compagnie en fut surprise. Cessez de vous estonner, leur dit-il, il faut que vous sçachiez que j'ay esté combattu de deux hontes bien differentes : la premiere estoit de vous autres, dont ie craignois les railleries ; la seconde a esté de moy-mesme, et de Dieu qui me regarde, deuant lequel j'ay eu honte de n'oser paroistre Chrestien : celle-cy a esté la plus forte, et à cause que la premiere me portoit à ne prier Dieu qu'en secret, la seconde m'a poussé à prier Dieu si haut, que tout le monde sceust que ie suis et veux mourir Chrestien, que ce dont vous vous mocquez est ma gloire et le plus grand bon-heur que l'estime en ce monde.

Vne Chrestienne, nommée Marthe Aatio, s'estant trouuée en vn voyage avec quantité d'infideles, n'obmettoit iamais de prier Dieu matin et soir, deuant et apres le repas, et de faire le signe de la Croix sur deux petits iumeaux qu'elle allaitoit, chaque fois qu'elle les faisoit taitter, quoy que les infideles la montrassent au doigt et se mocquassent d'elle. Son mary, qui

n'estoit pas Chrestien, se mit aussi de la partie contr'elle, disant qu'elle estoit affamée de prier Dieu, et qu'estant dans leur Bourg, elle courroit aussi viste à la Messe, dès le premier son de la cloche, que si on l'auoit inuitée à vn festin, quittant tout-là, quelque trauail qu'elle eust en main.

Ne croyez pas que ie doie rougir de ce reproche, répondit cette bonne Chrestienne ; vous pouuiez dire, pour assener mieux vostre coup, non seulement que ie vais aux prieres, comme si on m'auoit inuitée à vn festin, mais que i'y cours encore plus viste : car en effet les festins ne me sont quasi rien, depuis que ie sçais que nous auons vne ame plus precieuse que nos corps. Si vous autres, infideles, quittez tout pour vn bon morceau, sçachez qu'un bon Chrestien iamais n'aura de honte de tout quitter pour la priere : vous ne songez rien qu'à la terre, et nos pensées sont pour le Ciel.

La mesme allumant du feu, vn matin qu'il faisoit fort froid, remercioit Dieu de ce qu'il auoit créé les forests et les bois, dont les hommes pussent se chauffer. Son mary voulut se moquer d'elle : Ton pere, luy dit-il, pour lequel tu allumes ce feu, ne te remercie pas, quoy qu'il te voye ; comment es-tu si simple, de remercier Dieu que iamais tu n'as veu ? Le suis obligée à mon pere, repartit la femme ; et le peu que ie fais en cela pour luy, n'est pas considerable ; mais les faueurs que Dieu nous fait sont continuelles, et luy n'a pû rien recevoir de nous qui l'oblige à nous faire tant de bien : c'est assez que nous sçachions qu'il nous entend et qu'il nous void, quoy que nous ne le voyons pas, afin d'estre obligez à luy faire nos remerciemens.

A ce propos, ie me souuiens d'une repartie, autant pleine d'esprit que de foy, que fit il y a quelque temps vn Chrestien, nommé Charles Ondaiondiont, au blaspheme d'un infidele. Cét infidele reprochoit aux Chrestiens que si Dieu estoit tout-puissant et si ialoux de son honneur, il deuoit s'estre rendu visible, afin d'estre reconnu ce qu'il

est ; et qu'il eust deu d'un costé ouvrir son Paradis à nostre veuë, et de l'autre l'Enfer ; afin qu'en effet on eût redouté ses menaces et désiré ses recompenses, qui alors nous eussent paru veritables et n'eussent point laissé nostre esprit dans le doute ; mais que Dieu s'estant tenu caché, ou il manquoit d'amour pour nous et ne recherchoit pas d'estre honoré des hommes, ou que plus tost il falloit conclure de là, qu'il n'estoit point de Dieu au monde, et que nostre foy ne subsistoit que dans l'erreur.

O mal-heureux, luy repartit ce bon Chrestien, si tu estois aueugle, tu dirois donc qu'il n'y a point de Soleil dans le Ciel ? mais plus tost ne deurois-tu pas croire ceux qui le voyent, et tascher de recourir la veuë, afin de iouir d'un semblable bon-heur ? Quittez vos vices et la corruption de vos mœurs ; alors vous cesserez d'estre infideles et vous auouërez avec nous, que vraiment il y a un Dieu ; vous l'aimerez plus que ses recompenses, et vous iugerez raisonnable, que quiconque est si osé de l'offenser, merite des peines eternelles.

Mais quoy, luy repliqua cét infidele, avez vous donc la veuë de ce Dieu que vous adorez ? Non, luy respondit le Chrestien ; mais nous voyons toutes les choses de ce monde qu'il a creées, et nous pouuons aussi peu douter qu'il est un Dieu, qu'un homme sage pourroit douter que le Soleil est dans le Ciel, lors qu'il est couuert de nuées, et qu'il éclaire ce bas monde, quoy qu'on ne le voye pas : nous le verrons à découuert lors que les nuages seront dissipez, que nos ames seront dépouillées de leurs corps.

Mais pourquoi ne s'est-il pas dès maintenant rendu visible ? Afin, respondit le Chrestien, que des personnes corrompues comme vous, ne pussent pas le voir.

Les anciens du païs estoient assemblez cét hyuer pour l'election d'un Capitaine fort celebre. Ils ont coustume en semblables rencontres de raconter les histoires qu'ils ont appris de leurs ancestres, et les plus éloignées, afin que les ieunes gens qui sont presens et

les entendent, en puissent conseruer la memoire et les raconter à leur tour lors qu'ils seront deuenus vieux, pour ainsi transmettre à la posterité, l'histoire et les annales du pays, taschans par ce moyen de suppléer au defect de l'escriture et des liures qui leur manquent. On presente à celuy duquel on desire entendre quelque chose, un petit faisceau de pailles d'un pied de long, qui leur seruent comme de ietons pour supputer les nombres et pour aider la memoire des assistans, distribuant en diuers lots ces mesmes pailles selon la diuersité des choses qu'ils racontent.

Le rang estant venu à un vieillard Chrestien de raconter ce qu'il scauoit, il commence à deduire la creation du monde, des Anges, des Demons, du Ciel et de la terre, avec une suspension pleine d'esprit, qui tenoit en attente toute son assistance, estant bien auant en matiere, et toutefois n'ayant pas encore nommé le nom de celuy qui auoit fait ce grand chef-d'œuvre. Lors qu'il vint à le nommer et dire que Dieu, que les Chrestiens adorent, estoit le Createur du monde, le plus ancien Capitaine des assistans luy arrache les pailles des mains, luy impose silence et luy dit qu'il a tort de raconter les histoires des François, et non pas celles des Hurons ; mais que luy va raconter la pure verité, et comment il est arriué que la terre qui estoit submergée dans les eaux, en ait esté poussée dehors, par une certaine Tortuë d'une prodigieuse grandeur, qui la soustient et qui luy sert d'appuy ; sans lequel la pesanteur de cette terre la feroit abismer derechef dans les eaux, et causeroit en ce bas monde une desolation generale de tout le genre humain.

Ce bon Chrestien, auquel on auoit imposé silence, et qui exprez auoit attendu à faire paroistre son zele, ayant donné quelque temps audience à la fable de ce Capitaine infidele, luy arrache aussi à son tour les pailles de la main : Tay-toy toy-mesme, luy dit-il, j'ay voulu t'écouter et me suis teu sans resistance, croyant que tu nous deusses enseigner quelque chose de meilleur,

et aussi veritable que ce que ie disois ; mais voyant que tu ne racontes que des fables qui n'ont point de fondement que le mensonge, i'ay plus de droit de parler que toy. Où sont les escritures qui nous fassent foy de ce que tu dis ? Estant permis à vn chacun de controuuer ce qu'il voudra, est-ce merueille que nous ne sçachions rien de veritable, puisque nous deuons auouer que les Hurons ont esté menteurs de tout temps ? Mais les François ne parlent point par cœur, ils conseruent de toute antiquité les liures Saints, où la parole de Dieu mesme est escrite, sans qu'il soit permis à aucun d'y alterer le moins du monde, s'il ne vouloit s'exposer à la confusion de se voir démenty de toutes les nations de la terre, qui cherissent cette verité plus qu'ils n'ont d'amour pour la vie.

Vn Magicien des plus fameux de ce pais, apres auoir vomy mille blasphemes contre Dieu, se vanloit insolemment qu'il estoit en son pouuoir de procurer les pluyes en temps de secheresse, les arrester lors qu'elles seroient trop abondantes, d'empescher les gelées qui pourroient nuire à leur bled d'Inde ; en vn mot il se faisoit l'arbitre des saisons de l'année, pourueu qu'on eust recours à luy et qu'on rendit hommage au Demon qu'il inuocque. Ce superbe voyant qu'un Chrestien là present, ne témoignoit pas comme les autres aucune marque d'étonnement au recit de tant de merueilles, il le prit à party et luy dit assez grossierement qu'il estoit sans esprit, de n'admirer pas son pouuoir, et que c'estoit vne marque de sa folie de s'estre fait Chrestien.

En effet, luy repartit doucement le Chrestien, ie n'ay eu que de la compassion pour toy, entendant ton discours ; ie ne suis pas toutefois opiniastre, et suis prest d'admirer tes merueilles, pourueu que ie les voye. Fais naistre icy vne montagne, à la veuë de tout le monde qui nous entend ; alors i'auoüeray que vrayement ton pouuoir est grand ; mais si tu ne le peux pas faire, laisse moy adorer celuy seul qui a fait toutes les montagnes. Enseigne nous icy les principes de ta sagesse, nous

verrons si elle est plus adorable que la sienne. Du moins si tu sçais ses commandemens, tu auoüeras qu'ils sont plus equitables que les tiens. Ce pauvre Magicien fut contraint de se retirer avec sa confusion, et depuis n'y est pas retourné.

Mais ce qui estonne le plus les infideles en semblables rencontres, est qu'ils voyent que plusieurs, qui leur sembloient auparauant des esprits assez mediocres, paroissent tout changez lors qu'ils sont deuenus Chrestiens. Et en effet la foy eclaire beaucoup vn esprit, le soustien d'une bonne cause fournit la bonté des raisons, et nos Sauvages prennent assez aisément vne tres-sainte liberté, lors qu'estans deuenus Chrestiens, ils pensent qu'ils n'ont plus à craindre en ce monde que Dieu et le peché.

Voicy vn trait de foy qui m'a pleu. Nous auions icy auerty quelques-vns d'une eclipse de Lune, qui arriua le trentiesme de Ianuier, et dont le commencement nous parut à dix heures et quarante six minutes. Festois alors dans le Bourg de la Conception. On ne manque pas de sortir des cabanes, pour voir si en effet l'eclipse seroit telle que nous l'auions predite. Vn bon Chrestien se mit à prier Dieu durant tout ce temps-là. Le lendemain les autres luy demandans pour quoy il n'estoit point sorty pour voir vne eclipse si remarquable ? Parce, respondit-il, qu'il m'est venu alors dans la pensée que Dieu ne nous auoit point inuité à aller voir les eclipses ; mais bien qu'il nous auoit promis qu'il auroit plus d'amour pour nous, plus nous donnerions de temps à la priere. A quoy repliquant vn autre Chrestien, que pour luy il l'estoit allé voir à dessein de se confirmer dans la creance qu'il auoit, que ce que nous leur enseignions de la future resurrection, se trouuera vn iour autant veritable que ce que nous leur auions predit de cette eclipse auant qu'elle parut : Et moy, respondit le premier, ie croy si fermement tout ce que Dieu a reuelé, et ce qu'on nous enseigne des choses de la foy, que ie n'ay point besoin d'aller

mandier dans la Lune aucun motif de ma creance. Si nous croyons ce qu'on nous dit des villes et des richesses de la France, sans jamais en auoir rien veu, pourquoy ne croiray-ie pas ce que Dieu a reuelé du Paradis, et qu'un iour nous ressusciterons. Il faut que ceux qui nous viennent enseigner en soient plus asseurez, que des choses qu'ils ont veu en France ; puisque ce n'est que dans la veuë du Paradis qu'ils ont abandonné leurs parens, leur patrie et tout ce qu'il peut y auoir de plus aimable au monde pour venir icy avec nous traîner vne vie miserable.

Le Pere François Joseph Bressany, que nous attendions depuis quatre ans, arriua enfin icy aux Hurons au commencement de l'Automne dernier. S'il n'eust point esté pris captif des Iroquois en son premier voyage, il sçauroit desia la langue Huronne et seroit vn ouurier formé ; mais il faut auoüer que les prouidences de Dieu sont aimables. Les cruantez que luy ont veu souffrir aux Iroquois quelques Hurons qui en sont échappez, et ses mains mutilées, ses doigts coupez l'ont rendu meilleur Predicateur que nous ne sommes, dès le point de son arriuée, et ont seruy plus que toutes nos langues, à faire conceuoir plus que jamais à nos Chrestiens Hurons les veritez de nostre foy.

Il faut, disoient les vns, que Dieu soit bien aimable et merite vraiment luy seul d'estre obey, puisque la veuë de mille morts et des supplices mille fois plus effroyables que la mort, ne peuuent arrester ceux qui nous viennent annoncer sa parole. S'il n'y auoit vn Paradis, disoient les autres, pourroit-il se trouuer des hommes qui trauersassent les feux et les flammes des Iroquois pour nous retirer de l'Enfer, et nous mener avec eux dans le Ciel ? Non, s'écrioient plusieurs, ie ne suis pas capable d'estre tenté sur les veritez de la foy ; ie ne sçay ny lire ny escrire, mais ces doigts que ie voy tronçonnez sont la response à tous mes doutes : car ie ne puis douter que celuy-là ne soit bien asseuré de ce qu'il vient nous enseigner, qui, ayant essayé de si horribles cruantez, s'y est

exposé pour la seconde fois aussi gayement que s'il n'auoit trouué dans son premier voyage que des delices en son chemin. Monstre-nous seulement les playes, adioustent-ils au Pere ; elles nous disent plus efficacement que tu ne pourras faire quand tu sçauras entierement parler de nostre langue, que nous deuons seruir et adorer celuy dont tu attends vn iour qu'il te rendra et la vie que tu as exposée si franchement pour luy, et les doigts qu'on t'a bruslez si cruellement, en venant icy pour son seruice. C'est ainsi que la prouidence de Dieu tire sa gloire de nos pertes, et que la foy de ces bons Neophytes va s'affermissant de soy-mesme, trouuant de iour en iour de nouveaux motifs de croire les veritez que nous venons leur annoncer.

René Tsondihouanne, parlant vn iour du tres-saint Sacrement en vne assemblée de Chrestiens : Oüy, mes freres, leur disoit-il, croyons sans aucun doute que Iesus-Christ est en l'Hostie, qu'il est proche de nous et dedans nous, lors que nous communions. Il s'est voulu cacher comme vn enfant nouuellement conceu dans le ventre de sa mere. Si la mere ne croyoit pas que son enfant eust vie, lors qu'il est caché à ses yeux et qu'elle eust trop de curiosité pour le voir auant terme, iamais elle ne le pourroit voir que mort et se feroit mourir soy-mesme : ainsi quiconque refusera de croire que Iesus-Christ est en l'Hostie, s'il ne le void, iamais ne meritera de le voir. Attendons que luy-mesme veuille se decouurir, et alors nous l'enuisagerons avec autant de ioye qu'une mere void son enfant, dont elle a patiemment attendu les momens sans les precipiter.

Cette pensée me surprit beaucoup, l'entendant de la bouche de ce bon Chrestien ; mais ce qui m'estonne le plus, et ce qui me seroit incroyable, si ie ne le voyois de mes yeux, est ce que ie puis asseurer avec verité que telles pensées viennent pour la pluspart d'elles-mesmes à ces bonnes gens, sans que iamais ils les ayent entendues d'ailleurs. Ce qui me fait auoüer que vraiment

leur foy est vn ouurage de Dieu seul, et que sa main n'est pas raccourcie en ce monde nouveau, aussi peu que dans le reste de la terre.

En passant ie diray que nos Chrestiens ne trouvent aucune peine à croire le mystere du tres-saint Sacrement. Les doutes leur viennent quasi vniquement touchant les veritez du Paradis, de l'Enfer et de la Resurrection. Depuis que i'ay creu que ie ressusciteray, nous disent la plupart, ie n'ay aucune peine à croire le reste des veritez de nostre foy : celuy qui peut ramasser les parties dissipées d'un corps reduit en cendre, n'a plus rien qui luy soit impossible.

En suite d'une foy si viue, on ne pourroit croire sans le voir quelle est l'innocence de la plupart de ces bons Neophytes et l'horreur qu'ils ont du peché, iusques-là que plusieurs nous demandent souuent, si c'est vne chose possible de croire vn Paradis et vn Enfer, et avec cela pecher mortellement. Si qu'ayans veu quelque Chrestien commettre quelque faute notable, nous en venans faire le rapport, au lieu de nous dire qu'ils ont veu son peché : Helas, nous disent-ils, vn tel a aujourd'huy perdu la veuë du Paradis et de l'Enfer ; il s'est oublié de sa foy et qu'il y a vn Dieu ; nous l'auons veu reduit au rang des infideles qui croient que nostre foy ne soit rien que des fables.

Il y a enuiron trois ans, qu'un Capitaine des plus considerables de tout le pays, nommé Maurice Hotiaouitaentonk du Bourg de la Conception, se fit Chrestien. Tout le pays est estonné de voir le courage et la constance de cet homme en sa foy, et plus encore son innocence qui se conserve entiere au milieu des occasions continuelles qui l'inuitent au peché. Quelques Chrestiens luy demandoient vn iour comment il pouuoit viure au milieu de tant de dangers avec vne si grande innocence. Mes freres, leur dit-il, la riuiere qui descend d'icy à Quebek n'est rien que precipices, et toutefois nous y faisons peu de naufrages parce que nous sommes touiours sur nos gardes, et à chaque pas nous craignons de perdre et nos biens et nos vies. Plus

qu'un canot est chargé des marchandises precieuses, plus on a l'œil à esquiver les rochers et les gouffres qui s'y rencontrent. Depuis que i'ay receu le saint Baptesme, tout mon thresor est dans mon cœur, et ma foy sont mes plus aymables richesses. Je redoute plus le peché que nous ne craignons les naufrages ; à chaque pas ie songe que i'ay beaucoup à perdre et que ie conduis vn foible vaisseau, mais chargé toutefois des richesses qui viennent du Ciel ; ie preuoy les dangers, ie prie Dieu qu'il m'assiste, ie me defie de moy et me confie en sa bonté, et iamais ne me croiray en assurance que ie ne sois arriué dans le Ciel. Qui n'auroit rien ou peu de chose à perdre, tomberoit assez aisément.

Nous auons commencé cette année, durant le Caresme, d'exposer à nos Chrestiens l'Euangile de chaque iour, et les fruits nous en ont paru tres-sensible. Vn bon vieillard ayant entendu l'Euangile de la femme adultere, ne pût pas reprimer ny ses cris ny ses larmes. Les assistans en sont émeus d'une sainte frayeur ; mais ce bon homme, ne songeant à rien qu'à Dieu, s'abandonnoit à sa douleur avec autant de liberté que s'il eust esté seul. Estant reuenu à soy, on l'interrogea quelle chose l'auoit touché ? La souuenance, respondit-il, des pechez que ie commettois auant que de connoistre Dieu ! O que ne scauois-je point lors qu'il me voyoit, iamais ie n'eusse eu le cœur de l'offenser. J'ay senty dans le fond de mon ame qu'il me disoit le mesme qu'à la femme adultere, qu'il ne me condamneroit pas pour ce qui est de ma vie passée : et le moyen de contenir ses larmes, de voir apres tant de pechez, que nonobstant il veut m'aimer et me faire misericorde, autant que si l'eusse employé toute ma vie en son amour ?

Vn autre s'estant laissé tomber en quelque faute de surprise, vint trouver dès le point du iour celuy de nos Peres qui l'instruisoit. Je te prie d'auoir pitié de moy, luy dit-il, et de m'effacer au plus tost mon peché : i'ay passé toute la nuict en prieres et en larmes sans

auoir pris vn moment de sommeil. Ceux de ma cabane qui ont veu mon peché, ont esté témoins de mes larmes ; mais Dieu que i'ay offensé a connu celles de mon cœur qui ont esté les plus ameres : i'espere qu'il me fera misericorde.

Ayant receu l'absolution, il fit festin dès le iour mesme, auquel il appella les Capitaines infideles, ses parens et tous ceux qui auoient esté ou la cause ou témoins de sa cheute. Le vous ay assemblez, leur dit-il, pour vous faire sçauoir les regrets que i'ay de ma faute, et que si i'ay peché, i'ay appris qu'un Chrestien ne peut plus auoir de repos, ayant offensé Dieu pour aggréer aux hommes : sçachez que de ma vie ie ne suis plus pour obeïr en rien, de ce que vous, et qui que ce soit, me demandera contre Dieu.

Les larmes sont si rares en ces pays, pour ce qui est des hommes, que ie ne me souuiens pas depuis pres de neuf ans que ie vis parmy les Sauuages, en auoir veu aucun pleurer, sinon dans des sentimens de pieté, et d'une componction si viue qu'il faut auoïer que la grace est plus puissante sur un cœur animé de Dieu que toute la nature.

A propos de cét esprit de contrition, ie me souuiens d'un auis que nous donna un bon Chrestien, nommé Pierre Ahandation, qui m'a paru considerable. Nous leur recommandons souuent une priere dans laquelle estoit renfermé un acte de contrition. Si vous nous connoissiez dans le fond de nos ames, nous dit ce bon Chrestien, vous ne nous diriez pas que pour haïr plus parfaitement nos pechez, il faille plus tost se seruir d'une priere que d'une autre : ce n'est pas icy comme en France, où vous faites conscience de mentir, mesme aux hommes ; mais icy nous sommes accoustumés de tout temps au mensonge, et en suite vous deuez craindre que nous ne mentions à Dieu mesme, luy disans fausement que nous detestons nos pechez à cause qu'ils offensent sa bonté uniquement aimable, quoy qu'en effet nostre cœur ait encore son attache au peché, ou qu'au moins nous ayons plus de crainte du feu d'Enfer, que nous

n'auons de veritable amour pour Dieu. Mais plustost, sans nous donner aucune forme de priere, dites nous que nous detestons nos pechez de tout nostre cœur et de toutes nos forces, et que Dieu ne regarde pas sur nos levres, mais qu'il penetre dans le fond de nos ames sans qu'aucun le puisse tromper : alors ne nous contentans pas d'une priere qui sortiroit de nostre bouche, mais employant tous les efforts de nostre cœur à haïr sans feintise l'énormité de nos pechez, Dieu nous fera, ie croy, misericorde, et nous efforçant de l'aymer, il nous donnera la grace de l'aymer tout de bon.

Finissons ce Chapitre par les sentimens d'une mere en la mort d'un enfant qu'elle auoit vnique. Mon Dieu, luy disoit-elle, ie ne puis me plaindre de vous : mille fois ie vous ay offert et ma vie et celle de ce mien enfant que i'ayme plus que moy ; si vous preniez et l'un et l'autre, ie verrois la fin de mes maux, et la mort me seroit aussi douce qu'elle me semble maintenant amere. Mais s'il vous plaist vous contenter de la moitié de mon offrande, que puis-je dire en ma douleur, sinon que vous estes le maistre et que c'est à nous d'obeïr. Ce m'est assez que ie viue dans l'esperance qu'un iour vous me ferez misericorde dans le Ciel, afin que ie croye dès maintenant que tout ce qui me peut arriuer en ce monde, venant de vostre part, ne peut estre que par amour et pour mon bien.

Non, disoit d'autres fois cette pauvre mere affligée, ie croy que Dieu me veut éprouuer de la sorte afin de me contraindre de recourir à sa bonté. Hors l'affliction, i'estois comme assoupie, et souuent ie m'oublois de luy : du depuis, ie ne songe qu'à luy à cause qu'en luy seul ie retrouve le soulagement de mes peines. D'autres fois elle se disoit à soy-mesme dans le plus fort de sa douleur : Puisque Dieu preuoyoit que ma fille deuoit mourir auant l'usage de raison, pourquoy l'auoit-il renduë si aimable ? Pourquoy ne la prit-il à soy dés lors qu'elle parut au monde et qu'elle eut receu le Baptisme ? Ma douleur en

eust esté plus supportable, et mon enfant eust esté plus tost dans le Ciel ; mais sans doute qu'il a voulu que mon amour creust avec elle, afin que me la ravisant, ce me fust vn coup plus sensible. Apres tout, disoit-elle, que ses saintes volontez soient faites ; ie desire qu'elles soient les miennes, et m'y soûmets de tout mon cœur.

Le sentiment de Ioseph Taondechoren, oncle de cette pauvre mere affligée, ne me paroist pas moins aimable ; lors qu'apres la mort de deux de ses petits enfans, luy estant demandé en quel estat estoit son cœur, il respondit, que depuis qu'il estoit Chrestien, il n'auoit iamais ressenty la mort d'aucun de ses parens, si bien leurs douleurs et leurs maladies, ausquelles il ne pouuoit ne pas compatir ; mais qu'aussi-tost qu'il les auoit veus morts, sa douleur auoit entierement cessé, dans la pensée qu'ils alloient estre heureux dans le Ciel, qu'ils prenoient le deuant d'vn chemin qu'il esperoit faire luy mesme, et qu'au iour de la Resurrection, Dieu les reüniroit tous ensemble pour iamais plus ne se voir separez.

CHAPITRE VI.

Providence de Dieu sur quelques particuliers.

Il n'appartient qu'à Dieu de faire le choix de ses éleus, et nous voyons en ces pays autant qu'en lieu du monde, que sa providence est si forte dans ses conduites et si douce dans son execution, qu'aucun ne perira de ceux qu'il a voulu estre l'obiet de ses misericordes, fussent-ils seuls au milieu des tenebres, et en vn lieu abandonné de tout secours.

Quantité de captifs Iroquois que nous auons baptisez au moment de leur mort, nous en font foy, lors qu'au milieu des flammes ils ont trouué la vie et se sont veus enfans de Dieu, heureux dans

leur malheur, dans lequel cette diuine providence les auoit amoureusement engagez pour tirer leur salut de leur perte.

Il y a sept ou huict ans que nous auions icy baptisé vn Andastoëronnon (ce sont peuples de la langue Huronne, qui demeurent à la Virginie, où les Anglois ont leur commerce). Depuis ce temps-là, cét homme estant retourné en son pays, nous croyons que sa foy eust deu estre estouffée au milieu de l'impieté qui y regne, et n'ayant plus aucun support au milieu d'vne nation tout infidele, et tellement éloignée de nous, que mesme nous n'auons pû depuis cinq ou six ans en sçauoir aucune nouvelle.

Cét hyuer nous auons appris d'vn Huron qui en est retourné, que la foy de cét homme estranger est aussi vigoureuse que iamais, qu'il en fait profession publique, et continuë en son deuoir autant que s'il viuoit parmy vn peuple tout Chrestien. Nous luy auons donné en son Baptisme le nom d'Etienne, son surnom est Arenhoulta.

Le Pere Iean de Brebeuf, alla sur la fin de l'Automne en vn lieu nommé Tangouaen, où demeurent quelques Algonquins et où quelques cabanes de Hurons se sont refugiées pour y viure plus à couuert des incursions des Iroquois : car c'est vn pays écarté et entourré de tous costez de lacs, d'estangs et de riuieres, qui font ce lieu inaccessible à l'ennemy. Ce fut vn voyage extremement penible au Pere et à vn ieune homme François qui l'y accompagnoit ; mais leur consolation surpassa de beaucoup leurs peines, de trouuer au milieu de ces forests perduës et de ces vastes solitudes, vne petite Eglise qu'ils estoient allez visiter, ie veux dire vne famille entiere de Chrestiens, qui trouuent Dieu dedans ces bois, qui y viuent dans l'innocence, et qui receurent ces deux hostes comme enuoyez du Ciel. Le chef de la famille, sa femme et leurs enfans ne pouuoient se contenter de ioye, de voir que leur cabane se faisoit la maison de Dieu. Tous firent deuotement les deuoirs de Chrestiens, y receurent les Sacremens, et estimerent comme sacrez

tous les momens d'une visite si heureuse : aussi pour les remplir utilement, tous leurs discours ne furent rien que du Ciel ; ils proposent leurs doutes au Pere, ils le tourmentent avec amour et de jour et de nuit, ils l'importunent saintement, et quelque fatigué qu'il puisse estre, d'un voyage de cinq ou six iours, à peine luy veulent-ils permettre deux ou trois heures de repos. Echon, luy disent-ils (c'est le nom que donnent les Hurons au Pere), tu es venu icy pour nous ; nous sommes affamez, c'est à toy à nous rassasier et nous faire festin : tes discours nous donnent la vie, Dieu parle avec toy, et il nous dit au cœur ce qui sort de ta bouche.

Le Pere ayant passé quelques iours en cette solitude, fut pressé de haster son retour, craignant d'estre surpris des glaces et de l'hyuer qui commençoit, et qui en effet l'arresta en chemin et le mit en danger de mourir et de faim et de froid, et de perir dans les lacs et rivières qu'ils avoient à passer. Ce ne fut pas sans de bien grands ressentimens de part et d'autre, que se fit cette separation ; mais le Pasteur qui a un troupeau dispersé, est obligé de ne pas s'arrestar en un lieu ; il doit ses peines également à toutes ses brebis ; et en de semblables rencontres, nous avons la consolation de sçavoir et de voir par effet, que Dieu, qui seul est le grand maistre du troupeau, supplée en nostre absence et que ses graces et ses lumieres ne manquent point à ceux qui entendent sa voix, qui l'ont suivie et qui veulent luy estre fideles.

Je dois icy rapporter entre les providences de Dieu, celle qui nous a paru en l'appel à la foy, de deux Athistaëronnon, c'est une nation de la langue Algonquine extrêmement peuplée, que nous appellons la Nation du Feu, qui jamais n'ont veu aucun European et où jamais le nom de Dieu n'a pénétré ; mais il falloit qu'elle rendist hommage à Jesus-Christ, et luy offrist quelques prémices de ce que nous esperons qu'elle sera un iour toute Chrestienne. Dieu seul en connoist les momens, et nous les attendrons avec patience, puisque

c'est son affaire plus que la nostre. Cependant il nous a choisi entre mille deux ieunes hommes de cette nation, qu'il a tirez de leur pays, et qu'il a appelez à la foy par des voyes toutes pleines d'amour. Nous avons donné à l'un le nom de Louys ; le second s'appelle Michel, du nom de la Mission de Saint Michel dans laquelle il demeure, son surnom est Exouaendaen.

Ils sont tous deux captifs de guerre, qui ayans esté pris assez ieunes, ont esté conservez en vie et ont trouvé en ce pays le bon-heur de la foy, qui leur fait cherir leur captivité plus que jamais ils n'ont senty d'amour pour leur patrie. Sur tout la conduite de Dieu sur le second nous a paru aimable.

Il fut touché au cœur dès la premiere fois qu'il entendit parler de Dieu ; mais comme ceux qui l'avoient adopté pour fils, estoient tous infideles, nous ne nous hastions pas de luy parler si tost du Baptesme, crainte qu'il n'y fust pas assez saintement disposé ; et luy n'osoit le demander, s'en estimant indigne, ou du moins ne jugeant pas qu'estant un pauvre abandonné, nous voulussions jeter les yeux sur luy pour une grace dont il voyoit que nous témoignions tant d'estime. Il tombe là dessus malade d'une langueur qui l'alloit consommant, et d'une espece de paralysie, qui nous obligea de luy parler comme à un homme qu'il falloit au plus tost disposer pour le Ciel. Ce sont, respondit-il, les desirs de mon cœur ; et si vous attendez à me baptiser que ie meurre, volontiers ie verray la mort aujourdhuy pour me voir au plus tost Chretien.

Ses pensées depuis son Baptesme, n'estoient plus que du Ciel, il ne goûtoit que nos mysteres et n'aimoit plus d'autres entretiens sinon de Dieu. Sa maladie alloit tousiours croissant, et pour luy raurir dans le plus fort de ses miseres, l'unique consolation qui luy restoit en terre, Dieu permit que le Pere qui avoit soin de cette Mission, fut obligé de s'en absenter bien long-temps, sans que nous puissions y suppléer par une autre voye, plusieurs de nos Peres estans tombez en mesme temps

malades, et les autres necessaires autre part. Durant tout ce temps-là, ce pauvre languissant fut tellement abandonné des parens mesmes qui l'auoient adopté, que tres-souuent il passoit les iournées entieres sans auoir rien de quoy manger, non pas mesme quelquesfois de l'eau pour esteindre sa soif, durant les ardeurs plus excessiues de l'Esté. Dieu mesme qui se cache souuent à ceux qu'il aime dauantage, sembla se retirer de luy, ou au moins il ne voulut pas qu'alors ses graces luy fussent si sensibles.

En cét abandon si extreme, vne tristesse le saisit, qui le mit quasi au desespoir, n'ayant pas mesme vn homme auquel il peust se plaindre de son mal. Pour lors il ietta ses yeux vers le Ciel, et se ressouenant de Dieu, il luy dit d'vne voix plaintiue, et vous aussi mon Dieu, voulez vous donc m'abandonner? A ce mesme moment il entendit comme vne voix interieure, qui luy dit pour response : Michel, ne te mets pas en peine des miseres de ton corps, souuiens-toy que ta demeure eternelle n'est pas icy, mais dans le Ciel. A ces paroles il se sent tout d'vn coup consolé et tous ses ennuis dissipez, et dit par apres au Pere qui le retourna visiter, qu'alors vraiment Dieu auoit pris possession de son cœur, qu'alors il auoit commencé vraiment de le connoistre, et que tousiours depuis il n'enuisageoit ses miseres qu'avec ioye, se souenant qu'en effet il seroit heureux dans le Ciel.

Sur tout il auoit conceu vne affection tres-tendre enuers la Sainte Vierge et ne manquoit pas vn iour de reciter son Chapelet, mesme dans le plus fort de son mal.

Dans les discours qu'on luy auoit tenus, il auoit esté fort touché des guerisons miraculeuses qui se font à Nostre Dame de Laurette, et on luy auoit dit qu'en nostre maison de Sainte Marie, nous y gardions vne tres-belle image de cette Sainte Vierge. En suite de cela il conceut vne viue esperance que s'il pouuoit s'y traîner ou y estre apporté, il y esprouueroit les misericordes de Dieu. Il prend son temps vn iour d'Esté,

et se hazarde à faire ce qu'il n'auoit pas entrepris depuis deux ans : il sort de son Bourg, et se traîne le mieux qu'il peut, tantost à quatre pattes, tantost sur des potences ; mais les forces luy manquent bien-tost. Il s'adresse à la Sainte Vierge, et selon qu'il va redoublant ses prieres, il sent ses forces reuenir avec vn surcroist de confiance et de courage. Enfin il arriue chez nous, ayant employé plus de quinze heures à faire trois lieus de chemin.

Entrant dans nostre Chapelle, son cœur est tout remply de ioye. C'est icy, pense-il la maison de Dieu : c'est icy qu'il me fera misericorde ; mais toutefois il n'ose demander la santé. Mon Dieu, dit-il, vous estes tout-puissant, faites vos volontez et n'ayez pas d'égard aux miennes. Mais ie croy et ne doute point que vous ne puissiez me guerir. C'estoit là toute sa priere, qu'il repetoit sans se lasser, avec vne ferueur et vn respect qui en donnoit à tous ceux qui le consideroient.

Quoy qu'il en soit, l'effet de sa priere nous fit paroistre qu'elle auoit esté exaucée : il se trouua parfaitement guery, et ce qu'il estima luy mesme plus que sa guerison, il fut alors si éclairé et si remply de Dieu, que iamais il n'auoit veu la foy si belle, iamais n'auoit veu si clairement la vanité de cette vie, iamais n'auoit tant estimé le bon-heur qu'il possedoit d'estre Chrestien : aussi estoit-ce de ces graces interieures dont il se conioüist avec nous et dont il remercioit Dieu, plus que de sa santé.

Il retourna en son Bourg dès le lendemain, sans baston et sans ayde, d'vn pied et d'vne démarche aussi ferme, que si iamais il n'eust eu aucun mal ; et du depuis, sa constance, son zele, sa deuotion, et l'amour qu'il a pour ceux qui l'enseignent et qui luy ont appris, dit-il, à connoistre son Dieu, en vn mot sa vie exemplaire et vraiment digne d'vn Chrestien, en vn aage dans lequel la nature n'a de pente qu'à la débauche, tout cela nous fait esperer qu'il n'en demeurera pas là et qu'il pourra vn iour estre Apostre de son pays, et porter vn feu plus diuin dans la nation du Feu.

Quelques-vns se rangent à la foy quasi d'eux-mesmes ; les autres ne se rendent qu'après de longues resistances : les vns en recherchent long-temps l'entrée, et avec bien des peines, les autres se verront dans le Ciel par vn rencontre inopiné et comme par hazard. La providence de Dieu est égale pour tous, mais elle nous paroist plus aimable en ceux-cy, à cause que nous y voyons ie ne sçay quoy de plus diuin.

La conuersion d'un bon vieillard aagé de quatre-vingts ans, du Bourg de saint Joseph, est de ce nombre. Vn de nos Peres estant en vne cabane d'infideles, entend sonner la cloche, qui appelloit les Chrestiens à la Messe : Il faut, dit-il, que j'aille aux prieres ; et adiouste en riant, pour vn tel (nommant ce vieillard) il n'a pas enuie d'y venir. Pour quoy non, respond l'infidele ? ça que j'aille avec toy ! Le Pere est surpris de voir cét homme qui le suit, et se presente pour entrer avec les Chrestiens ; mais comme il croit que ce ne soit qu'un trait de gaillardise, il le renuoye pour vne autre fois. Le vieillard attend patiemment à la porte, et la Messe finie, demande qu'on ait pitié de luy et qu'au moins on luy apprenne quelque mot de priere. Le soir il se represente et continué sans se lasser des delays qu'on luy apportoit. Enfin sa constance luy fait trouuer entrée au lieu destiné pour les Catechumenes. La feste de Noël estant venué, cét homme presse qu'on le baptise : le Pere voulant éprouuer davantage sa foy et differer plus long-temps son Baptisme, le renuoye à nostre maison de sainte Marie, s'il desire estre baptisé, c'estoit l'obliger à vne condition impossible au iugement du Pere, l'engageant à faire vn chemin de cinq ou six lieuës, dans le temps le plus rigoureux de l'année et par des neiges hautes de trois et quatre pieds, d'où souuent les ieunes gens les plus robustes ont peine de se retirer. Mais la foy de ce bon vieillard luy donna des forces, et toutes ces montagnes de neiges ne peurent esteindre sa ferueur.

Se voyant baptisé, il ne songe plus qu'à la mort ; il quitte les festins et les

autres diuertissemens les plus licites, craignant de s'y voir engagé en quelque faute de surprise ; ses pensées ne sont que de Dieu, taschant d'apprendre les prieres et se faisant instruire avec vne simplicité d'enfant, quoy que ce fust vn homme d'excellent iugement et de consideration parmy les siens. Sa memoire luy estant infidele, en vn aage plus propre à oublier qu'à apprendre, sa bonne volonté luy fournit vn moyen qui luy seruit de liure et d'écriture. Il eut recours à ceux de sa cabane, quoy qu'infideles : Tu me feras resouuenir de ces trois mots, disoit-il à sa femme ; et toy, s'adressant à sa fille, n'oublie pas ces trois autres ; et ainsi alloit partageant à diuerses personnes ce qu'il vouloit apprendre, se le faisant repeter tres-souuent et retenant pour soy ces deux mots : *Iesvs taiteur*, Iesus ayez pitié de moy ; qui estoit son aimable priere et qu'il repetoit mille fois la journée.

Alors tout le Bourg estant dans le plus fort des ceremonies diaboliques et d'une solemnité superstitieuse, que les infideles nomment Onnonhouaroia, c'est à dire, folie publique et renuersement de teste, il arriua vne puissante émeute contre les Chrestiens, et desia on auoit leué la hache sur celuy de nos Peres qui a soin de cette Mission, si vn Chrestien ne se fust ietté entre-deux pour parer ou receuoir le coup ; et en effet quelques-vns furent rudement frappez, et la hache des infideles donna quasi à cette Eglise vn martyr, mais elle ne fit son coup qu'à demy, n'ayant tiré que le sang et non pas la vie toute entiere d'un bon Chrestien, nommé Laurent Tandoutsont.

Ce bon vieillard fraîchement baptisé, à la nouuelle qu'il eut de cette émeute, se mit à chanter incontinent à la façon des captifs qui sont destinez pour les flammes, accourut vers la Chapelle où estoit le plus fort de la sedition, disant pour le suiet de sa chanson : *Piray aujourdhuy dans le Ciel, ie mourray en la compagnie de mes freres, Iesus aura pitié de moy.*

En effet il estoit proche de sa mort,

mais non pas d'une mort si violente. Il tombe apres cela malade, et aussi-tost enuoye querir le Pere, le prie de le disposer à mourir en bon Chrestien, disant qu'il ne craignoit que le peché, ou que venant à perdre le iugement, sa femme et tous ses parens infideles n'eussent recours pour sa santé au diable et aux superstitions du pays. Il les appella tous, les exhorta à embrasser la foy et leur témoigna qu'il renonçoit à toutes les choses deffenduës aux Chrestiens, qu'il desiroit estre enterré en terre Sainte, qu'il mourroit volontiers et dans vne ferme esperance d'estre à iamais bien-heureux dans le Ciel ; qu'ils redoutassent le feu d'Enfer ; qu'il ne desiroit plus qu'on luy parlât d'aucune chose de ce monde, qu'il ne vouloit songer qu'à Dieu. Et en effet, il ne rendit plus du depuis aucune response à sa femme et à ses enfans à plusieurs questions qu'ils luy firent, son cœur demeurant tout entier pour les choses du Ciel, et sa langue luy estant fidele en ce point jusqu'au dernier soupir, qu'il rendit apres ces paroles, qui estoient celles de son cœur : *Jesus ayez pitié de moy.*

Vn peu auant que de mourir, le Pere estant seul prez de luy, ce bon Chrestien luy demanda qui estoit vn ieune homme d'une rare beauté, qui se tenoit à son costé, et qui seulement à le voir luy ravissoit le cœur de ioye. Le Pere répondit qu'il n'y auoit personne. Non, non, repartit-il, ie n'ay perdu ny les yeux, ny le iugement, ie le voy tout proche de toy, il t'accompagne, et ie connois à son visage, qu'il vient m'assister à bien mourir : ayez tous deux soin de mon ame. Nous n'en sçavons pas dauantage, mais nous n'ignorons pas que les Anges Gardiens de ces bons Neophytes ne trauaillent bien plus que nous à conduire leurs ames au Ciel.

Voicy vn coup de la misericorde de Dieu. Vn des plus grands ennemis de la foy, dans la Mission de Saint Ignace, se trouuant proche de la mort, se sent touché du Ciel, à la premiere veuë du Pere qui alloit pour luy parler de son salut. Helas, dit-il au Pere, que Dieu

est bon, mesme aux impies, puis qu'il l'amene icy pour me faire vne grace à la mort dont ie m'estois rendu indigne ! le luy demande pardon de tout mon cœur, et à toy ie te demande le Baptisme, ie deteste les pechez de ma vie passée, et ie croy fermement les veritez que vous preschez, autant que cy-deuant j'en ressentois d'horreur et que ie blasphemois contr'elles. Haste-toy de me baptiser, car si j'ay vescu en impie, ie veux mourir en bon Chrestien. Le Pere est heureusement estonné, et la maladie le pressant, il ne peut différer plus long-temps le Baptisme, apres lequel le malade tomba bien-tost comme en vne agonie mortelle.

Vne heure auant qu'il rendit l'ame, les infideles ayans pris à party le Pere, et le voulans chasser dehors, ce Moribond retourne tout d'un coup à soy, recouure la parole, prend la cause du Pere, et son zele luy donna bien assez de forces, pour dire à ces impies d'un accent vigoureux, qu'ils eussent eux-mesmes à sortir ; qu'ils allassent à leurs semblables leur annoncer que Dieu faisoit misericorde à celuy qui auoit blasphémé plus qu'eux ; qu'ils redoutassent ses flammes d'Enfer, s'ils n'y vouloient brûler pour vne eternité ; que pour luy, son ame s'en alloit au Ciel, qu'il y seroit à iamais bien-heureux et qu'il mouroit dans cette viuë confiance des infinies bontez de Dieu. Apres cela il tourna ses paroles et ses yeux vers le Ciel, avec des colloques tout remplis de foy et d'amour, et en finissant ses prieres il acheua sa vie. Il se nommoit François Saentarendi.

CHAPITRE VII.

De la Mission du Saint Esprit.

Le Pere Claude Pijart et le Pere Leonard Gareau, qui auoient hyuerné avec les Algonquins sur les riuages de nostre grand lac et au milieu des neiges qui

couurent ces pays plus de quatre ou cinq mois, suivirent ces memes peuples tout le long de l'Esté, sur les roches nuës qu'ils habitent, exposez aux ardeurs du Soleil, et ainsi passerent avec eux quasi toute l'année derniere.

Dieu voulut signaler le commencement de leur course par vne grace qu'il leur fit, les retirant tous deux des portes de la mort. Ils nous auoient quittez à la fin du mois de Novembre : apres quatre ou cinq journées de chemin, qu'ils eurent à combattre les vents, les neiges et les glaces qui commençoient à se former de toutes parts, ils se virent contrains de quitter leur canot, encore éloignez plus de trois lieues du lieu où ils pretendoient aborder. Ils se jettent dessus ces glaces, qui pour vn temps les soustiennent avec assez de fermeté ; mais quelle assurance sur vn paué si infidele ? En vn moment tout creue sous leurs pieds et se trouuent dans vn abisme d'eau sans fond. La terre leur manquant, ils ont recours au Ciel et à l'assistance de la tres-Sainte Vierge : à ce mesme moment vn ieune homme de nos domestiques, qui les accompagnoit, et vn de leurs Chrestiens Sauvages, qui tous deux auoient pris le deuant, sont estonnez regardant en arriere, de les voir abismez dans ces glaces ; ils craignent de perir eux-mesmes plus qu'ils n'ont d'esperance de pouoir leur donner secours, ce lieu estant inaccessible. Ils leur jettent quelques cordes du plus loin qu'ils peuuent ; mais chaque effort qu'ils font pour les retirer du naufrage, ils les voyent retomber plus lourdement dans de nouvelles ruines de cette mer glacée. Enfin Notre Seigneur les assista lors qu'ils auoient quasi perdu toute esperance, ayans trouué vne glace assez ferme, qui les receut heureusement, d'où par apres transpercez d'eau de toutes parts et demy morts de froid, ils trouverent toutefois le moyen de se traîner de glace en glace, de danger en danger en vn lieu d'assurance.

Il falloit qu'ils deussent tous la vie à la tres-Sainte Vierge. Trois iours apres ce ieune homme François, qui les auoit

secourus si charitablement, s'égara dans les bois, ayant perdu ses pistes et les chemins que la neige nouuellement tombée auoit entierement couuerts. La nuit venue augmente son mal-heur : d'arrester, c'eust esté pour le transir de froid ; plus il auance, plus il s'égare, ne sçachant plus où il marchoit. Il est errant toute la nuit et iusqu'à deux heures apres midy du lendemain, iour de l'Immaculée Conception de la Vierge. Enfin n'en pouuant plus de froid, de faim, de lassitude, il s'arreste resolu à la mort. Mais pour mourir dans les sentimens de deuotion, qui alors possedoient dauantage son cœur, il eut recours à cette Mere de misericorde, luy recitant : *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix* : En mesme temps il apperçoit de loin vn petit rayon de chemin et se sent vn surcroit de forces, autant qu'il en falloit pour suivant cette route égarée, sortir de son égarement, et enfin retrouver les deux Peres et les Algonquins qui desia l'auoient desesperé, l'ayant esté chercher par tout et n'ayans pu le rencontrer.

Là ils se firent pour eux trois vne petite cabane d'écorces de bouleau, sous laquelle ils demurerent iusqu'à la fin des neiges, qui fut le septième de May, et dans laquelle ils furent consolez en leur extreme pauvreté, de n'y passer aucun iour sans y dire la Messe, la constance et la ferueur de leurs Chrestiens anima leur courage ; leur ioye s'accrut à la veüe de quelques enfans qu'ils enuoierent au Ciel apres le saint Baptisme ; et pour recompenser abondamment toutes leurs peines, il plût à nostre Seigneur les benir d'un petit commencement qu'ils donnerent à l'Eglise des Achirigouans.

Outre les Nipissiriniens, auxquels depuis quelques années on auoit annoncé la foy, et dont quelques-vns de remarque estoient desia Chrestiens, il se trouua par bon-heur dans cet hyuernement vne autre nation d'Algonquins, nommez Achirigouans, dont le pays tire vers l'Occident, approchant des peuples du Sault, des Aoueatsiouaenronnons, c'est à dire qui habitent les

costes de la Mer ; et d'autres nations tres nombreuses, avec lesquelles ils ont leur principal commerce et de tres-grandes habitudes. Nous souhaitions depuis long-temps de gagner à la foy quelqu'un de cette nation, afin par ce moyen de donner entrée à l'Evangile vers tous ces autres peuples, qui jamais n'en ont eu connoissance. Mais il falloit que ce fust Dieu qui fist le coup, et qui choisist son temps, lors que nous y pensions le moins.

Vn de ces Achirigouans, qui auoit entendu quelque chose de nostre foy, vint se presenter à nos Peres. Je ne sçay qui me pousse, dit-il, ie ne sçay qui m'éclaire et qui me touche au cœur, mais ie voy bien que la foy est aimable, ie voy bien qu'il y a vn Dieu, et ie me sens des forces assez pour me resoudre à l'honorer et à luy obeïr en tout ce que vous me direz de sa part. Je suis à vous, parce que ie veux estre tout à luy : dites-moy ce que l'ay à faire, et refusez moy de m'instruire, si jamais ie refuse de vous obeïr.

Nos Peres, en l'instruisant, trouuent vn esprit tout disposé à nos mysteres, vne volonté qui ne resiste à rien, et vn courage qui surmonte et qui rompt dès ce premier moment tout ce qui peut s'opposer à sa foy : ils voyent bien que le saint Esprit est son Maistre plus qu'eux, et que rendant vn cœur si souple, il ne demande point des longueurs ny les retardemens ordinaires. Ils le baptisent au bout de six semaines, quoy que nous attendions en la plupart, des épreuues d'un et de deux ans ; ils luy donnent le nom de Leonard, son surnom Algonquin est Mixisoumat : et pour dire de luy beaucoup et quasi tout en peu de mots, du depuis on n'a pas apperceu en luy aucune ombre de faute.

Le lendemain de son Baptisme, il plût à Dieu l'éprouuer assez rudement : vn sien fils vnique encore à la mamelle, tomba grièvement malade ; tous ses parens songent aussi tost à recourir au diable et aux superstitions du pays. Ils reprochent à ce nouveau Chrestien, que sa foy commence bien-tost à attirer le malheur dessus sa famille, qu'il quitte

la priere et que son enfant guerira. Non, non, dit-il, mais bien plus tost mes prieres le gueriront, si Dieu le veut. En effet il se mit en priere, et son fils recoura vne santé si prompte, que nos Peres ont iugé que la foy de ce bon Neophyte auoit mérité cette faueur du Ciel.

Sept ou huict mois apres, ce mesme enfant retomba vne autre fois malade ; ce bon Chrestien voyant sa femme et tous ses parens desolez, eut recours au mesme Medecin : le soir en faisant ses prieres : Mon Dieu, s'écria-il, mon fils est plus à vous qu'à moy ; disposez comme il vous plaira, soit de sa vie, soit de sa mort, car rien ne vous est impossible. Le lendemain matin l'enfant se trouua parfaitement guery.

Vn autre iour, faisant chemin sur les glaces de nostre grand lac avec vn infidele, tous deux chargez de bled autant qu'ils pouuoient en porter, son compagnon tomba si rudement et se blessa si fort, que demeurant estendu sur la place et saisi d'un assoupissement profond, ce bon Chrestien ne sçauoit plus quel conseil prendre, sinon de quitter la sa charge et traïner comme il pourroit dessus les glaces cét homme estropié. Il se jette à genoux au milieu de cette campagne glacée, et leuant les yeux vers le Ciel : Mon Dieu, dit-il, vous pouuez le guerir, ie vous en prie, si vous agreez ma priere. A l'heure mesme il se vit exaucé. Son camarade reuiet à soy, et se leue aussi vigoureux que si sa cheute et sa blessure n'eust esté rien qu'un songe. L'estonnement les saisit également tous deux ; mais le Chrestien prend la parole, et reconnoissant bien la main qui faisoit ce coup de merueille : Mon camarade, luy dit-il, j'ay prié Dieu qu'il eust soin et de toy et de moy ; c'est luy qui t'a gueri, commence aujourd'huy à reconnoistre son pouuoir, et si tu veux qu'à jamais il te fasse misericorde, suy moy dedans la foy, et fay toy instruire dès que nous serons arriuez. Ils se mettent en prieres, ils reprennent leur charge, poursuient leur chemin ; et cette guerison si extraordinaire fut scellée de la marque de celles qu'on doit

attribuer à Dieu seul, ramenant à nos Peres vn bon catechumene d'vn mauuais infidele.

Mais la ferueur du zele qui anima l'Eglise des Nipissiriniens hyuernante en ce mesme lieu, me paroist vn effet non moins sensible des graces abondantes du Saint Esprit, sur cette Mission, qui l'a pris nommement pour son protecteur et qui porte son nom.

Tous les Demons et tout l'Enfer s'estoient ce semble déchaisnez contre elle : les infideles et tous les parens des Chrestiens s'opposoient à leur foy avec tant d'opiniastreté, qu'vn iour se voyans tous ensemble, également lassez de tant d'attaques, ils sembloient perdre cœur et succomber dedans ces peines. Leur silence profond à tout ce que nos Peres pouuoient dire pour les encourager, leurs visages abattus et leurs soupirs pleins de langueur, qui estoient toute leur response, monstroient assez la violence de la tentation et le peu de resolution qui leur restoit pour soustenir le reste de l'orage qui alloit tousiours augmentant. Nos Peres, voyans que leurs paroles n'entroient pas iusqu'au fond de l'ame, ont leur recours à la priere et à l'assistance du Ciel. Apres vn long silence de part et d'autre, voila tout d'vn coup ces Chrestiens éclairez tous ensemble d'vne lumiere qui leur descend du Ciel, qui remplit leur esprit et anime leur cœur d'vn courage qui leur est inconnu. Et quoy ! dirent-ils tous de compagnie, où sommes-nous ? Que pensons-nous ? Puisque Dieu se met avec nous, pourquoy craignons-nous nos foiblesses ? Allons trouver nos Capitaines et tous les infideles, et qu'ils sçachent ce que nous sommes maintenant, ce que nous voulons estre, et quels doiuent estre ceux qui apres nous embrasseront la foy.

En vn mot, le Saint Esprit les posseda si pleinement, et la ferueur de leurs resolutions les poussa si auant dans la nuict, qu'ils la passerent quasi entiere à s'animer de ce zele qui les emportoit, ne trouuans plus que des douceurs, des plaisirs et les delices de leur cœur, en tout ce qui auparauant leur paroissoit

insupportable. En suite de cela ils se presentent d'eux-mesmes à faire vne confession generale. Ce fut bien assez à nos Peres de suivre les mouuemens du Saint Esprit : lors que Dieu parle au cœur, il vaut mieux que les hommes se taisent.

Apres leurs deuotions, ils se leuent tous animez, ils vont trouuer les principaux de leur nation ; et le plus considerable des Chrétiens, nommé Eustache Alimoueckan, prenant la parole pour tous, poussa ses sentimens avec tant de ferueur, qu'il fut aisé de voir que Dieu seul auoit fait ce changement si prompt, qui n'auoit rien de la nature.

Vn autre bon Chrestien, nommé Estienne Mangouch, voulant rendre cette resolution encore plus publique, fit vn festin fort solennel, auquel il appella les plus notables des infideles, et ceux-là nommement qui ont soin parmy eux des ceremonies diaboliques et qui consultent les Demons. Je vous ay appelez, dit ce feruent Chrestien, pour vous faire sçauoir nos desseins et quels nous sommes maintenant. Nous estions des demy-Chrestiens, lors que vos calomnies et la crainte des hommes nous donnoit de la peine. Perdez maintenant la pensée d'ébranler la fidelité que nous deuons à Dieu, nous serons Chrestiens tout à fait et n'aurons plus de crainte que de Dieu seul et du peché. Il leur fit vn discours bien long des excellences de la foy, du Paradis et de l'Enfer, et des commandemens de Dieu, adioustant à chaque chose deffenduë, que pour iamais ils renonçoient à ce peché et que plustost on leur arracheroit l'ame du corps, que de leur cœur vn consentement à vne offense contre Dieu.

Quelques infideles ayans voulu proposer leurs sentimens contre la foy, receurent des reparties si promptes et si pressantes, que pas vn n'osant plus s'opposer à eux, en fut contraint de louer leur courage, n'ayant, dit-on, qu'vne chose à se plaindre d'eux, de ce que leurs parens apres leur mort, ne pourroient plus enseuelir leurs corps selon leurs anciennes coustumes. Peu

nous importe de ce qu'on fera de nos corps apres la mort, respondirent ces bons Chrestiens : quelque part où nous puissions estre, Dieu sçaura nous ressusciter ; c'est là l'appuy de nostre foy et l'vnique pensée que nous ayons pour nos corps apres cette vie.

Depuis ce temps-là, cette petite Eglise a tousiours augmenté sa ferueur, et sur tout est entrée dans des sentimens d'une deuotion particuliere, à l'endroit de nostre Seigneur. Quand quelqu'un me demande quelque chose, où ie voy du peché, disoit vn iour vn d'eux, ie le refuse et m'en retire avec horreur parce que i'aime Iesus ; et quand on me prie de quelque chose que ie puis accorder, ie me porte à faire plaisir, parce que i'aime Iesus, et ie songe que c'est à luy seul que ie veux plaire jusqu'à la mort.

Nos Peres n'ont pas reueu la pluspart de ces bons Chrestiens, depuis l'Automne, qu'ils furent contrains de les quitter à plus de quatre-vingt lieues d'icy, les Nipissiriniens ayans pris dessein de se dissiper dans les bois, tout le long de cét hyuer dernier.

Le Pere Gareau tomba malade en mesme temps, d'une forte fièvre et d'une dyssenterie, à quoy le Pere Claude Pijart et le François qui les accompagnoit, ne peurent apporter autre remede en vn lieu abandonné de tout secours humain, sinon de travailler quasi au dessus de leurs forces, ramant et de iour et souuent dans la nuit, portant sur leurs espauls leur canot et leur bagage dans les saults, où souuent on a assez de peine à se porter soy-mesme, pour haster au plus tost le retour de ce bon Pere, que sa maladie n'auoit pû dispenser de ramer quelques-fois, pour surmonter la rapidité des torrens qui se trouuent en chemin, et qui l'espace de douze ou treize iours que dura leur nauigation, auoit esté continuellement exposé aux ardeurs du Soleil, aux playes, aux vents, aux iniures de l'air et tousiours le pied dedans l'eau. Aussi arriua-t-il icy tellement abattu, que le mal surmontant nos remedes, nous le vismes en peu de iours si proche de la mort, que le iugeans tombé dans l'agonie, qui

dura plus d'un iour entier, son cercueil estoit fait, lors qu'il plust à Nostre Seigneur nous le rendre comme ressuscité, apres vn vœu que nous luy fismes en l'honneur de la tres-Sainte Vierge.

CHAPITRE VIII.

De ce qui s'est passé à Miskou.

Deux familles de Sauvages Chrestiens, composées de seize personnes, estoient dès l'an passé habituées en ce lieu, en deux maisons separées, et bâties à la Françoisé ; vne troisième plus nombreuse nous est venue trouver au commencement de Septembre, en dessein de iouir du mesme bon-heur ; quelques autres nous ont promis de la suiure au plus tost, et plusieurs personnes particulieres ont receu le saint Baptesme daus l'extrême necessité en cette maniere. Le premier iour de May, le Pere André Richard estoit parti de Nepiguit dans vne chaloupe, accompagné de deux François et d'une famille de Sauvages. Le beau temps et le prompt depart des glaces auoit fait croire que toute la coste seroit libre, comme en effet il la trouua jusqu'à l'entrée du Haure de Miskou, qu'il vit fermé d'un grand banc de glace. De retourner il n'y auoit moyen, le vent qui estoit saulté furieusement au Nord-ouest arrestoit la chaloupe et l'entouroit cependant d'une infinité de glaces contre lesquelles il falloit continuellement combattre ; la nuit suruiant, là dessus vn danger euidet de perdre la vie. L'un des Sauvages qui n'estoit encore baptisé, quoy que suffisamment instruit, demande le Baptesme, le Pere luy accorde, puis tous d'un commun consentement ont recours à Dieu par l'entremise de Nostre-Dame, à laquelle ils font vœu de ieusner et communier en son honneur, s'ils échappoient de ce danger. Ioseph Nepsuget reprend là-dessus courage, allége la chaloupe, iette quelques

barils de viure sur les glaçons flottans, et sautant sur les glaces, fait des pesées avec le mast sous la chaloupe ; le vent s'augmente et presse si bien les glaces qu'elles semblent assez seures pour se sauuer à terre ; ils y fierent leurs vies, laissant le reste à l'abandon, puis à la faueur de la Lune et de leurs auirons, qui leur seruoient par fois de pont dans le deffaut des glaces, cheminerent enuiron vne lieüe, et arriuerent à la pointe du iour à Miskou pour y remercier Dieu et la Sainte Vierge de la faueur receuë ; ce qu'ils firent tout à loisir dans nostre Chapelle. Ce fut icy que nostre Neophyte, ne pouuant se contenir, entretenoit le Pere des sentimens de son cœur. Il est maintenant temps, disoit-il, de viure en homme de bien, puisque j'ay le bon-heur d'estre du nombre de ceux qui prient : ie t'assure que tu verras par effet, l'estime que ie fais de la priere. Il a tenu sa parole iusques à present, et s'est monstré constant en de fascheuses occasions ; quelques libertins l'ont importuné, leurs risées pourtant et leurs mocqueries, quoy que picquantes et sensibles, ne l'ont point ébranlé ; on a voulu l'obliger à manger de la chair es iours deffendus par l'Eglise, luy refusant toute autre nourriture, mais en vain ; la faim et toutes les importunitéz n'ont serui qu'à faire paroistre sa constance. Il fut nommé Pierre lors qu'on luy conféra les ceremonies de l'Eglise en nostre Chapelle.

La seconde personne baptisée cette année, est vne petite fille aagée enuiron de deux ans : sa maladie nous fit consentir au desir de ses parens qui nous l'apporterent ; elle fut nommée Louyse. Dieu voulut cette petite creature pour soy et l'appella quelque temps apres : c'est l'vniue qui est morte apres son Baptisme.

La troisième est vne ieune femme Montagnaise, qu'on trouua dans vne de nos riuieres, si indisposée de son corps, et si bien disposée pour ce qui touchoit l'ame, qu'on n'osa luy dénier le bien qu'elle souhaittoit, et que son mari qui est de nostre baye, luy procuroit in-

stamment avec dessein de le recevoir luy mesme au plus tost.

Vn autre Sauuage des plus anciens de nos costes, nommé Nictouche, auoit vn bras si enflé et rempli d'vlcères que les Chirurgiens François de plusieurs nauires, et les Sauuages desespoient de sa vie, à moins que de luy couper promptement le bras, crainte que la gangrene ne gagnast iusqu'à l'épaule : ce qu'entendant l'infirmes dit resolutement qu'il aimoit mieux mourir que de permettre qu'on le luy coupast. Il nous demande le Baptisme, et ne l'eut pas plus tost receu, qu'il commença à se mieux porter avec l'estonnement de tous ; il iouit maintenant d'vne parfaite santé, et a promis de s'habituer aupres de nous, afin qu'on dispose toute sa famille à recevoir le saint Baptisme. Le Capitaine de nos costes, qui est desia suffisamment instruit avec sa famille, nous a promis de faire le mesme.

Ie ne sçay si ie dois mettre au nombre de nos familles Sauuages habituées, vne maison ou plustost vne cabane de charité établie proche de nous, contre nostre attente et lors que nous y songions le moins ; toutefois comme elle est composée en partie de personnes estropiées et qui ne peuuent plus marcher, elle doit estre plus sedentaire que toutes les autres, lesquelles s'éloignent de nous presque tout le long de l'hyuer pour chasser à l'Eslan, et vne bonne partie des autres saisons de l'année pour chasser aux Castors. En voicy le commencement. Vn ieune esclaué aagé d'environ 23. ans, Esquimaux de nation, pris en guerre il y a treize ans, seruoit de valet à vne famille de Sauuages ; ce pauvre captif tombe malade en la cabane de son maistre, proche de nostre nouvelle habitation, et est réduit à telle extremité qu'il ressembloit plustost à vne squelette qu'à vn homme vivant : les os auoient desia percé la peau en quelques parties de son corps, et pour comble de son mal-heur, quelqu'un de ceux qu'il auoit nourry dans l'espace de plusieurs années, par ses fatigues de la chasse, auoit par vne cruelle compassion préparé vne corde pour luy oster

ce qui luy restoit de vie : le Pere Martin Lyonnes, qui estoit seul en nostre maison, auerli de cette resolution, s'oppose courageusement à ce qu'elle ne fust exécutée, remonstre que Dieu estoit grièvement offensé par semblables actions, et craignant que quelque funeste coup de hache ne tombast sur la teste de ce pauvre languissant, le fait promptement porter dans nostre maison, le place sur vn liet, l'instruit, et en eut vn tel soin qu'il commença dans peu de semaines à se mieux porter. Il demande de retourner en la cabane de son maistre, où il n'eut pas seiourné quelques iours, qu'il retombe plus malade qu'auparavant : son infection le rendoit insupportable, on le iette hors la cabane, et est abandonné des siens. Il a recours au Pere, le fait demander, on l'assiste ; l'arriue là-dessus à Nepiguit, nous visitons ce pauvre abandonné, qui persiste à demander le Baptisme, nous acquiesçons à sa demande, et de plus luy faisons promptement dresser vne cabane dans nostre petite cour avec vn feu entretenu : ce qu'ayant considéré, son maistre qui estoit sur le point de partir, nous dit en presence de plusieurs Sauvages, qu'il ne pouuoit emmener quand et soy son esclau, sans le mettre en euident danger de mourir en sa chaloupe, qu'il nous le donnoit, et nous transportoit tout le droit qu'il auoit sur luy, que nous en eussions soin et qu'il seroit tousiours nostre, s'il retournoit en santé. Cecy se passa sur la fin du mois d'Octobre, et trois mois estant écoulés, il recouura vne si parfaite santé, que l'ayant presté à vne de nos familles Chrestiennes, il tua sur la fin de l'hyuer plus d'une douzaine d'Eslans.

Le soin que nous prismes de ce pauvre abandonné donna occasion à quelques Sauvages de degrader à vn jet de pierre de nostre maison, deux femmes fort vieilles et incommodées que nous auions baptisées vn peu auparavant, l'une desquelles voyoit iusqu'à la troisième generation, et si la veüe ne luy diminueoit notablement tous les iours avec l'esprit, elle verroit dans peu de temps iusqu'à la quatrième ; l'autre

n'estoit pas si aagée, mais pour le moins aussi incommodée à raison des vlcères qui luy mangeoient vne iambe ; l'une et l'autre estoient dans l'impuissance de marcher : nous ne voulusmes pas les laisser mourir de misere deuant nos yeux, ny faire instance qu'on les rembarquast, crainte que le refus que nous eussions fait de les assister, n'eût donné occasion à ces barbares de leur décharger plustost vn coup de hache sur la teste, que de prendre la peine de les traîner sur la neige tout le long de l'hyuer. On leur dresse donc vne cabane, puis nous les pouruoyons de nourriture et quelques autres commoditez ; mais comme la nourriture n'est que la moitié de la vie en ce pays, où l'hyuer est froid extraordinairement, et que nous n'auions que deux ieunes seruiteurs pour nous fournir de bois et faire les autres choses necessaires, nous fusmes contrains de changer nos plumes en des haches, pour apprendre le métier de buscheron, afin d'entretenir iour et nuict vn feu capable d'échauffer des personnes, qui sembloient tousiours porter vn faix de glaçons. Que leurs parens furent trompez au commencement del'Esté, lors qu'il trouuerent en assez bonne santé celles qu'ils croyoient auoir esté mises en terre il y auait plusieurs mois, ils les emmenerent quand et eux à l'Isle Percée, et à grande peine la plus vieille eut-elle esté portée à terre, que ses plus proches la rembarquerent et l'emmenèrent en nostre maison, pour luy faire dès le milieu de l'Esté reprendre son quartier d'Hyuer. Vne autre, estropiée des deux iambes dès son enfance, nous fut emmenée en mesme temps, et huit iours apres vn estropié d'un bras : voila le commencement de nostre cabane de charité, qui peut tenir lieu d'une quatrième famille, qui sera plus assidue aupres de nous que toutes les autres.

Retournons au chef de nostre troisième famille, nommé en Sauage Ouan-dagareau, qui a esté en son Baptisme appellé Ignace, par Monsieur Desdames qu'il a choisi pour son parrain, au nom de Monsieur l'Abbé de la Magdelaine et des autres Messieurs de la Compagnie de

Miskou, qui nous entretiennent nostre nouvelle habitation, établie seulement pour la conuersion des Sauuages. Cét homme auoit desia procuré par auance le Baptisme à sept de ses enfans, et maintenant il possède avec sa femme, son fils aîné et son cadet, le mesme bien qu'il auoit procuré à ses autres enfans. Le bon exemple des Montagnais avec lesquels il a accoustumé de passer vne bonne partie de l'Esté, luy a esté vn puissant motif pour s'assuiettir aux loix de l'Euangile. C'est vn homme fort doux, moderé, estimé tant de ceux de sa nation que des Montagnais, ennem des débauches et amy de tous les François ; ce qui l'a fait choisir ce Printemps avec le Capitaine de Tadoussac et le Capitaine de la Baie des Chaleurs, pour estre mediateur de la paix entre les Betsiamites qui habitent les terres du costé du Nord à 60. lieuës au dessous de Tadoussac, et les Sauuages de nos costes et de celles de l'Acadie, qui se portioient vne haine mortelle. Cette paix fut conclüe à l'Isle Percée, au commencement du mois de Iuillet, où par bonheur ie me rencontray, à dessein d'assister tant les Sauuages, que les équipages de huict Nauires François destitués de tout secours spirituel. Voicy quelle fut la disposition plus prochaine pour rendre cette paix de longue durée. Le Capitaine de Tadoussac nommé Simon Nechabeouit, ou autrement Boyer, me vint trouuer le Samedy dernier iour de Iuin, pour me prier de le reconcilier le lendemain matin luy et toute sa troupe avec Dieu, par le moyen du Sacrement de Penitence : i'acquiesce à sa pieuse demande, à condition toutefois, qu'il aduertiroit ses gens de s'expliquer en la langue Algonquine et non Montagnaise, laquelle ie n'estimois entendre suffisamment pour leur donner satisfaction. A grande peine auois-je paré l'Autel dans la tente de l'Admiral des Nauires pour y celebrer la sainte Messe, que ce bon Capitaine se iette à mes pieds, les mains iointes avec vne grande modestie, les autres Sauuages plus aagés le suiuient, puis les ieunes gens et enfin les femmes ; ils assistent apres s'estre confessés, à la sainte Messe, à la fin de laquelle quelques-vns communierent avec les François ; ie leur fis chanter en suite leurs prieres en langue Algonquine, et afin que les Sauuages de nos costes n'eussent occasion de se plaindre quoy qu'ils fussent peu de Chrestiens presents, ie ne laissay pas de leur faire chanter les mesmes prieres en leur langue et sur les mesmes chants. Nos François nouvellement arriués de France qui n'auoient iamais veu de Sauuages frequenter les Sacrements, et encore moins entendu chanter les prieres ordinaires de l'Eglise en langue Sauvage, pour ne frequenter nostre nouvelle habitation éloignée de trente lieuës de l'Isle Percée, furent si sensiblement touchés de deuotion que plusieurs en pleuroient de tendresse ; d'autres disoient qu'il leur sembloit estre transportés en quelque Couuent de Religieuses, tant les Sauuages chantoient melodieusement ; quelques-vns asseuroident qu'ils ne se fussent ennuyés de les entendre chanter depuis le matin iusques au soir. Ces nouveautez sont fort agreables du commencement ; mais pour nos Frnçois hyuernans qui demeurent en nos habitations, et sont accoutumés à voir et entendre choses semblables, et à assister quelquesfois aux instructions qu'on fait toutes les Festes et Dimanches aux Sauuages de Nepigiguit, ils s'ennuioient à la fin de si longues deuotions. Apres que ces bons Chrestiens eurent satisfait à leur deuotion, ils se disposerent à traiter de la paix plus par effet que par paroles : le Capitaine des Sauuages de nos costes avec Ignace Ouandagareau chargent vn ieune homme d'un sac de porcelaine ; deux autres portent sur leurs espauls deux douzaines de couuertes neufues, quelques-vns treize belles arquebuses, de la pouldre, du plomb et quelques épées plus longues et larges que les ordinaires ; puis firent tout porter dans vne grande cabane, où plusieurs Sauuages Montagnais, Algonquins, trois de la nation des Sorciers et deux Bersiamites estoient assemblés. Le Capitaine de nos costes prend la parole, au nom des Capitaines de l'Acadie et de la Baye

de Rigibouctou son parent, desquels il dit auoir commission de traiter la paix, asseurent qu'ils auoient tous banny de leurs cœurs l'ancienne inimitié, en confirmation dequoy ils offroient tous ces presens pour témoigner leur bonne affection. Simon Boyer, qui seruoit comme de truchement aux Bersiamites, respond qu'ils acceptoient les presens, qu'ils ne seroient à l'aduenir qu'un cœur : puis fit apporter bon nombre de paquets de peaux de Castors, dont il fit present. Le reste de la iournée et quelques autres suiuanes se passerent en danses et festins. Nous esperons que cette paix contribuera beaucoup à aug-

menter la gloire de Dieu, veu que tous nos Sauuages semblent auoir de l'inclination à receuoir le saint Baptesme, qu'ils recherchent comme vn souuerain remede à leurs indispositions et maladies. C'est ce que j'ay reconnu en deux Missions que j'ay faites en l'Isle Percée, comme aussi le Pere André Richard en celle qu'il fit ce Printemps en la Baïe des Chaleurs, et le Pere Martin Lyones en celle de la Baïe de Miramichi, d'où il retourna tres satisfait des Sauuages, qui se plaisent par tout à entendre parler des mysteres de nostre sainte Foy.

Extrait du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne Regente, Bourgeois de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable es Missions des Peres de la Compagnie de Iesus, en la Nouvelle France, es années 1645. et 1646. enuoyée au Reuerend Pere Prouincial de la Prouince de France, par le Superieur des Missions de la mesme Compagnie* : et ce pendant le temps et espace de dix années consecutiues : avec defenses à tous Libraires et Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourront faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris, le 6. Decembre 1646.

Par le Roy en son conseil,

CRAMOISY.

Permission du R. P. Prouincial.

Nous ESTIENNE CHARLET, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy, l'impression des Relations de la Nouvelle France. Fait à Paris ce 8. Ianuier 1647.

Signé ESTIENNE CHARLET.